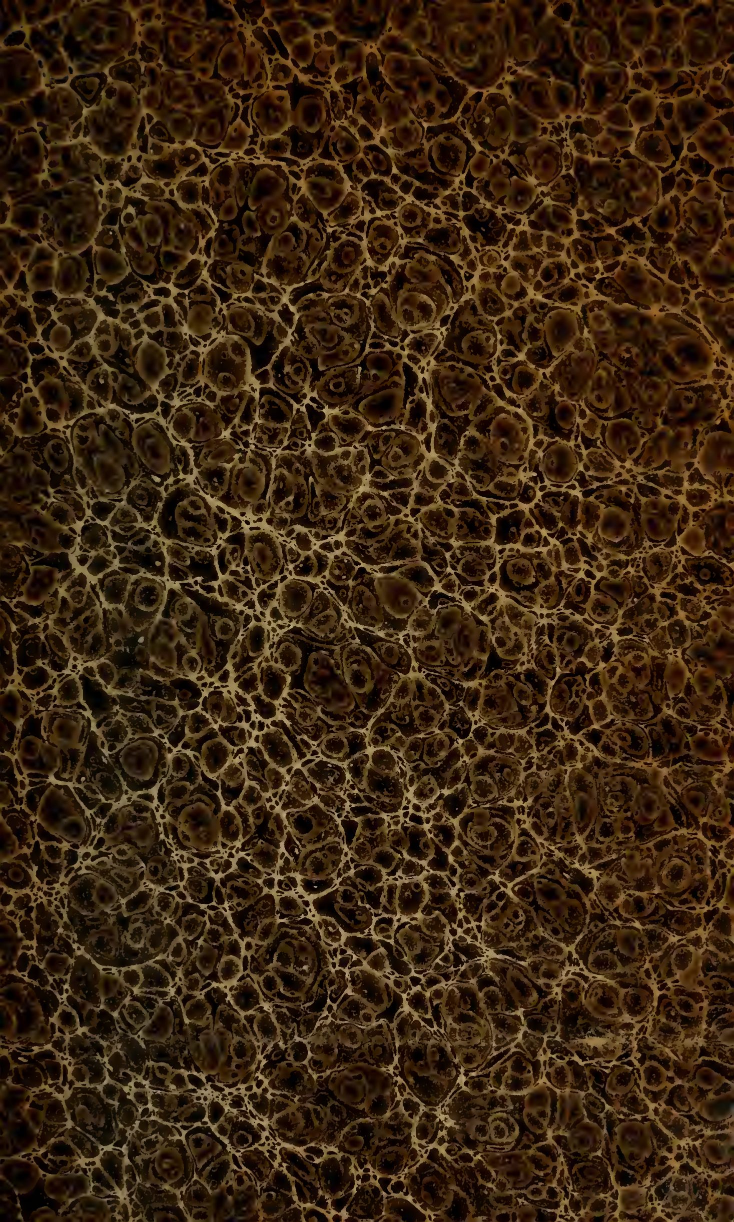
JOHN M. KELLY LIBRARY



Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto



HOLY REDEEMER LIBRARY, WIND...
TRANSFERRED
BX
2178
.N68
1875
V.1
SMR

LE CHRÉTIEN

A

L'ÉCOLE DU CALVAIRE

PROPRIÉTÉ

LE CHRÉTIEN
A
L'ÉCOLE DU CALVAIRE

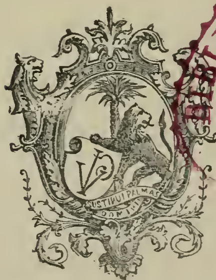
PAR LE PÈRE JACQUES NOUET
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

OUVRAGE
CORRIGÉ ET ENTIÈREMENT REFONDU
PAR LE PÈRE HENRI POTTIER
DE LA MÊME COMPAGNIE.

SECONDE ÉDITION

TOME PREMIER


BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Stæ Annæ
MARIANOPOLI.
TRANSFERRED



PARIS
VICTOR PALMÉ, ÉDITEUR
25, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 25
1875

HOLY REDEEMER LIBRARY, WIND...
TRANSFERRED

NANTES, IMPRIMERIE BOURGEOIS, RUE SAINT-CLÉMENT, 115.

LE CHRÉTIEN

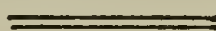
A

L'ÉCOLE DU CALVAIRE



DISPOSITIONS

QU'ON DOIT APPORTER A L'ÉTUDE DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.



PREMIÈRE LEÇON.

Première disposition : Un ardent désir.

« Le Seigneur est bon à ceux qui espèrent en lui, à l'âme qui le cherche. »
THREN., 3. 25.

I. CONSIDÉRATION.

Quiconque veut étudier avec fruit la Passion de Notre-Seigneur, doit avant toutes choses exciter dans son cœur un grand désir de traiter avec lui, et de s'unir à sa croix le plus étroitement qu'il pourra. Ce désir est nécessaire pour plusieurs raisons considérables.

Premièrement, pour purifier l'âme et la rendre digne de la présence de son Époux. C'est ainsi que saint Bernard explique ces paroles de David : *Le feu le précédera et dévo-*

rera ses ennemis aujourd'hui. Il le faut ainsi, dit ce Père, il est nécessaire que l'ardeur d'un saint désir le devance, quand il veut entrer dans une âme, afin d'effacer les taches dont elle est souillée, et de préparer la place au Seigneur (1). Et c'est alors qu'elle connaît qu'il s'approche et qu'il vient la visiter, quand elle se sent tout embrasée de ce feu, et qu'elle peut dire avec le prophète, *qu'il a jeté le feu d'en haut jusque dans ses os* (2). Voilà le signe de sa venue ; et quand cette âme a mérité par de fréquents soupirs, par des prières continuelles, par des désirs pressants et affligeants, de rencontrer l'Époux tant désiré qu'elle cherche, elle peut s'écrier avec Jérémie : « *O Seigneur, que vous êtes bon à ceux qui se fient en vous, et qui vous cherchent avec ardeur* (3)? » Il ajoute que son ange tutélaire, qui est comme l'entremetteur qui procure cette secrète visite, et qui réveille pour cet effet ces fervents désirs, voyant qu'il a réussi dans son ministère, triomphe de joie, et qu'il éclate en actions de grâces, remerciant l'Époux de ce qu'il a exaucé les désirs de son épouse, et de ce qu'elle n'a pas été frustrée de l'effet de ses prières. C'est ce cher confident de l'âme qui l'accompagne partout, et qui ne cesse de la solliciter et de l'animer à la recherche de son sauveur. Tantôt il lui dit intérieurement : Aimez la prière, prenez plaisir à méditer le mystère de la croix, et les désirs de votre cœur seront accomplis. Tantôt il soutient son courage, et pour lui ôter l'ennui d'une longue attente, il l'avertit de l'approche de l'Époux : *Attendez le Seigneur, regardez s'il ne vient point, et si vous ne verrez point quelque trace de ses pas* (4). Attendez encore un peu, il n'est pas loin de vous ; il ne tardera pas longtemps, en peu d'heures vous jouirez de sa présence. Tantôt il se tourne vers l'Époux, et lui dit : « *Seigneur, cette âme soupire après vous avec la*

(1) S. Bern., serm., 31 in cant. — (2) Thren. 1. — (3) Thren. 3. — (4) Ps. 36. 34.

même ardeur que le cerf poursuivi des chasseurs cherche l'eau des fontaines pour se rafraîchir (1). » Son cœur ne fait que languir toute la nuit, son esprit n'est pas plus tôt dégagé du sommeil, qu'il prend son vol vers le ciel pour vous chercher. Tout le jour elle vous tend les bras Eh! Seigneur, écoutez ses cris, rendez-vous favorable à ses demandes, jetez-lui un doux regard. Un rayon de vos yeux, une œillade, une bonne parole la fera revivre. « C'est ainsi que ce fidèle paranymphe s'adresse, tantôt à l'Époux, tantôt à l'Épouse, offrant les vœux de celle-ci, et rapportant les présents de celui-là; il encourage l'une, il apaise l'autre, et quelquefois il fait tant qu'ils s'entrevoient, mais rarement, soit qu'il ravisse l'âme, ou qu'il lui amène son bien-aimé Maître. Car il est bien connu dans le palais du prince comme son domestique, et il ne craint point d'être rebuté, car il voit tous les jours le Père qui est dans les cieux (2). »

II. CONSIDÉRATION.

Ce désir est d'autant plus nécessaire, que nous sommes plus indigents, et que le seul moyen de remédier à nos misères et de pourvoir à nos besoins, c'est de répandre notre cœur au pied de la Croix, et de représenter nos nécessités à ce débonnaire Sauveur, qui seul peut les soulager. Car nous sommes tous les pauvres de Jésus-Christ, dit saint Augustin (3). Quand nous allons à la prière, nous devons nous figurer que nous allons comme pauvres frapper à la porte de ce grand père de famille, qui est Dieu, nous prosterner à ses pieds, le supplier avec larmes qu'il nous accorde ce que nous lui demandons, et que ce que nous lui demandons c'est lui-même. Qu'est-ce que les pauvres nous demandent?

(1) Ps. 41. 2. — (2) S. Bern., loco citato. — (3) S. Aug., serm. 15, in Matth.

du pain. Qu'est-ce que vous demandez à Dieu ? Jésus-Christ, qui est le pain des anges, descendu du ciel pour la nourriture des hommes. Voyez-vous ce pauvre Lazare à la porte du mauvais riche, tout couvert d'ulcères, accablé de pauvreté et mourant de faim ? voilà l'état de notre âme, voilà l'esprit avec lequel nous devons nous porter au Calvaire, avec une faim et un désir de l'oraison qui soit selon notre indigence. Car nous avons ce bonheur et cette consolation dans nos misères, que celui dont nous réclamons le secours, n'est pas comme ce riche cruel et avare, qui était insensible à la misère de Lazare ; c'est un Père charitable, qui a des entrailles de miséricorde pour ses enfants. C'est un Dieu mourant, qui a voulu se charger de nos maux, pour apprendre par expérience à compatir à nos infirmités.

Ce qu'il attend de nous, c'est que nous ayons autant d'ardeur et d'empressement à demander qu'il en a pour donner : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi* (1), je suis la fontaine d'eau vive, mes plaies sont les canaux par où les eaux découlent de toutes parts. Mon plaisir est qu'on y vienne en foule pour se désaltérer, et qu'elles ne se perdent pas. Si la fontaine avait soif, ce ne serait pas de boire, mais de rafraîchir ceux qui sont altérés. Venez donc à moi en diligence. Je ne vous appelle pas pour m'enrichir de vos présents, mais pour vous faire part de mes grâces, et vous décharger de vos crimes. Jugez par là quelle devrait être la ferveur des chrétiens à s'approcher de cette source inépuisable de bonté, puisque, si grande que puisse être leur soif, elle n'égalera jamais ni leurs besoins, ni le désir qu'a ce bon Père de les soulager.

III. CONSIDÉRATION.

Ajoutez à cela la grandeur des biens que nous trouvons dans les plaies sacrées de Jésus, dont le prix n'est autre

(1) Joan., 7. 37.

que le désir. Car, comme nous ne sommes riches qu'en désirs, il ne nous demande rien autre chose. Il se contente d'une bonne volonté, ainsi que d'un paiement légitime qui nous met en possession de tous ses trésors.

De là vient, remarque saint Bernard qu'il nous distribue ses richesses spirituelles selon la diversité de nos désirs, de même que la manne qu'il tirait autrefois des trésors de sa bonté paternelle, pour nourrir son peuple dans le désert, changeait de goût selon le désir de celui qui en mangeait. Approchons-nous avec un vif désir d'acquérir l'humilité : la vue de ses anéantissements nous inspirera le mépris du monde, et fera mourir notre orgueil. Allons-y avec le désir d'obtenir la pureté : l'extrémité de ses douleurs nous ôtera le goût des plaisirs terrestres, et son sang tombant peu à peu sur nous, éteindra le feu de la convoitise, qui nous menace d'un funeste embrasement. Il en est de même de toutes les autres vertus et de tous les dons spirituels, qui sont renfermés dans la croix. Il veut que nous les achetions au prix de nos désirs ; et plus ils sont précieux, plus il veut aussi que nous les désirions avec ardeur. Car le désir est une marque d'estime, qui doit croître à proportion que le bien qui en est l'objet est plus excellent. Et puis il arrive d'ordinaire que les grands biens sont environnés de grandes difficultés, qui naissent en partie de notre faiblesse, qui a peine à s'élever si haut, et en partie de la malice de nos ennemis, qui, étant envieux de notre bonheur, font tout ce qu'ils peuvent pour nous traverser. Or, de tous les biens spirituels, il n'y en a point qui leur donne tant de jalousie et qu'ils traversent avec plus de malice que l'étude, et surtout celle des souffrances de Jésus-Christ, parce qu'ils savent combien elle est utile et nécessaire à notre perfection. A moins donc que d'aimer l'oraison, et de s'y porter avec une forte inclination; à moins que d'être, comme Daniel, hommes de désirs, nous n'aurons jamais ni la force, ni le courage de surmonter tous les obstacles qu'ils nous opposent.

C'est ce qui a donné sujet aux maîtres de la vie spirituelle de dire que nous devons aller à l'oraison comme le famélique à la table, comme le cerf altéré à la fontaine, comme l'avare à son trésor, comme le soldat au butin, comme l'époux aux noces ; qu'il faut crier comme les petits corbeaux, et rugir comme les lions, quand la faim les presse ; qu'il faut voler comme la colombe dans les trous de ce rocher sacré, avec les ailes de nos désirs ; qu'il faut soupirer comme les saints après la présence de Jésus-Christ. *Venez mon bien-aimé ; ne tardez pas de venir à moi* (1). *Venez au plus tôt, mon Seigneur Jésus* (2). *Jusqu'à quand, mon Seigneur, ferai-je retentir mes cris sans être exaucé* (3)? Car ces fervents désirs sont des traits qui blessent le cœur du Fils de Dieu, des chaînes qui le lient, et des charmes qui l'attirent dans l'âme sans qu'il puisse s'en défendre.

DEUXIÈME LEÇON.

Deuxième disposition : Une foi vive.

« Il m'a aimé, et il s'est livré lui-même à la mort pour moi. »
GALAT., 2. 20.

I. CONSIDÉRATION.

Quiconque veut s'appliquer avec attention à l'étude de la croix et des souffrances de Notre-Seigneur, a besoin d'une vive foi, qui est la clef de ce mystère, sans laquelle

(1) Cant. 7. — (2) Apoc. 22. — (3) Habacuc. 1. 2.

notre esprit demeure fermé, et ne peut recevoir la lumière qui rejaillit des plaies de Jésus-Christ.

Il faut donc, premièrement, que l'œil de la foi envisageant Jésus-Christ crucifié, nous représente cet aimable et doux Agneau, comme s'il souffrait actuellement toutes les douleurs et tous les opprobres de la croix; il faut que nous regardions ce mystère non comme passé, mais comme présent, et que nous en soyons touchés comme si nous voyions Jésus expirer et mourir devant nous. Car c'est ainsi que les prophètes et les patriarches, qui vivaient longtemps avant la passion du Fils de Dieu, l'ont considéré, non comme une chose à venir, mais comme présente. *Abraham,* dit Notre-Seigneur dans l'Évangile, *eut une passion extrême de voir le jour de ma mort. Il le vit en esprit et il en tressaillit de joie* (1), à cause de la gloire qu'elle devait donner à Dieu, et du bien qui devait en arriver à tout le genre humain. Comme donc les anciens Pères anticipaient l'avenir et se le figuraient comme présent, de même nous devons par la foi rappeler le passé et le rendre comme présent à nos pensées. C'est ainsi que l'Église le pratique; et lorsqu'elle célèbre les divins mystères, elle en parle comme d'une chose qui se passe devant ses yeux. C'est aujourd'hui, dit-elle, que le Seigneur est né; c'est aujourd'hui que l'étoile a apparu aux Mages; c'est aujourd'hui que Jésus-Christ est monté dans les cieux; c'est aujourd'hui qu'il a été livré pour nos péchés. Sortez, filles de Sion, venez voir votre roi au jour de ses noces, paré du diadème dont sa mère l'a couronné. Comment peut-elle dire, avec vérité, que c'est aujourd'hui que ces mystères se passent, puisqu'il y a tant de siècles qu'ils sont accomplis? Parce qu'elle les rend présents par la foi, et par la mémoire qu'elle en fait, et par l'utilité qu'elle en retire. Car bien que le mystère soit déjà passé, néanmoins l'appli-

(1) Joan., 8. 56.

cation que j'en fais ne l'est pas ; le fruit que j'en reçois est présent, et je puis dire avec saint Bernard, célébrant le jour du Vendredi-Saint : c'est aujourd'hui que le soleil s'éclipse, que les cœurs plus durs que les rochers se fendent, que les sépulcres des consciences s'ouvrent, que ceux qui sont morts par le péché ressuscitent par la pénitence ; que le voile du temple, cette mauvaise honte, qui est un si grand obstacle à toute sorte de bien, se déchire, et que nous honorons ouvertement l'humilité et les opprobres de Jésus-Christ. Nous sommes encore tous les jours ensevelis avec lui par le baptême et renfermés dans son tombeau, où tous nos péchés sont anéantis par l'efficace de sa mort, afin de ressusciter avec lui, et de reprendre une vie nouvelle par le moyen de la grâce.

II. CONSIDÉRATION.

Il faut, en second lieu, dit saint Thomas, que nous regardions des yeux de la foi la Passion de Jésus-Christ, comme s'il ne souffrait que pour nous. La raison en est que nous sommes si grossiers, que celui qui oblige le public semble n'obliger personne en particulier, tant nous prenons peu de part au bien commun. Mais nos propres intérêts nous touchent sensiblement, et nous considérons bien davantage ceux qui peuvent nous servir. « *Jésus-Christ m'a aimé,* disait saint Paul, *jusqu'à ce point, de se livrer pour moi à la mort* (1). » Quoi donc! le Fils de Dieu n'est-il pas mort pour tous, aussi bien que pour cet Apôtre ? Veut-il s'approprier un bien qui est universel ? Nullement; mais il le ressent tout autant que si Jésus-Christ n'était mort que pour lui, parce qu'il jouit des fruits de la croix avec autant d'avantage que s'il ne l'avait embrassée que pour le sauver. La Providence divine ne s'étend-elle pas sur tous les hommes,

(1) Gal., 2. 20.

depuis les monarques jusqu'aux plus vils esclaves ? Et néanmoins elle est aussi attentive à mes besoins que si j'étais tout seul dans le monde; et je ne lui en suis pas moins obligé, parce que le soin qu'elle prend des autres ne diminue en rien l'application qu'elle a pour moi.

Il y a des images qui ont les yeux tellement tournés, que de cent personnes qui se présentent tout à la fois, il n'y en a pas une qui ne croie qu'elles ne la regardent elle seule. De même, entre les bénéfices divins, il y en a quelques-uns qui sont aussi avantageux à chaque particulier que s'ils n'étaient que pour lui, quoiqu'ils aient une étendue générale et universelle sur tous. Ainsi, chacun des bienheureux jouit de Dieu avec autant de contentement, et le possède aussi parfaitement que s'il le possédait tout seul. Le nombre de ceux qui sont associés à son bonheur, l'augmente au lieu de le diminuer. Ainsi le corps de Notre-Seigneur est tout entier dans toute l'hostie, et tout dans la plus petite partie; et quand nous le recevons à la sainte Table, chacun de ceux qui participent aux divins mystères n'en profite pas moins que s'il n'avait point de compagnons. Le bénéfice de la Rédemption est de cette nature. Jésus-Christ crucifié est tout pour moi et tout pour vous. C'est pour moi qu'il a versé tout son sang, il n'y en a pas une goutte qui ne soit à moi. C'est pour moi qu'il a enduré tout ses tourments : il n'y a pas une épine sur sa couronne, une plaie sur son corps, un soupir dans son cœur, un moment dans son agonie, qui ne m'appartienne. J'étais présent à son esprit dans tout le cours de sa Passion. C'était pour moi en particulier qu'il demandait la résignation à la volonté de Dieu dans les souffrances, lorsqu'il priait dans le jardin des Oliviers; la mortification de mes appétits, lorsqu'on lui clouait les pieds; la pratique des bonnes œuvres, lorsqu'on lui perçait les mains; la charité, lorsqu'on lui ouvrait le côté; enfin, c'était pour moi qu'il mourait en croix; et quand j'eusse été l'unique objet de son

cœur, et le seul sujet de sa mort, il n'eût pas procuré mon salut avec plus de zèle, ni de perfection qu'il a fait.

III. CONSIDÉRATION.

Il faut, en troisième lieu, que la même foi nous donne entrée dans le cœur de Jésus-Christ, pour y découvrir l'excès de l'amour avec lequel il a souffert pour nous, et qu'elle nous fasse sentir les tourments de sa Passion, comme si elle s'exécutait sur nous. Il brûlait d'un zèle si ardent pour le salut de votre âme que, s'il eût été nécessaire, il fût volontiers demeuré en croix jusqu'à la fin du monde. Il ressentait tellement l'état misérable où le péché vous réduit que, si c'eût été le bon plaisir de son Père, il eût de bon cœur consenti à souffrir la mort chaque fois que vous êtes tenté d'offenser Dieu, pour vous en garantir. Et, ce qui est admirable, il conservait cette ardente passion pour vous, malgré vos lâchetés, vos froideurs, vos ingratitudes, vos déréglements épouvantables. En vérité, si, par une supposition impossible, il eût été lui-même le criminel, eût-il pu faire davantage pour satisfaire à la justice divine, que ce qu'il a fait pour vous? Eût-il plus donné de sang, eût-il plus versé de larmes? Et vous, que faites-vous pour son service? Prenez un peu avec les mains de la foi, mais d'une foi vive et amoureuse, sa couronne d'épines; enfoncez-vous-la dans la tête, comme sainte Catherine, et voyez ce qu'elle lui a causé de douleurs; goûtez l'amertume du fiel dont il fut abreuvé, ressentez la pointe des clous qui percent ses pieds et ses mains. Que feriez-vous s'il fallait à cette heure souffrir le feu comme saint Laurent, les roues et les chevalets comme les martyrs, la croix comme votre Sauveur, qui est le roi des martyrs? Comparez les sentiments de son cœur avec les vôtres, sa patience avec votre lâcheté, son amour avec votre froideur, sa libéralité avec votre ingratitude. Oh ! prodige inouï ! Le

maître souffre pour l'esclave, et l'esclave ne songe qu'à son plaisir. Jésus-Christ souffre pour moi les mépris, les affronts, les injures, la mort; et moi, non content de fuir ces peines qui me sont dues, je rends injure pour injure, affront pour affront, sans que la douceur de cette innocente victime, qui s'immole pour moi, puisse m'attendrir le cœur, ni adoucir le sentiment de vengeance qui me transporte, et me fait oublier tout le respect que je lui dois.

TROISIÈME LEÇON.

Troisième disposition : Un grand respect et un entier anéantissement de nous-mêmes.

« Demeuré seul, je vis cette grande vision ; le courage m'abandonna ; j'étais gisant prosterné sur ma face, et mon visage était attaché à la terre. »

DANIEL., 10. 8.

I. CONSIDÉRATION.

Il ne faut jamais manquer de respect devant Dieu, sur quelque sujet que l'on médite en sa présence; mais il me semble que l'âme ne doit être en aucune occasion dans un plus profond anéantissement, que lorsqu'elle est au pied de la croix, et qu'elle contemple la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Premièrement, parce que le Fils de Dieu nous en a lui-même donné l'exemple. Car jamais il ne pria son Père avec tant de marques de soumission, d'humilité et de révérence, que sur la montagne des Oliviers, où il commença par la prière le sanglant sacrifice de la croix, et sur celle du Cal-

vaire où il le consomma. Quel besoin avait-il de prier son Père la face contre terre, avec une constance si respectueuse, et un si profond anéantissement de sa grandeur? dit un saint prélat (1). C'est le désir qu'il a de pardonner un jour comme juge, qui lui a fait prendre la qualité de criminel. C'est pourquoi il oublie la gloire qui lui est naturelle, pour se couvrir de la confusion de nos crimes, et de l'humiliation qui nous est due, nous montrant par là le respect que nous devons lui rendre, si nous voulons obtenir miséricorde. Car si le Saint des saints s'est humilié de la sorte pour demander à son Père le pardon de nos offenses, nous qui sommes les criminels, que ne devons-nous pas faire, lorsque nous nous présentons à lui pour être arrosés et lavés du sang de son bien-aimé Fils?

II. CONSIDÉRATION.

Il n'y a rien qui fasse paraître avec tant d'éclat la majesté infinie de Dieu, que la satisfaction qu'il tire de son Fils pour l'expiation de nos péchés. Car il faut avouer que ce trait de justice est incompréhensible; et quand je verrais toutes les grandeurs de la terre et toutes les puissances du ciel rentrer dans le néant, pour réparer l'honneur qui est dû à cet Être souverain, quelque idée que ce sacrifice de tant de nobles créatures pût me donner de son excellence suprême, ce ne serait rien en comparaison de ce qui se passe sur la croix, où le Roi des rois se sacrifie et s'anéantit dans un abîme d'opprobres et de douleurs. Jésus, le Fils unique de Dieu, égal en toutes choses à celui qui l'a engendré, rendre l'âme sur un gibet, et mourir comme un scélérat! N'est-ce pas là une chose capable de nous faire pâmer d'étonnement, trembler de crainte et de respect, et tomber en défaillance?

(1) Cæsarius Arel., homil. 34.

Le prophète Daniel ayant appris quelque chose de ce mystère par la bouche d'un ange, tomba par terre de frayeur et de révérence, tant il en fut surpris et épouvanté? *Je me vis,* dit-il, *défaillir tout à-coup; mon visage pâlit, et devint extrêmement changé et défait; je ne me sentais plus, entendant ce que l'ange me disait; j'étais couché la face contre terre, l'étonnement, comme un coup de foudre, m'ayant atterré et abattu* (1). Si la figure seule fit une si forte impression sur son esprit, que peut et doit opérer sur nous la vérité même? O Dieu, que vous êtes grand! ô Majesté souveraine, que vous êtes adorable! Je ne l'aurais jamais conçu, si je ne voyais le sacrifice qui s'achève sur le Calvaire, et la victime qui s'immole à votre gloire. Qu'y a-t-il ici qui ne soit infiniment grand? La dignité de celui qui meurt pour vous apaiser est infinie; les tourments du corps et de l'esprit qu'il souffre, sont incompréhensibles; les pécheurs dont il a pris la place sont d'une condition infiniment vile et méprisable; la révérence et la soumission avec lesquelles il vous remet son âme entre les mains sont extrêmes : si cet objet ne nous donne du respect pour vos ineffables grandeurs, qui est-ce qui peut nous en donner?

III. CONSIDÉRATION.

Il n'y a rien qui nous fasse mieux connaître notre misère et notre indignité devant Dieu, que la Passion de Notre-Seigneur, et par conséquent il n'y a rien qui soit plus capable de nous confondre et de nous humilier devant lui. Cette seule pensée : Je suis la cause des tourments et de la mort de mon Sauveur, c'est moi qui le fais mourir, devrait m'abîmer dans la confusion. Seigneur, dit le prophète Habacuc, ayant appris que vous deviez être attaché à la croix, j'en ai

(1) Dan., 10. 8.

tremblé d'horreur et de crainte. Oh! que ce tremblement est juste et raisonnable! « Qu'y a-t-il de plus étrange que de dire que Dieu, cette majesté suprême, devant qui toutes les vertus des cieux tremblent de respect, soit descendu de son trône jusqu'à la poussière de la terre, qu'il ait pris une chair mortelle et passible, qu'il se soit laissé clouer les mains à un gibet, et qu'il ait fallu qu'un tel Seigneur ait été si maltraité? Pourquoi? pour le péché d'un chétif esclave qui est la cause de sa mort (1). » Se peut-il rien dire de plus humiliant pour moi? Y a-t-il rien qui me fasse mieux connaître l'indignité de mes crimes? « O chrétien, veux-tu voir l'énormité de tes fautes? Jette les yeux sur les plaies de ton Sauveur; considère ces mains percées, ces pieds déchirés, ce visage mourant. Regarde-toi dans ce miroir, et juge qu'elles doivent être les plaies de ton âme, par celles que tu vois sur le corps innocent qui ne les souffre que pour te servir de remède. Si tu n'étais blessé à mort, et même à la mort éternelle, jamais le Fils de Dieu ne fût mort pour te guérir (2). » Mais si la grandeur de nos plaies et l'indignité de nos âmes doivent nous humilier à la vue du Crucifix, certes, notre impuissance à satisfaire à la justice de Dieu n'est pas un moindre motif de confusion et d'humiliation. Pourquoi, Seigneur, fallait-il que vous fussiez si indignement et si cruellement tourmenté? Parce que, me dit-il, tu ne pouvais satisfaire à la justice de mon Père, ni trouver aucune créature qui pût le faire pour toi. L'homme souffre sur la terre pour l'expiation de son péché, mais il ne satisfait à Dieu qu'autant qu'il participe aux mérites de mon sang et de ma mort. Les réprouvés souffrent dans les enfers; mais quelque peine que porte l'éternité de leurs supplices, jamais ils ne satisferont à leurs dettes, parce qu'ils n'ont plus de part

(1) Rupert, in hunc locum. — (2) S. Bern., Serm. 3, de Nativ. Domini.

à ma croix. O faiblesse humaine, que tu es extrême! O divine justice, que vos rigueurs sont excessives! Sauveur du monde, où peut se cacher l'orgueil de mon âme, lorsqu'elle se voit si impuissante par elle-même, et si dépendante de votre miséricorde? Que si mon impuissance, jointe au besoin que j'ai des mérites de Jésus-Christ, est un si juste sujet de confusion, que sera-ce du mauvais usage que j'ai fait de son sang et de ses souffrances? N'ai-je pas raison de m'anéantir à la vue du Crucifix, me souvenant du peu de fruit que j'ai tiré d'un si puissant remède, rendant inutiles par mon extrême nonchalance toutes les douleurs qu'il a souffertes, et toutes les peines qu'il a prises pour mon salut? Les réprouvés, au jour du jugement, n'oseront lever la tête, quelque abandonnés qu'ils soient, lorsqu'il leur montrera ses plaies, et qu'il leur reprochera l'abus et le mépris qu'ils en ont faits. Ils seront si éperdus de crainte, de honte, de désespoir, qu'ils souhaiteront que les montagnes tombent sur leur tête pour les cacher aux yeux de leur Juge, et les ensevelir dans la poussière. Serai-je donc plus dur et plus impénitent que ces malheureux, qui ne laissent pas de trembler devant la majesté de leur souverain Seigneur, quoiqu'ils ne puissent plus rien espérer de sa bonté! Mon très-aimable Rédempteur, comment est-ce que j'ose paraître devant vous, après vous avoir causé la mort, ayant encore les mains toutes sanglantes du meurtre que j'ai commis? Oh! que je suis confus de vous avoir mis en cet état! Comment est-ce que je pourrai jamais réparer l'opprobre et l'ignominie que vous avez endurés à mon occasion? Quelle révérence, quel respect, quel honneur puis-je vous rendre pour reconnaître la bonté que vous avez eue de vous charger de l'infamie de mes crimes? J'avoue, Seigneur, que je suis indigne d'une si grande miséricorde, et plus incapable encore de vous bénir et de vous louer comme j'y suis obligé. Quand j'aurais toutes les langues et tous les cœurs des bienheureux, et que dans

toute l'éternité je les emploierais à m'acquitter de mes devoirs, l'éternité ne me suffirait pas pour vous honorer. Souffrez donc que je m'abîme dans mon néant, et que mon silence tienne lieu de sacrifice, qui vous rende un éternel respect, et qui adore vos plaies sacrées dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME LEÇON.

Quatrième disposition : L'oubli de toutes choses, jusqu'à nous-mêmes.

« Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux. » 2. Cor., 5. 15.

CONSIDÉRATION.

Un des anciens Pères du désert, fort expérimenté dans la science des saints, disait que pour faire une bonne oraison, il faut s'oublier soi-même : ce que nous pouvons entendre en deux manières. La première est que l'âme doit être si attentive à la prière, et si fortement appliquée à Dieu, qu'elle perde le souvenir de toutes choses jusqu'à elle-même. La seconde, que l'homme d'oraison, pour s'élever aux choses célestes, doit se perdre amoureusement en Dieu, sans rechercher ni goût, ni consolation, ni lumières sublimes, ni faveurs et caresses de son amour, mais seulement son bon plaisir, s'offrant à lui comme une pure capacité à recevoir tout ce qu'il lui plaira, comme une toile d'attente qui reçoit avec indifférence tous les traits que le peintre veut y tracer. Suivant cette règle, je dis que pour recevoir une parfaite im-

pression de Jésus-Christ crucifié par la considération de ses souffrances, il faut se présenter au pied de la croix avec un esprit vide de toutes les choses créées, et s'enivrer tellement de son sang, qu'il efface du cœur, s'il est possible, tout ce qui n'est point Dieu. En voici les raisons.

Premièrement, la Passion de Notre-Seigneur nous oblige par reconnaissance à ne vivre que pour lui. Par conséquent, nous ne devons penser qu'à lui et ne nous occuper que de lui, parce que la pensée est le premier acte de la vie, qui doit lui être toute dévouée et consacrée. Et puis, en vertu du baptême, qui est une vive expression de la mort de Notre-Seigneur, comme dit l'Apôtre, nous faisons profession de renoncer à toutes les choses du monde; nous ne devons donc pas plus y penser que si nous étions déjà morts, et ensevelis dans le tombeau (1). Qu'avez-vous à faire de songer aux vanités du monde, dit saint Augustin? vous y avez renoncé, vous devez les oublier. Vous êtes mort, et votre vie est ensevelie dans le tombeau de Jésus-Christ. La mort efface le souvenir de toutes ces choses. Voyez ce que disent les pécheurs au moment où la mort les arrache du monde : *Que nous a servi notre orgueil, de quoi nous a profité la pompe de nos richesses, que nous avons tant vantées? Tout cela est passé comme une ombre, ou comme un courrier qui va en diligence, ou comme un vaisseau qui fend les flots sans laisser aucune trace de son passage* (2). Gardez-vous bien d'attendre que la mort fasse cet effet malgré vous en votre personne. Il faut la prévenir, vous défaire de tout ce qui est périssable, d'une manière si généreuse qu'il ne vous en reste pas seulement le souvenir, et beaucoup moins l'attache et l'affection du cœur.

Car, comme la Passion de Notre-Seigneur est le dernier effort de son amour, elle doit aussi gagner tout votre cœur.

(1) S. Aug., l. 4. de Symbol. ad Catech. c. 1. — (2) Sap. 2.

Eh ! qui peut assez aimer celui qui n'a pas même épargné sa vie pour nous sauver ? Or, si vous l'aimez ardemment, vous oublierez bientôt tous les objets de la terre qui vous amusent, parce que l'amour de Jésus-Christ veut régner partout où il est, et pour régner absolument, il veut être seul. *Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur,* afin que rien n'y entre sans ma permission ; comme s'il disait, selon l'explication de Hugues, cardinal (1) : « Je veux que vous vous souveniez partout de moi, puisque j'ai été crucifié pour vous ; je veux qu'il n'entre rien en vous, et qu'il n'en sorte rien qui soit mauvais ; je veux que le plus intime et le plus secret de votre cœur ne soit ouvert qu'à moi seul, que l'image de ma beauté éclate au fond de votre âme, que le caractère de mon amour soit une marque qui vous distingue et vous sépare de tout ce qui m'est contraire ; et enfin, que dans le château de votre âme le seul étendard de ma croix paraisse toujours déployé. »

Vous ne ferez rien en cela que le Sauveur du monde n'ait fait pour vous. Il s'est oublié lui-même au jour de sa mort, afin d'opérer ce grand mystère, qui est le sujet de vos considérations. Il a oublié le soin de son honneur, s'exposant au dernier opprobre pour réparer la gloire que vous aviez perdue par le péché. Il a oublié son contentement et sa satisfaction, s'exposant à des tourments étranges pour vous rendre la joie et les délices du paradis. Il a oublié sa propre volonté, la soumettant à la volonté de son Père, la plus rigoureuse pour lui, et la plus affligeante qui se puisse imaginer. Il a oublié les injures qu'il a reçues ; ou s'il s'en est souvenu, ce n'a été que pour nous en obtenir et nous en accorder le pardon. Il a oublié tous ses intérêts jusqu'à sa propre vie, pour vous rendre la grâce que le péché vous avait ravie. Il est donc juste que vous fassiez pour lui ce

(1) Hugo card , ad c. 8, Cantic.

qu'il a fait pour vous. Il faut que vous mettiez au pied de la croix toutes les injures qu'on vous a faites, pour n'en avoir jamais aucun souvenir. Condamnez à un éternel oubli toutes les pensées de vengeance qui s'élèvent dans votre esprit (1); sacrifiez tous vos ressentiments à la charité de celui qui est mort pour vous lorsque vous étiez encore son ennemi. Saint Isidore dit qu'il faut écrire nos injures dans l'eau, et les bienfaits sur l'airain, tout au contraire de ce que font les pécheurs. Mais je dirai volontiers qu'il faut les écrire du sang de l'Agneau, qui crie miséricorde pour ceux qui le répandent, et qui nous apprend à rendre le bien pour le mal. Quelque mal qu'on puisse nous faire, ce sang le changera en bien; et les injures les plus atroces, les pertes les plus signalées, les calomnies les plus noires étant teintes de cette divine liqueur, perdront leur malignité, et deviendront précieuses. Il faut, en second lieu, oublier les soins inutiles de la terre, et voyant expirer l'auteur de la vie, songer que ce n'est point pour nous procurer des biens périssables qu'il accepta la mort, mais pour nous mériter l'éternité. Pourquoi vous empressez-vous tant pour des choses vaines et inutiles, ayant sur les bras une affaire aussi importante qu'est celle de votre salut éternel? Quand l'orage menace un vaisseau rempli de riches trésors, on le décharge des marchandises les plus pesantes, qu'on abandonne pour sauver ce qui est précieux. Faites de même pour sauver votre âme: déchargez votre esprit de ces pensées terrestres, de ces inquiétudes, de ces soins piquants, importuns, pesants, qui vous mettent en danger de faire naufrage. Perdez-les, de peur qu'ils ne vous perdent vous-même. En troisième lieu, il faut oublier tous vos intérêts, soit d'honneur ou de plaisir, et vous donner à Notre-Seigneur pour porter les marques de ses plaies, telles qu'il lui plaira les imprimer sur votre âme et

(1) Eccli. 10.

sur votre corps. Les apôtres s'étant un jour embarqués avec leur Maître sur la mer, oublièrent de prendre des provisions ; et, comme dit saint Anselme, ils étaient si ravis de la douceur de ce pain céleste qu'ils avaient avec eux, qu'ils ne songèrent point aux nécessités du corps. Que vous seriez heureux si ce pain des anges que vous contemplez sur le Calvaire, et que vous devez toujours porter avec vous, effaçait de votre mémoire le souvenir de tous les plaisirs du monde! Vous savez que votre esprit est borné dans son étendue, qu'une chose lui fait oublier l'autre. Voyez lequel des deux vous aimez mieux oublier, ou Jésus-Christ, ou le monde, ou l'amour divin, ou l'amour-propre. Pensez bien au choix que vous ferez. Jésus-Christ est votre dernière fin, que vous devez toujours avoir devant les yeux ; si vous tournez la tête pour voir ce qui est derrière vous, au lieu d'avancer, selon le conseil de l'Apôtre, vous reculerez, et vous serez en danger de retourner dans le chemin de la perdition que vous aviez heureusement abandonné.

PRINCIPALES AFFECTIONS

QUE NOUS DEVONS TIRER DE L'ÉTUDE DES SOUFFRANCES ET DE LA MORT DE JÉSUS-CHRIST.

PREMIÈRE LEÇON.

Première affection : L'amour.

« C'est en cela que Dieu a fait éclater son amour pour nous, puisque c'est lorsque nous étions encore des pécheurs que Jésus-Christ est mort pour nous. »
Rom., 5. 8.

CONSIDÉRATION.

Saint Jérôme dit que tout ce que Dieu a fait dans le monde, a été pour glorifier son bien-aimé Fils, et le faire aimer de tous les hommes d'un amour très-fort et très-véhément (1). Mais quoi qu'il ait fait pour le rendre aimable, il n'a pu lui donner de plus doux attraits que ses plaies, ni de sceptre plus glorieux que la croix, pour le faire régner dans les cœurs. Jésus-Christ crucifié est un charme si puissant, qu'à moins d'être tout-à-fait insensible, on ne peut pas lui résister.

Premier motif d'amour. — Si vous considérez qui est celui qui s'est livré à la mort pour vous racheter, il

(1) In c. 3, Habacuc ad hæc verba : Cornua in manibus ejus, etc.

vous sera bien difficile de n'être pas épris de son amour. Ce seul regard simple, général, sérieux, d'un Dieu mourant, opérera en vous une estime, une tendresse, une union singulière avec Jésus. S'il s'était contenté de vous sauver par le ministère d'un ange, vous seriez toujours obligé de l'aimer souverainement; mais votre salut lui a été si cher, qu'il n'a point voulu le confier à un autre; il s'en est chargé lui-même; et de peur que votre cœur ne fût partagé entre votre Créateur et votre Sauveur, il a uni ces deux qualités en sa personne. Jonathas montra bien qu'il aimait David, lorsque parlant à son père en sa faveur, il se mit en danger d'être percé de sa lance. C'est pourquoi David l'aimait réciproquement d'un grand amour; et quand ils furent contraints de se séparer, ils versèrent tous deux beaucoup de larmes. Mais David, remarque l'Écriture-Sainte, pleura le plus (1), et c'était avec raison, parce qu'il n'était que le sujet, et que Jonathas était le fils du roi, singulièrement aimable par sa beauté. O mon Jésus, ô le plus beau et le plus aimable de tous les hommes! n'êtes-vous pas le Fils de Dieu? n'êtes-vous pas mon roi, mon souverain, mon tout? ne suis-je pas votre esclave? et néanmoins, vous avez daigné parler pour moi à votre Père céleste; vous vous êtes exposé à sa colère, et vous avez été pour mon sujet percé d'une lance qui vous a ouvert la poitrine, pour me découvrir votre amour. O amour! si vous ne blessez mon cœur, ce n'est pas un cœur, c'est un rocher.

Deuxième motif d'amour. — Secondement, considérez qui vous êtes, vous qui lui avez été si cher : un esclave, un ingrat, un ennemi. A peine, dit saint Paul, se trouvera-t-il quelqu'un qui veuille mourir pour un ami innocent (2); mais Jésus-Christ prodigue sa vie et la perd de bon cœur pour ses ennemis, pour des pécheurs, par la main des pécheurs,

(1) I. Reg., 20., 41. — (2) Rom., 5.

et dans la compagnie des pécheurs, afin de nous faire d'ennemis, ses amis; de pécheurs, des saints; de serviteurs, ses frères; de captifs, ses cohéritiers; et de bannis, des rois (1). Qui n'aimerait un tel bienfaiteur? Cyrus traitant familièrement avec Tigrane, roi d'Arménie, qu'il avait fait son captif, lui demanda ce qu'il voudrait donner pour la rançon de sa femme, à quoi il répartit qu'il donnerait volontiers sa vie. Quelque temps après, Tigrane étant de retour dans son royaume, voulut savoir de la reine si elle n'avait pas admiré la bonne grâce de Cyrus, qui les avait traités avec tant d'humanité; mais elle lui répondit qu'elle ne l'avait pas regardé, n'ayant jamais pu détourner la vue de celui qui s'était offert à la mort pour la remettre en liberté. Que devez-vous donc faire à l'égard de Jésus-Christ, qui ne s'est pas seulement offert à la mort pour sauver votre âme, mais qui l'a soufferte en effet? Comment est-ce que vous pouvez le perdre de vue un seul moment? Comment pouvez-vous donner un seul de vos regards à la créature? Si votre âme est son épouse, comment peut-elle oublier ce divin Époux, qui l'a tirée de la dernière bassesse, pour l'élever sur son trône? Si elle est son esclave, comment peut-elle oublier un si bon maître?

Troisième motif d'amour. — Considérez, en troisième lieu, de quel abîme de maux cet incomparable ami vous a retiré, savoir, de la mort éternelle de l'enfer. Si vous étiez sur un échafaud, prêt à recevoir le coup de la mort, et qu'un ami vînt vous délivrer au péril de sa vie, et vous arracher des mains de vos ennemis, que ne voudriez-vous pas faire pour votre libérateur? Saint Nil raconte (2) que son fils Théodule, ayant été pris par les Sarrasins avec plusieurs autres solitaires, après avoir été souvent amené au pied des

(1) Theol. Myst., part. 2. 97, Harph. — (2) Apud Surium., 14 januarii, de nece 38 Monach. in Sino.

idoles, pour y être immolé, fut enfin exposé en vente par ces barbares, à l'entrée d'une bourgade, nommée Subaire. Il était tout nu, environné d'une troupe de ces voleurs bien armés, qui lui avaient pendu une épée au cou, à dessein de l'égorger, s'ils ne pouvaient le vendre au prix qu'ils désiraient. Ce jeune captif voyant que personne ne voulait l'acheter plus de deux écus, effrayé de la crainte de la mort, criait aux habitants qu'ils eussent pitié de lui, leur promettant avec beaucoup de larmes qu'il servirait toute sa vie celui qui voudrait l'acheter, même après lui avoir payé sa rançon. L'évêque du lieu s'étant rencontré à ce spectacle, fut touché de compassion, et l'ayant délivré du péril où il était, il le remit bientôt après entre les mains de son père. Dites-moi, quel sentiment d'amour et de reconnaissance devait avoir ce jeune homme envers un si charitable prélat, qui lui avait donné la liberté après lui avoir sauvé la vie? Mais vous-même, quel amour ne devez-vous pas avoir pour Jésus-Christ, à qui vous êtes infiniment plus obligé? Mon Sauveur, j'étais sur le bord de l'abîme, comme une malheureuse victime, chargée de la malédiction de votre père et du poids de mes offenses, près de tomber dans les flammes éternelles, sans secours, sans force, sans espérance de la part des créatures; et pour me tirer de ce danger, vous avez pris ma place, vous m'avez racheté, non pas à prix d'argent, mais avec le précieux sang qui est sorti de vos plaies. Cela ne mérite-t-il pas bien que je vous aime? A qui puis-je donner mon cœur, sans vous faire injure et sans me rendre coupable d'une extrême ingratitude? Si le dernier des hommes m'avait fait la centième partie du bien que j'ai reçu de vous, je ne pourrais m'empêcher de l'aimer : pourquoi donc n'aurais-je point d'amour pour vous? Vos bienfaits ont-ils quelque défaut, qu'ils ne puissent faire sur moi la même impression qu'y ferait la moindre de vos créatures?

Quatrième motif d'amour. — Considérez, en dernier lieu,

combien votre salut a coûté au Fils de Dieu. Il n'y a pas seulement employé ses prières et ses larmes, mais ses travaux, son sang et sa vie. C'est pour cela qu'il est descendu du ciel jusqu'à la boue, qu'il a été banni si longtemps, qu'il a si fidèlement travaillé, qu'il a pris tant de peine, qu'il a si généreusement combattu vos ennemis; et enfin, qu'il est mort dans le combat tout couvert de plaies et de sang. En vérité, n'en a-t-il pas assez fait pour être aimé? Le supplice qu'il a enduré est tel, qu'il n'y a rien de plus injuste; les affronts si outrageants, qu'il n'y a rien de plus infâme; la rançon qu'il a donnée si excessive, qu'il n'y a rien de plus précieux; le mystère de sa mort si profond, qu'il n'y a rien de plus étonnant; l'exemple de sa charité si parfait, qu'il n'y a rien de plus admirable ni de plus charmant (1). Tout parle dans sa personne; et tout ce qui est autour de lui nous demande de l'amour. Ses plaies, ses opprobres, ses ignominies, ses douleurs, ses épines, ses clous, sa lance, et par-dessus tout son amour, nous obligent à aimer de tout notre cœur et de toutes nos entrailles celui qui a daigné souffrir pour nous tant de tourments. Regardez la posture qu'il tient sur la croix : il ne respire qu'amour. Il étend ses bras pour vous embrasser; il penche la tête pour vous donner le baiser de paix; il a les pieds cloués pour vous attendre à pénitence; son corps est tout couvert de blessures et tout ouvert, afin que vous puissiez de toutes parts trouver entrée dans son cœur (2). Après cela, pouvez-vous douter de son amour? pouvez-vous lui refuser le vôtre? Écriez-vous donc avec le prophète : *Oui, mon Seigneur, je veux vous aimer, parce que vous êtes ma force, mon refuge, mon libérateur* (3). Mon amour-propre m'a porté jusqu'au mépris de vos grandeurs, il faut désormais que votre amour me porte jusqu'au

(1) Theol. Myst., loco citato. — (2) S. Laur. Just., in fascicul. amor. — (3) Ps. 17, 1.

mépris de moi-même et de toutes les créatures. Mon amour est crucifié (1); et je déclare au ciel et à la terre, que je renonce absolument à tout amour, pour n'aimer désormais que mon Sauveur Jésus, qui s'est immolé sur la croix pour mon amour.

DEUXIÈME LEÇON.

Seconde affection: L'admiration et les trois autres sentiments qui l'accompagnent.

« O cieux, dans votre stupeur, vous avez frémi, vous êtes inconsolables. »
JEREM., 2. 12.

Remarque.

Outre l'affection d'amour que l'âme chrétienne doit produire en étudiant la passion de Notre-Seigneur, saint Bonaventure en remarque encore quatre (2), dont la pratique lui sera fort profitable : 1° S'élever à la vue du Crucifix par étonnement et par admiration; 2° se dilater par la joie; 3° se liquider et s'écouler en Dieu par la transformation; 4° se reposer en lui par adhérence et par union.

I. CONSIDÉRATION.

Admiration. — L'âme doit, premièrement, s'élever par admiration à la vue des plaies sacrées de Jésus-Christ, étant certain, dit saint Léon (3), qu'entre tous les objets qui

(1) S. Ignat., Mart., ep. ad. Rom. — (2) D. Bonav., in stim. p. 1., c. 4, et ex illo Eschius exercit. 9 et Alvares de Pasto. 3. — (3) S. Leo. Serm. 11, de Passione.

surprennent nos esprits et qui les jettent dans l'extase, il n'y en a point de plus admirable que la Passion du Fils de Dieu, si l'on considère la grandeur ou la nouveauté de ce spectacle. Car qu'y a-t-il de plus grand que Dieu? Et quel spectacle plus étrange, que celui d'un Dieu mourant sur une croix? Qu'y a-t-il dans cet objet qui ne surprenne ceux qui le considèrent avec attention? Qui n'admirera l'excès de son amour, qui l'a obligé à mourir pour ceux-mêmes qui le mettaient à mort, et qui étaient si indignes de tout bien? Qui ne s'étonnera de sa patience à souffrir de si horribles tourments, que jamais homme mortel n'en a souffert de semblables? Qui ne sera surpris de l'indignité avec laquelle il est traité par de viles créatures, lui qui est le Dieu de la gloire? Enfin, qui pourra sans étonnement concevoir l'alliance prodigieuse de ces deux termes? Un Homme-Dieu, et un Homme de douleurs; un Dieu adoré de tous les esprits célestes, et ici-bas outragé par des esclaves; là-haut, élevé sur le trône de son infinie grandeur, et ici-bas sur un infâme poteau; là-haut, nageant dans un torrent de délices, et ici-bas dans un déluge de sang et de larmes? O Passion! ô mort admirable! s'écrie saint Bonaventure. Ce n'est point la création du monde, ni l'opération des miracles, ni la résurrection des morts, qui me donnent de l'admiration; tout cela est convenable à la grandeur du Créateur. Ce qui me surprend, ce qui me ravit, ce qui m'épouvante, c'est la Passion d'un Dieu. Et c'est dans ce profond étonnement qu'on doit entrer, en étudiant les souffrances de Jésus-Christ, d'autant qu'il est capable d'exciter en nous un grand amour, une très-sensible reconnaissance des obligations infinies que nous avons à sa bonté, et une extrême confusion de notre ingratitude, vu le peu de correspondance que nous apportons de notre part. C'est ainsi que la bienheureuse Vierge contemplait son cher Fils sur le Calvaire; elle était comme abîmée dans l'étonnement que lui causaient une mort si étrange et un si prodigieux anéan-

tissement de la majesté de Dieu. C'est ainsi que les saints les regardent, dans l'oraison, avec une foi si vive et si pénétrante, qu'elle passe jusqu'au ravissement; et plus ils ont de lumière, plus ils sont hors d'eux-mêmes à la vue de ce mystère. Exercez-vous donc, à leur exemple, dans cette manière d'oraison qui est très-excellente; et prenez garde que votre esprit ne s'accoutume point, à la longue, par une espèce d'insensibilité, à la considération de la Passion; mais qu'elle vous soit toujours aussi nouvelle que si vous étiez effectivement présent à la mort de votre Sauveur. Pour cet effet, tâchez de réveiller votre attention, et d'élever votre esprit, tantôt par voie d'opposition : Oh! merveille inouïe! que l'immortel devienne mortel, l'impassible, passible, que la puissance devienne faible! que l'éternité prenne fin! que la vie même s'ensevelisse dans le tombeau! Tantôt par voie de comparaison : O Seigneur! qui suis-je, et qui êtes-vous? Est-il possible que mon Créateur meure pour la créature, le maître pour l'esclave, le tout pour le néant! Tantôt par des élans et des exclamations amoureuses : *O cieux! étonnez-vous de la beauté de mon Dieu* (1)! O grandeur incompréhensible! où vous abaissez-vous? O Jésus! quel amour est le vôtre qui vous a porté à cette extrémité de douleurs? Tantôt par voie de silence : Seigneur, que vos desseins sont grands, que vos secrets sont impénétrables! Il n'y a point d'esprit qui puisse les comprendre, point de langue qui puisse les louer ni les exprimer. Il ne nous reste que le respect et le silence pour les honorer.

II. CONSIDÉRATION.

Joie et dilatation du coeur. — Secondement, l'âme chrétienne, s'occupant des souffrances amoureuses de Jésus-

(1) Jerem., 2. 12.

Christ, doit se dilater par la joie; ce qui ne répugne point aux mouvements de douleur que la Passion doit produire en elle, soit par le sentiment de ses propres misères, soit par la compassion qu'elle a de celles du Fils de Dieu. Au contraire, il n'y a rien de plus doux que de pleurer au pied de la croix, rien qui soit capable de nous apporter une plus pure et plus solide consolation. Car si nous y pleurons nos péchés, c'est une grande joie pour un pauvre criminel, de trouver ici l'abolition entière de ses crimes (1). Si nous pleurons les misères de cette vie, le cœur de Jésus est une mer de douceur, où elles perdent leur amertume. Si nous pleurons la mort de notre très-doux Sauveur, nous trouverons le rayon de miel caché dans les plaies de ce lion de Juda déchiré sur la montagne. Enfin, si nous soupirons après le ciel, notre béatitude est cachée dans ses mains; il n'est pas difficile de l'en tirer, puisqu'elles sont percées, et qu'elles ne peuvent rien retenir. Le bienheureux Henri de Suso, de l'ordre de Saint-Dominique, étant un jour pressé de tristesse, par la crainte qu'il avait de son salut, entendit une voix du ciel qui le consola infiniment, lui disant : Levez-vous promptement, entrez dans mes plaies; car votre unique et souverain bien y est renfermé. Figurez-vous que ces paroles s'adressent à vous, et que l'on vous dit intérieurement dans l'oraison, en vous montrant les plaies de Jésus-Christ, qui font le paradis de la terre : *Entrez dans la joie de votre Maître* (2). Réjouissez-vous de l'amour qu'il vous porte et de la bonté qu'il a pour vous; réjouissez-vous du pardon de vos péchés; réjouissez-vous des biens dont il a rempli la terre par sa mort; réjouissez-vous de ceux qu'il nous réserve dans le ciel. O mon très-aimable Rédempteur, que votre charité est excessive ! Vous me laissez la joie, et vous prenez l'amertume pour vous. Je pensais venir à vos pieds pour m'abîmer

(1) Is., 29. — (2) Matth., 21. 23.

dans la tristesse, et vous noyez mon cœur dans les consolations et dans les délices. Je vous demandais une épine de votre couronne, pour percer ce cœur de douleur, et vous ne me donnez que des fleurs. Que vous m'êtes bon, doux Jésus! et que je suis heureux de savoir que mon salut dépend de vous! Pouvait-il être mieux que dans vos mains (1)? Mains favorables, mains magnifiques et libérales, qui renfermez toutes les délices du ciel, c'est de vous que j'attends tout mon bonheur; et je ne puis être triste, sachant que vous disposez de mon sort. Tout est bon, quand il vient de votre part.

III. CONSIDÉRATION.

Transformation. — En troisième lieu, l'âme chrétienne s'étant dilatée par la joie, doit s'attendrir et se fondre au feu de l'amour, pour s'écouler dans les plaies de son Sauveur, et en recevoir l'impression; en sorte qu'elle soit, pour ainsi dire, toute transformée au Crucifix, que partout elle le rencontre, partout elle le porte, partout elle s'en trouve revêtue; ce qui se fait par la considération de cet amour extatique qui a porté le Père éternel à ne point pardonner à son Fils, le Fils à s'abandonner et à se sacrifier pour nous, le Saint-Esprit à le donner au monde, et à le conduire non-seulement dans le désert pour faire pénitence de nos péchés, mais encore à la croix pour y mourir, et par sa mort rendre la vie à tous les pécheurs. C'est dans les flammes de cet ardent amour que le cœur des saints se consume saintement, se liquéfie, et se perd heureusement en Jésus-Christ. Le Père enverra son Verbe, il fera fondre le cœur des hommes, quand il serait tout de glace. Le Verbe expirera sur la croix; et son divin Esprit, s'écoulant dans tous les membres de son corps mystique, les embrasera, et les résoudra en pleurs et en

(1) Matth., 21. 23.

larmes. Alors ces membres liquéfiés s'écouleront dans les plaies de leur Chef, pour y recevoir ces divins caractères et se transformer en lui par une vive expression de ses douleurs. Efforcez-vous d'être du nombre; faites en sorte que l'ardeur de ce feu céleste consume tout ce qu'il y a de dur et de terrestre dans les puissances de votre âme; et quand votre cœur sera fondu et liquéfié par la force de l'amour, écoulez-vous dans le cœur de Jésus, pour y ressentir le coup de la lance qui le perce. Entrez dans ses pieds pour y ressentir la pointe des clous qui les attachent à la croix; écoulez-vous dans ses mains, pour en ressentir les douleurs; transformez-vous, s'il est possible, en Jésus-Christ crucifié, oubliant tout, mourant à tout, pour ne vivre plus que dans ses plaies. O mon âme, quand est-ce que je serai si heureux que de pouvoir dire avec vérité que je suis mort à moi-même, et que c'est Jésus-Christ qui vit en moi? Je sais bien ce que je ferai, pour hâter cette demeure tant désirée : j'entrerai dans les plaies de mon Sauveur, et je me revêtirai de sa Passion comme d'un habillement royal, ne recherchant rien que ce qui lui est conforme, et rejetant tout le reste. Quelle créature osera pour lors s'élever contre moi, si je suis couvert de ces armes? La Passion du Sauveur combattra pour moi, quand il en sera besoin, et personne ne sera assez hardi pour m'attaquer, voyant sur moi les stigmates de mon Maître. Je me retrancherai dans ce fort, et j'y demeurerai en assurance. Car je suis certain qu'étant conforme à Jésus-Christ dans ses souffrances, je le serai dans les délices; car il ne peut se refuser à celui qui est couvert de son sang. Je veux donc me parer de ses plaies, et avec cet ornement je paraîtrai aimable aux yeux de Dieu, admirable au monde, considérable aux yeux des bienheureux, qui demanderont, avec admiration, qui est celui qui paraît avec tant de charmes et tant d'attraits, revêtu d'un ornement si superbe, et tout éclatant du sang de l'Agneau?

IV. CONSIDÉRATION.

Adhérence et union. — Enfin, l'âme chrétienne, étant entrée dans les plaies de Jésus-Christ, et en ayant reçu l'impression par une transformation amoureuse, doit s'y attacher comme dans son centre et y établir son repos. Car c'est la principale fin de l'oraison, et le plus noble dessein que le Fils de Dieu s'est proposé dans sa Passion de nous unir à lui, comme il l'est avec son Père. C'est le plus haut degré de la noblesse de l'âme, qui se déifie par cette intime union, suivant ce que dit l'Apôtre, *que celui qui adhère à Dieu est un même esprit avec* (1). C'est la source de tous les biens, parce qu'en vertu de l'union que nous avons avec Jésus-Christ, nos bonnes œuvres sont d'une valeur inestimable, nos prières d'une efficacité infinie, notre âme d'une beauté et d'une dignité incomparables, qui font qu'elle entre en société avec Dieu par la participation de tous ses attributs. Sa puissance la protége, sa sagesse l'illumine, sa bonté la porte dans son sein, accomplissant ces magnifiques paroles de l'Ecriture : *Le Seigneur vous portera entre ses bras, comme un bon père a coutume de porter son fils, quand il est encore enfant* (2).

(1) I. Cor., 6. 17. — (2) Deut., 1. 31.

TROISIÈME LEÇON.

Troisième affection : la contrition.

« Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous. »
Luc., 23. 28.

Sainte Mechtilde, étant un jour fort occupée de Dieu, vit en esprit la charité sous la figure d'une vierge, qui trempait un diamant dans le cœur de notre Sauveur, réitérant souvent cette action, comme pour lui apprendre qu'il n'y a point de cœur si dur, ni si impénitent, que la fréquente méditation des plaies de Jésus-Christ ne fasse fondre en larmes de contrition et de douleur. Plongez-vous donc souvent dans ce cœur amoureux, qui est un abîme de miséricorde ; quand le vôtre serait aussi dur qu'un diamant, à force de le tremper dans le sang de cet Agneau, il est impossible qu'il ne s'attendrisse pas, et qu'il ne conçoive pas une extrême horreur du péché.

I. CONSIDÉRATION.

Premier motif de contrition. — Vous ne pouvez douter que vous ne soyez la cause de sa mort, et cela seul doit vous être un sujet éternel de douleur et de regret, d'avoir été le meurtrier de votre Père et de votre meilleur ami. Représentez-vous ce doux Jésus au jardin des Oliviers, assailli d'un si violent ennui que, de détresse, il en sue sang et eau ; ou bien attaché tout nu à la colonne, et fouetté par des bourreaux qui le déchirent sans pitié, et déchargent sur lui jusqu'à cinq mille coups, n'épargnant aucune partie de son corps innocent où ils ne laissent quelque marque sanglante de leur cruauté ; ou bien enfin, sur le Calvaire, pen-

dant à un gibet entre deux larrons, et rendant l'esprit dans l'excès des plus grands tourments qu'on puisse souffrir. Et puis, demandez au prophète Isaïe qui l'a mis en cet état? il vous répondra que ce sont vos péchés (1). Demandez-le à son Père céleste : il vous dira que c'est à votre occasion qu'il l'a frappé si rudement (2). Demandez-le à lui-même : O mon Seigneur! qui vous a fait ces plaies que vous portez au milieu de vos mains? Il vous répondra que vous êtes la cause de ses douleurs; et vous montrant ses cicatrices, il vous dira : C'est vous qui m'avez ainsi maltraité, vous que j'avais tant aimé, vous qui aviez tant d'obligations de m'aimer; c'est vous qui m'avez percé le cœur, c'est chez vous que j'ai reçu ces blessures (3). Ces paroles peuvent-elles entrer dans votre esprit sans le remplir de douleur? La bienheureuse Angèle de Foligny n'y songeait jamais qu'elle ne fût pénétrée d'un regret sensible d'avoir causé la mort à son Sauveur, et même elle en était souvent malade; de sorte qu'on était contraint d'ôter de devant elle toutes les images de la Passion. O mon très-doux Sauveur, que j'ai de douleur de vous voir si affligé à mon sujet! Eh! Seigneur, ce sont mes péchés qui vous ont mis sur cette croix. O divine Justice, c'est moi qui ai péché, et qui ai mérité cette croix; c'est moi qui devrais être lié, fouetté, couronné d'épines, chargé de toutes sortes d'opprobres. Vengez-vous donc sur moi (4), et pardonnez à mon Sauveur; car je suis le criminel, et il est le Saint des saints.

II. CONSIDÉRATION.

Deuxième motif de contrition. — Secondement, vous n'ignorez pas que c'est sans sujet, et par une extrême ingra-

(1) Is., 53, v. 5. — (2) Ibid , v. 8. — (3) Zach., 13, v. 6. Secundùm 70 interpr. Vulgata habet : In domo eorum qui dilligebant me. — (4) I. Reg , 24.

titude, que vous lui avez fait souffrir tous ces outrages. Car, hélas! que vous a-t-il fait pour le traiter de la sorte? quel reproche pouvez-vous lui faire? de quoi pouvez-vous vous plaindre? quel tort avez-vous reçu de lui, pour vous ressentir ainsi? Est-ce pour vous avoir tiré du néant, que vous exercez envers lui ce prodigieux excès de rigueur? Est-ce pour avoir créé tout le monde en votre considération, et vous avoir rendu capable de sa gloire? Est-ce pour toutes ces faveurs que vous le tourmentez ainsi, que vous le faites mourir? L'empereur Bassian Caracalla (1), ayant cruellement tué son frère Géta entre les bras de sa mère, qui s'efforçait en vain de l'en empêcher, ne pouvait, quelque inhumain qu'il fût, retenir ses larmes lorsqu'il se souvenait de lui, ou qu'il en voyait le portrait. Serait-il bien possible que, voyant Jésus-Christ mourant en croix, vous fussiez insensible aux souffrances de votre frère, de votre père, que vous avez mis à mort, après en avoir reçu tant de biens et de témoignages d'amour? O mon fils, vous dit-il, que vous ai-je fait pour m'être si cruel et si inhumain? quel déplaisir, ou quelle injure avez-vous reçue de moi? en quoi pouvez-vous montrer que je vous ai offensé, pour me battre et m'outrager si injustement? Je vous ai aimé d'un amour éternel et infini : est-ce pour cela que je vous suis si odieux? J'ai ouvert les yeux pour vous regarder en pitié : est-ce pour cela que vous me les couvrez d'un voile d'ignominie, comme si j'étais indigne de voir le jour? J'ai ouvert les bras pour vous caresser et vous serrer sur mon sein : est-ce pour cela que vous me liez et me donnez des soufflets? Toutes les délices du ciel et de la terre sont pour vous; je vous ai déjà donné tous les biens de la nature et de la grâce, et je vous prépare ceux de la gloire : est-ce pour vous venger que vous me faites endurer les fouets, les épines et les clous? Est-ce pour vous avoir promis la vie éternelle que vous me faites mourir

(1) Voy. Alius Spartianus.

d'une mort également violente et infâme? Que pouvez-vous répondre à des plaintes si justes et si amoureuses? que vous reste-t-il pour votre défense, que les pleurs et les gémissements, les soupirs et la détestation de vos péchés, qui l'ont abîmé dans cette mer de douleurs?

III. CONSIDÉRATION.

Troisième motif de contrition. — En troisième lieu, vous savez que la mort douloureuse de votre Sauveur, qui devait mettre fin à vos crimes, si vous eussiez eu quelque sentiment de reconnaissance, n'en a pas néanmoins arrêté le cours. Au contraire, vous les avez multipliés à l'infini, crucifiant derechef le Fils de Dieu autant de fois que vous avez commis de péchés. Vous savez aussi qu'un seul péché l'afflige beaucoup plus, et lui est une croix plus dure incomparablement que celle du Calvaire, vu qu'il a souffert celle-ci par inclination et par amour; mais pour l'autre, il ne la souffre qu'à regret. Quelle est donc votre malice d'avoir tant de fois renouvelé sa Passion, ouvert ses plaies, redoublé ses souffrances, et consenti à sa mort, pour complaire à ses plus cruels ennemis?

IV. CONSIDÉRATION.

Quatrième motif de contrition. — Enfin, jetant les yeux sur les souffrances de Notre-Seigneur, si peu d'attention que vous y apportiez, il vous sera aisé de conjecturer par la grandeur de ses plaies, quelles sont celles que le péché fait sur votre âme. « Pendant que je me divertis dans la place publique, dit saint Bernard, on arrête ma mort dans le cabinet du roi. Le fils du prince en ayant avis s'arrache le diadème, et sort de son palais, revêtu d'un sac, couvert de cendre et les pieds nus, pleurant inconsolablement la disgrâce d'un chétif esclave. Que faut-il que je fasse? me rirai-je de ses larmes? certainement je serais insensé, si je ne pleurais pas avec lui. Et voilà le sujet de ma confusion. Vous demandez pourquoi je m'abandonne à la douleur et à la crainte?

c'est que je juge de la grandeur du danger où je suis par la considération du remède. Je ne connaissais pas mon mal; je pensais être bien sain : et j'apprends qu'on envoie à mon occasion le Fils unique du Très-Haut, et qu'on le fait mourir, afin de guérir mes plaies avec le baume de son précieux sang. Jugez combien vos blessures sont dangereuses, puisqu'il faut que, pour y apporter le remède, Notre-Seigneur Jésus-Christ soit lui-même blessé de la sorte. Si elles n'étaient tout-à-fait mortelles, et si vous n'étiez menacé d'une mort éternelle, jamais le Fils de Dieu ne s'exposerait à la mort pour vous servir de remède. Ah! mes frères bien-aimés, je suis honteux de négliger ainsi mon mal, voyant qu'une si haute majesté en a tant de compassion (1). Le Fils de Dieu pleure de compassion; et l'homme, qui est le malade, ne fait que rire de son mal (2). Cela n'est-il pas étrange? Voilà comment la grandeur du remède augmente ma crainte et ma douleur tout ensemble. Suivez les sentiments de ce saint docteur, et quand vous regarderez le Crucifix, pleurez et tremblez en même temps : pleurez le mal que vous lui avez fait souffrir, tremblez au souvenir du mal qui vous menace : ou plutôt pleurez le pitoyable état de votre âme, et tremblez de crainte que la justice divine ne venge l'injure que vous lui faites, non plus sur votre Sauveur, mais sur vous-même. Écoutez ce qu'il dit aux filles de Jérusalem, qui pleuraient de tendresse en le voyant chargé de sa croix, comme une victime innocente : *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous* (3). Car si l'on traite ainsi l'innocent, que doit craindre le coupable? Véritablement cette pensée doit vous toucher, et vous imprimer une grande crainte du péché. Elle a fait autrefois de très-grands saints, et leur a donné les premiers desseins de leur conversion. Sainte Catherine de Gênes en fut tellement touchée, que le feu de l'a-

(1) S. Bern., hom. 3. in Natali Domini. — (2) Ibid. — (3) Luc., 23. 28.

mour douloureux qu'elle alluma dans son cœur, ne s'éteignit jamais depuis (1). Notre-Seigneur lui ayant apparu, portant sa croix sur ses épaules, et le sang coulant de toutes parts, la vue d'un objet si lamentable et le regret d'en avoir été la cause, la firent éclater en sanglots, et la percèrent d'une si vive douleur et d'un si ardent amour, qu'elle semblait être hors d'elle, s'écriant : *O amour! jamais plus, jamais plus de péchés!*

Prenez cette sainte résolution, et considérez que les plaies du Fils de Dieu sont les tristes effets de vos péchés, et que vous les ouvrez encore tous les jours. Pleurez sans cesse, et ne mettez jamais fin à votre douleur, puisque le sujet qui vous y oblige n'a point de bornes. Dites avec saint Augustin : Ah! laissez-moi pleurer, créatures ennemies de mon bien; vains objets de la terre, ne m'importunez plus. Comment puis-je mettre fin à mes larmes, puisque mes misères sont infinies?

QUATRIÈME LEÇON.

Quatrième affection : La compassion.

> « Filles de mon peuple, prenez le cilice, et couvrez-vous de cendre; pleurez comme à la mort d'un fils unique; faites éclater, par vos plaintes, l'amertume de votre cœur. » JEREM., 6. 26.

C'est ce que le Fils de Dieu demande de vous, et pour peu que vous ayez d'amour, il ne vous sera pas difficile de lui accorder ce qu'il demande. « Il est monté en un lieu éminent, dit saint Bernard (2), pour être vu de tous; il a élevé

(1) In ejus vitâ. — (2) S. Bern., Serm. 20, in Cantico. Vide S. Bonav. in stimulo amoris, p. 1, c. 2 et 4.

sa voix, pour être entendu de tous ; il a mêlé ses cris avec ses larmes, afin que tous les hommes en fussent touchés de compassion. Quiconque n'est point ému de ses plaintes, est plus pesant que la terre, et plus dur que les rochers. » Si toutefois vous avez peine à fléchir la dureté de votre cœur, servez-vous des moyens que je vous mets ici, et que j'ai tirés pour la plupart de saint Bonaventure, qui est admirable en ce sujet.

I. CONSIDÉRATION.

Premier moyen de vous exciter a la compassion. — En premier lieu, tracez en votre esprit une vive peinture de la Passion de Jésus-Christ, qui vous représente la lance qui lui a percé le cœur ; les fouets qui lui ont déchiré la chair, et qui l'ont mis tout en sang ; les épines, les clous, et toutes les plus tristes circonstances de sa mort. Certainement si vous les considérez avec attention, vous en devez être sensiblement touché. La gratitude vous y oblige ; car ayant tant souffert à votre occasion, le moins que vous pouvez faire est de compatir à ses souffrances. La justice le veut ; car si vous devez de la compassion à vos frères quand ils sont dans l'affliction, que ne devez-vous pas au Fils de Dieu, qui, par excès d'amour, s'est fait homme mortel pour vous tenir lieu d'ami, de frère, de père, de toutes choses ? La seule humanité vous y porte ; car si vous voyiez le dernier des hommes dans l'état où sa charité l'a réduit, vous en auriez pitié. Saint Grégoire de Nysse ne pouvait voir le tableau du sacrifice d'Isaac sans répandre des larmes de compassion et de tendresse, considérant cette innocente victime qui tendait le cou, pour recevoir le coup de la mort de la main de son propre père. Si cet objet lui semblait si pitoyable, celui de Jésus-Christ mourant en croix ne l'est-il pas infiniment plus ?

Oh ! qu'il a souffert de tourments (1) ! Qui pourrait assez

(1) Vide S. Bern., Serm. 11, in Cantico.

estimer le prodigieux effort de bonté, de douceur, de miséricorde, qui l'a jeté dans cet abîme de douleurs ? Jetez les yeux sur la grandeur et la multitude de ses plaies ; voyez les ruisseaux de sang qui en découlent; considérez ce beau visage si défiguré de crachats, de boue et de sang, qui n'est plus reconnaissable ; goûtez l'amertume du fiel dont il est abreuvé ; ressentez les coups de marteau, et la pointe des clous qui le percent; écoutez ces amoureuses plaintes qu'il pousse vers le ciel : *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* pour vous apprendre l'excès de ses douleurs intérieures, que vous ne pouvez voir de vos yeux, souvenez-vous qu'il est innocent, qu'il est Fils de Dieu, qu'il est le Dieu de la gloire ; et si vous pouvez le considérer en cet état sans être touché de douleur, avouez que vous êtes insensible. Pleurez, mes yeux ; mon cœur, fondez en regrets par le feu de la douleur et de la compassion que mérite un homme si aimable, si doux, si patient, et qui est si affligé.

II. CONSIDÉRATION.

Deuxième moyen. — En second lieu, ne vous contentez pas de lier votre esprit à la croix de Jésus-Christ; appliquez-y votre cœur par un amour si intime, qu'il entre profondément dans son côté sacré, tout ainsi que s'il était une partie de ce corps étendu sur la croix, et couvert de plaies, comme en effet il est plus à lui qu'à vous-même. Faites donc qu'il soit plus en lui qu'en vous, s'il est possible ; car alors votre cœur étant tout sien par sentiment, comme il l'est par le droit qu'il a sur vous, toutes les douleurs de votre Sauveur y entreront par communication, et y feront une forte impression. La compassion est une plaie du cœur qui est blessé de la misère d'autrui ; mais il faut que ce soit l'amour qui la fasse, et cet amour doit être fondé dans l'union. Quand nous voulons considérer les excessives souffrances du Fils de Dieu,

pour nous exciter à la compassion, il ne faut pas le regarder comme une personne indifférente, mais comme un autre nous-mêmes, et plus encore que cela, vu que nous sommes plus à lui qu'à nous-mêmes, notre être n'étant qu'une essentielle dépendance du sien. Nous devons le regarder comme notre maître, et le meilleur de tous les maîtres; comme notre père, et le meilleur de tous les pères; comme notre chef, et le plus noble chef qui puisse être. Et parce que le chef mérite plus de compassion que le reste de tous les membres, nous devons ressentir plus vivement les souffrances de Jésus-Christ que de qui que ce soit au monde, sans excepter ni père, ni maître, ni ami, sans nous excepter nous-mêmes. Car si nous l'aimons comme il mérite, ses douleurs doivent nous être plus sensibles que les nôtres. Figurez-vous donc qu'on vous mène vous-même au supplice; que vous êtes sur le point d'être comme saint Barthélemy, écorché tout vif; couché sur le gril comme saint Laurent; lapidé comme saint Étienne, ou plutôt crucifié comme votre Sauveur; et vous sentant saisi d'horreur, tournez-vous vers lui, et dites-lui : Ah! Seigneur, si la seule imagination d'un mal, que je ne souffre qu'en pensée, me fait frémir et pâlir, que dois-je faire vous voyant environné de tant de maux effectifs qui vous font languir et mourir? O mon chef et mon tout, si l'on doit plus compatir à celui qu'on aime le plus, devant plus vous aimer que moi-même, ne dois-je pas plus ressentir vos douleurs que les miennes? O chrétien! quand votre pied est blessé, vous en ressentez aussitôt la plaie; votre esprit et votre cœur s'y portent promptement pour prendre part à sa peine; et voilà votre chef percé de clous, percé d'épines, percé d'une lance, percé de mille traits de douleur, et vous n'y pensez pas, et vous n'en avez point de sentiment. Est-il possible que vous aimiez plus votre pied que votre Dieu (1)?

(1) S. Bonav., loco citato.

III. CONSIDÉRATION.

Troisième moyen. — En troisième lieu, unissez-vous aux plaies de Jésus-Christ, non-seulement par les affections du cœur, mais encore par les effets. Alors, dit saint Grégoire, la compassion est véritable, quand elle est suivie de l'imitation, et qu'elle va jusqu'à la ressemblance. Prenez donc quelque peine volontaire pour participer aux souffrances du Fils de Dieu, et pouvoir dire que vous êtes crucifié avec lui. Acceptez celles qu'il vous envoie, et soit qu'elles crucifient l'esprit ou le corps, demeurez avec lui sur la croix, et témoignez-lui que vous ne voulez plus vivre sans douleur, le voyant ainsi navré pour votre amour. Seigneur, la compassion que vous avez eue de mes misères vous a fait pleurer, vous a fait verser du sang, vous a fait mourir sur la croix ; pourquoi n'aurai-je pas pour vous les mêmes sentiments que vous avez eus pour moi ? Pourquoi ne verserai-je pas des larmes ? Pourquoi ne donnerai-je pas du sang ? Pourquoi ne souffrirai-je pas ? Mes souffrances, mon sang, mes larmes sont-elles plus précieuses que les vôtres ? Non, certes ; mais mon cœur n'est pas si bon, ni si généreux.

IV. CONSIDÉRATION.

Quatrième moyen. — En quatrième lieu, unissez-vous aux saints, qui ont tous été si amoureux du Calvaire, et qui ont eu de si grandes tendresses pour Jésus-Christ crucifié. Figurez-vous que vous les voyez tous au pied de la croix, assistant avec un cœur pénétré de douleur à ce triste spectacle d'un Dieu mourant ; que les uns fondent en larmes, les autres éclatent en soupirs, les autres se frappent la poitrine, les autres se déchirent à coups de fouet, les autres se ceignent de chaînes de fer, les autres se couvrent d'un rude cilice ; que les créatures même insensibles se joignent à eux pour pleurer la mort de leur commun Maître ; que le soleil s'obscurcit, que la lune tombe en défaillance, que les pierres

se fendent, que toute la nature est en deuil ; mais surtout regardez la bienheureuse Vierge abîmée dans la douleur, et voyez le pitoyable état où la mort de son Fils l'a réduite. Eh ! qui est l'homme qui pût retenir ses larmes, en voyant la Mère de Dieu dans cette agonie ?

Que si vous ne sentez pas encore votre cœur assez attendri à la vue de tous ces tristes objets, adressez-vous au Crucifix pour lui témoigner le regret que vous avez de votre dureté. Tantôt plaignez-vous à lui de ce que vous êtes si insensible, et priez-le de vous donner une goutte de ce sang, qui a été capable d'amollir les rochers. Tantôt plaignez-vous de lui-même : Eh ! mon Seigneur, pourquoi m'avez-vous mis au monde, si je ne dois point avoir de liaison ni d'union avec vous ? Et si je suis uni à vous, pourquoi ne suis-je pas blessé comme vous (1) ?

Tantôt remontrez-lui qu'il vous fait tort, et que ses plaies vous appartiennent, et non pas à lui. C'est pour moi, Seigneur, c'est pour moi que vous avez reçu ces plaies et non pas pour vous. Pourquoi donc me les retenez-vous ? Pourquoi les portez-vous au lieu de moi ? Pourquoi me faites-vous ce tort ? C'est moi qui dois porter ces plaies, c'est à moi qu'elles doivent échoir ; c'est moi qui ai péché, c'est moi qui ai commis l'offense ; mais vous, qui vous laissez conduire à la mort comme une brebis innocente, qu'avez-vous fait ? Tantôt dites-lui qu'il se fait tort à lui-même, et qu'en retenant ce qui ne lui appartient pas, il se met en danger d'être pris pour le coupable ; que s'il ne veut pas s'en déssaisir, pour le moins qu'il vous en fasse part : Rendez-moi, Seigneur, rendez-moi ces plaies, puisqu'elles sont à moi, de peur que vous ne paraissiez coupable en retenant les plaies d'autrui. Ou si vous voulez être ainsi blessé, blessez-nous avec vous, afin que nous ne perdions pas entièrement ce qui nous est dû.

(1) S. Bonav.

Enfin, priez-le qu'il ne diffère plus à vous accorder l'effet de vos désirs ; dites-lui qu'il y va de sa gloire ; et s'il s'oublie lui-même pour penser à vous, remontrez-lui qu'il y va de votre vie : Ah ! Seigneur ! je languis, je m'en vais mourir, si vous ne blessez mon cœur ; car j'ai horreur de le voir sans plaies, pendant que vous expirez sur la croix. Eh ! mon cher maître, mon doux Jésus, ne tardez plus ; tout délai m'est une mort ; si vous différez encore, mon cœur se va dissoudre et fondre de regret ; et quand il sera ainsi liquéfié, il ne sera plus temps de le secourir ; vous ne pourrez plus y faire aucune plaie qui y demeure. O Sagesse infinie ? ne savez-vous pas qu'il vaut mieux conserver votre créature toute percée de plaies, que de la laisser périr et s'anéantir à vos yeux ? Hâtez-vous donc de me blesser, si vous ne voulez perdre absolument une de vos créatures que vous avez rachetées de votre sang. Accourez, Seigneur, accourez à mon secours, autrement vous n'avez plus en moi de serviteur, je vais m'anéantir. Quoi ! serez-vous plus dur à mon égard que vous n'avez été envers vos plus grands ennemis ? Vous êtes mort pour eux, et vous ne vous souciez pas que je meure. Hélas ! je ne vous demande point que vous soyez crucifié de nouveau pour me sauver la vie ; je vous demande que je sois sacrifié moi-même, afin que je ressuscite par l'application de vos plaies. Ne me refusez pas cette grâce. Il y va de la gloire de votre pouvoir infini. Moïse fut blâmé d'avoir frappé deux fois le rocher de la baguette pour en faire sortir de l'eau ; et tant de fois vous avez frappé mon cœur, sans qu'il vous ait donné une larme. Ah ! frappez-le une fois si puissament par la vue de vos plaies, par la vue de votre amour, par la vue de mes misères, par la vue de vos miséricordes, qu'il se change à la fin en une source de pleurs continuelles qui ne tarisse jamais.

CINQUIÈME LEÇON.

Cinquième affection : La reconnaissance.

« Le Fils de Dieu s'est rendu votre caution ; ne perdez pas le souvenir de la faveur qu'il vous a faite, car il a donné sa vie pour vous. »

I. Eccli., 29, 20.

Si tout bienfait mérite reconnaissance, celui de sa Passion étant infini, ne faudrait-il pas, s'il était possible, en avoir une reconnaissance infinie? Ne soyez donc pas ingrat, mais tâchez de vous acquitter de tous les devoirs que la gratitude exige de vous, et dont vous êtes capable.

I. CONSIDÉRATION.

Le premier devoir de la reconnaissance est d'estimer le bienfait, d'en faire cas, de le priser non pas autant qu'il le mérite, cela surpasse vos forces; mais autant que vous le pouvez. *Savez-vous bien ce que je viens de faire pour vous?* disait Notre-Seigneur Jésus-Christ à ses Apôtres, après leur avoir lavé les pieds; connaissez-vous bien la grandeur de ce bienfait? voyez-vous bien l'excès de mon amour, et le profond abîme de mon humilité? Il voulait par là leur faire remarquer cette action si signalée, pour leur en imprimer l'estime, le souvenir, l'amour, et les obliger à lui rendre quelques témoignages de reconnaissance, en pratiquant pour l'amour de lui envers tous les hommes la même charité et la même condescendance dont il avait usé à leur égard. Or, c'est pour cette même fin que je vous fais la même demande. Savez-vous ce que Jésus-Christ a fait pour vous? Concevez-vous bien ce que vaut le bénéfice de sa sainte Passion, les misères d'où il vous a tirées, et les

biens qu'il vous a procurés par sa mort? Il a payé à la rigueur toute la peine que vous aviez méritée par vos péchés; et au lieu du châtiment qui vous était dû, il vous a préparé des couronnes éternelles. Il vous a établi dans la possession de toutes les grâces et de toutes les richesses du ciel que vous aviez perdues, vous rendant participant de ses mérites infinis, et s'en dépouillant, pour ainsi dire, pour vous en revêtir. Il a choisi ce dur lit de la croix pour vous procurer un repos éternel dans le sein de son Père céleste, d'où vous étiez malheureusement déchu. Il a sanctifié le monde, et en a chassé les démons, qui s'en étaient emparés par une cruelle tyrannie. Il a vaincu notre mort par la sienne, et l'a changée en un triomphe de gloire. Il a converti le tribunal de sa justice vindicative au tribunal de sa miséricorde, et de la montagne du Calvaire, qui était un lieu destiné au supplice des criminels, il en a fait un mont-de-piété où il remet toutes nos dettes, où il pardonne toutes nos offenses, où il rend toutes nos bonnes œuvres méritoires, et toutes nos souffrances, qui ne durent qu'un moment, dignes d'une éternité de récompense. Enfin, il a mis au milieu de l'Église son humanité sainte, comme une fontaine au milieu du paradis terrestre; et il a voulu qu'elle fût ouverte de toutes parts, afin de faire couler son sang précieux par autant de canaux qu'il y a de membres dans son corps et de plaies sur chaque membre, pour guérir la stérilité de nos âmes et faire naître sur la terre, qui n'était auparavant peuplée que de criminels dévoués à l'enfer, cette grande variété de martyrs, de vierges, de confesseurs, de pénitents, qui remplissent le ciel de la gloire de leurs vertus. O mon Seigneur, que nous vous sommes obligés! Oh! que vous avez caché de richesses et de trésors dans vos plaies sacrées! Oh! que nous en connaissons peu le prix et la valeur! Car si nous en avions la connaissance, si nous savions de quel prix est le sang que vous avez versé, la vie que vous avez exposée, le paradis que vous nous avez ac-

quis, qui ne serait ravi, extasié, liquéfié et abîmé dans cet océan de miséricorde et de bonté?

II. CONSIDÉRATION.

DEUXIÈME DEVOIR DE RECONNAISSANCE. — Le second est d'aimer le bienfaiteur, de lui savoir bon gré des biens que vous avez reçus de lui, et de vous en tenir infiniment redevable; ce qui ne vous sera pas difficile, si, outre le nombre et la grandeur des biens qu'il a faits, vous considérez la manière admirable dont il vous a obligé. Car étant votre Dieu, il s'est fait votre frère; et quoique vous fussiez son ennemi, il s'est fait votre ami. Et vous rendant le bien pour le mal, il s'est chargé de toutes vos misères, jusque-là que le moyen qu'il a employé pour vous sauver, lui a coûté la vie; et, ce qui est merveilleux, pouvant le faire avec autant de facilité qu'il en a eu en vous créant, il ne l'a pas voulu. Pourquoi? pour vous gagner le cœur plus puissamment, et y graver avec plus de force les sentiments d'amour et de gratitude que vous devez en avoir. Il a pris, dit saint Bernard (1), beaucoup de peine pour vous donner beaucoup d'amour, et pour vous avertir, par la difficulté de votre rédemption, du devoir de gratitude que la facilité de votre création vous avait fait négliger. Ce n'est pas que la grandeur de ce bienfait, quand il ne lui eût coûté qu'une parole, ne lui eût acquis sur vous des obligations infinies, vous ayant élevé au comble de tous les biens, et vous ayant tiré de l'abîme de tous les maux; mais il a voulu signaler son amour par ses souffrances, et combattre votre ingratitude plus par la multitude des maux qu'il a soufferts, que par la grandeur des biens qu'il vous a faits. Car, dites-moi, comment est-ce que cette souveraine Majesté vous a racheté? Est-ce par le souffle de sa bouche, en disant une parole, qui est la chose du monde la plus facile? Nullement; mais il a travaillé trente-trois ans à l'ou-

(1) S. Bern., Serm. 12, in Cantico.

vrage de votre salut, jusqu'à être cloué à la croix, condamné à mort, voué aux opprobres, à l'ignominie publique (1). En vérité, qu'a-t-il dû faire qu'il n'a pas fait? Quel cœur, fût-il plus dur qu'un rocher, ne serait attendri par tant de bienfaits si considérables, et par leur nombre, et par leur qualité, et par la qualité de celui qui en est l'auteur (2)? Si donc le vôtre demeure insensible, et s'il n'est point épris d'amour envers un tel bienfaiteur, ne faut-il pas mettre votre ingratitude au rang de ces prodiges qui passent la malice des hommes, et qui ne peuvent venir que de l'abîme (3).

III. CONSIDÉRATION.

Troisième devoir de reconnaissance. — C'est de bénir et de louer souvent votre très aimable Rédempteur, qui a porté toutes vos plaies, et de lui témoigner votre reconnaissance par des actions de grâces sincères et amoureuses. Vous y êtes obligé par les principes mêmes de la nature, vu qu'il n'y a point de bête si farouche, qui ne ressente naturellement le bien qu'on lui fait, et qui ne le rende quand elle peut; outre qu'il n'y a rien de plus facile que ce devoir, n'y ayant rien qui nous coûte moins que la parole, ni qui soit plus en notre pouvoir que notre volonté. Et toutefois Dieu se contente de cela, parce qui sait bien que nous sommes pauvres et faibles; et d'ailleurs il n'a pas besoin de nos biens. Son plaisir est de nous faire du bien, et d'en tirer de la reconnaissance, qui est le seul tribut qu'il exige de nous. Encore ne le demande-t-il pas par intérêt, mais pour avoir occasion de redoubler envers nous les effets de sa bonté. Car, dit saint Chrysostôme, l'action de grâces que nous lui rendons est un trésor infini, où nous trouvons de quoi payer toutes les grâces que nous avons déjà reçues, et de quoi acheter celles que nous n'avons pas encore. De là vient que tous les

(1) S. Bern., Serm. 2, de verbo Apostoli : Non est regnum Dei esca et potus. — (2) Ibid., pauló infra. — (3) Guill. Arver. 1. de Reth. div. c. 4.

saints sont si soigneux de la pratiquer, et que l'usage en est si fréquent dans l'Écriture, où nous avons tant de fêtes et de cantiques faits par les plus signalés personnages de l'un et de l'autre Testament, en reconnaissance des bénéfices qu'ils avaient reçus du ciel, comme celui des Israélites après avoir passé la mer Rouge; celui de Débora après la défaite de Sisara; celui d'Ézéchias après sa convalescence miraculeuse; celui de Judith après la mort d'Holopherne; celui d'Anne, mère de Samuel, après ses couches; celui des trois enfants dans la fournaise de Babylone; celui de Zacharie pour la naissance de saint Jean; et celui de la bienheureuse Vierge après l'ineffable mystère de l'Incarnation. Or, quel bénéfice mérite plus de louanges que celui de notre Rédemption, sans lequel tous les autres n'auraient jamais été, ou ils auraient été inutiles? Rendons-lui donc des actions de grâces immortelles, et disons avec le Prophète : Mon âme, bénissez le Seigneur, qui a voulu mourir pour vous redonner la vie; rappelez toutes vos puissances, pour lui rendre l'honneur et la gloire qui lui appartiennent; invitez toutes les créatures à le louer; et surtout, priez tous les Saints et tous les esprits bienheureux de le bénir pour vous, et de suppléer à vos défauts. N'oubliez jamais les peines qu'il a souffertes, ni les bienfaits que vous avez reçus de ses mains. C'est lui qui vous donne le pardon de vos crimes aussitôt que vous le demandez; c'est lui qui guérit toutes vos maladies; c'est lui qui vous délivre de la mort; c'est lui qui vous environne de ses miséricordes, et qui remplit toute l'étendue de vos désirs (1). Si vous en êtes ingrate, vous méritez d'être privée de tous ses biens, et de rentrer dans l'abîme de vos misères, car votre ingratitude vous rend indigne de sa faveur.

(1) Psal. 102.

IV. CONSIDÉRATION.

Quatrième devoir de reconnaissance. — Il consiste à vous consacrer au service d'un maître si obligeant et si libéral, et à lui vouer une fidélité inviolable. Cette fidélité consiste à ne jamais lui déplaire : car c'est une cruauté inhumaine d'offenser son bienfaiteur. Et ce fut par là que Jonathas arrêta la colère de Saül contre David : *Mon père,* lui dit-il, *ne faites point de mal à David, c'est un de vos plus fidèles sujets, qui ne vous a jamais fait aucun déplaisir; au contraire, il vous a rendu de bons services, il a exposé sa vie pour vous, il a vaincu les Philistins, vos ennemis, et Dieu s'est servi de lui pour le salut de votre État* (1). O chrétien, serez-vous plus cruel que Saül; n'écouterez-vous point la voix de cet Agneau innocent, qui vous dit en mourant : N'offensez point votre maître, qui ne vous a jamais fait que du bien. Il a donné sa vie pour vous, il a exterminé vos ennemis, il a sauvé tout le monde. Pourquoi donc lui faites-vous ce tort? pourquoi péchez-vous contre ce sang du juste, qui crie miséricorde pour vous? Secondement, elle consiste à lui rendre de grand cœur l'obéissance et le service qu'il attend de vous. Azarie, mon cher frère, je vous prie de m'écouter : quand je me ferais votre esclave, je ne pourrais pas égaler les bons offices que vous m'avez rendus, ni les soins que vous avez pris pour me conduire. Si le jeune Tobie était si reconnaissant envers son cher ange, qui le guidait dans ses voyages, que ne devez-vous pas faire pour reconnaître votre Sauveur, qui est le guide de votre éternité? Ne voulez-vous pas être à jamais son petit esclave? Ne voulez-vous pas vous consumer à son service? Enfin, elle consiste à servir charitablement vos frères pour l'amour de lui. Car ne pouvant lui rendre la pareille, puisqu'il est la source

(1) 1. Reg., c. 10.

de tous vos biens, du moins il vous reste cet avantage, que vous pouvez l'obliger en ses membres, qui ont besoin de votre secours, soit temporel, soit spirituel. Et ce sera une preuve de votre reconnaissance qui lui sera bien agréable. O mon très-doux Sauveur! si j'étais réduit à ce point de vivre et de mourir sans vous rendre aucun service, je m'estimerais misérable; mais ma consolation est que n'étant pas digne de vous servir, vous m'avez laissé des pauvres qui tiennent votre place, pour me donner occasion de vous servir en leur personne. C'est ce que je veux faire désormais avec plus de zèle que je n'ai fait jusqu'ici, n'épargnant rien pour leur soulagement, comme vous n'avez rien épargné pour mon salut.

SIXIÈME LEÇON.

Sixième affection : La confiance.

« Il s'est livré lui-même à la mort pour la rédemption de tous. »
1. TIM., 2. 6.

La croix de Jésus-Christ est l'espérance du chrétien et la sûreté du monde. C'est dans ses plaies sacrées que nous devons mettre toute notre confiance, bannissant de notre esprit tous les doutes et tous les sujets de crainte et de découragement que nos ennemis invisibles et nos péchés mêmes nous pourraient faire naître, nous assurant de la bonté de notre Sauveur, qui ne nous manquera jamais, pourvu que nous ne la refusions pas.

I. CONSIDÉRATION.

PREMIER MOTIF DE CONFIANCE. — Quelque grands que oient les maux que nous souffrons, ou que nous craignons,

le remède que nous avons dans la croix est incomparablement plus puissant. Une seule goutte du sang que Jésus-Christ a versé pour nous était capable de guérir toutes nos plaies, de payer toutes nos dettes, d'effacer tous nos péchés, d'éteindre toutes les flammes de l'enfer. Que sera-ce donc de ce déluge de sang qu'il a répandu pour nous avec tant de profusion? Si chaque goutte peut sauver un million de mondes, toute la masse de ce précieux sang ne pourra-t-elle pas bien sauver un pécheur? Vous ne pouvez donc pas douter de la force du remède, puisqu'il est d'une vertu souveraine ; ni de la suffisance de votre rançon, puisqu'elle est d'un prix infini. Tous les fleuves perdent leur nom quand ils entrent dans la mer, parce qu'ils ne sont pas considérables quand on les compare à sa grandeur ; et toutes les plus grandes offenses s'évanouissent et disparaissent, quand on les noie dans cette mer de la miséricorde divine. Ce sont des gouttes d'eau, comme disait le bienheureux frère Gilles, qui se perdent quand on les jette dans le cœur de Jésus-Christ, qui est une source inépuisable de bonté. Quand donc il arrive que vous tombez en quelque défaut, ne perdez pas courage pour cela, mais relevez-vous promptement, et recourez avec douleur aux plaies de votre Sauveur. Une étincelle de feu, tombant dans l'océan, ne s'éteint pas plus promptement que votre péché ne s'effacera dans son précieux sang ; et si vous en doutez encore, vous ignorez ce qu'il peut, et ce que vaut le don qu'il vous a fait dans la croix. Ne savez-vous pas qu'il s'est donné lui-même pour la rédemption de tous les hommes (1)? et que par conséquent son sang, ses souffrances, ses mérites, sa mort, ses satisfactions sont à vous? Ne savez-vous pas ce que dit l'Apôtre, que son sang demande miséricorde pour tous les pécheurs, jusqu'à ceux qui l'ont mis à mort, et qu'il la demande avec un si haut cri et une voix si puissante, qu'elle couvre tout le

(1) 1. ad Timoth., 2, 6.

bruit que font nos péchés devant Dieu, pour demander justice contre nous? Enfin, ne voyez-vous pas que si nos péchés étaient encore en vie, après que le sang de Jésus-Christ les a touchés, et qu'il est mort pour les détruire, sa mort aurait eu peu de force si elle n'avait pu les tuer et en dissiper le venin? Fiez-vous donc en lui, sans vous troubler de vos misères; prévalez-vous de ses mérites; servez-vous de son sang, qui parle bien mieux que celui d'Abel; employez la voix d'un si puissant médiateur, et ne craignez point que son Père ne vous rebute, mais craignez seulement de le rebuter vous-même. Car, si ceux qui l'ont rebuté lorsqu'il parlait sur la terre n'ont pu éviter le châtiment, nous l'éviterons encore moins, nous qui le rejetons lorsqu'il nous parle du ciel. Croyez-vous qu'il soit moins puissant maintenant qu'il règne absolument avec son Père, que lorsqu'il expirait sur un infâme gibet? Pour lors sa voix ébranla la terre; et maintenant il nous promet d'ébranler en notre faveur, non-seulement la terre, mais le ciel (1). O mon Jésus, parlez à mon cœur, afin d'ébranler la terre, et de l'attirer à vous par une sainte confiance; parlez à votre Père céleste, afin d'ébranler le ciel, et de le fléchir à la miséricorde. C'est en la voix de votre sang que je mets l'espérance de mon salut; c'est dans vos plaies sacrées que je mets ma sûreté. C'est de là que je défie mes ennemis, que je prends les armes et le courage pour les combattre; que je tire de la force pour dompter mes passions, et des trésors infinis pour payer ce que je dois. Sans cela je désespérerais, je l'avoue, de pouvoir sortir de mes misères. Mais votre Passion étant mon appui et mon remède, ni mes chutes, ni mes plaies ne peuvent m'étonner, je suis en assurance. Il est vrai, mon Dieu, quand je jette les yeux sur le nombre prodigieux des crimes où ma malice et ma faiblesse me précipitent à tous moments, je suis tout effrayé, et peu s'en faut que je ne m'abandonne

(1) Hebr. XII, 24, 25.

au désespoir ; mais quand je relève ma pensée vers votre Fils, et que je considère ce qu'il a fait et ce qu'il a enduré pour moi, lorsque je me ressouviens qu'en se rendant obéissant jusqu'à la mort à vos saintes volontés, il s'est saisi de la cédule de nos péchés, et que, la clouant à ce bois funeste, il a crucifié avec soi le péché et la mort, je n'ose pas me désespérer ; au contraire, il me semble que je respire, et que je reprends de nouvelles forces et de nouvelles assurances de mon salut (1).

II. CONSIDÉRATION.

Deuxième motif de confiance. — Secondement, comme vous ne pouvez douter de l'efficacité et de la vertu du remède que Notre-Seigneur nous a préparé, vous ne pouvez non plus vous défier de son amour, ni du désir qu'il a que nous en tirions du profit. C'est notre père qui nous a conçus et engendrés sur le lit de la croix, au milieu de tourments extrêmes ; un tel père ne peut pas oublier ses enfants, et ses enfants n'ont pas sujet de se défier d'un si bon père. Oh ! quel bonheur pour nous ! oh ! quelle consolation ! Le Sauveur du monde est le Fils d'un Dieu vivant, selon le témoignage de saint Pierre ; mais nous sommes tous enfants d'un Dieu mourant (2). Le Père éternel engendre son Fils dans la plénitude de sa vie, et le Fils nous a engendrés dans l'anéantissement de sa mort ; le Père le produit dans les splendeurs de sa gloire, et le Fils nous a produits dans les ténèbres du Calvaire ; le Père le produit dans les délices de sa béatitude, et le Fils nous a produits dans l'amertume de ses douleurs. Ainsi, le vendredi-saint est le jour de la naissance de tous les élus, qui sont pour cette raison obligés à l'honorer avec une dévotion toute particulière ; et ce fut ce jour-là, remarque saint Chrysostôme, que Notre-Seigneur ouvrit la première fois le paradis, et le donna à un voleur, pour donner espérance aux pécheurs, et nous mon-

(1) Manual, c. 10. — (2) Le P. de Saint-Jure, Livre des Élus, c. 10.

trer qu'il fallait le regarder dans sa Passion comme père, ses plaies comme le lieu de notre naissance, et sa croix comme la clef du paradis, qui nous a donné l'entrée dans la gloire. De plus, ce père charitable a bien montré qu'il nous aimait, et qu'il avait un ardent désir de nous sauver, en se chargeant de l'affaire de notre réconciliation, comme de son propre fait. Imprimez profondément cette pensée dans votre esprit. Le Fils de Dieu s'est chargé de l'affaire de notre salut, il en a fait sa propre cause; il a pris sur lui l'acquit de nos dettes; il a réputé nos péchés comme les siens (1). Il en a demandé le pardon sans les avoir commis, il en a fait pénitence avec autant de rigueur que s'il eût été le coupable. Puis-je croire après cela que je lui sois indifférent, ayant entrepris mon salut avec tant de zèle et d'amour? Que dirai-je du moyen qu'il a choisi pour exécuter son dessein? Ah! qu'il a versé de larmes! qu'il a répandu de sang! qu'il a souffert d'ignominies! qu'il a porté de plaies et de douleurs! S'il avait envie de me perdre, aurait-il choisi un moyen si étrange, si difficile et si précieux pour me racheter? Non, je ne puis plus entrer dans ces tristes pensées : craintes, frayeurs, défiances lâches et criminelles, retirez-vous de moi. Mon âme, pourquoi me troublez-vous? Espérez en Dieu, parce que j'ai encore moyen de pleurer au pied de sa croix, et de lui présenter mes misères. C'est là que je trouverai le port de mon salut; et pourvu que j'aie regret de mes péchés, pourvu que je lève seulement les yeux à Jésus-Christ crucifié, à ce très-doux, très-bénin et très-miséricordieux Rédempteur qui m'a aimé jusqu'à mourir pour moi sur une croix, pour le prier de me secourir et d'avoir pitié de moi, je ne puis me décourager, ni perdre la confiance que je dois avoir en lui, me voyant si considéré, et mis à si haut prix, qu'un Dieu se soit livré lui-même pour me sauver.

(1) Psal. 62, 2.

III. CONSIDÉRATION.

Troisième motif de confiance. — Peut-être vous me dites que vous ne doutez pas de l'amour qu'il vous a témoigné en mourant, mais que vos infidélités et vos rechutes si fréquentes, jointes à vos langueurs qui vous rendent insensible, vous font appréhender qu'il ne vous ait oublié et qu'il ne vous ait abandonné à la colère de son Père. Mais comment pourrait-il vous oublier, puisqu'il vous a gravé dans ses mains et dans son cœur, pour ne perdre jamais le souvenir d'une chose qui lui a coûté si cher ? et comment est-ce que le Père éternel pourrait vous regarder de mauvais œil, ne vous voyant qu'à travers les plaies de son Fils, et tout couvert de son sang ? Car nous sommes si étroitements liés avec lui, qu'il faut que nous soyons ensemble ou aimés ou haïs (1). Et comme il n'est pas possible que son Père ait de la haine pour lui, ainsi ne peut-il pas en avoir pour nous, si nous sommes unis à lui. Il pèse bien plus dans la balance de la justice divine pour nous faire aimer, que nous n'y pesons pour le faire haïr. Un plus grand amour s'est rendu victorieux d'une moindre haine ; et, par cette raison, nous sommes aimés, nous sommes absous, nous sommes justifiés, nous sommes remplis d'une très-ferme espérance, qu'étant unis au Fils, nous ne serons point abandonnés à la colère du Père. Il faudrait, premièrement, que ce cher Fils nous oubliât ; et pour nous oublier, il faudrait qu'il oubliât ses plaies, qu'il oubliât sa croix, et qu'il s'oubliât lui-même.

O mon doux Jésus, mon unique espérance, pourriez-vous bien mettre en oubli cette chétive créature que vous avez rachetée de votre précieux sang ? Est-il possible qu'une mère perde le souvenir d'un fils qu'elle a porté dans son sein, et se dépouille de tous les sentiments d'amour, de

(1) Avila, dans ses Lettres.

tendresse et de piété? Quand elle pourrait le faire, je suis certain que vous ne le ferez point, parce que vous me portez écrit dans vos mains. O caractères adorables! ô divine écriture! ô clous sacrés, qui avez servi de plume pour écrire mon nom dans le livre de vie! ô mon Sauveur, si nous savions combien nous vous sommes chers, et comme vous nous tenez serrés sur votre cœur! Oh! si nous connaissions parfaitement qui vous êtes, il n'y aurait personne qui ne vous aimât, et ne mît sa confiance en vous, s'il n'était méchant au dernier point. C'est moi, dites-vous, ne craignez point. Aimable voix, douce parole! qui mériterait d'occuper toute la vie des hommes. Je suis celui qui vous ai rachetés de mon sang, non pour vous mépriser ni vous oublier, car vous m'avez trop coûté; mais pour vous combler de biens, si vous voulez m'aimer. Je suis votre caution et votre rançon tout ensemble; j'ai pris sur moi l'obligation de payer vos dettes, ne craignez point d'en être recherchés, si par la pénitence vous en demandez l'acquit. Je suis votre réconciliation; pourquoi appréhendez-vous la colère de Dieu? Je suis le nœud de l'amour qu'il vous porte; pourquoi craignez-vous qu'il vous fasse du déplaisir? Je suis votre protecteur; quels ennemis peuvent vous nuire, si je prends votre défense? Je suis votre trésor et votre ami; quels biens peuvent vous manquer, si vous ne vous séparez point de moi, puisque tout ce que j'ai est à vous? Mon cœur est à vous; pourquoi craignez-vous que je vous oublie! Ma divinité est à vous; avez-vous peur d'être misérable? Mon corps et mon sang sont à vous; craignez-vous la faim et la soif? Le ciel est à vous, pour vous récompenser; la terre est à vous, pour vous servir dans vos combats; la vie est à vous, pour l'employer à mon service; la mort est à vous, pour vous ouvrir le passage de l'éternité. Tout est à vous, parce qu'en souffrant pour vous, j'ai bien voulu vous associer à moi, et vous rendre participant de mes travaux, de mes mérites, de mes sueurs, pourvu

que vous n'y apportiez point d'obstacle. Vous n'êtes point pauvres, puisque vous possédez tant de richesses ; et si vous ne les perdez point par votre faute, ne craignez point que je vous les ôte. Vous êtes fragiles, il est vrai ; mais ma main qui vous soutient est toute-puissante, et votre faiblesse fait paraître avec plus d'éclat la grandeur de ma force : je tire de vos ténèbres des lumières pour faire connaître ma miséricorde. Il n'y a rien qui puisse vous nuire, si vous m'aimez et si vous avez confiance en moi. Ne jugez pas de moi selon l'esprit humain; mais avec une foi vive et avec amour ; non par les signes extérieurs, mais par mon cœur, qui fut ouvert pour vous sur la croix, afin que vous ne puissiez pas douter de ma faveur, puisque vous en voyez au-dehors autant de marques que de plaies, et au-dedans mon cœur blessé de mille traits d'amour. Entrez-y donc, et ne craignez point d'être repoussés. Comment pourrai-je me refuser à ceux qui me cherchent pour m'honorer, puisque je suis allé au devant de ceux qui sont venus pour me maltraiter ? Je me suis offert de bon cœur à ceux qui voulaient me lier comme un criminel, et je me retirerais des bras de ceux qui veulent m'embrasser et des cœurs qui m'aiment, où je puis me reposer? Que vous avez peu de foi, enfants des hommes ! Nommez-moi quelqu'un qui m'ait aimé, et que j'aie méprisé ; qui m'ait appelé à son secours, et que je n'aie pas écouté? Je me suis fait homme par amour ; je suis mort par amour ; j'ai cherché mes frères toute ma vie par amour ; je les ai tous priés de lier amitié avec moi : quelle raison ont-ils de douter de mon affection, après en avoir reçu tant de preuves? Quittez, quittez ces défiances, appuyez-vous sur moi ; et si je vous éprouve quelquefois, ne craignez pas que je vous laisse. Soyez fidèles jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie.

SEPTIÈME LEÇON.

Septième affection : L'imitation.

« Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant ce grand exemple devant les yeux, afin que vous suiviez ses traces. » 1. PETR. 2.

I. CONSIDÉRATION.

Les motifs qui vous portent à cette imitation sont si puissants, que si vous fuyez la croix après avoir sérieusement considéré les plaies du Crucifix, votre lâcheté est sans excuse.

Car, premièrement, pouvez-vous faire difficulté de souffrir et de porter votre croix après lui : *C'est là votre vocation*, dit le chef des Apôtres, *vous êtes appelé à la croix* (1). *Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive.* Combien de temps? Tous les jours de sa vie. Par quelle voie? Par la voie des souffrances. Quelles sont les voies du Fils de Dieu durant le cours de sa vie mortelle? La pauvreté volontaire, la dernière ignominie, la peine qu'il a prise pour nous, la peine qu'on lui a fait souffrir. Voilà le chemin que nous devons tenir après lui. Voilà la croix qu'il veut que nous portions tous les jours, parce qu'il ne l'a jamais quittée; depuis qu'il y a été attaché, elle n'a plus rien qui ne me soit aimable. Si vous craignez le mépris, il y a de l'honneur à le suivre jusque dans l'infamie; si vous craignez la douleur, il y a du plaisir et de la joie. Aussi est-

(1) Luc., 9. 23.

ce pour cela qu'il a voulu souffrir toutes sortes de misères, afin de consoler tous les misérables par son exemple (1). « Le sujet, dit saint Augustin, qui a obligé le chef à souffrir, a été pour donner exemple au corps. Il a souffert par élection, et nous pas nécessité. Il a souffert par compassion, et nous par le malheur de notre condition. C'est pourquoi la souffrance, qui a été volontaire à son égard, a été nécessaire pour notre consolation; afin que s'il nous arrive de souffrir quelque chose de semblable, nous jetions les yeux sur notre chef, et que touchés de son exemple, nous disions en nous-mêmes : S'il a souffert, pourquoi ne souffririons-nous pas? » Nous devrions nous servir de cette pensée dans tous les accidents qui tentent notre patience. Par exemple, quand nous sommes dans la pauvreté, nous devrions regarder celle qu'il a endurée, et dire dans cette vue : S'il a été pauvre, pourquoi ne le serions-nous pas? Quand nous sommes pressés de douleur ou de tristesse, nous devrions jeter les yeux sur ses plaies, disant en nous-mêmes : S'il a souffert, pourquoi ne souffririons-nous pas? Ce serait là un fort bouclier pour nous défendre des traits de l'impuissance et du murmure. Mais au lieu de nous servir de ces armes spirituelles, selon le conseil de l'Apôtre, nous nous abandonnons lâchement à la douleur; au lieu de porter la croix tous les jours de notre vie, nous la fuyons tous les jours; et ainsi l'exemple de Jésus-Christ, qui devrait être notre consolation, est notre confusion. Car, en vérité, c'est une honte de le voir marcher parmi les épines, et de ne vouloir marcher que sur des fleurs (2).

II. CONSIDÉRATION.

Secondement, quelle difficulté faites-vous de porter votre croix, non-seulement après Jésus, mais encore pour lui? Sa-

(1) S. Aug , in Psal. 34. — (2) 1. Petr., 4.

vez-vous bien ce que c'est que de souffrir pour Jésus-Christ? Souffrir pour Jésus-Christ, c'est une plus grande grâce que de ressusciter les morts et de faire des miracles. Car en faisant des miracles, je suis redevable au Fils de Dieu de la grâce qu'il me donne; mais en souffrant, il se tient obligé de la peine que j'endure (1). C'est ce qui animait les martyrs au combat, les anachorètes à la pénitence, tous les saints au mépris du monde et à la haine d'eux-mêmes, sachant bien que ce n'est pas l'opération des miracles qui nous rend agréables à Dieu, mais l'amour des souffrances, et les souffrances que nous supportons généreusement pour son amour. Ainsi les Apôtres s'estimaient heureux d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour son nom; ainsi saint Paul se glorifiait de porter les stigmates de son Maître; ainsi saint André tressaillait de joie à la vue de la croix; ainsi un nombre infini de vierges, tendres d'âge, faibles de sexe, mais non pas de cœur, ont triomphé de la fureur des tyrans, prenant plaisir à voir couler le sang de leurs plaies et se mêler avec celui de leur Sauveur. O Seigneur, qu'il y a de plaisir de voir imprimés sur moi ces sacrés caractères, qui marquent vos trophées et vos victoires! Mais c'est avec des ongles de fer; mais c'est avec la pointe des flammes. N'importe : je suis trop heureux de vous plaire. Contenter Dieu, plaire aux yeux de sa divine Majesté, et lui donner de la gloire, c'est un bien qu'on devrait acheter au prix de tous les tourments, et de la perte de mille vies.

III. CONSIDÉRATION.

Troisièmement, si vous n'avez pas encore assez de courage pour souffrir pour Jésus-Christ et pour la gloire de Jésus-Christ, quelle difficulté faites-vous de souffrir avec Jésus-Christ? Si vous portiez votre croix tout seul, sans aucun

(1) S. Chrys., Hom. 4, in ep. ad Ph.

secours, je ne m'étonnerais pas de vos craintes, ni de vos faiblesses; mais vous n'en portez que la plus légère partie, le Fils de Dieu porte la plus pesante; ou, pour mieux dire, il en porte toute la pesanteur, et vous y fait trouver de la consolation, si vous savez vous unir avec lui, et vous prévaloir de son secours (1). Si vous avez besoin d'assistance, dit saint Ambroise, il est votre force; si vous craignez la mort, il est votre vie; si vous fuyez les ténèbres, il est votre lumière; si vous aspirez au ciel, il est votre voie; si vous avez faim, il est votre nourriture. Il ne se contente pas de vous soulager d'une main, il prend votre croix de l'autre, et la met sur ses épaules. Il est pauvre avec les pauvres, il pleure avec ceux qui pleurent, il a faim avec les affamés, il a soif avec ceux qui sont altérés, il est en prison avec le pauvre, il pleure avec Madeleine, il a soif avec la Samaritaine; et c'est avec vérité qu'il dit de chacun des hommes : *Je suis avec lui dans son affliction* (2). Mais si vous voulez qu'il soit avec vous, ne vous l'ôtez pas vous-même dans vos souffrances. Personne ne peut vous le ravir, si vous ne vous dérobez à lui le premier (3); ce que vous faites en l'offensant, et en portant votre croix avec impatience. Saint Jérôme disait qu'il ne craignait point les croix, quelque pesantes qu'elles fussent, pourvu qu'elles fussent suivies de Jésus-Christ. Que toutes les croix, que toutes les afflictions viennent fondre sur moi, je les verrai venir avec joie, pourvu que Jésus-Christ vienne après elles (4). Mais voici encore une plus grande grâce qu'il vous promet; car il ne se contente pas de venir après elle, il vous assure qu'il vient de compagnie. La croix n'est point sans Jésus, ni Jésus sans la croix. Voulez-vous qu'il vienne à vous? laissez-y venir la croix. Voulez-vous parvenir à lui? demeurez dans la croix jusqu'à la mort.

(1) Is., 10. — (2) S. Amb., l. 4, in Lucam. — (3) Idem. — (4) S. Hier., in Ps.

IV. CONSIDÉRATION.

C'est la dernière raison qui doit vous porter absolument à l'imitation du Crucifix, considérant que pour parvenir à lui, il faut nécessairement souffrir avec lui, après lui et pour l'amour de lui. Celui-là, dit saint Léon, tend à Jésus-Christ par Jésus-Christ, qui s'efforce de marcher par le chemin de la patience et de l'humilité; chemin où il y a toujours quelque travail à essuyer, ou quelque nuage de tristesse, ou quelque orage de crainte, qui s'élève contre vous. Les pécheurs vous y préparent des embûches, les infidèles des persécutions, les grands du monde des menaces, les superbes des mépris et des affronts. C'est par là que le Roi de gloire a passé avant vous, afin de vous porter, par son exemple, non pas à éviter ces disgrâces par une fuite honteuse, mais à les surmonter par une généreuse patience (1). Car vous ne pouvez pas régner avec lui, si vous ne souffrez avec lui. Il est vrai qu'il nous a faits ses héritiers, mais à condition que nous soyons crucifiés avant d'être glorifiés. Notre espérance, comme dit saint Paul, est fondée sur la patience; quiconque ne veut pas souffrir avec le Chef, refuse d'être partie du corps. Si vous voulez avoir part à la gloire de Jésus-Christ, il faut, dit saint Jérôme, vivre selon l'exemple de Jésus-Christ. Or, Jésus-Christ ne s'est point épargné pour nous. Jésus-Christ n'a point cherché ses plaisirs. Il pouvait éviter la croix, s'il n'eût cherché que sa propre satisfaction; mais il s'est oublié lui-même; et pour prendre nos intérêts, il a négligé les siens. Voulez-vous l'imiter? quittez cette lâche complaisance de vous-même, qui vous fait fuir la croix. Vous ne pouvez vous plaire en vous-même sans déplaire au Fils de Dieu, qui est votre Maître. Je sais que les souffrances nous déplaisent na-

(1) S. Leo., Serm. 16, de Passione. — Rom. VIII, 17. — Ibid. VIII, 25.

turellement; mais en souffrant ce déplaisir pour l'amour de lui, vous le contenterez. Pourquoi ne ferez-vous pas pour lui ce qu'il a fait pour vous? Il a toujours été dans les souffrances; pourquoi n'y serez-vous pas avec lui? Pourquoi ne suivrez-vous pas votre Chef? Est-il juste qu'il vous fasse part de ses biens, et que vous n'ayez aucune part à ses peines? Êtes-vous du nombre de ceux qui veulent jouir de lui, et qui ne veulent point souffrir pour lui? Si cela est, vous n'êtes pas digne de l'avoir pour chef. Car il n'a souffert que pour vous; et si vous ne voulez pas travailler avec lui dans l'affaire de votre salut, en quoi serez-vous associé à ses travaux (1)? Est-ce si grande chose qu'un membre, qui doit être glorifié avec son chef, soit affligé comme lui (2)? Heureux celui qui s'y attache inséparablement, qui le suit partout où il va, et qui peut lui dire ce que disait Éthaï à David, lorsqu'il fuyait son fils Absalon : *Vive mon Dieu, vive mon Seigneur et mon Roi; en quelque lieu que vous soyez, mon souverain Maître, je serai toujours avec vous, soit à la mort, soit à la vie* (3). Rien ne peut me séparer de vous. C'est la résolution que vous devez prendre à la vue de Jésus-Christ crucifié, vous souvenant que vous marchez après lui sous le drapeau de la croix, et qu'étant au milieu du combat, vous ne devez pas encore chercher le plaisir de la victoire (4). Attendez jusqu'à la fin, souffrez avec patience pendant que vous êtes aux prises avec vos ennemis, la joie succèdera au travail; et si vous avez part à la croix de Jésus-Christ, ne doutez point que vous n'ayez part à sa couronne.

(1) S. Hier., in ep. Rom., 15. — Vide Chrys., hom. 27, in ep. ad Rom. — (2) 2. Reg, 15, 21. — (3) Reg, 15, 21. — (4) S. Aug, Serm. de plurib. Mart.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE LEÇON.

Pourquoi Jésus-Christ a voulu souffrir le supplice de la croix.

« Il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix. » PHILIPP., 2. 8.

Saint Thomas en apporte sept raisons, qui font voir que ce choix est plein de sagesse et de bonté.

PREMIÈRE RAISON.

La première est que Notre-Seigneur a voulu par là nous laisser un exemple signalé de vertu. Car, dit saint Augustin, « la Sagesse de Dieu a pris la nature humaine, pour nous apprendre à bien vivre par son exemple. Et d'ailleurs, pour bien vivre, il faut bannir la peur de tout ce qu'on ne doit point craindre. Or, il se trouve des hommes qui ne craignent pas la mort en elle-même, mais qui ont néanmoins horreur d'un certain genre de mort. Il fallait donc que Jésus-Christ choisît la mort de la croix pour montrer qu'un homme qui

vit bien, ne doit craindre aucun genre de mort ; car, entre tous les genres de mort, celui de la croix est le plus exécrable et le plus horrible (1). »

DEUXIÈME RAISON.

« La seconde est que cette espèce de mort était la plus propre pour satisfaire au péché du premier homme, qui est d'avoir pris le fruit de l'arbre défendu, contre le commandement de Dieu (2). C'est pourquoi il était convenable, afin de satisfaire à ce péché, que Jésus-Christ se laissât attacher à un arbre, comme pour restituer ce qu'Adam avait pris, selon ces paroles du Prophète-Roi : *Je payais pour lors ce que je n'avais pas dérobé* (3). C'est pourquoi saint Augustin dit en un sermon de la Passion : Adam méprisa le commandement, en prenant du fruit de l'arbre ; mais Jésus-Christ a retrouvé dans la croix tout ce qu'Adam avait perdu. »

TROISIÈME RAISON.

« La troisième est celle de saint Chrysostôme, dans un sermon de la Passion, où il dit : Jésus-Christ souffrit sur un bois élevé, et non pas à couvert, afin de purifier l'air ; et la terre reçut le même bienfait, étant nettoyée par l'écoulement du sang qui sortit de son côté (4). Et sur ces paroles du troisième chapitre de saint Jean : Il faut que le Fils de l'homme soit exalté (5), il dit encore : Lorsque vous entendez ce mot, d'être *exalté,* c'est-à-dire pendu en l'air en mourant, afin qu'il sanctifiât l'air en mourant, comme il avait sanctifié la terre en marchant. »

(1) 3 p. q. 16, a. 4. — (2) In præfat. de Cruce. S. Leo, serm. 6. de Passione. S. Joan. Damascen., l. 4. c. 12. — (3) Ps. 61. — (4) Homil. de Cruce et latrone, quæ incipit: *Hodiernâ die.* tom. 3. — (5) Joan., 3.

QUATRIÈME RAISON.

« La quatrième est qu'en mourant ainsi élevé en haut, il nous prépare le chemin pour monter au ciel (1), dit le même saint Chrysostôme; d'où vient qu'il dit au chapitre XII de saint Jean : *Si je suis une fois élevé de la terre, j'attirerai tout à moi* (2). »

CINQUIÈME RAISON.

« La cinquième est que ce mystère a de la convenance avec la rédemption de tout le monde. Car saint Grégoire de Nysse dit que la figure de la croix, qui du milieu se partage en quatre bouts, montre que la vertu et la providence de celui qui y est attaché, s'étendent partout. Et saint Chrysostôme dit pareillement qu'il meurt sur la croix, les mains étendues, pour attirer de l'une le peuple de l'ancienne loi, et, de l'autre, les Gentils. »

SIXIÈME RAISON.

« La sixième est que ce genre de mort nous représente diverses vertus. De là vient que saint Augustin, au livre de la grâce de l'Ancien et du Nouveau Testament, dit que ce n'est pas sans dessein que Notre-Seigneur a choisi ce genre de mort, mais qu'il a voulu montrer par là qu'il est le maître qui nous enseigne qu'elle est la largeur, la hauteur et la profondeur dont parle l'Apôtre. Car les deux bras de la croix, qui font la largeur, nous représentent les bonnes œuvres par les mains qui y sont étendues ; la longueur, qui est cette partie de la croix qui va du haut jusqu'à terre, où elle demeure stable, dans une situation ferme, figure la persévé-

(1) Canit Ecclesia in Offic. Invent. Sanctæ Crucis. — (2) Joan., 12.

rance et la longanimité; la partie supérieure qui s'élève au-dessus des bras de la croix, et qui en fait la hauteur, où est la tête du crucifix, marque l'espérance de ceux qui attendent les biens du ciel; et la plus basse, qui est enfoncée dans la terre, nous représente la profondeur de la grâce, qui nous est donnée gratuitement. Si bien que, dit le même Père sur saint Jean, le bois où étaient cloués les membres de celui qui souffrait, était aussi la chaire du maître qui nous enseignait. »

SEPTIÈME RAISON.

« La septième raison est que cette espèce de mort cadre fort bien avec plusieurs figures de l'Ancien Testament. Car, dit saint Augustin, l'arche, qui était de bois, sauva le genre humain du déluge; et lorsque le peuple de Dieu sortit de l'Egypte, Moïse ouvrit la mer avec sa baguette, renversa Pharaon, et racheta le peuple de Dieu. Le même Moïse, jetant le bois dans les eaux, qui étaient salées, les rendit douces; il fait sortir l'eau du rocher, en le frappant de sa baguette; et pour vaincre Amalec, il étend les mains auprès de cette baguette; et enfin la loi de Dieu est mise dans l'arche du Testament, qui était de bois, pour venir au bois de la croix, par toutes ces figures, comme par autant de degrés. »

HUITIÈME RAISON.

Cajétan ajoute pour la huitième raison, « que le Fils de Dieu choisit la mort de la croix, afin d'avoir jusqu'à la fin l'usage libre de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et de la langue; tant pour souffrir davantage, en entendant, voyant, goûtant, et sentant des choses si contraires et si ignominieuses, que pour consommer les mystères qu'il accomplit par les paroles qu'il proféra sur la croix (1). »

(1) Comment. ad. Cajetanus in locum D. Thomæ citatum.

NEUVIÈME ET DIXIÈME RAISON.

Mais outre toutes ces convenances, j'en trouve encore deux dans les écrits des saints Pères, qui me semblent considérables (1).

Car les uns estiment que Notre-Seigneur était debout sur la croix, comme un chef victorieux, qui renversait et foulait ses ennemis, figurés par ce bois sec où ses pieds étaient cloués, suivant ce que dit Notre-Seigneur, lorsqu'il se compare au bois vert, et les réprouvés au bois sec (2). Sur quoi la glose dit que le bois vert est Jésus-Christ et ses élus, et le bois sec, ce sont les pécheurs et les impies (3). A quoi s'accordent fort bien ces paroles du Prophète-Roi : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je vous fasse un marche-pied de tous vos ennemis* (4), » c'est-à-dire, comme l'explique Théodoret, de tous les démons, et de tous les Grecs et les Juifs qui s'opposent à vos louanges. De là vient que les saints regardent la croix comme un pressoir où Jésus-Christ foule ses ennemis, selon ces paroles du prophète Isaïe : *J'étais seul à fouler le vin ; aucun homme d'entre les peuples n'est venu à moi : je les ai renversés dans ma fureur et foulés aux pieds dans ma colère* (5). Saint Léon la considère comme un char de triomphe, sur lequel Jésus-Christ monte dans le ciel après cette sanglante défaite; et pour marque de son pouvoir, il y envoie le bon larron devant lui.

Mais il y en a d'autres qui tiennent que Jésus-Christ était comme assis dans la croix, et que ce qui portait son corps, lui servait de siége, et non pas de marchepied (6) ; si bien

(1) Gregor. Turon., de gloriâ Martyr. c. 6. ubi hæc habet. — (2) Luc., 23. — (3) Psal. 109. Glossa ibid. — (4) Ps. 109. 1. — (5) Ps. 63. 3. — (6) Justin. Martyr., in Dialogo cum Tryphone.

qu'ils regardent la croix comme le tribunal de ce juge redoutable, qui doit juger à la fin du monde tous les vivants et les morts, et qui en donna par avance des marques certaines, en sauvant le bon larron, et condamnant le mauvais (1). Le pape Innocent III (2) a pris de là occasion de dire que nous voyons en mourant Jésus-Christ, crucifié, et que c'est de ce tribunal qu'il nous juge; ce qu'il prouve par ces paroles : *Ils verront celui qu'ils ont crucifié* (3) : paroles de terreur pour ceux que saint Paul appelle ennemis de la croix; mais d'une très-douce consolation pour ceux qui l'aiment et qui se crucifient volontairement à l'exemple de leur maître qui viendra les accueillir, suivant sa promesse, à cet heureux moment, et les recevoir en sa compagnie (4). Heureux l'homme fidèle, qui prend soin de vivre de telle sorte, qu'il garde exactement, sans tache et sans reproche, ce qui lui est commandé, jusqu'au jour de l'avénement de Jésus-Christ Notre-Seigneur. La croix sera pour lui un tribunal de miséricorde, et son juge un puissant protecteur, un arbitre favorable de son bonheur éternel.

(1) S. Aug , in Joan , tract. 31. — (2) Innoc , 3. 1. 2. de contemptu mundi, c. 4. 3. Idem sentit Ludolphus Carthus et alii. — (3) Joan., 19. 37. — (4) Joan., 14. 3.

DEUXIÈME LEÇON.

Pourquoi Jésus-Christ a voulu souffrir la mort de la croix par obéissance.

« J'ai le pouvoir de donner ma vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre : c'est le commandement que j'ai reçu de mon Père. » JOAN., 10. 18.

1. COMMENT LE PÈRE ÉTERNEL A CONCOURU A LA MORT DE SON FILS.

On ne peut douter que le Père éternel n'ait concouru à la mort de son Fils en trois manières, que le Docteur angélique a remarquées.

La première, en prenant le dessein de sauver les hommes par son moyen, et permettant, pour cet effet, que ses plus cruels ennemis conspirassent contre lui, et qu'ils lui fissent souffrir l'extrémité de tous les maux dont ils purent s'aviser. C'est ainsi qu'on doit expliquer ces paroles des Actes des apôtres : « *Hérode et Pilate avec les gentils et le peuple d'Israël se sont effectivement unis contre notre saint serviteur Jésus, que vous avez consacré par votre onction, pour faire tout ce que votre main et votre conseil avaient ordonné devoir être fait* (1); » c'est-à-dire ce que vous aviez résolu de permettre qu'ils fissent contre lui, afin de tirer de leur malice le plus grand de tous les biens, qui est la rédemption du monde (2).

La seconde, en inspirant à son bien-aimé Fils le désir de

(1) Act., 4. 27. 28. — (2) S. Leo, Serm. 5. de Passione.

souffrir et de mourir pour nous : désir si ardent, qu'il ne pouvait, pour ainsi dire, retenir la flamme qui brûlait dans son cœur, sans la faire éclater au dehors par des soupirs et des paroles toutes de feu : « *Je dois être baptisé d'un baptême; et en quelle contrainte ne suis-je point jusqu'à ce qu'il s'accomplisse* (1)? »

La troisième, en le laissant entre les mains de ses persécuteurs, sans le défendre (2); ce qu'il pouvait aisément faire, si la bonté ne l'eût porté à cet excès de charité envers nous, « *de n'épargner pas même son propre Fils, pour nous sauver* (3). »

2. DU COMMANDEMENT QU'IL LUI A FAIT DE MOURIR.

Mais les saints Pères passent plus avant, et disent absolument que Dieu ne se contenta pas d'inspirer à son Fils le désir de mourir, mais qu'il le lui commanda dès le premier moment de sa vie mortelle, suivant ces paroles du Prophète-Roi : « *Il est écrit à la tête du livre, que je ferai votre volonté; mon Dieu, je l'ai bien voulu, et j'ai mis votre loi au milieu de mon cœur* (4). » Quelle loi? loi de mort; loi par laquelle vous m'avez obligé à mettre mon âme pour les pécheurs; loi que j'ai acceptée de grand cœur, et que je veux accomplir au dépens de ma vie et de mon sang. C'est cette loi d'amour qui lui fit dire, le jour de la cène, parlant à ses apôtres : « *Afin que tout le monde sache que j'aime mon Père, et que je fais ce qu'il m'a commandé; levez-vous : allons* (5). » Et où, Seigneur? à la mort. A quelle mort? à la mort de la croix. Pour quel sujet? C'est ce qu'il faut considérer avec attention, pour admirer la bonté de Notre-Seigneur, et l'étroite obligation que nous avons de l'aimer.

(1) Luc., 12. 50. — (2) Job., 16. — (3) Rom., 8. — (4) Psalm. 39. — (5) Joan., 14. 3.

3. RAISONS DE CE PRÉCEPTE, PRISES DE SAINT THOMAS (1).

Vous demandez pourquoi le Fils de Dieu a voulu mourir par le commandement de son Père, vu qu'il n'était pas nécessaire de lui commander une chose qu'il désirait lui-même si ardemment. Il suffisait que le Père éternel lui insinuât seulement son bon plaisir, en le laissant libre de mourir ou de ne pas mourir, et de prendre tel moyen qu'il voudrait pour nous racheter. Pourquoi donc ce commandement si rigoureux?

I. RAISON. — Premièrement, parce qu'il était convenable à notre justification, afin d'expier la désobéissance d'Adam, et de justifier, par l'observation d'un précepte si sévère et si difficile, ceux que ce premier homme avait rendus criminels, en violant un commandement aussi doux et aussi léger que celui qui lui avait été fait. « *Car comme plusieurs*, dit l'Apôtre, *sont devenus pécheurs par la désobéissance d'un seul homme, aussi plusieurs seront rendus justes par l'obéissance d'un seul* (2). »

II. RAISON. — D'ailleurs le même saint Paul dit que *nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils* (3); en tant que sa mort a été un sacrifice agréable à Dieu, selon ce qu'il dit dans l'Épître aux Éphésiens : « *Jésus-Christ nous a aimés, et s'est livré lui-même pour nous, s'offrant à Dieu comme une victime d'agréable odeur* (4). » Or, l'Écriture dit que *Dieu préfère l'obéissance au sacrifice* (5). Il était donc fort à propos que Jésus-Christ fît par obéissance le sacrifice de sa passion pour le rendre plus agréable.

III. RAISON. — De plus, comme le premier homme avait

(1) S. Thom., p. q. 47. 2. — (2) Rom., 5. 20. — (3) Rom., 5. 10. — (4) Ephes., 5. 2. — (5) 1. Reg., 15. 22.

été vaincu par l'inobservation du précepte, qu'il avait violé à la persuasion du serpent, il fallait aussi regagner la victoire par l'accomplissement d'un autre précepte, qui réparait cette perte. Car le Sage dit dans les Proverbes, que « *les victoires seront aussi faciles que la parole à celui qui est obéissant* (1). »

IV. RAISON. — Et puis il était de la gloire de Jésus-Christ qu'il consommât l'ouvrage de notre rédemption de la manière du monde la plus excellente. Or, l'œuvre qui est faite par obéissance est sans doute plus parfaite, plus méritoire et plus agréable à Dieu. Sur quoi il faut remarquer que les actions du Fils de Dieu peuvent être considérées en trois façons : la première, en elles-mêmes, et par comparaison des unes avec les autres; la seconde, par rapport à la personne qui les produit; la troisième, par rapport aux bonnes habitudes et aux vertus d'où elles procèdent. Si l'on considère la personne qui les fait, elles sont toutes d'un mérite infini, parce qu'elles procèdent de la personne d'un homme-Dieu, dont la dignité et la sainteté sont infinies; et par conséquent elles sont toutes égales; mais si on les compare entr'elles, et si on les considère par rapport aux vertus d'où elles naissent, ou à l'effort avec lequel la volonté les produit, il n'y a point lieu de douter que les unes ne soient plus parfaites que les autres. Car c'est une action plus héroïque, par exemple, de mourir pour le salut des hommes que de jeûner; d'agir par un motif de religion ou d'amour divin que des autres vertus inférieures, ou d'agir par un motif de plusieurs vertus ensemble que d'une seule, ou bien enfin d'agir avec un plus fort mouvement de volonté, qu'avec un moindre. Puis donc que les actions faites par obéissance sont plus parfaites et plus excellentes, il était convenable que celle de la rédemption du monde fût un fruit de cette vertu. Ce n'est

(1) Prov., 21. 28.

pas que la charité, qui est la première de toutes les vertus, n'y ait part, et même l'humilité, la miséricorde, la patience et les autres vertus qui se trouvaient unies dans les actions de Jésus-Christ, pour les rendre plus accomplies; mais on attribue celle-ci particulièrement à l'obéissance, quoiqu'elle appartienne encore aux autres, parce que, dit saint Thomas, il a accompli les préceptes de la charité par obéissance, et il a obéi à son Père, qui les lui avait données, par l'amour qu'il lui portait. D'où il suit que les œuvres de notre divin Rédempteur sont très-excellentes, non-seulement à cause de la dignité de sa personne, mais encore en elles-mêmes, et que notre rédemption, qui en est l'effet, a été très-abondante; ce qui lui est infiniment glorieux, aussi bien qu'au Père éternel, dont l'honneur lui a été plus cher que sa propre vie.

V. RAISON. — Grande leçon pour nous, qui nous apprend quel respect nous devons avoir pour tous les commandements de Dieu, et avec quelle ferveur nous devons les accomplir. Car si un homme-Dieu a voulu sacrifier sa vie à l'obéissance qui leur est due, que doit faire l'homme pécheur, voyant son Rédempteur mourir sur une croix, pour lui montrer, par cet exemple, jusqu'à quel point il doit se soumettre à Dieu (1). « *Vous avez ordonné, Seigneur, que votre loi soit gardée très-exactement* (2). »

Vous me direz peut-être qu'il était inutile de commander à Jésus-Christ de souffrir la mort de la croix pour sauver les hommes, et même que ce précepte lui eût ôté tout le mérite de son obéissance (3); car, d'un côté, on ne prescrit des lois que pour la direction de ceux qui les observent, et pour la punition de ceux qui les violent. Or, Notre-Seigneur

(1) S. Aug., Serm. 114. de temp. Psal. 118. 4. — (2) Ps., 118. 4. — (3) Vide Suarem, tom. 1. in 3. part. disput. 40. Tolet. in c. 10. Joan. Annot., 14.

n'avait point besoin de conduite, étant lui-même la règle de tout le bien qui se fait au monde. Il était encore moins capable de pécher contre les lois divines, étant absolument impeccable. Il ne pouvait pas non plus croître en perfection, vu qu'il avait reçu, dès le premier moment de sa conception, toute la plénitude de la grâce, des vertus et des dons du Saint-Esprit, qu'il eut jamais.

D'ailleurs, tant s'en faut que ce précepte eût pu servir à sa propre perfection, qu'il lui eût même ôté le moyen de mériter la grâce qu'il nous a acquise par son sang. Car, présupposé ce commandement, son obéissance n'était plus une action libre à son égard, mais nécessaire; parce qu'il lui était aussi impossible de ne pas obéir, que de pécher. Elle n'était donc plus méritoire, puisque le mérite est fondé sur la liberté.

A cela je réponds, en premier lieu, que ce précepte n'était point contraire à sa liberté, vu qu'il l'avait librement accepté, et qu'il lui était encore libre d'en demander la dispense, qu'il eût obtenue, s'il eût voulu.

Je réponds, en second lieu, qu'il n'était point inutile, ni pour la direction, ni pour le mérite. Non pour la direction; car le Fils de Dieu, en tant qu'homme, était capable de conduite, et sa volonté créée, n'étant pas elle-même sa règle, devait la recevoir d'une volonté supérieure et incréée. Non pour le mérite; car s'il ne pouvait acquérir plus de perfection essentielle qu'il n'en avait, il pouvait en acquérir d'accidentelle : et quoique la béatitude lui fût due par le droit de sa naissance, il pouvait encore l'acquérir par un nouveau droit, fondé sur ses souffrances, et sur les mérites de sa passion, ainsi qu'il l'insinue par ces paroles : « *N'était-il pas nécessaire que le Christ souffrît ces choses, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire* (1)? » Cette pensée consolait saint Bernard,

(1) Luc., 24. 26.

lorsqu'il entrait dans la crainte des jugements de Dieu, et dans la vue de ses propres infirmités, qui lui causaient des défiances de son salut. Car il disait en lui-même, et vous devez le dire après lui : Il est vrai que si je considère le peu de bien que je fais, pour espérer le Paradis, je ne vois rien qui le mérite; mais je sais qu'il appartient à double titre au Fils de Dieu, par sa naissance et par sa mort, et qu'en se réservant le premier, il m'a donné le second, afin de m'en prévaloir, et de suppléer à ce qui me manque. Oui, mon Sauveur, vous êtes tout mon appui, et toute mon espérance; je n'attends mon salut et mon bonheur que de vous.

TROISIÈME LEÇON.

Pourquoi Jésus-Christ acceptant le commandement que son Père lui avait fait de mourir pour nous, s'obligea par un vœu exprès à l'exécuter.

« Je rendrai mes vœux en présence de ceux qui le craignent. » PSAL. 21.

Cette proposition n'est point un article de foi, qui nous oblige à y soumettre nos esprits; mais seulement une opinion probable, que Suarez enseigne, dans ses commentaires sur la troisième partie, en ces termes :

« Il est donc probable que Jésus-Christ, dès le premier moment de sa conception, se consacra à Dieu par un vœu exprès, pour racheter les hommes, et qu'il offrit par vœu à cet effet toutes les actions et toutes les souffrances de sa vie mortelle et passible (1). »

(1) Suarez, 3. part. tom. 2. disp. 28, sect. 2.

1. Et véritablement on peut dire que ce vœu ne répugnait ni à la dignité de sa personne, ni à la fermeté immuable de sa volonté dans le bien ; et par conséquent que rien ne l'empêchait de le faire. Le vœu est une promesse religieuse d'un plus grand bien et d'une plus grande perfection, qu'on fait à Dieu avec une pleine liberté. Il n'y a rien en cela que le Fils de Dieu ne pût faire en tant qu'homme. Il était libre, il avait un plein domaine sur ses actions, il pouvait en disposer selon sa volonté : il pouvait donc les dévouer et consacrer à Dieu, pour la rédemption du genre humain, qui est l'ouvrage du monde le plus divin. L'union de son humanité avec la divinité dans une même personne, ne lui ôtait pas le pouvoir de satisfaire à Dieu en rigueur de justice pour tous les péchés du monde. Elle ne l'empêchait donc pas aussi de s'y engager par vœu, et de contracter une obligation de justice à y satisfaire, fondée sur sa promesse. S'il pouvait produire plusieurs actes de la vertu de religion, pourquoi non celui du vœu? s'il pouvait se soumettre volontairement aux commandements de son Père, comme nous l'avons déjà dit, pourquoi ne pouvait-il pas confirmer son obéissance par une promesse religieuse, et y engager sa parole? et s'il pouvait promettre aux hommes, pourquoi ne pouvait-il pas promettre à Dieu ?

2. Que s'il pouvait s'obliger par vœu à mourir pour la gloire de son père et pour le salut des hommes, certainement il y a bien de l'apparence qu'il l'a fait.

Car la fin du vœu n'est pas seulement d'affermir la volonté dans le bien ; s'il n'y avait que cela, il lui eût été inutile de le faire, puisque sa volonté n'était point sujette à l'inconstance ; mais il y avait beaucoup d'autres raisons qui l'y portaient.

3. Le vœu rend nos bonnes œuvres plus agréables à Dieu qu'elles ne seraient en elles-mêmes, parce qu'il y ajoute un nouvel acte de vertu, qui leur donne un plus haut degré

d'excellence (1). Il était donc convenable que Jésus-Christ fît le vœu de racheter le monde par sa mort, afin que son sacrifice fût plus accompli et plus agréable à son Père, auquel il désirait plaire avec une ardeur incroyable.

4. Le vœu ne donne pas seulement à Dieu la bonne œuvre qu'on lui consacre, mais encore le principe qui la produit; et par là il rend le présent plus considérable, comme celui qui donne tout ensemble le fruit et l'arbre, fait plus que s'il ne donnait que le fruit. Il est donc bien croyable que le Fils de Dieu, qui se sentait infiniment obligé à son Père de tant de faveurs dont il l'avait prévenu, et qui brûlait d'un très-ardent désir de lui témoigner sa reconnaissance, n'oublia rien de ce qui pouvait lui servir à s'acquitter de ce devoir, et qu'il donna à son Père toutes les marques de gratitude qu'il pouvait lui donner.

5. Le vœu est un acte de religion, qui regarde immédiatement le culte divin, et qui a pour fin de rendre à Dieu l'honneur qu'il mérite par l'excellence de son être. Par quelle raison Jésus-Christ, qui est si jaloux de la gloire de son Père, eût-il donc omis de lui rendre cet honneur, puisqu'il était en son pouvoir?

6. N'était-il pas à propos qu'étant venu dans le monde pour y rétablir la vraie religion, et nous apprendre à honorer, comme il le mérite, le Créateur de toutes choses, il nous enseignât, par son exemple, un des principaux actes de cette vertu, et nous méritât la grâce de pouvoir l'imiter? Serait-il croyable qu'ayant pris un si grand soin de nous tracer durant sa vie mortelle un si parfait modèle de toutes les vertus, il eût laissé celle-ci sans nous en montrer la pratique?

7. Certes il n'y a point d'apparence; et, pour moi, je ne puis donner un autre sens à ces paroles du Psaume 21, qu'il

(1) S. Thom. 22. q. 88. et quæst. ult. a. 2.

prononça sur la croix, que tous les Pères lui attribuent : « *Je rendrai mes vœux au Seigneur, en présence de ceux qui le craignent* (1), » sinon celui de saint Basile et de Théodoret, qui entend par ce mot de vœu une véritable promesse. Les vœux de Jésus-Christ, dit saint Jérôme, sont sa naissance, ou sa passion, ou le mystère de son corps et son sang. Mes vœux, dit la Glose, ce sont mes plaies, mes vœux, c'est-à-dire mon corps et mon sang, que j'ai offerts volontairement sur la croix. Pourquoi ces vœux, s'il ne les avait voués ? et comment se fût-il dévoué à la croix, s'il ne se fût engagé par une promesse solennelle à répandre son sang, et à sacrifier son corps sur l'autel de la croix, en se consumant autant par le feu de la charité que par celui de la douleur ? Le prophète Jonas, dans le ventre de la baleine, figure Jésus-Christ crucifié, abîmé sous les flots de la colère de Dieu, et enseveli trois jours dans le tombeau, disait : « *Je vous immolerai un sacrifice de louange et rendrai au Seigneur tout ce que je lui ai voué pour mon salut* (2) ; » et le Prophète-Roi, représentant la personne du même Sauveur : « *J'entrerai dans votre maison, pour y offrir des holocaustes ; je vous rendrai les vœux que mes lèvres ont prononcés* (3). » O l'admirable sacrifice que celui du Calvaire, par lequel Notre-Seigneur a si fidèlement accompli les vœux qu'il avait faits dès le premier moment de sa vie ! O vœux saints et précieux qui ont obtenu le salut de tous les hommes, et peuplé les déserts d'un nombre infini de religieux qui se sont dévoués à la croix, par les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, pour exprimer sur eux, par une amoureuse imitation, l'image de Jésus-Christ mourant en croix ! Contemple ce divin modèle, qui t'a été montré sur la montagne (4). Apprends à aimer les souffrances et les mépris ; et sache qu'une âme qui

(1) Ps. 21. — (2) Jonæ, 2. 10. — (3) Ps. 65. 13, 14. — (4) Exod. 6. 25. 40.

est heureusement arrivée à ce point d'être épouse de Jésus-Christ, et de s'unir à lui sur la croix par conformité de désirs, n'estime rien de plus glorieux que de porter sur elle les injures et les opprobres du crucifix (1).

QUATRIÈME LEÇON.

Pourquoi le Fils de Dieu a choisi une croix si pesante pour racheter le genre humain.

« Je suis préparé aux châtiments, et le sujet de ma douleur est toujours présent devant mes yeux. »

Ps. 37. 18.

On ne peut pas raisonnablement douter que le Fils de Dieu n'ait eu une science infuse dès le moment de sa conception, parce que bien qu'il fût voyageur selon le corps et le mouvement des passions, néanmoins il était en même temps compréhenseur et bienheureux, selon la partie supérieure de l'esprit : par conséquent il devait avoir une manière de connaître les choses, semblables à celle des âmes bienheureuses, soit qu'elles soient séparées de leurs corps, ou qu'elles y soient actuellement unies. Or, il est manifeste qu'elles connaissent les objets à la manière des anges, par des espèces infuses, indépendamment des corps et des sens, et ensuite que leur connaissance n'est point interrompue par le sommeil, ni divertie et troublée par les fantômes, ni attachée au raisonnement et aux discours, ni liée et empêchée par la faiblesse de l'âge. Il faut

(1) Sanctus Ambr. citatus à Rossignolio, l. 5. de Perfect. c. 26.

donc à plus forte raison accorder à l'âme bienheureuse de Jésus-Christ cette science infuse, qui lui était due à double titre : premièrement à raison de l'union hypostatique, et puis encore, par surcroît, à raison de la béatitude et de la claire vue de Dieu, qui est un miroir volontaire, dans lequel chacun des bienheureux voit intuitivement tout ce qui appartient à sa condition et à son état.

D'où il suit que Jésus-Christ, étant le Rédempteur de tous les hommes et le souverain Seigneur de toutes les créatures, avait une connaissance claire, intuitive, parfaite de toutes choses passées, présentes et à venir, contingentes et nécessaires, jusqu'aux plus secrètes pensées des hommes, et aux désirs les plus libres et les plus cachés de leur cœur. Et comme cette vue intellectuelle était indépendante des sens, il était toujours en actuel exercice de sa science infuse, lors même qu'il prenait son repos, et que tous ses sens étaient liés par le sommeil. Il avait donc devant les yeux tous les crimes des hommes, avec toutes leurs misères, qui sont des suites et des effets du péché; en un mot, tous les objets du monde les plus affligeants, les plus horribles et les plus funestes. Le moyen qu'il n'en fût pas vivement touché, et qu'il n'en conçût pas une souveraine douleur? Ce qui fait que nous ressentons si peu les offenses qui se commettent contre Dieu, et la perte des biens spirituels, dont il nous prive par une juste, mais terrible vengeance, c'est que nous n'en connaissons pas l'importance, nous n'en avons qu'une idée fort grossière et fort confuse que nous affaiblissons encore notablement par notre négligence, parce que nous n'y pensons pas sérieusement. Mais le Fils de Dieu, qui avait lui seul plus de lumière que tous les anges et tous les bienheureux ensemble, était continuellement appliqué à la considération de tous les péchés et de toutes les misères du monde, avec toute la force de son esprit, qui en pénétrait le fond et en voyait la conséquence, sans se divertir jamais d'une vue si triste et si ef-

froyable. Jugez quelle plaie elle faisait à tout moment dans son cœur, qui en portait continuellement la douleur durant tout le cours de sa vie mortelle. Vous le connaîtrez aisément, si vous considérez cette étrange sueur de sang qu'elle lui causa dans le jardin des Oliviers; car bien qu'elle ne fît pas toujours une pareille impression sur le corps et sur la plus basse partie de l'âme, néanmoins la douleur que la partie supérieure en concevait, était toujours dans un même degré de violence; et bien loin de perdre rien de sa force, pour être toute renfermée dans le cœur, il semble que cette contrainte qui l'empêchait de se répandre, eût dû y ajouter quelque chose, comme nous voyons que le feu, qui est renfermé dans un fourneau est beaucoup plus ardent que s'il trouvait quelque ouverture, pour se mettre en liberté. Certes, le sentiment qu'il en eut dès le premier moment de sa conception fut si extrême, qu'il eût été capable de lui causer la mort, s'il n'eût usé d'un souverain pouvoir pour l'empêcher (1); de sorte qu'on peut dire que sa vie n'était qu'un continuel miracle de patience, qui, sans le faire mourir, lui faisait ressentir à chaque moment les douleurs de l'agonie et de la mort.

Pesez ce que dit Lessius sur ce sujet : La véhémence de la douleur ou de la tristesse suit la grandeur du mal qui en est l'objet, et la perfection de la connaissance qui nous fait appréhender le mal. Or, le mal dont il s'agit ici est extrême, soit à l'égard de la coulpe, car c'est un déluge de crimes, et un abîme de malice contre la majesté divine; soit à l'égard de la peine, car quelle misère peut-on imaginer plus grande que la damnation éternelle? d'ailleurs il en avait une connaissance très-parfaite; car il voyait plus clairement, et pesait plus exactement chaque mal en particulier, qu'aucune créature n'eût pu faire. Il s'ensuit donc que sa douleur fut

(1) Vide P. Eusebium Nieremb. l. 2. de Adorat. in Spir.

extrême, puisqu'elle répondait, et à la grandeur du mal, et à la parfaite connaissance qu'il en avait. C'est pourquoi je ne fais aucune difficulté de dire que cette douleur était plus que suffisante pour ôter mille fois la vie à Notre-Seigneur, s'il lui eût permis de se répandre sur le corps, et de lui faire sentir sa violence (1). Car l'expérience nous apprend qu'on peut mourir de douleur, à cause que le sang qui s'amasse autour du cœur, au lieu de le soulager, l'étouffe par l'abondance des vapeurs grossières qui l'empêchent de respirer; comme nous savons qu'il arriva à Héli, qui, ayant appris la triste nouvelle de la prise de l'arche du Testament, tomba de sa chaire et mourut de douleur à l'heure même.

Je ne puis omettre ici le témoignage de trois grandes saintes, dont la première est sainte Thérèse, qui assure dans la cinquième demeure du Château de l'âme (2), « que la vue continuelle des offenses que les pécheurs commettent contre Dieu, affligeait tellement la très-sainte âme de Jésus-Christ, qu'un seul jour de ce tourment eût été suffisant pour le faire mourir plusieurs fois, s'il n'eût été plus qu'homme; et pour moi, dit-elle au même endroit, je me persuade, et je suis presque certaine que ses peines intérieures excédaient de beaucoup les peines extérieures qu'il souffrit le jour de sa passion. »

La seconde est la bienheureuse Angèle de Foligny, qui s'en explique en ces termes : « Au même moment que l'âme de Jésus-Christ fut unie à son corps et à la divinité, elle fut remplie d'une souveraine sagesse, et lui-même fut aussitôt compréhenseur et voyageur. De là vient qu'il conçut dès lors une extrême douleur, sachant et voyant, considérant et pénétrant, en général et en particulier, toutes les peines qu'il devait souffrir au corps et à l'âme. Car, comme étant proche de la mort, il tomba dans l'agonie, parce qu'il se représenta

(1) Lessius, l. 12. c. 17. n. 133. — (2) 5. Demeure, c. 2.

les excessives douleurs de sa passion, et comme cette vue lui causa un si grand tourment qu'il en sua le sang, qui coula jusqu'à terre; de même, se représentant durant sa vie les mêmes douleurs qu'il devait endurer à sa mort, il en ressentait une extrême tristesse, dont son âme était pénétrée, quoiqu'elle ne fît pas une si forte impression sur son corps qu'aux temps de sa passion. » Elle ajoute ensuite : « qu'il porta cette peine incompréhensible toute sa vie; qu'elle fut continuelle depuis le moment que son âme fut unie au corps, jusqu'à leur séparation; et qu'ainsi toute sa vie fut accompagnée d'une souveraine douleur et d'une tristesse qui ne peut s'expliquer (1).

La troisième est la bienheureuse Catherine de Boulogne, de l'ordre de Sainte-Claire (2), à qui Notre-Seigneur révéla un jour, pour satisfaire à la prière qu'elle lui avait faite plusieurs fois, à ce qu'il plût à sa bonté de lui manifester ses douleurs, « que dès le moment de son incarnation, son cœur et son âme se trouvèrent environnés de douleurs innombrables, parce qu'il se représenta dès lors toutes les peines et tous les tourments intérieurs et extérieurs qu'il devait souffrir durant le long espace de trente-trois ans, et qui ne devaient finir que par une très-cruelle et très-douloureuse passion. » Et après lui avoir fait un long dénombrement de ses tourments, il conclut ainsi : « Ce furent là les douleurs qui affligèrent mon âme sans relâche l'espace de trente-trois ans continuels, procédant de la vive appréhension des choses susdites, que je voyais dans le très-clair miroir de ma divine essence, et qui m'étaient toujours aussi présentes que lorsqu'elles s'exécutaient actuellement. »

J'ai rapporté ces témoignages d'autant plus volontiers, qu'ils sont solidement appuyés sur ces paroles du Prophète-

(1) Sic Angela apud Bollandum, 4. Januarii, c. 16. — (2) In Vitâ ejus, l. 1. c. 16. Auctore P. Jacobo Grassero.

Roi, qui, selon le sentiment des saints Pères, des théologiens et des interprètes, conviennent à Notre-Seigneur Jésus-Christ : « *Ma douleur est toujours présente devant mes yeux* (1) ; » et sur celle-ci : « *Je suis pauvre, et dans les travaux depuis ma jeunesse* (2). » Il est certain que Jésus-Christ, dit un excellent interprète, fut dans de continuels travaux durant sa vie, et que dès son enfance, ou plutôt dès sa conception, il eut toujours devant les yeux les douleurs de sa passion future, dont la vue anticipée le tourmentait sans cesse, comme par un long martyre, mais qui était invisible aux yeux des hommes (3). Concluez donc, âme chrétienne, de cette croix intérieure que votre maître portait continuellement, qu'il n'eut jamais une heure de repos, mais qu'il fut incessamment jour et nuit occupé à procurer votre salut. Après cela pouvez-vous penser, sans larmes, au mauvais emploi de plusieurs heures, que vous avez souvent perdues dans des entretiens et des divertissements inutiles, par un honteux oubli de votre salut? pour ne rien dire de tant d'actions criminelles que vous ne pouvez ignorer, et que Dieu connaît encore mieux que vous.

(1) Ps. 37. — (2) Ps. 87. — (3) Mœnochius, ib.

CINQUIÈME LEÇON.

Pourquoi le Fils de Dieu a choisi une croix si pesante pour racheter le genre humain.

II[e] RAISON, PRISE DE L'EXCÈS DE SON AMOUR.

« O que ma coupe, qui enivre, me paraît aimable et délicieuse ! »
Ps. 22. 7.

Le bienheureux Baptiste Verona, dans ses révélations, dit qu'une bonne âme demandant à Notre-Seigneur combien grande avait été la douleur de son cœur, il lui répondit : « *Aussi grande que mon amour* (1). » S'il en est ainsi, nous pouvons dire que sa douleur est inexplicable et incompréhensible, parce que son amour surpasse toutes nos paroles et nos pensées. Il ne suffit pas de connaître quel mal c'est que l'offense de Dieu et la misère du pécheur, si l'on a de l'amour pour l'un et pour l'autre ; mais quand l'amour répond à la connaissance, il faut que la douleur les suive d'un pas égal, et qu'elle fasse une impression aussi forte que la lumière et l'ardeur des deux causes qui la produisent.

Or, dit un auteur célèbre dans cet excellent traité qu'il a fait de l'adoration en esprit et en vérité (2), la plénitude de la Divinité habitait en Jésus-Christ, et son âme jouissait de la lumière de gloire, dès le moment de sa conception ; mais par une disposition miraculeuse de sa bonté, il empêcha d'une part que la joie béatifique ne se répandît sur

(1) Chronic. sancti Francisi, 4. part. l. 2. 1. 7. c. 14. — (2) P. Euseb. Nieremb. Societatis Jesu, l. 2. c. 5.

son corps, pour donner lieu à la douleur quand il lui plairait, comme il fit le jour de sa mort; et de l'autre, non seulement la lumière de gloire n'empêcha point la douleur de son cœur, que la multitude et l'énormité de nos péchés affligeait infiniment; mais elle l'augmenta de beaucoup, à cause de la très-haute connaissance qu'il avait de la grandeur de Dieu, qui était offensé. Car plus il en avait de connaissance, plus elle lui causait de douleur; et cependant la vue intuitive de Dieu dont son âme était éclairée surpassait celle de tous les chérubins et séraphins, de tout le reste des esprits bienheureux, et de tous les saints ensemble.

D'ailleurs, l'amour de Jésus-Christ envers Dieu, qui était offensé, répondait parfaitement à sa connaissance, et égalait par son ardeur la clarté de sa vision béatifique. C'est pourquoi on ne peut expliquer l'excès de sa douleur, ni s'en former une juste idée. Car il n'omit aucune occasion de souffrir, autant qu'il pouvait et qu'il était convenable; mais plutôt il fit des miracles surprenants dans son âme, pour y donner l'entrée à la douleur, et ne point en empêcher la victoire.

Par conséquent, pour en connaître l'excès, il faudrait premièrement connaître l'excès de son amour, puisque, selon le sentiment commun des hommes, l'amour est la mesure de la douleur. Or, l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ est tout-à-fait incompréhensible, comme il paraît par ce que disent les théologiens, que si tous les actes d'amour que les saints ont jamais produits, étaient tous assemblés pour ne faire qu'une flamme, ils ne pourraient égaler la ferveur d'un seul soupir du cœur amoureux de Jésus. Que sera-ce donc de tous les actes d'amour qu'il continua durant tout le cours de sa vie, sans intermission et sans relâche? Je dis *sans relâche,* car il agissait toujours de toute la force de la charité dont son cœur était embrasé : rien ne partait de lui, qui ne fût très-parfait; tout y était dans le plus haut degré d'ex-

cellence. Je dis, *sans intermission,* car il aimait Dieu par une heureuse nécessité, parce qu'il est impossible de le voir clairement, ainsi que font les bienheureux, et de ne pas l'aimer. Ne pouvant donc le voir sans l'aimer, et d'ailleurs ne pouvant en perdre ni discontinuer la vue, il ne pouvait non plus en perdre ni interrompre l'amour. Jugez de là quel devait être l'excès de sa douleur ! il n'y a point d'esprit humain ou angélique qui soit capable de le comprendre, ni de langue qui puisse dignement en parler. C'était une mer sans fond, un abîme impénétrable, où son amour l'avait volontairement jeté à la première vue de nos péchés, et d'où il ne le laissa jamais sortir qu'à la mort. C'est une vérité reçue dans l'École, que quiconque aime Dieu parfaitement sur toutes choses, est aussi parfaitement converti vers lui, et qu'il a virtuellement une parfaite aversion du péché ; de sorte qu'il implique contradiction, qu'un homme aime Dieu d'un amour parfait, et qu'il ait encore quelque attachement au péché mortel. Bien davantage, s'il se présentait à sa pensée, il serait aussitôt excité, et même en quelque façon nécessité à le détester formellement, et à en concevoir de la douleur ; car l'amour divin étant efficace, et contenant comme je l'ai dit, une aversion virtuelle du péché, il porte par une suite naturelle la volonté de l'homme à la détestation du péché dont il se reconnaît coupable : si bien qu'il lui est impossible de ne pas le haïr, s'il veut continuer l'amour actuel qu'il a pour Dieu. Or, si l'amour divin a cette vertu, de produire, par une suite comme nécessaire, dans le cœur d'un homme pécheur la haine et la douleur de son péché, sitôt qu'il en a la vue et qu'il y fait réflexion ; que devait faire dans le cœur d'un Homme-Dieu, embrasé d'un amour aussi ardent que nous l'avons déjà dit, la vue d'un nombre infini de péchés, qui étaient continuellement présents devant ses yeux, et qu'il regardait comme siens, quoiqu'il fût impeccable, parce qu'il s'en était volontairement chargé, à des-

sein de les expier par l'effusion de son sang? Pouvait-il donc se voir continuellement environné, pressé, ou, pour mieux dire, accablé du fardeau de tant de crimes abominables, sans en ressentir une souveraine douleur? Certes, quand il l'eût pu, il ne l'eût pas voulu. Il était si éloigné d'en diminuer la violence, ou d'en raccourcir la durée, qu'il se fût plutôt porté à la prolonger, s'il eût été convenable, jusqu'à la consommation des siècles.

Et de vrai, saint Bonaventure assure (1) que Notre-Seigneur, dès le moment de son incarnation, n'accepta pas seulement de grand cœur le commandement que son Père lui fit de souffrir et de mourir pour tous les pécheurs; mais que l'amour avec lequel il le reçut était si grand qu'il s'étendait à tous les siècles, et qu'il eût été prêt à souffrir les douleurs de la croix, non-seulement durant tout le cours de sa vie, mais même depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, si le Père éternel l'eût ainsi ordonné; et que c'était le grand désir de son cœur: désir qui, pour être conditionné, n'était pas pour cela moins efficace, moins utile, moins digne de la personne du Rédempteur : car l'excellence de la majesté de Dieu est si grande, qu'on ne peut dignement l'honorer que par un culte infini. Or, le sacrifice que Jésus-Christ lui offrit sur l'autel de la croix, était bien à la vérité d'un mérite et d'une valeur infinie; mais il pouvait être encore infini dans sa durée, et, ne l'étant pas en effet, parce que le Père ne le voulait pas, il était raisonnable qu'il le fût pour le moins en désir. De plus, comme Dieu est continuellement offensé, sa justice avait droit d'exiger une satisfaction continuelle; par conséquent le Fils de Dieu, qui s'était substitué en la place de tous les pécheurs, ne faisait rien qui ne fût

(1) Vide Rossignolium, lib. 5. de discip. Christ. Perfect. c. 26; et P. Gaudier. de naturâ et stat. Perfect. part. 5. de Instrum. Prefect. sect. 12. c. 5 et 6.

conforme à la qualité de victime qu'il avait prise en s'offrant, et désirant de s'immoler continuellement sur la croix pour l'expiation de leurs crimes. Il ne faut donc point douter qu'il ne l'ait fait, vu principalement le grand amour qu'il portait aux hommes et le zèle qu'il avait pour la gloire de son Père. Contemplons, je vous prie, dit le Père Avila (1), la très-sainte âme de Jésus-Christ, au moment qu'elle fut créée et qu'elle se vit couronnée de gloire, investie du souverain domaine de toutes les créatures, et adorée par tous les chœurs des anges ; et puis, qu'on me dise, s'il est possible, de quel amour elle fut éprise envers celui qui l'avait comblée de dons si magnifiques, et avec quelle ardeur elle souhaitait d'avoir quelque occasion de lui plaire et de lui rendre service. Pensez-vous que la langue des Séraphins pût dignement l'expliquer ? Venant donc à connaître la volonté de son Père et l'ordre qu'il lui donnait de racheter le genre humain, que ne devait-elle pas désirer de faire et de souffrir pour le contenter et pour répondre à ses libéralités ? ne devait-elle pas donner à ses désirs toute la ferveur et toute l'étendue dont ils étaient capables, afin d'égaler son obéissance à l'amour infini du Créateur, qui l'avait prévenue et favorisée de tant de biens. Qui peut donc trouver étrange, si je dis que le premier acte d'amour que Notre-Seigneur fit au point de sa conception, était suffisant pour lui faire souffrir autant de fois la mort de la croix, qu'il y a jamais eu de pécheurs et qu'il y en aura à l'avenir ; que la durée du monde n'était pas assez longue, pour borner l'étendue du désir qu'il avait d'endurer l'extrémité des douleurs pour l'amour de nous, et qu'il n'y avait que l'éternité qui pût l'égaler ? Son ardeur était si excessive que chaque heure lui était un siècle, tant il lui tardait que celle de sa mort n'arrivât! et quoique toute sa vie ne fût qu'un continuel martyre, néan-

(1) Avilla, citatus à Rossignolio, loco suprà laudato.

moins tout ce qu'il souffrait ne lui semblait rien au prix de ce qu'il eût voulu souffrir. Au reste, ne pensez pas que ce désir fût tout-à-fait inefficace ou inutile; il avait trois effets considérables :

C'était un signe indubitable de l'estime que Jésus-Christ faisait de la majesté infinie de Dieu, du feu de l'amour qui embrasait son cœur et du sentiment de reconnaissance pour tant de bienfaits qu'il avait reçus.

C'était un puissant motif de confiance qu'il donnait à tous les pécheurs, qui peuvent connaître par là la volonté sincère qu'il a de les sauver, et les trésors de grâces qu'il leur a acquises par ses mérites, qui n'ont pas moins d'étendue que ses désirs.

Enfin, c'était pour nous un attrait d'amour si doux et si fort qu'il n'y a point de cœur qui puisse s'en défendre, s'il n'est plus dur que les pierres qui se fendirent à la mort de cet adorable Sauveur. Considérez le zèle de saint Paul qui souhaitait d'être anathème pour ses frères selon la chair; l'ardeur des martyrs, qui couraient aux supplices, comme au but de tous leurs vœux, avec une incroyable allégresse; la ferveur de plusieurs saintes âmes qui s'offraient à souffrir les plus cruels tourments jusqu'à la fin du monde, et même durant toute l'éternité, pour sauver une seule âme; tout cela n'était qu'une étincelle qui sortait de ce grand embrasement du cœur de Jésus, comme d'une fournaise d'amour. Que si vous n'en ressentez pas la chaleur, n'en accusez que vous-même, qui vous en éloignez de peur d'être obligé de renoncer à vos affections déréglées. En vérité pour peu que vous réfléchissiez sur votre état, vous rougiriez de voir que Jésus-Christ a des désirs infinis de souffrir pour vous, et que vous ne voulez rien endurer pour lui.

SIXIÈME LEÇON.

Pourquoi Jésus-Christ a choisi une croix si pesante, pour racheter le genre humain.

III[e] RAISON, PRISE DE L'EMPLOI POUR LEQUEL IL EST VENU DANS LE MONDE.

« Il aura toujours devant les yeux l'emploi que son Père lui a donné. »
Is. 40. 10.

La raison veut que chacun donne tous ses soins à l'office dont il s'est chargé et qu'il tâche de s'en acquitter parfaitement. C'est pourquoi on ne peut douter de l'assiduité ni de la vigilance avec lesquelles Notre-Seigneur s'est acquitté de l'emploi pour lequel il était venu dans le monde. « *Il aura toujours devant les yeux l'ouvrage qu'il a entrepris* (1), » dit le prophète Isaïe, il y veillera sans cesse, il s'y appliquera entièrement et sans relâche. Il aura toujours présent devant les yeux, dit un célèbre interprète sur ces paroles, l'ouvrage de notre rédemption et de notre salut, que son Père lui a recommandé; il s'y emploiera totalement, il n'épargnera rien de ce qui est nécessaire pour le rendre parfait et accompli (2). C'est ce qu'il nous apprend lui-même, lorsqu'il dit à ses disciples que sa « *nourriture est de faire la volonté de celui qui l'a envoyé, et d'accomplir son œuvre* (3); » et dans un autre endroit : « *Celui qui m'a envoyé,* dit-il, *est avec moi :* il ne m'a point laissé seul, parce que *je fais toujours*

(1) Is., 40. 10. — (2) Cornel. à Lap., ibid. — (3) Joan., 4. 34.

ce qui lui est agréable (1); » or, l'emploi pour lequel le Fils de Dieu est descendu du ciel, est celui de médiateur, de garant et de rédempteur du genre humain. Comme médiateur, son emploi est de réconcilier les hommes avec Dieu; comme garant, son obligation est de prendre sur lui toutes leurs dettes, et de porter la peine de tous leurs crimes; comme rédempteur, son office est de fournir leur rançon, de vivre pour mourir, et de mourir sur la croix, pour leur rendre la vie et la liberté. C'est ce qu'il a parfaitement accompli, pendant qu'il a conversé parmi les hommes. Il est certain, dit un grand évêque (2), qu'il fut établi chef de l'Église dès le moment de sa conception, et qu'aussitôt il prit une ferme résolution de mourir pour nous; « et que dès lors il commença à s'acquitter de son ministère, et à faire l'office de chef; si bien qu'étant encore dans le sein virginal de sa bienheureuse Mère, il priait son Père sans intermission pour son Église, parce qu'il était toujours actuellement dans l'exercice de sa charge. Et ainsi l'on peut dire que l'œuvre de notre rédemption ne fut qu'un seul acte continu, et non interrompu, à cause de la résolution qu'il avait prise dès le commencement, et de son application continuelle qu'il n'interrompit jamais. Et comme le soleil, dit le même auteur, a toute la plénitude de sa lumière et de sa vertu dès qu'il se lève, ainsi faut-il dire de Jésus-Christ qu'il eut toute la plénitude de sagesse et de grâce, dès le premier instant de sa conception; qu'il commença aussitôt l'ouvrage de notre rédemption, et qu'il continua toujours son emploi avec une résolution inébranlable et une patience invincible, sans aucune interruption. » Il commença sa course comme un géant, avec ardeur, dit le prophète, et comme il était parti du plus haut des cieux, il y retourna incessamment, sans prendre un seul moment de repos. Eh! qui peut dire les humiliations et les

(1) Joan., 8. 29. — (2) Episcop. Christopolitanus, in Psal. 29.

travaux qu'il souffrit durant tout le cours de son voyage? qui peut exprimer l'amertume des eaux du torrent dont il but en son chemin, et la violence des flots de la colère de Dieu, qui vinrent fondre sur lui avec toute la rigueur que nos crimes avaient méritée, et que son amour attira sur lui, selon ces paroles du Psaume 87 : « *Votre fureur s'est appesantie sur moi, et vous m'avez accablé de tous les flots de votre colère* (1). *Tous les flots de votre indignation sont venus fondre sur moi : j'ai été pénétré de la terreur de vos jugements, les frayeurs de la mort, qui m'était toujours présente, m'ont environné tout le jour comme des eaux ; elles m'ont enveloppé toutes ensemble* (2). » « Nous apprenons par là que la rigueur de la passion du Seigneur a été aussi grande, que la colère de Dieu tout-puissant contre les crimes de tout le monde le requérait. Chose surprenante, dit le cardinal Bellarmin, qui mérite que tous ceux qu'il a rachetés, la considèrent avec une profonde attention. O qui pourrait approfondir le sens de ces paroles : Vous m'avez fait ressentir les impressions de la colère que vous aviez conçue contre tous les pécheurs; j'ai été saisi des frayeurs de vos jugements, et de l'appréhension de votre justice vindicative, qui devait éclater sur eux; votre colère, qui me causait ces frayeurs, était comme une mer orageuse qui m'environnait de tout côté et me tenait abîmé sous les flots, durant tout le cours de ma vie (3)! »

Après cela qui oserait se plaindre de la rigueur des peines qu'il souffre pour le service de Dieu, ou par la satisfaction qu'il doit à sa justice? Le zèle infatigable de notre Sauveur, qui ne s'est jamais lassé de souffrir pour nous, ne doit-il pas nous servir d'un puissant remède contre l'ennui, que la longueur de nos maux a coutume de causer? « Une âme, dit saint Ambroise, qui a le bonheur d'être Épouse de Jésus-

(1) Ps. 87. — (2) Ibid. — (3) Bellarm., in Psal. 57.

Christ, et qui s'est unie à lui sur la croix avec inclination et amour, n'estime rien de si glorieux, que de porter sur elle les injures du crucifix (1). » Elle dit avec David : « *Oh! que ma coupe, qui enivre, est excellente; oh! qu'elle est délicieuse* (2)! » mais elle n'est remplie que de fiel et de vinaigre. Il est vrai; mais quand je me souviens que mon Sauveur y a bu, toute son amertume se change pour moi en délices. Car, quand je considère les peines qu'il a endurées pour moi, je ne sens plus les miennes : il me fait trop d'honneur de m'associer à ses souffrances, et de me donner de sa main la coupe qu'il présente à ses favoris. « *Pouvez-vous boire,* lui dit-il, *le calice que je bois, et être baptisés du baptême dont je suis baptisé* (3)? » Un autre Évangéliste dit : « *Pouvez-vous boire le calice que je dois boire* (4)? » Que veut dire cette différente expression du présent et de l'avenir? c'est que Notre-Seigneur a toujours été dans la souffrance. C'est pourquoi ayant été toute sa vie comme un faisceau de myrrhe, comme un agneau immolé, et comme un perpétuel sacrifice, il pouvait dire à tout moment : *Je bois,* c'est-à-dire je sens dès à présent l'amertume intérieure du calice que je dois boire un jour sur le Calvaire; je me représente à tout moment ce baptême de sang dont je dois être baptisé, avec une aussi vive douleur que si je l'étais déjà. C'est ainsi que doit faire celui qui veut imiter Jésus-Christ; et c'est ainsi qu'il doit dire tout ensemble : je bois, et je boirai. Il doit dire : *Je bois,* en se sacrifiant lui-même par une continuelle mortification de ses sens. Il doit dire : *Je boirai,* en se préparant à souffrir tout ce qu'il plaira à la divine Providence d'ordonner pour son salut (5).

O mon très-doux Rédempteur, comment puis-je recon-

(1) S. Ambr., apud Rossignol. lib. 5 de Perfect., c. 26. — (2) Psal. 22. 5. — (3) Marc., 10. 38. — (4) Matth., 20. 22. — (5) Vide Angelum Delpas., tom. 2. Comment. in Marcum, et Ludovicum Charbon., c. 9. de Cruce Jesu, et Aloysium Sidereum de viâ Cœli, c. 6. § 9.

naître ce que vous avez fait pour mon amour? je ne puis le faire dignement qu'en donnant vie pour vie, et sang pour sang. Je le dois, Seigneur, je confesse que j'y suis obligé, et je vous prie de ne permettre jamais que je sois déchargé d'une dette si légitime; mais plutôt commandez que je verse mon sang, et qu'étant attaché à la croix, j'y demeure, comme vous, jusqu'à la mort.

O croix! recevez mon corps entre vos bras, et laissez celui de mon Sauveur. O couronne épineuse! élargissez-vous, afin que je puisse mettre ma tête dans ce buisson, et ressentir ces pointes aiguës qui percent le chef de mon roi. O clous! sortez des mains et des pieds de mon Dieu, pour me clouer en sa place. O lance cruelle! venez percer mon cœur d'une sainte compassion, et le blesser d'amour.

O mon aimable Sauveur, vous êtes mort pour régner sur les vivants et sur les morts. Mettez-moi au nombre des uns et des autres, selon qu'il vous plaira, pourvu que je sois toujours captif sous l'empire de votre amour, je suis content.

SEPTIÈME LEÇON.

Jésus-Christ s'est livré lui-même, pour être le prix de notre rédemption. Comment il nous a rachetés.

« Il s'est donné lui-même, pour racheter tous les hommes. » TIM., 6.

I. CONSIDÉRATION.

Les Pélagiens, ennemis de la grâce, se sont imaginés que Jésus-Christ n'est point venu dans le monde en qualité de rédempteur, mais seulement comme docteur, pour nous en-

seigner la pratique de la vertu, et la fuite du vice par sa parole et par son exemple. Pierre Abailard, s'appropriant ce dogme pernicieux, et voulant s'en faire honneur, disait : Il faut savoir que tous nos docteurs, depuis les apôtres, conviennent en ce point, que le démon avait un domaine et un pouvoir sur l'homme, et qu'il le possédait justement... C'est pourquoi, selon nos docteurs, il était nécessaire que le Fils de Dieu s'incarnât, afin que l'homme, qui ne pouvait être autrement mis en liberté, fût avec justice délivré du joug du démon, par la mort de l'innocent; mais, comme il nous semble, que le démon n'a jamais eu aucun droit sur l'homme, si ce n'est peut-être comme un geôlier, Dieu le permettant ainsi, le Fils de Dieu n'a point pris chair humaine, pour délivrer l'homme (1). Saint Bernard, qui rapporte ces paroles et les réfute puissamment, ne sait lequel des deux est le plus insupportable, ou le blasphème de cet hérétique, ou son insolence; sa témérité, ou son impiété. Tous, dit-il, sont de cet avis; mais pour moi, je n'en suis pas. Et vous donc, qu'en pensez-vous? que nous apportez-vous de meilleur? Qu'avez-vous trouvé de plus subtil? De quelle révélation plus particulière et plus secrète vous vantez-vous, qui n'ait jamais été communiquée aux saints, et qui ait été inconnue aux sages? Je crains fort que cet homme ne nous apporte des eaux dérobées. Dites néanmoins, dites-nous ce que vous pensez, et ce que nul autre ne croit que vous; quoi que ce puisse être nous l'entendrons. Ne dites-vous pas que ce n'est point pour délivrer l'homme, que le Fils de Dieu s'est revêtu de son humanité? assurément nul autre que vous n'est dans ce sentiment. Vous ne l'avez point appris ni d'un sage, ni d'un prophète, ni d'un apôtre, ni enfin du Seigneur même. Voyez donc d'où vous l'avez appris. Pour moi, j'écoute ce que disent les prophètes et les apôtres, poursuit saint Bernard :

(1) Apud S. Bern., ep 190. ad Innoc. Papam.

j'obéis à l'Évangile; mais ce n'est pas à l'Évangile selon saint Pierre Abailard. Quoi? voulez-vous nous donner un Évangile nouveau? l'Église ne reçoit point un cinquième Évangéliste. Qu'est-ce que la loi, les prophètes, les apôtres, et les hommes apostoliques nous annoncent tous sans exception, sinon ce que vous seul osez nier, savoir, que Dieu s'est fait homme pour délivrer l'homme? Quand un ange descendrait du ciel pour nous apporter un autre Évangile, qu'il soit anathème. Cependant vous qui pensez avoir plus d'intelligence que vos maîtres, vous rejetez tous les docteurs qui sont venus après les apôtres, et vous ne rougissez point de dire que tous les autres sont d'un sentiment contraire au vôtre, et qu'ils sont tous de concert contre vous? Il serait donc inutile de vous opposer leur doctrine, puisque vous les avez tous proscrits. Il faut vous mener aux prophètes. *Je vous sauverai,* dit le Seigneur par la bouche d'un prophète, parlant au peuple qu'il a racheté sous la figure de Jérusalem : *Je vous délivrerai, ne craignez point* (1). Vous demandez de quelle puissance il délivrera son peuple, car vous ne voulez pas que le démon ait aucun pouvoir sur l'homme, ni qu'il en ait jamais eu. J'avoue que je ne le voudrais pas aussi, si cela dépendait de moi; mais pour que vous et moi ne le voulions pas, il ne laissera pas d'en avoir. Si vous ne le reconnaissez pas, ceux-là pourtant l'avouent, *qui ont été rachetés par le Seigneur, et qu'il a rachetés du pouvoir de l'ennemi* (2), et vous-mêmes ne le nieriez pas, si vous n'étiez sous le pouvoir de l'ennemi. Mais vous ne pouvez pas rendre grâces avec ceux qui sont rachetés, parce que vous ne l'êtes pas (*in actu secundo,* comme disent les théologiens), car, si vous l'étiez, vous reconnaîtriez le Rédempteur, et vous ne nieriez pas la rédemption. Celui qui ne sait pas qu'il est captif, n'a garde de chercher sa délivrance; mais ceux qui l'ont su, ont *poussé*

(1) Soph. — (2) Psalm. 106. 2.

leurs cris vers le Seigneur, et il les a exaucés, et les a rachetés des mains de leur ennemi (1). Si vous ne croyez pas aux prophètes, qui conviennent entre eux de la rédemption des hommes et de la puissance du démon, qui les tenait captifs, venez avec moi consulter les apôtres; et voyons s'il ne nous arrivera point, comme à ceux dont parle saint Paul, lorsqu'il avertit Thimothée *de reprendre avec douceur ceux qui résistent à la vérité, dans l'espérance que Dieu pourra leur donner un jour l'esprit de pénitence, pour la leur faire connaître, et qu'ainsi revenant de leur égarement, ils sortiront des piéges du démon, qui les tient captifs pour en faire ce qu'il lui plaît* (2). C'est saint Paul qui parle, et qui dit que le démon tient les hommes captifs, pour en faire ce qu'il veut. L'entendez-vous? Il vous dit que le démon les tient captifs, et qu'il en fait ce qu'il veut; et vous dites qu'il ne peut. Enfin, si vous ne croyez pas encore saint Paul, venez au Seigneur, pour voir si vous vous rendrez à sa parole, et vous tiendrez en repos. N'appelle-t-il pas l'ennemi commun du genre humain, le prince du monde, le fort armé, le possesseur des vases de la maison? Et vous direz encore qu'il n'a point de pouvoir sur les hommes? Ne dit-il pas aux soldats qui venaient le prendre : Voici votre heure et la puissance des ténèbres? Saint Paul n'a-t-il pas bien entendu cet oracle, lorsqu'il a dit que Dieu nous a tirés de la puissance des ténèbres, et nous a transférés dans le royaume de son Fils? Le Fils même ne dit-il pas à Pilate, qui était un membre du démon : *Vous n'auriez point de puissance sur moi, si elle ne vous avait été donnée d'en haut* ? Apprenez donc que Satan a eu un pouvoir sur les hommes; avouez que ce pouvoir était juste, et par conséquent, que c'est pour racheter et délivrer les hommes, que le Fils de Dieu s'est fait homme.

(1) Psal. 106. 6. — (2) 2. Tim., 2. in fine.

II. CONSIDÉRATION.

Quand on dit que le pouvoir du démon était juste, il ne s'ensuit pas que sa volonté fût aussi juste. Ni le démon qui a usurpé ce pouvoir, ni l'homme qui est tombé sous sa tyrannie, n'était juste; mais Dieu, qui a permis au démon de s'emparer de l'homme, qui s'était révolté contre son Seigneur légitime. Car la qualité de juste ou d'injuste ne vient point du pouvoir qu'on a, mais de la mauvaise volonté. Le pouvoir donc et le droit que le démon a sur l'homme, tel qu'il l'a, lui a été justement permis, quoiqu'il l'ait injustement et malicieusement usurpé. C'est pourquoi si l'homme était justement détenu captif, la justice n'était ni dans l'homme, ni dans le démon, mais en Dieu, qui l'avait justement abandonné et qui l'a miséricordieusement délivré. En sorte néanmoins que la délivrance n'a pas été seulement un effet de sa miséricorde, mais encore de justice, parce qu'il était de la miséricorde même du libérateur, d'employer plutôt sa justice que sa puissance, comme un moyen plus convenable pour la délivrance de l'esclave : car que pouvait faire l'homme de lui-même, étant esclave du péché, captif du démon, pour recouvrer par droit de justice la liberté qu'il avait perdue? Il fallait donc qu'un autre suppléât pour lui; et voici comment. On peut délivrer un captif par la voie de justice en deux manières : la première, par une juste victoire; la seconde, par une juste rançon. L'une et l'autre paraissent d'abord difficiles à l'égard de Jésus-Christ; car, d'un côté, comment pouvait-il racheter ce qui était à lui, par voie de justice? et de l'autre, comment pouvait-il recouvrer par voie de conquête ce qu'il n'avait pas perdu, et qu'il ne pouvait jamais perdre? A la vérité, il pouvait bien reprendre ce qui était à lui, et l'ôter de force à celui qui l'avait envahi injustement; il pouvait même punir l'un et l'autre; je veux dire :

l'homme qui avait quitté son maître légitime, et Satan, qui avait reçu ce fugitif pour en faire son esclave; mais il semble qu'il ne pouvait ni racheter ni acquérir ce qui lui appartenait par un droit inaliénable.

Je réponds premièrement, avec Origène (1), que l'homme était véritablement à Dieu comme à son créateur, son premier principe et sa dernière fin, de qui il dépendait essentiellement par un droit dont il ne pouvait se défaire; mais que ce maître infiniment aimable, voulant être servi par amour, comme il le méritait, lui avait laissé son libre arbitre, afin qu'il l'aimât et le servît de son plein gré, et lui rendît une obéissance volontaire, exempte de contrainte et de nécessité; mais, voyant que cet ingrat avait abusé du bienfait de son maître, et s'était vendu au péché et au démon, il l'avait abandonné au pouvoir de ce tyran en punition de sa révolte. Et ainsi on dit raisonnablement, qu'en le délivrant de l'esclavage dans lequel il s'était engagé, il l'avait retiré et reconquis tout ensemble : retiré comme sien, reconquis comme un bien aliéné.

Je réponds, en second lieu, que le Fils de Dieu n'a pas racheté l'homme en payant sa rançon au démon, parce que ce n'était pas à lui qu'elle était due; mais en la payant à la justice divine, à laquelle il fallait satisfaire, et, ce qui est admirable, en la payant de son sang : « *Seigneur, vous nous avez rachetés pour Dieu, par votre sang* (2). » O divin marchand, achetez-nous! Que dis-je, achetez-nous? nous devons plutôt vous rendre grâce de nous avoir rachetés. C'est vous qui nous donnez notre rançon; c'est votre sang que nous buvons; l'Évangile que nous lisons est notre contrat. Nous sommes vos esclaves; nous sommes vos créatures; vous nous avez créés; vous nous avez rachetés (3).

(1) Orig., homil. 6. in Exodum. — (2) Apoc. 5. 9. — (3) S. Aug., fragmento 7. tom 10.

Je réponds, en dernier lieu, que notre Rédempteur ne nous a pas rachetés d'entre les mains de l'ennemi par la force, mais par la justice. Il a repoussé la mort qui était due à tous les hommes, en souffrant celle qu'il n'avait pas méritée, dit saint Eucher. Et ainsi, par un supplice très-indigne et très-injuste, vu qu'il n'avait point péché, il a racheté les crimes que les autres avaient commis (1). Le démon, faisant mourir l'innocent, a perdu le droit qu'il avait sur les coupables. En tuant celui qui était libre, il a perdu son esclave, et voulant s'emparer d'un homme qui n'était point à lui, il est déchu du droit qu'il avait sur les autres (2). Le Rédempteur est venu, et le séducteur a été vaincu. Qu'a fait notre Rédempteur à cet injuste usurpateur? il a fait de sa croix un piége qu'il lui a tendu au lieu même où il a payé notre rançon. Là, il a mis son sang pour servir d'appât à son ennemi, qui pouvait bien répandre ce sang, mais qui ne méritait pas de le boire. Et par cette raison, ce barbare créancier a reçu commandement de rendre ses débiteurs, pour avoir répandu le sang de celui qui ne lui devait rien. On lui a commandé de se retirer des coupables, pour avoir tiré le sang de l'innocent, qu'il a donné volontiers pour effacer nos péchés. C'est donc par le sang du Rédempteur que ce qui lui donnait droit de nous tenir captifs a été effacé. Car il ne nous tenait que par les liens de nos péchés : c'étaient les chaînes de ses esclaves. Le Sauveur est venu, il a lié le fort armé avec les liens de sa passion; il est entré dans sa maison, c'est-à-dire dans nos cœurs, où il habitait; il lui a enlevé des vases qui ne sont autres que nous-mêmes. Satan avait rempli ces vases d'amertume, et l'avait même présentée avec le fiel au Rédempteur; mais Notre-Seigneur lui enlevant ces vases, et les prenant pour lui, en répandit l'amertume, et les remplit de douceur. Aimons-le donc, car il est

(1) S. Eucherius, hom. 6, in fine.— (2) Ibidem.

doux. Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux. A la vérité, il faut le craindre, mais il faut l'aimer encore davantage.

III. CONSIDÉRATION.

Personne ne peut s'en dispenser, car il est le Rédempteur de tous les hommes, non seulement des prédestinés, mais encore des réprouvés, et le Rédempteur unique, qui nous a rachetés par son sang (1) Je dis Rédempteur de tous, sans exception, dit saint Grégoire de Nysse (2), rien ne manque de son côté pour la rédemption de tous les hommes. Il offre à tous le prix de leur rédemption ; mais tous ne veulent pas en profiter. C'est pourquoi les Pères disent quelquefois que Jésus-Christ est le rédempteur de tous : et d'autres fois, qu'il ne l'est pas de tous, dit excellemment saint Chrysostôme, expliquant ces paroles de saint Paul : Jésus-Christ *s'est offert une fois pour effacer les péchés de plusieurs.* « Pourquoi saint Paul dit-il de plusieurs, et non pas de tous? parce que tous n'ont pas cru. Il est vrai qu'il est mort pour tous, quant à ce qui le regarde : sa mort répondait également à la perdition de tous ; mais elle n'a pas néanmoins effacé ni détruit les péchés de tous, parce qu'il n'ont pas voulu (3). » C'est ainsi qu'il faut entendre saint Augustin (4), lorsqu'il dit dans un endroit, que tous ceux que Jésus-Christ a rachetés sont hommes, mais que tous ceux qui sont hommes, n'ont pas été rachetés par le sang de Jésus-Christ. Et néanmoins ailleurs il dit que Jésus-Christ reprochera aux réprouvés que son cœur *a été ouvert par eux et pour eux, et qu'ils n'ont pas voulu y entrer*. D'où il conclut que chacun de nous doit se hâter d'aller à la vie, pendant qu'il est vivant. Qu'il coure,

(1) 1. Coloss. 6. — (2) 1. Nyssen., orat. Catechet. c. 30. — (3) S. Chrysost., hom. 17. in ep. ad Heb.— (4) S. Aug. l. 1. de adult. Conjugiis, c. 15.

dit-il, pour être racheté par le précieux sang de Jésus-Christ, de peur que n'étant pas trouvé parmi ceux qui sont rachetés, il demeure avec ceux qui sont réprouvés (1).

Je dis, en second lieu, *Rédempteur unique de tous;* car lui seul devait souffrir pour tous les hommes, et porter la peine de leurs crimes. Ce qui n'est fait que par un seul n'admet point de second qui lui soit associé, dit saint Hilaire (2). Jésus, dit saint Ambroise, n'avait besoin de personne qui l'aidât à racheter tous les hommes, lui qui les a tous sauvés sans secours. C'est pourquoi il dit qu'il a été comme un homme sans secours, qui était libre entre les morts. Il a bien reçu les sentiments affectueux de sa mère ; mais il n'a point recherché le secours d'un autre (3). Il a bien voulu qu'elle assistât à sa mort, qu'elle la ressentît, qu'elle l'offrît à Dieu pour le salut des hommes, qu'elle fît avec lui le sacrifice de sa vie, qu'elle présentât au Père éternel le prix de notre rédemption qu'il lui avait confié, et qu'elle avait porté neuf mois dans son chaste sein. Et c'est pour cette raison que les Pères l'appellent la réparatrice du genre humain, la rédemptrice des captifs, la médiatrice, la réconciliatrice de l'univers, et la cause du salut des hommes ; ce qu'il ne faut pas trouver étrange, puisque le prophète Abdias appelle les apôtres *sauveurs du monde* (4); saint Macaire, *les rédempteurs du monde* (5) ; Origène *les victimes destinées pour effacer les péchés* (6), et racheter le monde conjointement avec Jésus-Christ. Pierre Damien, parlant de saint Jean-Baptiste, l'appelle *le coopérateur de la rédemption du monde* (7) ; Jésus-Christ même, dit saint Paul, associant à sa gloire ceux qu'il chérit comme siens, nous a commu-

(1) S Aug. lib. 3. de Symbolo, c. 8. — (2) S. Hil. can. 14. in Matth. — (3) S. Amb. ep. 82. in fine. Vide eumdem, in Lucam. c. 14. et Arnol. tract de laud. Virg. — (4) Abdias., ult. — (5) S. Macar., hom. 28. — (6) Origenes, hom. 10. in Num. — (7) Petrus Damian, serm. 3. de S. Joan.

niqué presque tous ses noms (1). Vous en étonnez-vous? Il nous fait même enfants de Dieu, et nous rend participants de sa divine nature et de son trône. Quelle merveille, dit ce Père, s'il nous fait part de ses attributs et de ses noms? Mais il faut remarquer, avec saint Jérôme, que ces noms glorieux de rédempteurs, de médiateurs et de sauveurs de l'univers, ne conviennent aux hommes apostoliques que par analogie et d'une manière impropre, fondée sur quelque rapport et ressemblance qu'ils ont avec Jésus-Christ, qui n'empêche pas qu'il ne soit, à proprement parler, Sauveur unique, rédempteur unique, victime unique de l'univers, parce qu'il n'y a que lui qui ait pu satisfaire pour nos péchés en rigueur de justice. Il n'y a qu'un agneau, dit Origène, qui ait pu effacer les péchés de tout le monde. C'est pourquoi on a cessé de sacrifier d'autres victimes, parce que telle était celle-ci, qu'elle suffisait toute seule pour le salut de tout le monde. Les autres ne contribuent à la rémission des péchés, que par leurs prières (ou par le pouvoir qu'il a donné aux prêtres); mais lui seul les remet par sa propre puissance : *Mon Fils,* dit-il, *vos péchés vous sont remis* (2). Il n'est pas au pouvoir d'un homme de racheter le peuple de la captivité du péché. Ce pouvoir n'appartient qu'à celui dont il est dit : « *Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface les péchés du monde* (3). » Comme cette seule victime peut nous profiter pour le salut, aussi elle suffit seule pour nous sauver (4).

C'est donc à cet unique Rédempteur que nous devons rendre la gloire de nous avoir rachetés, comme un tribut qui lui est dû. Il a seul créé toutes choses, il a seul triomphé de l'ennemi, il a tout seul délivré les captifs, il n'est pas raison-

(1) S. Paul, in ep. 4. — (2) Origenes, hom. 24. in Numer. — (3) Cassian., l. 4. de Incarn. c. 12. Vide Rupertum, l. 4. de Victor. Verbi Dei c. 6 — (4) S. Bern., serm. 2. de ramis Pal.

nable que je lui donne un compétiteur de sa gloire (1)? Ne dit-il pas que c'est son bras qui l'a aidé, qu'il a foulé tout seul le pressoir, et qu'il ne s'est pas trouvé un seul d'entre les hommes qui fût avec lui? Quel droit ai-je donc à la victoire, si je n'ai pas été dans le combat? Je suis insolent, si je m'attribue, ou la gloire, sans avoir vaincu, ou la victoire sans avoir été au combat. O bienheureux esprits, plus élevés au-dessus de nous que les montagnes au-dessus des vallées, procurez la paix au peuple fidèle, apportez-nous la paix, et gardez la gloire pour celui qui a seul et combattu et vaincu (2). Il a combattu tout seul nos ennemis, il les a vaincus tout seul, et leur ayant pris tous leurs captifs, il les a faits siens, et les a conduits dans le ciel, pour servir à la pompe de son triomphe. Que je sois donc à jamais captif de Jésus-Christ, qu'il me mène en triomphe, comme un des prisonniers qu'il a pris sur l'ennemi, et qu'il me tienne toujours engagé dans ses liens, afin que je puisse me glorifier, comme saint Paul, d'être captif de Jésus-Christ (3).

(1) Idem, serm. 13. in Cant. — (2) S. Bern., serm. 13. in Cant. — (3) Origenes, hom. 18. in Num.

HUITIÈME LEÇON.

Jésus-Christ s'est chargé de nos dettes, et a payé pour nous.

« N'oubliez point celui qui a bien voulu être votre caution, car il a donné sa vie pour vous. »
ECCLI., 29. 20.

I. CONSIDÉRATION.

Dieu est notre créancier, et nous sommes ses débiteurs. La première de nos dettes est le respect et l'honneur que nous lui devons à cause de sa souveraine excellence ; la seconde est l'obéissance que nous lui devons à cause du souverain domaine qu'il a sur nous ; la troisième est la reconnaissance que nous lui devons à cause de ses bienfaits, dont le nombre est infini ; la quatrième est la confiance et l'amour que nous lui devons à cause de sa paternelle bonté et de son amoureuse providence, qui prend un soin particulier de tout ce qui regarde notre salut ; la cinquième est la pénitence et la satisfaction que nous lui devons à cause de nos péchés, qui sont innombrables : car le péché est une dette qu'il faut payer à sa justice, et nous avons une obligation indispensable d'y satisfaire. Quand vous priez le Seigneur de vous remettre vos dettes, qu'entendez-vous par ces dettes, sinon le péché, dit saint Ambroise ? Vous ne seriez point tombé dans l'indigence, si vous n'aviez point pris d'argent à usure d'un étranger : c'est pourquoi l'on vous en impute la faute. Vous aviez un fonds avec lequel vous pouviez naître riche, ayant été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu ; mais vous avez perdu tout ce que vous

aviez, c'est-à-dire l'humilité : en pensant vous enrichir par l'orgueil, vous avez perdu tout votre bien. Vous avez été dépouillé tout nu comme Adam ; vous avez pris à usure l'argent d'un étranger, qui ne vous était point nécessaire. C'est pourquoi de libre que vous étiez en Jésus-Christ, vous êtes devenu débiteur du démon (1). Car celui-là est débiteur, qui prend de l'argent d'un homme qui prête à intérêt. Or, le péché vient du démon ; par conséquent c'est comme dans son patrimoine que l'impie prend ses richesses, parce que le péché est la monnaie du démon, comme les vertus sont les richesses de Jésus-Christ (2). Quand on dit que le péché vient du démon, que c'est son patrimoine, son revenu, ses richesses, et enfin qu'il est l'auteur de tous les crimes, ce n'est pas qu'il nous tente toutes les fois que nous péchons : notre concupiscence est plus à craindre toute seule que tous les démons, qui tirent d'elle leurs plus grandes forces ; et souvent elle se soulève d'elle-même contre la raison, sans que le malin esprit y contribue ; mais on rejette sur lui la cause de tous les péchés, parce qu'il est le premier pécheur, et le père du mensonge, qui a séduit Adam, et l'a fait tomber dans le péché avec toute sa postérité. De là vient que comme le Sauveur du monde appelle les pécheurs enfants du démon, parce qu'ils l'imitent dans leurs actions; de même on dit qu'ils sont ses débiteurs, parce qu'ils participent à sa malice, et qu'il acquiert par là un pouvoir de les tourmenter, comme l'exécuteur de la justice de Dieu, qui est le véritable créancier auquel nous devons tous les jours nous adresser, pour le prier de nous remettre nos dettes.

(1) S. Amb., l. 5. de sacr. c. 4. Eadem verba leguntur apud Aug. ser. 28, de verbis Domini.— (2) Idem S. Ambr., ep. 18.

II. CONSIDÉRATION.

Cette remise est un effet de sa miséricorde envers nous, parce que nous étions insolvables ; mais à l'égard de Jésus-Christ, c'est un effet de sa justice, parce qu'il a payé pour nous, comme le pleige du Nouveau Testament et la caution du genre humain. Vous étiez redevable, dit Cassiodore, à un rigoureux créancier, j'entends l'ange de Satan ; et ce cruel exacteur vous tenait engagé par votre propre cédule, comme par un lien dont vous ne pouviez vous défaire, parce que vous étiez insolvable. Le Fils de Dieu n'était point coupable de larcin ; mais parce que vous l'aviez commis, il a payé pour vous, et par un excès de bonté et une surabondance de grâce, il ne vous a point substitué un autre débiteur que lui-même, il a bien voulu donner son âme pour vous acquitter et pour essuyer vos dettes (1). Le Seigneur, qui s'est rendu notre caution, ne devait rien à personne. Il pouvait dire : *Le prince du monde est venu, et n'a rien trouvé en moi qui fût à lui.* Il ne devait donc rien, mais il payait pour tous, selon ces paroles qu'il a prononcées par son prophète : *Je payais ce que je n'avais pas dérobé* (2). L'ennemi tenait votre cédule; mais le Seigneur l'a attachée à la croix, et l'a effacée de son sang. Il vous a déchargé de vos dettes, et vous a rendu la liberté (3). O miséricorde gratuite! ô amour sincère et désintéressé! ô bonté inespérée! ô douceur surprenante? ô clémence invincible! que le roi de gloire ait bien voulu être crucifié pour le fils d'un très-vil esclave, ou plutôt pour un ver de terre.

(1) Cassiod., lib. de amicitiâ, c. de charitate. — (2) S. Aug., append. de diversis, serm. 6. — (3) S. Bern , serm. de quadrupl. debito.

III. CONSIDÉRATION.

Cet incomparable bienfait nous oblige à la reconnaissance, et ne nous permet pas d'oublier jamais la charité du Sauveur du monde, qui nous a délivrés, dit le Prophète-Roi, des usures et de l'iniquité. David, dit saint Ambroise, fait mention d'un grand et mémorable bénéfice que Dieu a conféré à nos pères, parce qu'il *les a délivrés des usures et de l'iniquité*. Ce mot d'*usure* est fort propre, parce qu'il y a des prisonniers pour dettes, et des prisonniers pour crimes. L'usure engage les débiteurs dans la servitude, aussi bien que dans le crime. Lors donc qu'il dit que Dieu les a délivrés des usures, c'est comme s'il disait qu'il les a délivrés du lien de la servitude, et qu'il leur a rendu la liberté (1).

Mais saint Ambroise, traitant du même sujet dans un autre lieu, remarque fort judicieusement que Jésus-Christ, en nous rendant la liberté, n'a fait que changer de créancier, et que nous sommes heureusement devenus ses débiteurs et ses esclaves, au lieu que nous étions auparavant esclaves du démon. Jésus est venu dans le monde, il a offert sa mort pour celle de tous les hommes, et il a répandu son sang pour le sang de tous les pécheurs. Nous avons donc seulement changé de créancier; mais nous n'avons pu entièrement l'éviter (2).

Il faut nécessairement que nous soyons esclaves de Jésus-Christ, si nous ne voulons nous rendre esclaves du démon. Par conséquent que chacun veille sur soi, de peur que s'il ne renonce entièrement au démon après la profession, ce funeste créancier ne trouve chez lui quelque chose qui lui appartienne, et qu'ainsi il ne recommence toujours à être son

(1) S. Amb., l. de Tobiâ, c. 4. — (2) S. Amb., ep. 18.

prisonnier, après que Jésus-Christ a daigné le délivrer par sa grâce (1).

Nous avons reconnu l'empire de Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme (2) ; nous avons renoncé à la tyrannie du démon ; nous avons signé au baptême la protestation publique de notre servitude, et le pacte que nous avons fait avec le Sauveur du monde : gardons-nous de nous rendre encore débiteurs de notre ancien créancier. Jésus-Christ, venant dans le monde, nous a trouvés engagés à cet usurier par le propre seing d'Adam ; nous avons contracté nous-mêmes de nouvelles dettes ; nous avons ensuite encouru la malédiction, la mort, et la damnation éternelle, et Jésus-Christ a effacé et déchiré tout cela avec les clous de la croix, non en quelque coin inconnu, mais au milieu du monde, aux yeux des anges et des hommes, et de nos ennemis mêmes. Puis donc que notre première cédule n'a plus de force, et que nos anciennes dettes sont éteintes, gardons-nous d'en créer de nouvelles. Ne nous engageons plus qu'à celui qui a donné sa vie pour la nôtre. Nous serons éternellement ses débiteurs, parce que l'éternité même ne suffira pas pour nous acquitter, et payer ce que nous lui devons. Ne différons donc plus à faire au moins ce que nous pouvons pour le contenter, et ne craignons point de nous engager dans son service; et d'y employer tous les moments du temps qui nous reste. C'est un aimable créancier à l'égard de ses débiteurs, qui traitent avec lui de bonne foi, et qui lui donnent fidèlement tout ce qu'il exige d'eux. O l'heureux commerce, dit saint Hildebert, dans lequel celui qui donne à usure ne peut être accusé de crime, ni celui qui la paie, n'en souffre point de dommage, et n'en est nullement grevé ! O l'heureux trafic, où le créancier n'est importun que pour faire du bien, et où il est plus dû au dé-

(1) S. August., orat. contr. Judæes. Pag. et Arr. c. 3. — (2) S. Chrysost., homil. ad Neophytos.

biteur qu'il ne doit (1) ! Mais à l'égard de ceux qui abusent des biens de Dieu pendant leur vie, et qui meurent sans lui satisfaire, c'est un rigoureux créancier, de qui ils ne doivent plus espérer de grâce. C'est un étrange créancier que notre Dieu, qui prête à grosse usure (je l'ose dire en sa présence), et qui l'exige avec beaucoup de rigueur. Nous devons sérieusement y penser, car enfin nous sommes ses débiteurs, et il est notre créancier ; je dis un rigoureux créancier, qui n'oublie rien, et qui ne pardonne rien (2). C'est pourquoi vous devez craindre de paraître au jugement avant d'avoir obtenu le pardon de vos crimes, si peut-être vous vous imaginez que la négligence avec laquelle vous ménagez votre salut demeurera impunie par l'oubli. Votre créancier a grande mémoire. Comprenez ce que je dis. C'est à votre dam que vous vous oubliez vous-même, si vous pensez qu'il oublie ce qui lui est dû. Il n'oublie rien, ni par la longueur du temps, ni par la multitude de ses occupations. Il se souvient également de ce qu'il prête aujourd'hui, et de ce qu'il prêta hier, parce que le jour présent et le jour passé sont à lui.

NEUVIÈME LEÇON.

Les douleurs de Jésus-Christ ont été perpétuelles.

> « Ma vie s'est écoulée dans la douleur, et mes années se sont passées dans les gémissements. » Ps. 30. 12.

On ne peut, sans une erreur manifeste, nier que le Fils de Dieu n'ait pris un corps passible, et qu'il n'ait effectivement

(1) S. Hildebertus, ep. 15. — (2) Ibid. 2.

souffert d'extrêmes douleurs. Le prophète Isaïe ne nous permet pas d'en douter. *Nous l'avons vu*, dit-il, *si défiguré, qu'à peine pouvons-nous le reconnaître; il nous a paru avili dans cet état, comme le dernier des hommes, comme un homme de douleurs qui a éprouvé toutes sortes d'infirmités* (1); mais il ne faut pas aussi nous jeter dans une autre extrémité, comme font ceux qui soutiennent qu'il a souffert les peines du purgatoire (c'est une illusion). Beaucoup moins doit-on écouter le blasphème de Calvin, qui a osé dire que Jésus-Christ avait enduré les peines de l'enfer, et le désespoir des damnés (c'est une horrible impiété). Il faut suivre les règles que nous donnent les saints Pères (2) pour mesurer la grandeur de ses douleurs; nous en connaîtrons l'excès par les circonstances qu'ils nous ont marquées.

I. CIRCONSTANCE.

Saint Bernard dit excellemment que toute la vie de Jésus-Christ a été une croix continuelle. « Nous n'appelons pas, dit-il, la passion de Notre-Seigneur le seul jour qu'il est mort, mais tout le cours de sa vie; car toute sa vie n'a été qu'une croix et un martyre. » Et dans un autre endroit : « Notre bon ami nous a tant aimés, que l'ardeur de sa charité lui a fait prendre les marques sanglantes de la passion, et livrer son âme à la mort de la croix; je ne dis pas à une mort courte et passagère, mais à une mort continuée depuis le point de sa naissance jusqu'au dernier soupir de sa vie (3); car comme nous avons déjà fait remarquer à votre charité, la croix du bon Jésus ne fut pas seulement une croix d'un jour; toute sa vie fut une croix et un martyre. »

1. Pour concevoir la pensée de ce saint docteur, considérez, en premier lieu, que le Fils de Dieu n'a pas eu toute la douleur *sensible, expérimentale,* soit intérieure ou exté-

(1) Is., 53. 3 — (2) Vide S. Thom., 3. p., q. a. 5 et D. Bonav. in 3 dist. 13, a. 1, q. 1 — (3) Tract. de Passione, c. 35.

rieure, qu'il ressentit à la mort. On ne peut rejeter ce sentiment sans témérité, puisqu'il est fondé sur le témoignage infaillible de l'Écriture sainte, qui assure que Notre-Seigneur commença à s'attrister et à craindre lorsqu'il fut dans le jardin des Oliviers. Il n'avait donc pas toujours auparavant ressenti les mêmes atteintes de la tristesse et de la peur dont il fut pour lors saisi (1).

2. Considérez, en second lieu, que toute la vie de Jésus-Christ ne fut qu'un enchaînement de diverses peines et de différentes croix qui survenaient les unes aux autres, et qui étaient si fréquentes que bien qu'il y eût quelque interruption, on peut dire néanmoins qu'elles étaient continuelles. Ce fut pour lui une croix que d'être enfermé neuf mois dans le sein de sa mère, où il souffrait par jugement et par élection toutes les incommodités que les enfants endurent en cet état par nécessité et par faiblesse naturelle. La pauvreté de l'étable fut une croix; la circoncision, une croix; son exil et sa demeure en Egypte, une croix; sa vie cachée, une croix; sa retraite dans le désert et son jeûne de quarante jours, une croix; les persécutions, une croix; les mépris et les calomnies, une croix; les longues veilles, une croix; la fatigue des voyages, une croix; la disette, la faim, la soif et les travaux de la prédication; une croix. Oh! que de croix avant la croix du Calvaire! Nous fuyons partout la croix, et Jésus-Christ la cherche partout pour notre amour.

3. Pesez, en troisième lieu, que Jésus-Christ, dès le premier instant de l'incarnation, choisit volontairement un état de privation perpétuelle, durant toute sa vie, de trois sortes de biens considérables. La première regarde la béatitude de son corps; la seconde, l'exaltation de son nom; la troisième, la jouissance de tous les biens naturels et de tous les avan-

(1) Gerson, epist. de susceptione humanitatis Christi. Idem sentit Gabriel Biel., serm. post cœnam de Passione.

tages qui étaient dus à sa dignité royale; car enfin tout ce qu'il y a de délices, de richesses, de gloire, de majesté, de puissance, de bonheur dans la fortune des rois, lui était légitimement dû, et il en pouvait jouir s'il eût voulu. Ce dépouillement est une grande croix, surtout si l'on considère combien il est fâcheux à un grand prince de se voir tout à coup dépouillé de ses états, chassé de son trône, banni de son royaume, et réduit à la dernière ignominie. Nous admirons le courage de saint Alexis qui vécut si longtemps dans la maison de son père comme un étranger pauvre et mendiant, sans se faire connaître qu'après sa mort, nonobstant tous les mauvais traitements qu'il recevait de ses valets. Cependant ce n'est qu'un léger crayon de ce prodigieux anéantissement de Jésus-Christ, qui a vécu trente-trois ans dans le monde sans être reconnu des siens, exposé au mépris et à la bizarrerie des hommes qui le traitaient comme un esclave.

4. Enfin, considérez que le Fils de Dieu, dès le premier moment de sa vie, conçut au fond de son cœur une douleur intérieure plus grande qu'on ne peut se l'imaginer, douleur continuelle qu'il porta sans interruption jusqu'au dernier instant de sa vie. C'est le sentiment de plusieurs célèbres docteurs, dont l'autorité est de grand poids dans la théologie scolastique et positive.

« Ce qui doit nous exciter à une véritable tristesse, dit Albert-le-Grand, c'est le très-saint exemple de la vie de Jésus-Christ, dont l'âme fut triste depuis le commencement de sa vie jusqu'à la mort (1). »

Ubertin, l'un des plus habiles théologiens du treizième siècle, explique sa pensée en des termes considérables : « Jésus-Christ, dit-il, ayant pris la croix dans le sein de sa mère, l'ayant portée continuellement dans le cœur, et l'ayant

(1) Albertus Magnus in paradiso animæ, c. 24.

formée et exprimée sur son corps par plusieurs austérités, ne dit jamais : tout est consommé, jusqu'à ce qu'ayant versé tout son sang, il laissa son corps déchiré et sans vie sur la croix, où il avait été attaché avec de grandes douleurs (1). »

Le cardinal Bellarmin expliquant ces paroles du Prophète-Roi : *Je suis pauvre et dans les travaux depuis ma jeunesse;* s'en sert avec avantage pour appuyer cette vérité. « De peur, dit-il, que les hommes ne crussent que la passion de Jésus-Christ n'avait été que de trois heures, ou d'un jour, le Saint-Esprit nous révèle que Jésus-Christ n'a jamais été sans souffrance durant les jours de sa chair, car outre le calice de sa mort très-amère, qu'il avait devant les yeux, il fut tout le temps sa vie dans les travaux et dans les afflictions (2). »

Le cardinal de Lugo fonde ce même sentiment sur un autre verset du Psaume trente-septième : *Je suis préparé aux châtiments, et ma douleur est toujours présente devant mes yeux.* Sur quoi cet exellent théologien dit que saint Chrysostôme, saint Augustin, saint Jérôme et saint Grégoire appliquent ces paroles à Jésus-Christ, et conclut de là que Jésus-Christ, selon la doctrine de l'Écriture et des Pères, n'a pas seulement souffert durant le temps de sa passion, mais encore durant tout le cours de sa vie, et qu'il n'a jamais été sans tristesse et sans douleur, parce, dit-il, qu'il avait toujours devant les yeux les péchés des hommes et les tourments de sa passion, sans parler de cette abondante moisson de souffrances et de douleurs qu'il endura toute sa vie (3).

La principale raison que les théologiens apportent, est prise de la présence continuelle de trois objets très-funestes,

(1) Ubertinus de Casali, in Annal. Minorum, autore Uvadingo, tom. 2 ad ann. 1299. — (2) Bellarm. in Ps. 87. — (3) Joan. de Lugo. Card. Card. de Incarnat. disput. 22. num. 23. — Idem. sentit Lorinus in eumdem Psal. 37. — Cornel. à Lapide, in c. 53 Isaiæ, ad illa verba : Virum dolorum, etc.

dont il avait toujours l'image devant les yeux (1). Le premier est celui de tous les péchés du monde, qui était, dit Lessius, un abîme de malice, dont il portait tous les flots, et comme il en connaissait l'énormité, et qu'il ressentait vivement l'injure qui était faite à son père, la douleur qu'il en concevait était si excessive, qu'elle lui eut mille fois arraché la vie, si elle eût également agi sur le corps et sur l'esprit (2). Car, dit ce théologien, la douleur est d'autant plus grande, que le mal qui en est l'objet est plus considérable et qu'on en a plus de connaissance. Or, le nombre de tous les péchés du monde est épouvantable, et d'ailleurs le Fils de Dieu en avait une très-claire et parfaite connaissance, jointe à l'amour souverain qu'il portait à son Père, dont la plus légère offense lui était une plaie mortelle. Jugez qu'elle pouvait être sa douleur : sans doute elle surpassait tout ce qu'un homme mortel peut souffrir. Et néanmoins elle était continuelle, sans aucune intermission depuis le commencement de sa vie jusqu'à la mort, quoiqu'elle ne fit pas toujours une égale impression sur le corps, mais quelquefois moins, et d'autres fois avec plus de force, comme dans sa dernière agonie, où elle se déborda avec tant d'impétuosité, qu'il en sua le sang. Le second est celui des peines, soit temporelles ou éternelles, que le péché attire sur tous les pécheurs (3) : objet effroyable, si l'on considère la multitude des réprouvés qui tombent dans les enfers, et l'éternité de leur misère (4).

Le troisième est celui de la mort et de la croix, qu'il ne perdait jamais de vue. Cette vue, dit un célèbre interprète, était à son égard *un lent martyre, qui ne paraissait pas aux yeux des hommes;* et l'on peut dire que si ses mains et ses pieds furent cloués à la croix l'espace de trois heures, son cœur y fut attaché l'espace de trente-trois ans; et que s'il porta

(1) Menochius in Ps. 87. Lessius, l. 12. de perfect. divinis, c. 17. n. 133. — (2) Lessius, loco citato. — (3) Ibid. — Lessius, l. 12. de perfec. divinis, c. 17. — (4) Menochius, in Ps. 87.

la croix sur son corps le dernier jour de sa vie, il n'en passa pas un seul, sans la porter dans son âme, et sans souffrir les assauts d'une tristesse mortelle, qui ne le quittait jamais(1).

« Donc, ô âme chrétienne, de ce continuel portement de » la croix, apprenez que votre maître n'a pas eu en toute sa » vie une heure de repos, mais qu'il a incessamment travaillé » jour et nuit à votre salut. Après cela pouvez-vous retenir » vos pleurs, considérant le temps que vous avez perdu dans » des entretiens inutiles et dans le jeu, sans penser à votre » salut, pour ne rien dire de tant de péchés honteux, qui ne » vous sont que trop connus, et que Dieu connaît encore » mieux (2) ? »

DIXIÈME LEÇON.

Les douleurs de Jésus-Christ ont été universelles.

« Votre fureur s'est appesantie sur moi, et vous avez fait fondre sur moi tous les flots de votre colère.

PSAL. 87. 8.

II. CIRCONSTANCE.

Quand nous disons que les douleurs du Fils de Dieu ont été universelles, nous ne voulons pas donner à entendre, remarque saint Thomas, qu'il ait enduré toutes les peines et toutes les douleurs qu'on peut s'imaginer. On sait qu'il n'a pas été exposé aux bêtes farouches, comme saint Ignace, martyr; ni couché sur un gril ardent, comme saint

(1) Corderius, in eumdem Psalmum. — (2) Ità Bellarminus de gemitu Columbæ, l. 2. c 3.

Laurent ; ni plongé dans l'huile bouillante, comme saint Jean. Il n'a pas même voulu éprouver aucune des maladies ordinaires auxquelles le corps humain est sujet : il n'a pas jugé que cela fût convenable à la dignité de sa personne. Il faut donc voir en quel sens le Prophète-Roi lui fait dire ces paroles : *Vous avez fait fondre sur moi tous les flots de votre colère* (1); mes douleurs ont été universelles; j'ai souffert toutes sortes de peines et de tourments.

Premièrement, ses douleurs ont été universelles, non qu'il ait souffert, comme nous venons de le dire, tous les tourments des martyrs et toutes les peines des criminels, mais parce que ce qu'il a souffert, égale et surpasse même tout ce que les plus misérables ont jamais enduré (2), comme dit saint Bonaventure.

2. Ses douleurs ont été universelles, parce qu'il a souffert en toutes les parties de son corps. Son chef a été couronné d'épines; son visage, couvert de crachats; ses joues, meurtries de soufflets et de coups de poing ; ses cheveux et sa barbe, arrachés; ses mains et ses pieds, percés de clous; ses bras, étendus et liés avec violence; ses os, déboîtés; ses épaules, chargées du pesant fardeau de la croix. Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a rien dans lui qui ne soit couvert de plaies.

3. Elles ont été universelles, parce qu'il a souffert dans tous ses sens et dans toutes les puissances de son âme. Il a souffert, voyant le pitoyable état de sa mère et de ses amis, l'orgueil et l'insolence des scribes et des pharisiens, qui se moquaient de lui; la foule du peuple, qui était accourue à ce spectacle; la nudité de son corps, et le sang qui découlait de toutes parts. Il a souffert, entendant les cris furieux et les blasphèmes horribles de ses ennemis, leurs accusations injustes, leurs calomnies, leurs railleries, leurs brocards, et

(1) Ps. 87. 8. — (2) S. Bonavent., in 3. dist. c. 6. a. 1. q. 2.

surtout ce cri funeste et sanglant de la populace : *Qu'il meure, qu'il meure; crucifiez-le, crucifiez-le. Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants* (1). Il a souffert, en goûtant l'amertume du fiel et du vinaigre, et brûlant d'une soif ardente, causée par l'excès de ses douleurs, et par la perte totale de son sang. Il a souffert en son odorat par la puanteur du Calvaire; au toucher, par la violence des clous, des fouets, des cordes, des épines et de la croix; en son imagination, par la triste image de toutes les choses les plus effroyables de la nature; en son appétit sensitif, par la répugnance qu'il avait aux souffrances et à la mort; en son appétit irascible, par la crainte des tourments; en sa volonté, par l'horreur du péché, et des suites malheureuses qu'il traîne après lui; en son entendement, par la vue et par la pénétration de tous ces tristes objets, se servant même de la lumière de sa gloire pour combattre contre lui-même, et augmenter ses tourments, selon cette maxime de l'Écriture : *Celui qui croît en connaissances, augmente son travail et sa douleur* (2).

4. De plus, ses douleurs ont été universelles, parce qu'il a souffert en tous ses biens : dans ses amis, dont la présence lui était un sujet de peine bien sensible; dans ses disciples, qui l'avaient abandonné; dans son honneur, qui fut comme anéanti par l'infamie de sa mort; dans sa liberté, qui fut opprimée par des valets et par des esclaves; dans sa dignité royale, qui fut flétrie et déshonorée par les soldats de Pilate et d'Hérode; dans sa divinité, qui fut méconnue de tous, et comme éclipsée sur la croix.

5 Davantage, ses douleurs ont été universelles, parce que l'amour qu'il portait à tous les hommes, lui attira par compassion toutes leurs misères même temporelles, qu'il fit passer par son cœur, en les considérant toutes distinctement,

(1) Matth., 27. 25. — (2) Eccli. 1. 18.

et en goûtant l'amertume, afin de les adoucir à notre égard, et nous mériter les grâces nécessaires pour les supporter. *Oui, véritablement, il a porté toutes nos langueurs; il a ressenti toutes nos douleurs; il a pris une si grande part à nos misères, qu'il nous a paru comme un lépreux* (1). *J'ai été,* dit-il, *affligé des douleurs de la mort; les maux de l'enfer m'ont attaqué, et ont rempli mon âme de tristesse et de frayeur; j'ai trouvé l'affliction et la douleur;* je m'y suis plongé, j'y suis demeuré, je n'en suis point sorti ; *l'enfer a été mon séjour ordinaire.* Il prend l'enfer pour les misères de la vie présente, dit Innocent III (2), parce que, comme Satan fut chassé du ciel et précipité dans les enfers, de même l'homme fut chassé du paradis, et eut pour son exil la terre que nous habitons, qui est devenue comme un enfer depuis le péché (3). C'est pourquoi il ne faut plus demander d'où vient que nous sommes accablés de tant de misères dans le siècle, vu que nous y sommes comme dans un enfer, dit un célèbre interprète. C'est donc en ce sens que Jésus-Christ dit que les maux les plus redoutables de l'enfer sont venus le trouver, c'est-à-dire que toutes les misères des hommes se sont présentées devant lui, et l'ont rempli de compassion et de douleur. Je sais bien que saint Bernardin a cru que le Fils de Dieu avait autant enduré de peines intérieures pour les réprouvés, que chacun d'eux en particulier doit souffrir de tourments dans l'éternité (4). Mais il y a de l'exagération dans ces paroles, si ce n'est qu'il veuille simplement dire que Jésus-Christ étant le Sauveur de tous les hommes, et même des réprouvés, il a ressenti la perte de chacun d'eux en particulier comme d'un de ses membres, et a conçu une excessive douleur de son malheur éternel. Quoi qu'il en soit, il est

(1) Isa., 53. 4. — (2) Ps. 114. 3. — Job., 17. 13. — Innoc. 3, in Ps. — (3) Paulus à Palacio, in c. 1. Matth. Job. 17. — (4) B. Bernardinus Senensis, tom. 2. serm 49. 4. c. 1.

toujours vrai que les douleurs de Jésus-Christ ont été universelles, en tant qu'il a ressenti, par un mouvement de compassion digne de son amour, toutes les misères, soit temporelles, soit éternelles des hommes; et ce qui est si considérable, il les a ressenties plus vivement que ses propres peines ; si bien que chacun de nous peut s'appliquer ce que dit saint Ambroise : Seigneur, ce sont mes plaies qui vous attristent, et non pas les vôtres (1). Nous pouvons dire avec vérité ce que saint Bernard fait dire à la bienheureuse Vierge dans ses lamentations : Mes douleurs lui étaient plus sensibles que les siennes propres (2). C'est ce qu'elle dit elle-même un jour à sainte Brigitte avec une tendresse incroyable. « Mon Fils m'ayant aperçue au pied de la croix » avec ses amis, leva les yeux au ciel, et adressa ces plaintes » à son Père : Mon Père, pourquoi m'avez-vous délaissé? » parole que je ne pus jamais oublier, jusques à mon entrée » dans le ciel, parce qu'il l'avait proférée plutôt par la » compassion qu'il avait pour moi, que pour lui-même. »

6. Que si nos misères lui causèrent tant de regret et de douleur, que doit-on penser de nos crimes, et de l'injure qu'ils font à Dieu? Certes on peut dire que toutes les douleurs que les Juifs lui firent en le crucifiant, ne touchaient que la surface de son cœur, et ne faisaient que l'effleurer ; mais nos péchés entraient au dedans, et le perçaient jusqu'au fond (3). Saint Bonaventure en donne deux marques évidentes : l'une, qu'il aima mieux souffrir la séparation de son corps et de son âme, que de nous voir séparés de Dieu ; la seconde, qu'il pleura très-amèrement nos péchés, mais que toutes les douleurs de son corps ne lui tirèrent pas une larme (4). Saint Thomas ajoute que la douleur qu'il conçut de nos offenses excède toute la douleur de quelque pénitent

(1) S. Amb. in Lucam. — (2) S. Bern. — (3) Hugo Cardinalis in hæc verba Genes. 6. 6. — (4) Vide S. Bonav. in 3. dist. 1. 2. q. 3.

que ce soit, qui ait jamais été contrit de ses crimes (1). Car outre qu'il avait plus de lumière pour connaître l'énormité du péché, et plus d'amour pour ressentir l'injure qu'il fait à Dieu, il ne pleurait pas seulement le péché d'un particulier, mais de tous les hommes ensemble. Il ne les pleurait pas successivement l'un après l'autre : il les avait tous présents à chaque moment de sa vie, et leur donnait à chacun un regard, une attention, une application particulière (2); et c'est pour cette raison que nous pouvons lui dire : *Votre contrition est un abîme sans fond; qui pourra vous consoler* (3)? C'est par la même raison qu'il peut dire que ses douleurs sont universelles, et que tous les flots de la colère de Dieu sont venus fondre sur lui (4).

Mon très-doux Jésus, puisque mes péchés vous ont causé tant de tristesse, n'est-il pas juste que je les pleure moi-même, et que ce soit le plus grand de tous mes déplaisirs, de vous avoir déplu? Fallait-il que vous fussiez homme de douleurs, parce que j'étais homme de désordre et de péché? fallait-il que vos douleurs fussent générales et universelles, parce que je m'étais engagé généralement en toutes sortes de vices? Ah! Seigneur, si mes déréglements vous ont rempli d'amertume et de tristesse, faites, par votre grâce, que ma pénitence vous satisfasse, et que le péché n'ait plus de charmes pour m'attirer, puisqu'il n'a que des traits empoisonnés pour vous blesser.

(1) S. Thom. 3. p. q. 46. 6. ad. — (2) Vide Suarem, tom. 2. in 3. p disp 33. sect. 2 — Sanct. Bernardinus, 1. 2. serm. 56. 1. c. et a. 2. c. 3. — (3) Jer., 2. 13. — (4) Ps. 87. 8.

ONZIÈME LEÇON.

Les douleurs de Jésus-Christ ont été toutes pures, et sans mélange de consolation, depuis son agonie jusqu'à sa mort.

« J'ai attendu que quelqu'un prît part à ma douleur, et personne ne l'a fait : j'ai cherché quelqu'un qui me consolât, et je n'en ai point trouvé. »
Ps. 68. 21.

III. CIRCONSTANCE.

Il est rare de trouver un homme si misérable dans le monde, qu'il soit privé de toute consolation, soit intérieure ou extérieure. Comme il n'y a que le ciel, où les joies soient toutes pures et sans mélange de douleur, aussi il n'y a que l'enfer où les douleurs et les tourments soient sans consolation. Néanmoins le Fils de Dieu a voulu exercer cette rigueur contre lui-même durant tout le cours de sa passion, et se mettre en état *où, à tout moment, il souffrait*, dit un célèbre interprète, *la même douleur que ceux qui expirent,* sans tirer aucune consolation ni de Dieu, ni des créatures, ni de lui-même (1).

1. Il s'adressa à son père dès le commencement de sa passion, pour lui demander quelque soulagement dans l'extrémité de la douleur dont son âme était accablée : mais il en fut éconduit, et la sévérité avec laquelle il fut traité, lui arracha ce cri pitoyable un peu avant sa mort : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé?* Dieu, qui est *le*

(1) Paulus à Palacio, in c. 27. Matth.

Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, comme dit saint Paul, a coutume de mêler quelque douceur parmi les plus grandes misères de la vie. Il en use ainsi, dit saint Chrysostôme (1), envers tous les saints, qu'il ne laisse jamais dans des afflictions ni dans des prospérités continuelles; mais il mêle la vie des justes de joie et de tristesse, de biens et de maux, avec une admirable variété. Il n'y a que le Saint des saints qui est traité avec la dernière rigueur, soit parce qu'il est le chef des martyrs, qui doit souffrir plus que tous les autres; soit parce qu'il est le garant de tous les pécheurs, qui ne méritent aucune grâce; soit parce qu'il est le modèle des affligés, qui n'ont plus lieu de se plaindre que Dieu les délaisse, puisqu'il abandonne son propre fils pour leur faire miséricorde.

2. Je sais qu'il envoya un ange du ciel pour le fortifier, mais non pas pour le consoler (2). « Il fut fortifié, dit le » vénérable Bède, d'une manière qui redoubla sa douleur, » bien loin de la diminuer; les grands fruits de sa passion » lui donnèrent de la force, mais il ne lui ôtèrent pas l'a- » mertume de la douleur. » Moïse, avant de mourir, reçut commandement de monter sur une haute montagne, d'où il vit les campagnes fertiles de la Palestine; mais il lui fut dit en même temps, qu'il n'y entrerait pas : *Vous l'avez vue, mais vous n'y mettrez pas le pied* (3). Cette vue était affligeante; au lieu de le consoler, elle le comblait de douleur et de regret. Ainsi le Fils de Dieu étant allé avant sa mort sur la montagne des Oliviers, l'ange du ciel, qui lui apparut pour le fortifier, lui représenta les grands biens qu'il devait recueillir de sa passion, le salut des pécheurs, la béatitude des saints, la gloire de son Père éternel, et l'honneur qui lui serait rendu dans toutes les nations de la terre; mais il ne

(1) S. Chrysost. hom. 8. in Matth. — (2) Luc. 22. 43. — (3) Deut. 34. 4.

lui en donna que la vue : ses yeux étaient ouverts, mais son cœur était fermé à la joie ; il reçut les admirations, les louanges, les adorations de l'ange, dit saint Epiphane, mais il n'en reçut aucune consolation (1). Il demeura auprès de la fontaine, sans pouvoir étancher sa soif; et cette privation lui fut si sensible, qu'elle le fit tomber dans l'agonie (2).

3. Si les anges ne lui apportèrent aucun soulagement, les hommes étaient encore moins capables de donner quelque lénitif à sa douleur. Il découvrit sa tristesse à ses plus familiers disciples; mais il ne lui causèrent que de l'ennui, les trouvant par trois fois endormis, quoiqu'il les eût avertis de prier et de veiller avec lui. Les plus fervents d'entre eux perdirent cœur à la vûe du danger, et il se trouva seul entre les mains de ses ennemis, sans que personne se mît en peine de le secourir. De là viennent ces plaintes qu'il fait par son Prophète : *L'affliction est près de tomber sur moi, et il n'y a personne qui me secoure* (3). *Je suis devenu comme un inconnu à ses frères, comme un étranger aux enfants de sa mère. J'ai attendu que quelqu'un prît part à ma douleur, et personne ne l'a fait; j'ai cherché des consolateurs, et je n'en ai point trouvé* (4). *Je regardais à ma droite, si je verrais quelqu'un; mais il n'y avait personne qui me connût. Je ne pouvais plus m'enfuir, et personne ne se mettait en peine de sauver mon âme* (5).

4. Vous me direz qu'il n'avait besoin de personne, et qu'il pouvait se passer aisément de tout le monde, puisqu'il avait la source de toutes les consolations dans lui-même. Il est vrai, il avait moyen de se consoler en cent différentes manières, mais il les rejeta toutes, et sa consolation fut d'autant plus sensible et violente, qu'il se refusa à lui-même tous les soulagements qu'il pouvait raisonnablement accorder à son

(1) S. Epiph. in Anchorat. — (2) Luc. 22. 43. — (3) Ps. 21. 12. — (4) Psal. 68. 21. — (5) Ps. 141. 5.

âme affligée et attristée jusqu'à la mort. Il pouvait se consoler par la considération de son innocence, vu qu'*il n'y a rien de plus glorieux,* dit l'Apôtre, *que le témoignage d'une bonne conscience* (1). Il pouvait se prévaloir, comme les sages, de la force de son esprit pour réprimer les assauts de la tristesse, par de puissantes raisons, capables d'adoucir l'aigreur de son mal. Il pouvait appeler au secours de la nature toutes les vertus morales surnaturelles et divines dont son âme était ornée, et surtout la charité, qui rend les choses les plus difficiles aisées, et les plus fâcheuses agréables. Il pouvait faire découler de la partie supérieure de son âme un torrent de consolations sensibles sur la partie inférieure, pour y noyer toutes ses douleurs Il pouvait user de sa toute-puissance pour lier les mains des bourreaux et ôter l'activité aux instruments de leur cruauté. Mais bien loin de s'exempter des souffrances, ou d'en modérer la rigueur par des moyens si faciles, il s'en servit pour les accroître.

5. Il employa son courage, non pour repousser la douleur, mais pour la porter avec plus de patience. Il usa de son pouvoir infini, pour éprouver des tourments qu'il n'eût pu autrement endurer sans mourir. Il s'arma des vertus, pour combattre plus longtemps et avec plus de force contre la violence de ses douleurs et la fureur des bourreaux. Son innocence ne lui servit que pour augmenter l'indignité de son supplice; et les lumières de son esprit, quoique éclairé des rayons de la vision béatifique, ne firent que lui montrer plus clairement et lui appliquer avec plus de vigueur les tristes objets de son martyre. Saint Ambroise semble passer plus avant, car il assure que Jésus-Christ se sépara de la joie de la divinité, pour prendre plus de part à nos douleurs; ce qui a donné sujet à quelques théologiens de dire que bien que la joie béatifique soit un effet de la claire vue de Dieu, aussi

(1) Cor., 1. 12.

nécessaire que la chaleur l'est du feu et la lumière du soleil, néanmoins, par un insigne miracle, il s'en priva volontairement, sinon durant tout le cours de sa vie, au moins durant sa passion, pour témoigner l'excès de son amour, et le désir insatiable qu'il avait de souffrir pour le salut de tous les hommes. Voici les paroles de saint Ambroise : « Jésus eût » moins fait pour moi, s'il n'eût pris mes passions. Lui donc » qui n'avait aucun sujet de tristesse à son égard, s'attrista à » mon occasion; et éloignant de lui la joie de la divinité, » qui est éternelle, il ressentit l'ennui de mon infirmité. Car » il prit ma tristesse, pour me faire part de sa joie; et il » descendit jusqu'aux douleurs de la mort, en mar- » chant sur nos pas, afin de nous ramener à la vie, en » suivant ses traces et ses vestiges (1). » Salméron, s'appuyant sur ce texte, dit que, selon l'opinion de saint Ambroise, et de quelques autres docteurs qui l'ont suivi en ce point, « Jésus-Christ se priva de la consolation qui naît de » la claire vue de Dieu, afin de satisfaire plus pleinement » pour le péché, et détruire la joie que nous y prenons, par » une tristesse convenable, et cela, dit il, *jusqu'à la mort.* » Car après la résurrection, il dit : *Vous m'avez montré le* » *chemin de la vie. Vous me remplirez de joie par la vue* » *de votre visage. La source des délices éternelles est en* » *votre droite* (2). » Melchior Canus entre tout-à-fait dans ce sentiment (3). Maldonat ne le désapprouve pas; mais plusieurs autres théologiens le rejettent, et quelques-uns même le condamnent de témérité et d'erreur (4).

La difficulté est de savoir comment le Fils de Dieu, ayant dès le premier moment de sa conception joui de la claire

(1) S Ambr., l. 10. in Lucam, c. 22. tom. 5. — (2) Salmeron. tom 10 tract. 11. Psal. 15 11. — (3) Canus, de locis theol. l 12. c. 14. Suarez in 3 p tom. 1. disp. 38. sect. 4. Henricus, quodlib. 8. q. 7. — (4) Maldonatus citatus à Barradio, tom. 4. l. 6. c. 9. in hæc verba : Tristis est anima mea.

vue de Dieu, et de la joie béatifique qui en résulte, il a pu accorder avec cette souveraine joie, une souveraine tristesse, et être l'homme de douleurs et bienheureux tout à la fois.

Nous parlerons de ce prodige dans l'entretien suivant.

Contentons-nous ici de dire qu'il n'y avait que l'amour de Jésus qui fût capable de faire cet assemblage de deux contraires dans un même sujet, et de nous tracer cet admirable modèle de l'état où devrait être un parfait chrétien : état de pure souffrance dans la partie inférieure, et de jouissance dans la pointe de l'âme. O quel bonheur! ô quelle faveur du ciel! de porter un esprit glorifié, pour ainsi dire, dans un corps crucifié! O mon Sauveur, accordez-moi cette grâce, que toute ma consolation soit de n'en avoir point sur la terre : que je trouve mes délices dans la croix, et la croix dans toutes les délices du monde; et que je ne m'estime jamais plus heureux que lorsque je serai véritablement *un homme de douleurs.*

DOUZIÈME LEÇON.

Les douleurs de Jésus-Christ ont été miraculeuses.

« Vous me tourmentez d'une manière étrange et extraordinaire, vous suscitez vos témoins contre moi, vous multipliez les effets de votre colère, les douleurs m'attaquent cruellement.

JOB. 10. 16. 17.

IV. CIRCONSTANCE.

Le Prophète-Roi, invoquant le secours divin dans ses afflictions, dit que plusieurs le regardent comme un prodige,

mais que Dieu est son ferme appui (1). Quand nous jetons les yeux sur les plaies de Jésus-Christ crucifié, nous pouvons dire, avec plus de sujet, que c'est un prodige de souffrances, puisqu'en effet l'extrémité de ses douleurs surpasse toutes les forces de la nature. Chose étrange ! les hommes font naturellement tous leurs efforts pour ne point souffrir; et le Fils de Dieu, au contraire, emploie sa puissance miraculeuse, comme nous allons voir, pour se mettre en état d'endurer de plus grands tourments.

Premièrement, ce fut sans contredit un grand miracle, d'avoir uni une chair passible et mortelle avec une âme bienheureuse, qui brillait comme un soleil des lumières de la gloire, sans qu'il en rejaillît un seul rayon sur son corps. On ne peut douter qu'il n'eût une béatitude consommée quant à l'âme, dès le premier moment de sa conception. Ce privilége, qui le distingue de tout le reste des hommes, comme dit saint Augustin, était dû à l'union hypostatique, qui est indissoluble (2). *Heureux l'homme que vous avez choisi, et que vous avez pris à vous* (3) ! dit le Prophète-Roi, insinuant par là que son âme fut élevée à la béatitude aussitôt qu'à l'union personnelle avec le Verbe, et qu'il reçut, dit Richard de Saint-Victor, au moment de sa conception, ce que nous attendons au jour de notre consommation (4). Or, la béatitude de l'âme se répand nécessairement sur le corps, qui lui est uni; et l'on ne peut empêcher cette communication que par miracle. Le Fils de Dieu l'ayant donc empêchée durant les jours de sa chair, ayant été toute sa vie compréhenseur et voyageur tout ensemble : compréhenseur selon l'âme, et voyageur selon le corps, sa vie ne fut-elle pas un miracle perpétuel de souffrance, puisqu'il porta cette privation pen-

(1) Psal. 70. 7. — (2) Sanctus Augustinus, lib 4. de consensu Evangelist. c. ultimo. Idem sentit lib 83. quæst. q. 65. et Ps. in 64. 5. — (3) Ps. 64. 5. — (4) Rich. à S. Vict. l. 2. de Emmanuele, c. 22.

dant les trente-trois années de sa conversation parmi les hommes ?

Secondement, ce fut un grand miracle d'avoir uni dans son âme une souveraine joie avec une souveraine douleur. Deux contraires ne peuvent pas être naturellement dans un même sujet au souverain degré ; cependant le Fils de Dieu trouva le moyen de les joindre en sa personne par une merveille inouïe, pour faire d'un Homme-Dieu un homme de douleurs. C'est ainsi que saint Jean le vit dans son exil de Pathmos ; et cet apôtre assure qu'il en fut si surpris, qu'il tomba comme mort au moment qu'il l'aperçut. Son visage était aussi brillant que le soleil dans sa plus vive lumière, et ses pieds, semblables à l'airain le plus pur et le plus luisant, étaient aussi ardents que s'ils eussent été dans une fournaise (1). Il ne pouvait mieux nous représenter l'état miraculeux de la très-sainte âme de Jésus-Christ, dont la partie supérieure et inférieure étaient comme le visage et les pieds, la plus haute et la plus basse partie du corps. La partie supérieure était couronnée, comme un soleil, de la lumière de gloire (2) ; la partie inférieure était pénétrée de douleur, comme l'airain du feu d'une fournaise ardente, où il se raffine. L'une était comme la plus haute région de l'air où la sérénité et la tranquillité règnent en tout temps, et ne sont jamais troublées ; l'autre était comme la moyenne région, qui est le théâtre des vents, des orages et des tempêtes. L'une et l'autre étaient comme le globe de la lune, qui n'est jamais plus lumineuse du côté du ciel, que lorsqu'elle s'éclipse et devient ténébreuse du côté de la terre.

Troisièmement, ce fut encore un grand miracle, non-seulement de suspendre l'effusion de la lumière de gloire sur la partie inférieure, qui devait y prendre part, et jouir des délices de la béatitude autant qu'elle en était capable, mais

(1) Apoc. 1. 15, 16, 17. — (2) Math. 13. 43. – Jud. 5. 1.

aussi de faire servir cette lumière béatifique, qui est la source de toutes les délices célestes, pour affliger le cœur de Jésus, et augmenter ses douleurs. Car, dit saint Laurent-Justinien, il jouissait en même temps de la claire vue de Dieu, et souffrait les élans d'une douleur intolérable ; si bien que toute la gloire qu'il tirait de la jouissance de Dieu, ne servait qu'à le combattre en augmentant sa peine et en redoublant ses tourments (1). Elle produisit en lui un effet tout contraire à celui qu'elle produit dans les âmes bienheureuses. Les saints, en voyant Dieu, essuient toutes leurs larmes; ils voient dans le Verbe toutes les misères du monde, et ne s'en affligent pas, parce que la lumière de gloire efface leur tristesse, et la change en un plaisir ineffable; mais au regard du Fils de Dieu elle a une action toute contraire. Elle lui montre toutes les beautés du ciel dans le miroir de la Divinité, sans qu'il en tire aucune consolation sensible : la perte qu'en font les pécheurs, et la colère de Dieu qu'ils attirent sur eux par la grandeur de leurs crimes, effacent toute sa joie et remplissent ses sens d'amertume et de douleur : douleur si excessive que c'est un nouveau prodige qu'il puisse la souffrir sans mourir.

Quatrièmement. *Mon âme,* dit-il lui-même, *est triste jusqu'à la mort;* comme s'il voulait dire : Je suis si triste, que si je ne soutenais la faiblesse de mon corps par un secours surnaturel, il ne pourrait éviter la mort, ni résister à la violence de la douleur. De vrai, s'il s'est trouvé des enfants qui sont morts de douleur sur le tombeau de leur mère, comment est-ce que le Fils de Dieu pouvait vivre sans miracle, étant continuellement pressé d'une douleur plus forte, plus excessive, que tout ce que les hommes les plus affligés ont jamais souffert en mourant. On pourrait ici nommer plusieurs fameux pénitents, qui sont morts de regret d'avoir offensé

(1) S. Laurent. Justin. de Agone Christi, c. 9.

Dieu; et néanmoins leur contrition n'égalera jamais la douleur que nos péchés ont causée à Jésus-Christ, quand on ramasserait ensemble tous les regrets, toutes les larmes et toute la tristesse que la pénitence a produits dans le cœur des plus grands saints. Comment est-ce donc qu'il eût pu soutenir le poids d'un fardeau aussi pesant qu'était celui de tous les péchés du monde sans succomber à la mort, s'il n'eût donné des forces extraordinaires à son cœur affligé pour la combattre?

Cinquièmement. Certes les Pères nous assurent que les peines intérieures de Jésus-Christ furent incomparablement plus grandes et de plus longue durée que ses douleurs extérieures, et néanmoins saint Laurent-Justinien, que nous avons déjà allégué, dit formellement « que c'était une chose » surnaturelle, qu'un homme pût vivre parmi tant de douleurs du corps; qu'il fallait qu'il se donnât lui-même la vie, » pour se rendre capable de souffrir tant de sortes de tourments; et qu'il était impossible, sans une dispense particulière, qu'une chair mortelle pût conserver sa vigueur » dans le feu de la passion, et n'être point abîmée dans » une si vaste mer d'afflictions et de douleurs (1). »

Que sera-ce donc si nous joignons ensemble les douleurs extérieures et intérieures, qu'il endura tout à la fois? si chaque plaie qu'on lui fit alors qu'on l'attacha à la croix était capable de le faire mourir à cause de l'extrême faiblesse ou la violence des tourments et la perte de son sang l'avaient réduit, ne faut-il pas dire que toute sa passion, et même toute sa vie, n'a été qu'un miracle continuel de souffrance, et que le prophète Isaïe avait raison de l'appeler un homme de douleurs, non-seulement parce qu'il ne vivait que pour souffrir, mais encore parce qu'il ne vivait que de ce qui devait le faire mourir à chaque instant (2).

(1) S. Laur. Just., de agone Christi, c. 19. — (2) S. Laur. Justin., de agone Christi, c. 4.

Nous verrons ensuite pourquoi il s'est porté lui-même à cet excès. Il suffit de remarquer ici deux choses pour notre instruction.

La première, que l'amour divin qui a fait des miracles pour augmenter et prolonger les douleurs de notre chef, se plaît souvent à faire des merveilles pour ôter aux saints qui sont ses membres le sentiment de leurs peines.

La seconde, que s'il les invite à porter la croix après lui, il ne leur dit pas : *Portez ma croix,* mais *portez votre croix,* parce que, remarque saint Bernardin de Sienne, *tout le monde ensemble ne pourrait pas porter la moindre partie de la croix de Jésus-Christ* (1).

C'est pourquoi il donne à chacun la sienne, et la mesure à ses forces, afin que personne ne puisse se plaindre de sa bonté. *Laissez aller mes disciples,* dit-il aux soldats qui vinrent le prendre dans le jardin. Pourquoi ! « parce que le chemin » par où il allait au Calvaire était si étroit, et sa passion » si amère, que personne n'eût pu le suivre, ni marcher avec » lui de compagnie (2). »

(1) Matth., 16. — S. Bernardin. Senensis., tom. 2. serm. 63. a. 4. c. 2. — (2) Hugo Card., in c. 13. Joan.

TREIZIÈME LEÇON.

Les douleurs de Jésus-Christ sont sans comparaison, et jamais homme n'a tant enduré que lui en cette vie mortelle.

« Arrêtez-vous, vous tous qui passez par le chemin, et voyez s'il y a douleur pareille à la mienne. »

JEREM., 1. 12.

V. CIRCONSTANCE.

On ne peut douter que les peines extérieures que Jésus-Christ a souffertes durant sa passion, ne lui aient causé une excessive douleur, tant à raison de la délicatesse de sa complexion, que pour la nouveauté et la grandeur de ses tourments, jointes à la haine de ses ennemis et à la cruauté des bourreaux. Néanmoins il faut avouer, avec saint Thomas, qu'elle n'égale pas la douleur que souffrent les âmes séparées qui sont privées de la gloire. Comme la joie des saints surpasse tous les plaisirs de la vie présente, de même la tristesse des réprouvés surpasse toutes les douleurs qu'un homme mortel peut endurer. La raison est parce que la peine des âmes séparées est un mal sans comparaison plus grand, plus irrémédiable, et de plus longue durée que tous les maux de cette vie : plus grand, parce que c'est la perte d'un bien souverain et infini; plus irrémédiable, parce que cette perte ne peut se réparer, c'est un mal sans ressource; de plus longue durée, parce qu'elle est éternelle, et tous les maux de cette vie sont passagers et finissent avec le temps (1).

(1) S. Thom 3. p. q. 9. 46. a. 6 ad. 3

Mais pour la douleur que le Fils de Dieu a conçue de nos péchés, les théologiens assurent qu'elle surpasse toutes les douleurs dont les hommes et les anges sont capables. Car toutes les autres douleurs sont bonnes ou mauvaises, naturelles ou surnaturelles. Or, ni les unes ni les autres n'approchent point de la douleur de Jésus-Christ. Toute la douleur vicieuse et naturelle que les pécheurs peuvent concevoir n'a pour objet qu'un mal de peine, qui est le mal de la créature; mais le motif de la douleur de Jésus-Christ est l'offense de Dieu, qui est le plus grand de tous les maux. D'ailleurs, toute la douleur surnaturelle que les saints peuvent avoir du péché, ne peut excéder la mesure de la grâce et de la charité, ou des autres vertus, qui en sont les principes. Or, tout ce qu'ils ont jamais reçu de grâce, d'amour et de vertus infuses, n'est qu'une participation de la grâce de Jésus Christ, qui en possède la plénitude, et qui a ressenti l'offense de son Père de toute la force de cette grâce et de toute l'étendue de son amour. Ces deux raisons, dont l'une est prise du motif de sa douleur, et l'autre, de son principe, font voir évidemment qu'elle ne reçoit point de comparaison, et qu'il n'y en a jamais eu de pareille. Mais peut-être que vous voulez savoir pourquoi il s'est porté à cet excès, qui n'était point absolument nécessaire pour consommer l'ouvrage de notre rédemption.

La première raison qui se présente, est qu'il voulait nous faire connaître l'excès de sa charité, et nous obliger à l'aimer réciproquement. Car l'amour et la douleur sont deux ruisseaux qui naissent d'une même source, qui est le cœur. Comme donc jamais il n'y a eu de plus grand cœur que celui de Jésus, il ne devait point aussi y en avoir qui eût plus d'amour pour nous, et par suite plus de douleur. Il désirait passionnément d'être aimé de tous les hommes, et d'ailleurs il savait que le meilleur moyen de se faire aimer, est d'aimer et de souffrir pour ce qu'on aime. Il a donc voulu l'emporter

sur nous, et avoir cette gloire de nous avoir également vaincus en douleur et en amour, afin d'accomplir ce qu'il avait dit, qu'il attirerait tout à lui, lorsqu'il serait élevé en croix.

Secondement, il était à propos qu'ayant pris sur lui nos péchés, il en fît une satisfaction convenable. Il voulait, dit l'Ange de l'École, délivrer les hommes de leurs crimes, non-seulement par puissance, mais encore par justice. C'est pourquoi il n'avait pas seulement égard au mérite de ses souffrances, car ainsi une seule goutte de son sang eût été capable de payer toutes nos dettes; mais il considérait ce que chacun des hommes devait souffrir en rigueur de justice pour faire satisfaction de ses fautes, afin de l'acquitter en daignant s'en charger lui-même (1).

Ajoutez à cela ce que dit saint Laurent-Justinien, que Jésus-Christ dans sa passion ne portait pas seulement les crimes de tous les pécheurs, mais encore les souffrances de tous les saints. Il était leur chef, il devait souffrir, non-seulement pour tous ses membres, mais encore en tous ses membres. Il souffrait en tous les élus toutes sortes de peines d'une manière inexplicable. Il était persécuté dans ses apôtres, lapidé en saint Étienne, brûlé en saint Laurent, et ainsi en chacun d'eux il endurait chaque tourment en particulier de tous les martyrs et de tous les autres justes. C'est pourquoi saint Augustin dit excellemment : « Les martyrs ont » souffert de grands tourments; mais rien n'est plus éclatant que le chef des martyrs. C'est en ce chef que nous » voyons beaucoup mieux ce que tous ont enduré (2). » Pourquoi? parce qu'il a ressenti par sympathie ce qu'ils ont enduré par effet, ramassant en son cœur toute la douleur qui était partagée en tous les autres. Jugez à quel excès elle devait aller.

(1) S. Th. 3. p. q. 46. a. 6. ad. 4. — (2) S. Aug. in Psal. 68.

De plus, Notre-Seigneur voulait nous faire voir l'énormité de nos péchés, et il ne le pouvait mieux que par la grandeur de ses peines. Notre malheur est que nous sommes volontairement aveugles en nos propres fautes. Si le pécheur voyait l'état de son âme, il serait saisi d'horreur, dit saint Bonaventure; il l'aurait en abomination, car elle est plus horrible qu'un serpent (1). Mais il en détourne la vue, parce qu'il a peine à se connaître. Que fait Notre-Seigneur pour remédier à ce désordre? Il nous fait un miroir de son corps et de ses plaies, et nous invite à le considérer. *Vous tous qui passez par le chemin, qui êtes encore voyageurs sur la terre, arrêtez-vous un peu, et considérez s'il y a douleur pareille à la mienne* (2). Ce sont vos péchés qui m'ont mis en cet état. J'ai reçu toutes ces plaies, afin de vous faire réfléchir sur les vôtres; ma douleur est l'image de celle que vous devriez concevoir vous-mêmes, si vous étiez moins insensibles à votre propre misère. O Seigneur, vous avez fait de votre corps le miroir de mon âme. Je ne connaissais pas l'ignominie de ses crimes. Je ne voyais pas les dangers où elle s'était engagée; j'étais insensible aux plaies qu'elle recevait à toute heure par la malice de Satan (3); mais en jetant les yeux sur le miroir de vos plaies, j'apprends qu'elles doivent être les miennes. Oh! que mon mal est grand, puisqu'il a besoin d'un tel remède!

Il y a encore une autre raison qui a porté Notre-Seigneur à souffrir des douleurs si prodigieuses : c'est afin, disent les Pères, de montrer qu'il était véritablement homme; mais je dirais volontiers que c'était plutôt pour montrer qu'il était plus qu'homme, et nous laisser une preuve de son humanité et de sa divinité tout ensemble : de son humanité, parce qu'il souffrait, ce que Dieu ne peut faire; de sa divinité, parce qu'il souffrait des douleurs qui surpassaient

(1) S. Bonavent. serm. 1. Dominicæ 4. Pass. — (2) Thren. 1. 12. — (3) Drogo, de sacram. Dom. Pass.

toutes les forces de l'homme. C'est pourquoi le Centurion, voyant son invincible patience, s'écria qu'il était Fils de Dieu (1), et les démons mêmes, qui ne l'avaient pas connu par sa doctrine ni par ses miracles, le reconnurent par la grandeur de ses souffrances. Grande confusion pour un chrétien, qui a tous les jours devant les yeux cet homme de douleurs, et qui n'est touché ni de respect pour les grandeurs de sa divinité, ni de compassion pour les douleurs de son humanité, ni de crainte pour ses propres crimes ; que la justice divine punit si rigoureusement en la personne du Juste qui a pris sur lui ce lourd fardeau Hélas ! que ne doit craindre un misérable pécheur, si l'innocent est ainsi traité? Ne devrais-je pas fondre tout en larmes, voyant mon Sauveur si affligé pour mes péchés?

QUATORZIÈME LEÇON.

Jésus-Christ a bien voulu s'anéantir lui-même jusqu'à la mort de la croix pour le salut de tous les hommes.

« Il s'anéantit lui-même jusqu'à la forme d'un esclave pour se rendre semblable à l'homme, et on le regarde comme un homme. Il s'est humilié lui-même en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. »

PHIL , 2. 7.

I. CONSIDÉRATION.

Il y a trois sources fatales d'où naissent tous les maux qui désolent l'univers, savoir, la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'orgueil de la vie.

(1) Marc. 15. 39.

Contre ces trois funestes désordres, le Fils de Dieu a été sur la croix comme un prodige de douleurs, de pauvreté et d'ignominie, dont l'excès est si surprenant, qu'il a paru presque incroyable au prophète Isaïe : *Seigneur, qui d'entre les hommes nous croira, lorsque nous leur raconterons des choses aussi éloignées de la gloire de votre Fils, que celles que vous nous commandez de leur dire* (1)? Nous l'avons vu, non sans étonnement et sans douleur, comme un homme tout défiguré, comme un homme vil et méprisable, comme le dernier des hommes (2), ou, comme porte l'hébreu, un homme réduit à une extrémité de bassesse, de misère et d'indigence, au-dessous de laquelle on ne peut descendre sans *cesser d'être homme*. Aussi David parlant en sa personne dit qu'il *s'est enfoncé dans un abîme de boue, où il ne trouve point de fond* (3) ; et dans un autre lieu : *J'ai été réduit au néant, et je ne l'ai point su* (4). En effet, si nous considérons ce dénûment total dans lequel il a fini sa vie passible et mortelle, nous avouerons qu'il ne peut pas être plus grand, et que c'est avec raison que saint Paul dit qu'il s'est anéanti, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et même jusqu'à la mort de la croix. Il a commencé à se dénuer de tout en venant au monde, et le premier moment de sa vie a été un moment d'anéantissement. Il s'est dépouillé de la plénitude de sa gloire, en quittant le sein de son Père, et le trône royal qui lui était dû par le droit de sa naissance. Il a renoncé à la béatitude de son corps, se rendant sujet aux douleurs et à la mort. Il a remis entre les mains de son Père toute la puissance temporelle et l'empire souverain qu'il avait dans l'univers. Il s'est assujetti aux infirmités et aux faiblesses de notre nature, en prenant la forme de serviteur et d'esclave, lui qui était le Dieu de la gloire. Il a passé toute sa vie dans cet état, voulant bien être

(1) Is. 53. 1. — (2) Ibid v. 3. — (3) Ps. 68. — (4) Ps. 72. 22.

méprisé et avili comme un homme de néant, qui n'avait rien qui le rendît considérable ni dans sa naissance, ni dans ses emplois, ni dans sa personne. Mais le moment de sa mort a mis le comble à ses anéantissements, et l'on peut dire que c'est proprement sur la croix qu'il est descendu jusqu'au fond du néant.

II. CONSIDÉRATION.

1. *Il s'est anéanti lui-même.* Il est mort sur le dur bois de la croix, dénué de tous ses biens temporels, n'ayant plus rien à lui, non pas même ses habits, que les soldats avaient partagés entre eux, et ne touchant plus à la terre que par son précieux sang, qu'il avait répandu jusqu'à la dernière goutte pour la sanctifier et en effacer tous les crimes.

2. *Il s'est anéanti lui-même.* Il est mort dénué de toute consolation divine et humaine, plongé dans une mer de douleurs, accablé de peines de corps et d'esprit, déchiré, ensanglanté, persécuté du ciel, de la terre et des enfers, sans en tirer aucun soulagement ni de ses amis, ni de son Père éternel, ni de lui-même.

3. *Il s'est anéanti lui-même.* Il est mort dénué de tout honneur, couvert d'ignominie et d'opprobre, exposé aux mépris, aux injures, aux blasphèmes et à la malédiction de tout le peuple. Ma misère est le sujet de leur raillerie ; ils ont une si furieuse aversion de moi, qu'ils ne peuvent me souffrir. Ils me regardent comme un objet d'exécration, dont la seule vue est contagieuse, et s'ils s'approchent de moi, ce n'est que pour me cracher au visage, et me faire de nouveaux outrages (1).

4. *Il s'est anéanti lui-même.* Il est mort dénué de force et de pouvoir quant à l'usage, n'ayant pas la liberté de se

(1) Job. 30. 9.

remuer, et ne se servant de sa toute-puissance que pour augmenter ses tourments.

5. *Il s'est anéanti lui-même.* Enfin il est mort dans un parfait anéantissement de ses volontés, de ses plaisirs, de ses biens, de son honneur, de ses pouvoirs, de sa liberté, de toutes choses. *Je me vois réduit au néant, mes désirs s'évanouissent comme le vent, et ma vie se perd comme un nuage qui passe et se résout en un moment* (1).

III. CONSIDÉRATION.

Voilà l'excellent modèle que notre chef nous a tracé, afin que nous y jetions souvent les yeux, et que nous y arrêtions notre vue (2). Voilà tout ce qu'il attend de ses membres en récompense de ses travaux. Ils me contempleront mourant et expirant sur la croix où ils m'ont attaché Ils se souviendront de ce que j'ai fait et de ce que j'ai souffert pour eux; ils y feront une réflexion sérieuse; ils m'auront toujours présent à la pensée; ils porteront l'image de mes souffrances gravée au fond de leurs cœurs.

Donnez-lui cette satisfaction, et ne le privez pas du fruit de sa mort.

Regardez-le avec un profond étonnement, et admirez comme une si haute majesté daigne souffrir un si horrible supplice et une mort si infâme, pour un pécheur, pour un esclave aussi vil, aussi ingrat, aussi misérable, aussi criminel que vous êtes.

Regardez-le avec une ferme confiance, qu'en l'état où il est, il n'a pas envie de vous perdre. Espérez qu'il vous pardonnera vos offenses, et qu'il ne vous refusera pas les grâces qui vous sont nécessaires pour travailler efficacement à votre salut. Ecoutez le Père éternel qui vous dit : Vous ne pouvez

(1) Job. 30. 15. — (2) Zach. 12. 10.

satisfaire de vous-même à ma justice, vous êtes insolvable; prenez mon Fils et donnez-le pour votre rançon. Ecoutez le Fils qui vous dit : Je me suis dénué de tout pour acquitter et payer vos dettes, prenez-moi, et vous rachetez. Je n'ai plus rien à moi, tout est à vous.

Regardez-le avec un esprit d'amour et de reconnaissance, et voyez ce que vous devez lui rendre pour tant de faveurs dont il vous a prévenu. Il vous aime jusqu'à l'excès, ne mettez point de bornes à votre charité; il vous donne son sang, n'épargnez point vos sueurs ni vos peines pour son service; il meurt pour vous, vous devez mourir pour lui; commencez donc à mourir vous-même pour vivre à lui, et selon son esprit.

Regardez-le avec un vif sentiment de douleur et de regret de lui avoir causé tant de maux, après avoir reçu de lui tant de biens.

Regardez-le avec un esprit de crainte, et considérant comme toute la nature s'effraie à ce triste spectacle d'un Dieu mourant, témoignez, avec ces créatures insensibles, que vous en avez du sentiment. Craignez d'être sévèrement puni, si vous ne correspondez à un si parfait amour, et si vous ne faites un bon usage d'un moyen si précieux. C'est la croix qui sépare les réprouvés d'avec les prédestinés; c'est elle qui fait tous les élus; c'est elle qui sera la cause infaillible de notre salut, si nous vivons bien; mais si nous vivons mal, elle sera l'occasion indubitable de notre ruine, et l'instrument de la justice divine pour tirer vengeance de nos désordres (1).

Enfin, regardez-le avec un désir généreux de l'imiter dans le dénûment absolu de toutes choses, dont il vous fait une si haute leçon. Souvenez-vous que toutes les grâces que Dieu vous donne, sont des grâces de la croix, non-seulement parce

(1) D. Ansel. lib. 2. Cur Deus homo, c. 20.

qu'elles viennent des plaies de Jésus-Christ, qui nous les a méritées; mais encore parce qu'elles nous conduisent à la croix, au détachement du cœur, à l'anéantissement, à la mort de tous les vices et de toutes les convoitises déréglées, qui est le seul chemin pour arriver à la vie.

QUINZIÈME LEÇON.

Jésus-Christ a paru aux yeux du monde comme un ver, et non pas un homme.

« Je suis un ver de terre, et non un homme; l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. » PSAL. 21. 7.

I. CONSIDÉRATION.

Jésus s'était mis au-dessous des anges dans son incarnation (1); mais dans sa passion il s'est mis au-dessous des hommes; il a paru comme un ver, et non pas un homme.

Il n'est rien de plus vil qu'un ver, qui se traîne sur la poussière de la terre. On en a de l'horreur, à cause de la pourriture d'où il tire sa naissance. Et qui a jamais été plus avili et plus méprisé que le Fils de Dieu? Il fut vendu comme un esclave par un de ses disciples, et renié par un autre, qui ayant honte de l'avouer pour son maître, jura qu'il ne le connaissait point. Il fut pris et lié comme un voleur, traîné par les rues comme une bête monstrueuse qu'on montre pour de l'argent, meurtri de coups de poing et de soufflets par des valets qui lui arrachèrent la barbe, et lui mirent un bandeau sur les yeux pour se jouer de lui et lui faire mille insultes. Il

(1) Ps. 8. 6.

fut déshonoré et baffoué dans la cour d'Hérode, calomnié en celle de Pilate, tenu comme l'opprobre des hommes par les princes de sa nation, rejeté par le peuple comme le rebut du monde, crucifié entre deux larrons comme le plus scélérat et le plus infâme de tous les criminels, exposé à la risée de tout le monde. *Tous ceux qui m'ont vu se sont moqués de moi, ils en ont fait des railleries, et ils ont secoué la tête. Il a mis sa confiance dans le Seigneur, qu'il le délivre; qu'il le sauve, puisqu'il le chérit* (1). *J'ai été chargé d'opprobres pour l'amour de vous; j'ai eu le visage couvert de confusion. Mes frères m'ont traité comme un étranger, et les enfants de ma mère comme un inconnu* (2). L'esprit humain, dit saint Bernard, est trop faible pour comprendre combien Jésus-Christ a été humilié. Comment est-ce que vous pourriez savoir jusqu'à quel point il s'est abaissé, si vous ne connaissez premièrement jusqu'à quel degré d'excellence il s'élève par sa propre grandeur. Dites-moi donc, si vous pouvez le connaître, pouvez-vous mesurer sa gloire, sa puissance, sa beauté ? ni les anges, ni les chérubins, ni les séraphins ne peuvent atteindre si haut (3). Et toutefois celui qui était si élevé que sa grandeur n'avait point de bornes, s'est tellement ravalé qu'il a paru comme un ver, en se faisant Fils de l'homme (4). O quelle humilité! l'incompréhensible veut être pris, le Souverain souffre d'être humilié; le Tout-Puissant, d'être méprisé; le très-beau, d'être défiguré; le très-sage, d'être traité comme une bête de charge; l'immortel, d'être mis à mort, et, pour achever en peu de mots, Dieu même veut devenir un vermisseau. Qu'y a-t-il de plus grand que Dieu, et de plus vil qu'un vermisseau (5)?

(1) Ps. 21. 8. — (2) — Ps. 68. 9. — (3) S. Bern., de Passione Domini, c. 17. — (4) S. Bern., Ibidem. — (5) S. Bern., de Pass. Dom. c. 17.

II. CONSIDÉRATION.

Secondement, il n'y a rien de plus nu qu'un ver, et Jésus-Christ a voulu être dépouillé de toutes choses, et mourir tout nu sur la croix : *Mon ignominie m'est présente durant tout le jour, et la confusion a couvert mon visage.* Quelle est cette confusion, dit saint Ambroise, qui a couvert son visage de rougeur, sinon la croix, en ce qu'il y a été attaché tout nu (1)? Il importe, dit ce même Père, de considérer en quel équipage le Fils de Dieu monte sur la croix. Je vois qu'il est tout nu, ses ennemis ne lui ont rien laissé ; il y est monté tel que l'auteur de la nature nous a formés. Tel qu'était le premier Adam dans le paradis, tel devait être le second pour y rentrer (2). Il fallait qu'il se dépouillât des habits dont le premier homme avait été revêtu, lorsqu'il fut chassé du paradis (3). Un ancien disait que la croix était de bon présage pour les pauvres, parce qu'elle marque leur exaltation ; mais qu'elle était funeste aux riches, parce qu'on y monte tout nu. O pauvres évangéliques, ne craignez point la croix ; n'appréhendez point la pauvreté, ni l'indigence, ni les disgrâces de la fortune ! ce sont des croix qui vous élèvent à Dieu, et vous introduisent dans le ciel. La croix n'est funeste qu'aux riches de la terre, qui sont esclaves de leurs richesses, et ne peuvent en perdre la possession sans douleur, parce qu'ils n'ont point de part à celles du ciel (4).

III. CONSIDÉRATION.

En troisième lieu, il n'y a rien de plus faible qu'un ver. On l'écrase sans pitié, et il ne peut se défendre. Il semble

(1) S. Ambr., in Psal. 43. 16. — (2) S. Amb., l. 10. in Lucam. — (3) S. Ath., orat. de Pass. et Cruce. — (4) Artemidorus, l. 1. c. 58.

que la nature l'a abandonné, vu qu'elle ne lui a pas même laissé la voix pour se plaindre. Jésus était le bras du Tout-Puissant, qui soutient l'univers par sa propre force ; mais il s'est caché sous la faiblesse de la chair, s'exposant à toutes sortes d'outrages sans se défendre, sans se plaindre, sans dire mot. *Lorsqu'on le chargeait d'injures,* qu'on l'appelait séditieux, blasphémateur, imposteur, ennemi de César, usurpateur de la divinité, *il ne répondait point par des injures* (1), mais par un silence plein de douceur et de modestie. Lorsqu'on le maltraitait, et qu'on lui faisait souffrir les fouets, les épines, les clous, et tous les tourments du plus ignominieux supplice et de la plus cruelle mort qui fût jamais, il n'usait point de menaces, il n'éclatait point en plaintes ni en murmures, il ne donnait aucune marque d'indignation ni de colère (2) ; *mais il s'abandonnait lui-même à celui qui le jugeait injustement* (3), il permettait à ses ennemis d'exercer sur lui toute sorte de violences et de fureur, il laissait *son corps entre les mains de ceux qui le meurtrissaient, il présentait la joue à ceux qui lui arrachaient la barbe, il ne se détournait point de ceux qui l'outrageaient et lui crachaient au visage* (4). Cassiodore dit que Notre-Seigneur passa toute sa vie dans une profonde humilité, ne faisant aucune montre de son pouvoir, ni de sa grandeur, non plus qu'un petit ver qui rampe doucement sur la poussière sans faire bruit (5). C'est pourquoi les Pharisiens, qui étaient pleins de faste et d'orgueil, le méprisèrent, et sainte Brigitte, qui l'avait appris de la bouche de Jésus-Christ, assure « qu'ils le traitèrent comme » un vermisseau qui demeure enseveli sous la terre durant » l'hiver, comme s'il était mort, et que tout le monde foule » aux pieds (6). » Oh! que Jésus-Christ est un petit vermisseau, s'écrie saint Bernard, puisqu'il est devenu l'opprobre des

(1) 1. Petr., 2. 23. — (2) 1. Petr., 2. 23. — (3) Ibid. — (4) Is. 50. 6.
(5) Cassiod., in Ps. 21. — (6) L. 2. revel. c. 26. et l. 4, c. 99.

hommes, le rebut du peuple, méprisé sans sujet, et foulé comme un ver, sans que personne le venge (1) !

IV. CONSIDÉRATION.

Cependant, chose admirable ! cette faiblesse du Fils de l'homme a triomphé de toutes les forces de l'enfer et de toutes les puissances du monde. Ce petit ver est monté au ciel, qui est la demeure des anges, et l'ange superbe est tombé à terre, qui est la demeure des vers. Le ciel est la demeure des anges, dit saint Jérôme, et la terre est la demeure des vers ; mais Dieu, par un changement merveilleux, a fait monter le ver dans le ciel, et il a fait descendre l'ange sur la terre. Jésus, par son humilité, a mérité de monter dans le ciel avec tous les prédestinés, et le démon a été précipité en terre par le poids de son orgueil (2). Ce petit ver a percé la terre, et, pénétrant jusqu'aux enfers, il en a tiré les dépouilles. Il s'est attaché au bois de la croix, et il en a fait un trône royal, d'où il régente l'univers, et un tribunal de justice, d'où il jugera les vivants et les morts (3). Il a piqué le lierre de Jonas, figure de la synagogue, et séchant la racine de sa prospérité, il en a flétri toute la gloire (4).

Grands du monde, craignez ce petit vermisseau qui détruit, quand il lui plaît, toutes les puissances du siècle, qui va piquer secrètement le cœur des pécheurs au milieu de leurs plus grandes délices, et change toute leur joie en chagrin et en remords : *Je détruirai insensiblement Ephraïm comme la teigne ronge le drap, et la maison de Jacob tombera en ruine comme une poutre qui est pourrie et vermoulue* (5). Il n'y a

(1) S. Bern. loco jam citato. — (2) S. Hier., in Ps. 21. — (3) Vide D. Aug., ep. 49. S. Ambrosium, l. 5. exhaem. c. 33. S. Petrum Damianum, l. 2. Epist. 18. 6. De Resurrect. Phœnicis ex verme renascentis. — (4) Joan., 4. 7. — (5) Osee, 5. 12.

rien de plus faible qu'un ver quand on l'écrase, rien de plus fort quand il perce et pénètre la matière où il s'attache : il n'y a rien de plus faible en apparence que le Sauveur du monde au jour de sa passion ; rien de plus redoutable au jour de son triomphe, lorsqu'il fait justice et qu'il tire vengeance de nos crimes. Mais pour vous, humbles disciples de Jésus, ne perdez point courage au milieu des mépris et des opprobres : c'est par là que vous étendrez son empire, et que vous le ferez régner dans les cœurs ; c'est par là que vous régnerez avec lui, et vous entrerez dans sa gloire. *Petit vermisseau de Jacob, ne craignez point, enfants d'Israël, qui languissez dans la misère, et qui avez toujours devant vos yeux l'image de la mort qui vous menace, ne vous effrayez point; car j'ai pris votre protection, dit le Seigneur* (1). Quand vous seriez destitués entièrement de tout secours, et que vous n'auriez ni vigueur ni force, vous briserez les montagnes et les rochers, et vous les mettrez en poussière : votre faiblesse sera votre force, votre humiliation sera un chemin à la gloire, et votre abjection sera la mesure de votre élévation (2).

(1) Ps. 41. 14. — (2) Ibidem.

SEIZIÈME LEÇON.

La plus grande gloire de Jésus-Christ est dans la croix.

« Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom ; afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père. » PHILIP., 2. 9. 10.

I. CONSIDÉRATION.

Saint Paul nous apprend cette vérité, lorsqu'il dit que Jésus-Christ s'est anéanti lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et même à la mort de la croix ; et qu'en cette considération, Dieu l'a élevé à une souveraine grandeur, et lui a donné un nom qui est par-dessus tout nom, c'est-à-dire une gloire qui surpasse toute autre gloire. On demande quelle est la plus grande gloire du Fils de Dieu, qui est exprimée par ce nom qui surpasse tout autre nom ; et les saints pères répondent diversement à cette question. Saint Bernard pense que c'est la gloire d'avoir sauvé les hommes, et mérité de porter le nom de Jésus ; et Origène est du même sentiment. *Le nom de Jésus,* dit-il, *est un nom par-dessus tout autre nom, et parce qu'il est par-dessus tous les autres, tout genou fléchit au nom de Jésus dans le ciel, sur la terre et dans les enfers* (1). Saint Athanase dit que c'est la gloire de

(1) Origen., 1 in Josue.

régner dans les cieux, et le pouvoir de juger les vivants et les morts (1). Saint Ambroise tient que c'est la gloire de voir toutes choses sujettes à son empire, comme il les a assujetties à l'empire de son Père; car le Fils, dit-il, dompte les ennemis de son Père, et les assujettit à son empire. Il a glorifié son Père sur la terre, et le Père a donné à son Fils un nom qui est par-dessus tout nom, afin que tout genou fléchisse au nom de Jésus. Faites-y réflexion. Le Père assujettit tout à son Fils, et le Fils assujettit tout à son Père (2). Plusieurs pères assurent que c'est la gloire d'avoir été reconnu pour le Fils de Dieu par nature, et de recevoir comme vrai Dieu les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu seul. Le nom qui est par-dessus tout nom, c'est Dieu, dit saint Gaudence. *Le Père,* dit saint Thomas, *a donné à son Fils, comme au vrai Dieu, la gloire d'être appelé Fils de Dieu, et de l'être en effet* (3). *Le don du Père,* dit saint Ambroise, *c'est être le Fils. Le nom par-dessus tout nom, c'est être Dieu; car le nom de Dieu par nature, et non par une simple dénomination, est par-dessus tout autre nom* (4). Or, en quelque façon que ces savants pères prennent le nom qui fait la plus grande gloire de Jésus-Christ, ils conviennent tous en ce point, qu'il est dû à la croix qu'il a soufferte; et que bien qu'il lui fût dû par le droit de sa naissance, il a voulu le mériter par les douleurs et les ignominies de sa mort; car si l'on veut que ce soit l'adorable nom de Jésus, il a sauvé le monde par la croix; et c'est ce nom glorieux, dit saint Bernard, qui a réparé tous les opprobres de sa passion, en les couvrant des rayons d'une gloire immortelle. Si c'est la gloire d'avoir rétabli son royaume et regagné l'empire des cœurs, c'est par la croix qu'il règne sur les anges et sur les hommes, et qu'il est

(1) S. Athan., de Incarn. Christi contra Apollin. — (2) S. Ambr., l. 10, in Luc., c. 1. — (3) S. Thomas in ep. ad Phil., 22. 11. — (4) Loco citato. — Haymo in ep. ad Philip., c. 2, v. 11.

le souverain de l'univers : *Regnavit a ligno Deus.* Enfin, si c'est la gloire d'être reconnu et adoré comme vrai Dieu, il n'a reçu généralement partout cet honneur suprême qu'après la mort de la croix. Après la mort de la croix il est élevé à la gloire d'un nom qui est par-dessus tout nom; car il est reconnu pour vrai Dieu, et il n'y a point de nom qui soit au-dessus de Dieu (1). D'où il suit évidemment que la plus grande gloire de Jésus-Christ est dans la croix, puisque c'est la croix qui manifeste avec plus d'éclat la gloire de sa divinité et de ses attributs infinis, spécialement de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté.

II. CONSIDÉRATION.

C'est elle qui fait éclater sa bonté, et, comme dit Jérémie (2), c'est un effet de la miséricorde du Seigneur, de ce qu'il ne nous a pas perdus sans ressource. Tertullien (3) assure que le premier trait de la bonté de Dieu est qu'il a bien voulu être connu des hommes; mais si nous jetons les yeux sur la croix, nous pouvons ajouter que le dernier trait de son amour est d'avoir voulu mourir pour le salut des hommes et par la main des hommes. S'il n'y a point de plus grand amour que de mourir pour ses amis, que sera-ce de mourir pour ses ennemis? S'il est difficile de trouver qui veuille donner sa vie pour un homme juste, qui voudrait la donner pour des pécheurs? Cet excès d'amour n'appartient qu'à Jésus-Christ. *Pourquoi est-il venu dans le monde? pour sauver les pécheurs; il n'y a point eu d'autre raison qui l'ait obligé d'y venir. Ce ne sont point nos mérites qui l'ont attiré, mais nos misères* (4). Ce n'est point le besoin qu'il avait de nous; nous ne lui étions point nécessaires (5). Il n'y a que

(1) S. Hilarius, in Ps. 2. — (2) Lament., 3. — (3) Lib. 2. contra Marc., c. 3. — (4) S. Aug., serm. 8 de verbis apost. — (5) Ps. 15. 2.

l'amour qui ait pu l'engager dans les tourments qu'il a soufferts, et l'attacher à la croix. C'est pourquoi saint Chrysostôme (1) a sujet de s'écrier par admiration : « *Qu'y a-t-il qui recommande l'amour de Dieu d'une manière plus excellente que la croix de Jésus-Christ? ni le ciel, ni la mer, ni la terre, ni la création du monde, ni chose aucune ne publie si glorieusement la divine charité, que l'adorable croix. Aussi saint Paul y mettait toute sa gloire, lorsqu'il disait : A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de Jésus-Christ.* »

III. CONSIDÉRATION.

C'est elle qui fait paraître sa puissance avec un avantage incomparable, soit parce qu'il a vaincu par elle toutes les puissances du monde et de l'enfer, soit parce qu'il nous a ouvert le ciel, et qu'il nous y fait entrer comme en triomphe, soit parce qu'il s'est acquis un pouvoir absolu dans l'univers. Seigneur, toute puissance vous a été donnée au ciel et sur la terre, ô grand roi des vertus! Parce que vous vous êtes rendu obéissant à votre Père, jusqu'à la mort de la croix. C'est pour cela que votre magnificence s'est élevée par-dessus tous les cieux, et que toutes choses ont été mises sous vos pieds (2). Votre croix nous a rendu le paradis, et c'est maintenant que les anges qui sont députés pour la conduite des hommes, crient à ceux qui assistent devant le trône de la gloire de Dieu : Princes du ciel, ouvrez vos portes, afin que Jésus y entre comme un illustre vainqueur couronné de gloire, et chargé des dépouilles qu'il a remportées sur le péché et sur l'enfer, avec tous ceux qu'il a retirés de la servitude du démon (3).

(1) Hom. 2 in 2 ep. ad Timoth. — (2) Drogo, de sacram. domin. pass., hom. 2 Biblioth. — (3) S. Aug. in Ps. 35.

IV. CONSIDÉRATION.

C'est elle qui glorifie hautement sa sagesse, parce qu'il a trouvé le moyen de satisfaire également par la croix, la miséricorde et la justice, en détruisant le péché et justifiant les pécheurs; parce qu'il a confondu toute la fausse sagesse du siècle par la sage folie de la croix, et enfin parce qu'il a fait de la croix l'école de la vraie sagesse, où ce grand maître nous enseigne la science des saints, et nous trace sur son corps marqué de plaies, comme d'autant de caractères sanglants, le parfait modèle de toutes les vertus.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Ayez toujours des sentiments d'amour, de vénération et de respect pour la croix, puisque Jésus-Christ y a mis toute sa gloire et la vôtre, en vous délivrant de la honteuse servitude du démon, en vous faisant enfant de Dieu, et en vous méritant la gloire éternelle.

2. Ne laissez passer aucun jour sans lui rendre vos hommages, puisque vous êtes maintenant esclave de la croix, ayant été racheté avec le précieux sang de l'agneau, qui s'étant rendu votre caution, est devenu votre créancier et vous a fait son débiteur.

3. Surtout fréquentez souvent cette école pour y apprendre la sagesse du ciel. Apprenez-y combien le péché est horrible, et avec quel soin vous devez l'éviter, voyant avec quelle rigueur Jésus-Christ le punit sur soi, quoiqu'il soit l'innocence même, parce qu'il veut vous sauver. Apprenez-y à mépriser le monde, voyant le mépris que Jésus-Christ en a fait. Dites avec saint Paul : *Le monde m'est crucifié, et je le suis au monde* (1). Si le monde m'est crucifié,

(1) Gal., 6. 14.

dit saint Ambroise, je sais qu'il est mort, et par conséquent je ne l'aime point; je sais qu'il passe, et par conséquent je ne m'y attache point; je sais qu'il sera consumé de pourriture, et par conséquent je le fuis avec horreur comme un cadavre contagieux qui peut m'infecter et me porter grand préjudice. Apprenez-y à souffrir les humiliations, considérant un Dieu couvert d'ignominie comme le plus méchant de tous les hommes. Apprenez-y à mépriser les plaisirs et à mortifier vos sens, sachant qu'il a choisi les douleurs, au lieu d'une vie douce et tranquille dont il eût pu jouir. Apprenez-y à mépriser les richesses en le voyant tout nu sur la croix; pensez qu'il ne faut point chercher les commodités du siècle, si vous voulez vaincre le siècle. Apprenez-y à faire pénitence, à mater votre corps, à crucifier votre chair, et la percer, comme dit saint Augustin, des clous de la crainte de Dieu, de peur qu'en lui donnant trop de liberté, vous ne puissiez en porter le poids, ni l'importunité de ses révoltes; car, si vous n'en avez pas la force, certainement vous ne pouvez suivre Jésus-Christ. Comment le suivrez-vous, si vous ne lui appartenez pas? Or, ceux qui sont à lui ont crucifié leur chair avec ses convoitises déréglées. Apprenez-y à pardonner à vos ennemis, et à ne point rendre injure pour injure, mais à les aimer de tout votre cœur et prier Dieu pour eux, voyant un Dieu mourant qui vous en donne l'exemple, et qui souffre sans dire mot, avec une admirable douceur, toutes les malédictions et tous les blasphêmes qu'on vomit contre lui. Apprenez-y la miséricorde envers les pauvres, qui vous porte à les soulager dans leurs besoins, voyant un Dieu qui ne vous refuse rien, puisqu'il vous donne son sang et sa vie pour vous servir de rançon. Apprenez-y à vous retirer dans les plaies de cet aimable Sauveur, lorsque vous êtes tenté, puisqu'il ne les a reçues que pour vous servir d'asile, et qu'il les tient encore ouvertes afin que vous puissiez y entrer. Apprenez-y à être ferme dans les résolutions que vous prenez de

pratiquer la vertu, et dans tous vos exercices spirituels contre toutes les railleries ou flatteries des hommes, qui veulent vous en détourner, voyant un Dieu qui demeure dans la croix jusqu'à la mort, pour continuer l'ouvrage de votre salut, sans écouter ni les railleries des Juifs, ni les promesses qu'ils lui font de croire en lui, s'il descend de la croix. Apprenez-y à vous conformer à la volonté divine dans les afflictions qui vous arrivent, et à vous soumettre aux ordres de la Providence, voyant un Dieu percé de clous, percé d'épines, percé de plaies, qui obéit jusqu'à la mort. Apprenez-y à ne pas mettre votre espérance dans les créatures, voyant un Dieu abandonné de ses disciples, et persécuté de ceux qu'il avait comblés de bienfaits. Apprenez-y à faire état de votre âme, puisqu'elle n'a point de moindre prix que celui du précieux sang de Jésus-Christ. En un mot, apprenez-y à aimer Dieu purement pour lui-même et sans aucun intérêt, en quelque état qu'il vous veuille, puisque Jésus-Christ vous a aimé si tendrement, sans attendre de vous autre récompense qu'un amour réciproque, par lequel vous vous rendiez digne du bonheur éternel qu'il vous a acquis par sa mort, vous souvenant que ceux *que Dieu a connus par sa prescience,* dit saint Paul, *il les a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il fût le premier né entre plusieurs frères* (1).

(1) Rom., 8.

DIX-SEPTIÈME LEÇON.

Celui qui veut procurer la gloire de Jésus-Christ, et le faire régner dans les cœurs, doit aimer la croix.

« Agissant en toutes choses comme de fidèles ministres de Dieu, rendons-nous recommandables par une grande patience dans les maux, dans les nécessités pressantes, et dans les extrêmes afflictions. »
2. Cor., 6. 4.

I. CONSIDÉRATION.

Saint Chrysostôme (1) dit que la patience est le caractère des apôtres, et il ne fait en cela que suivre saint Paul, son cher maître, qui donne deux marques de son apostolat, la patience et les miracles : *Les marques de mon apostolat ont paru sur vous dans toutes sortes de souffrances, dans les signes et dans les miracles* (2). Il donne le premier rang à la patience, et la fait passer devant les miracles, parce qu'elle est plus efficace, parce qu'elle est plus nécessaire, parce qu'elle est plus admirable que les miracles mêmes.

II. CONSIDÉRATION.

Elle est plus efficace pour avancer la gloire de Dieu et la conversion des pécheurs. Dieu en reçoit plus d'honneur, parce que sa justice est satisfaite et glorifiée par nos souf-

(1) Hom. 25 in 2 ad Cor. — (2) 2. Cor. 12. 12.

frances, qui sont autant de réparations d'honneur, et autant de sacrifices qu'on lui présente; parce qu'en fortifiant un homme faible dans de grandes afflictions, il fait hautement éclater sa puissance; parce qu'il lui applique d'une noble façon les fruits de la croix; parce qu'il triomphe en sa personne des misères de la vie et de la fureur des démons, comme c'est en lui qu'il combat, et par conséquent l'honneur de la victoire lui est dû; parce qu'il lui est glorieux d'avoir des imitateurs qui lui aident à porter sa croix; et enfin, parce qu'il lui est honorable d'avoir des serviteurs qui soient si attachés à ses intérêts, si soumis à ses volontés, si épris de son amour, et qui se fient tellement à sa providence, qu'ils s'abandonnent volontiers à sa bonté pour souffrir tout ce qu'il lui plaira. Les pécheurs en ressentent de plus grands effets pour leur conversion. Le Fils de Dieu a fait peu de disciples par les prodigieux effets de sa puissance miraculeuse, mais il a tiré tout le monde par la vertu de sa croix. Les souffrances et les ignominies de sa mort ont eu plus de force pour toucher les cœurs, pour leur ouvrir les portes du ciel et pour fermer celles de l'enfer, que toutes les prédications et tous les miracles de sa vie. *Je suis seul jusqu'à ce que je passe,* dit-il, par le Prophète-Roi (1). C'est-à-dire, selon saint Augustin : Je suis seul, sans suite et sans compagnie; je suis seul héritier du ciel et Fils de Dieu, jusqu'à ce que je passe le torrent de Cédron, et que je sois chargé de liens, déchiré de coups de fouet et couronné d'épines, attaché à la croix, et que je meure d'une mort pleine d'opprobres et de douleurs. Le grain de froment demeure infertile, demeure seul, s'il n'est jeté dans la terre et s'il ne meurt; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Il faut donc que je souffre et que je meure, il faut que je sois enseveli dans la terre, et puis je multiplierai. J'aurai une grande suite, j'aurai plusieurs imi-

(1) Ps. 140, 20.

tateurs; plusieurs souffriront pour la gloire de mon nom, je donnerai un grand nombre d'enfants à mon Père, et j'aurai beaucoup de frères (1). C'était la condition qu'il avait acceptée au premier moment de sa vie mortelle, et qui avait été projetée de toute éternité. S'il donne son sang et sa vie pour effacer le péché, il verra naître de sa mort une nombreuse lignée, et sa croix portera des fruits admirables (2). Grâces immortelles à ce grain mystérieux de froment, qui a bien voulu mourir afin de multiplier et de produire beaucoup de fruits. Grâces au Fils unique de Dieu, Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qui a bien daigné mourir pour nous, afin de nous rendre dignes de la vie (3). Il nous fait voir clairement par son exemple ce que saint Paul nous enseigne par ces paroles : Que pour agir avec efficace *comme de fidèles ministres de Dieu,* et pour faire régner Jésus-Christ dans les cœurs, *il faut que nous fassions paraître une grande patience dans les traverses, dans les nécessités pressantes, dans l'extrémité des maux, dans les plaies, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles et dans les jeûnes* (4). Je sais bien qu'il ajoute ensuite, qu'il faut aussi *nous rendre recommandables par la pureté, par la science, par la persévérance, par la douceur, par les dons du Saint-Esprit, par une charité sincère et par la parole de vérité;* mais enfin il conclut comme il avait commencé. *Par la grâce de Dieu, par les armes de la justice, pour combattre à droite et à gauche, parmi l'honneur et l'ignominie, parmi la mauvaise et la bonne réputation, comme des séducteurs, quoique sincères et véritables; comme inconnus, quoique connus; comme prêts à subir la mort, et néanmoins vivants; comme des hommes que l'on châtie, mais qu'on ne fait pas mourir; comme tristes et toujours contents; comme pauvres et enri-*

(1) S. Aug. in Ps. 140, n. 10. — (2) Is., 53, 10. — (3) S. Aug. — (4) 2. Cor., 6, 4.

chissant plusieurs; comme n'ayant rien et possédant tout (1). C'est pour nous apprendre que la patience est la première et la dernière qualité d'un ouvrier évangélique, qui doit se souvenir que toute sa force est dans la croix, et que s'il veut réussir dans ses emplois, il doit prendre pour soi ce que Notre-Seigneur dit à une âme vertueuse, dans l'église de la Maison professe de la Compagnie de Jésus à Tolède, lorsqu'elle lui demandait ce qu'elle pourrait faire pour lui être plus agréable : Prends pour toi toute la peine, toute l'utilité pour le prochain, et toute la gloire pour moi. Tenons-nous à ce partage, il est bien fait, il est avantageux, il est même nécessaire pour attirer la bénédiction du ciel sur notre ministère.

III. CONSIDÉRATION.

Les affaires de Dieu sont sujettes à de grandes contradictions, et de la part des hommes, et de la part de nos ennemis invisibles. On ne les surmonte qu'avec une patience invincible, qui ne se rebute point pour les obstacles qu'elle rencontre. Ceux qui veulent porter la parole de Dieu, et traiter des affaires qui regardent les intérêts de sa gloire et le salut des hommes, doivent être fort patients, fort mortifiés, fort résolus à porter la croix et à souffrir tout pour un sujet si important (2). Sans cela un homme amoureux de lui-même manquera à beaucoup de choses nécessaires à son emploi; il refuira la peine qu'il faut prendre pour s'en acquitter dignement. Pour veiller, pour jeûner, pour souffrir le froid et le chaud, il alléguera sa santé et la faiblesse de ses forces, et sur ce prétexte, soit véritable ou faux, il fera difficulté de s'incommoder, et de retrancher quelque peu de ses aises et de ses divertissements. Il fera beaucoup d'autres choses toutes contraires à son devoir, qui ruineront tout le

(1) 2. Cor., 6. 4. — (2) Ps. 91, 16.

bien qu'il devrait procurer; s'il ne sait réprimer sa colère, il la fera paraître en cent occasions; s'il est si vain qu'il ne puisse souffrir un mépris, il trahira l'honneur de Dieu, pour éviter sa propre confusion, et commettra mille infidélités pour s'attirer des louanges ou pour cacher ses défauts. Enfin, s'il ne peut assujettir ses passions déréglées, comme elles ont coutume d'offusquer l'entendement, de corrompre la volonté, et de jeter le désordre dans les pensées et dans les désirs du cœur, elles découvriront bientôt ses imperfections, et lui ôteront toute l'estime qu'on avait de sa vertu. Mais ce qui est plus considérable, c'est qu'il se rendra indigne de la faveur divine et de l'abondance des grâces, dont le secours est si nécessaire pour la conversion des pécheurs et le rétablissement du royaume de Jésus-Christ. Car, dit Tertullien, Dieu est jaloux de son trésor, il le ménage et ne le donne qu'au mérite (1). Et puis, la conquête d'une âme est un bien trop précieux pour ne rien coûter à celui qui le recherche. Le cœur humain n'est pas si aisé à ouvrir. Dieu, qui en a la clef, ne la met pas en toutes sortes de mains. L'épouse dit dans les Cantiques, que pour l'ouvrir elle se leva la nuit, et que la myrrhe découlait de ses mains et de ses doigts (2); nous montrant par là, selon l'explication des pères, que pour ouvrir le cœur d'un pécheur à la grâce, il faut avoir la clef de la mortification à la main, et que toutes nos actions, jusqu'aux plus petites, figurées par les doigts de la main, soient trempées dans la myrrhe la plus fine et la plus exquise. Il faut renoncer à son repos, à sa propre estime, à ses intérêts, à ses inclinations et à ses volontés. Il ne faut pas même tenir aux délices de la contemplation, qu'il est souvent nécessaire de quitter, pour se donner au travail de l'action et à l'embarras de plusieurs affaires ennuyeuses. Il ne faut pas tenir au paradis, mais dire avec saint Paul : Je suis pressé de deux

(1) Tert., l. de pœnit. — (2) Cant., 5, 5.

désirs violents, de mourir pour jouir de Jésus-Christ, de vivre pour vous servir, mes frères; je quitte le premier pour accomplir le second, jugeant que je vous suis encore nécessaire. Enfin, il faut par nécessité se résoudre à supporter les défauts du prochain, si on veut le gagner, à condescendre et céder à ses humeurs, à souffrir souvent des rebuts, des mépris et des injures; à boire, sans en faire semblant, mille amertumes; autrement la proie nous échappera des mains. Eh! quelle patience ne faut-il pas avoir pour retirer une âme plongée dans le vice et dans le désordre, pour la détacher d'une mauvaise affection où elle est engagée, pour rompre les chaînes qui la tiennent malheureusement captive? Les méchants s'élèveront contre vous, et s'ils peuvent, ils vous feront ressentir les effets de leur haine. Les démons, si Dieu le permet, comme il fait quelquefois par de secrets jugements, vous feront porter les marques de leur fureur, pour se venger du déplaisir que vous leur faites en leur ravissant leur proie. L'exemple de saint Ignace qu'ils tâchèrent d'étouffer, de saint François Xavier qu'ils battirent cruellement, de sainte Thérèse qu'ils firent tomber et se rompre le bras, et de tant d'autres saints qu'ils persécutèrent à toute outrance, nous font assez voir ce que nous devons attendre de leur malice. Que s'ils ne peuvent exécuter leurs pernicieux desseins par eux-mêmes, ils le feront par leurs suppôts, et vous susciteront mille traverses, mille contradictions, mille outrages de la part des hommes, qui sont souvent plus à craindre que les démons. Que ne souffrit pas ce fameux anachorète Abraham (1), que son évêque tira du désert pour l'employer à la conservation d'une contrée de son diocèse, qui n'était peuplée que de païens? lui disant qu'il l'envoyait à ces infidèles pour les convertir plutôt par sa patience et par sa charité que par aucune autre voie. Il demeura parmi

(1) S. Ephrem, in vita S. Abrahami eremitæ.

eux l'espace de trois ans, souffrant avec une admirable douceur toutes sortes d'outrages sans se mettre jamais en colère, sans se plaindre, sans murmurer, sans témoigner aucune aigreur; au contraire, son amour croissait envers eux par ces excès, qui allumaient davantage le feu de son zèle, et comme autant de vents impétueux lui faisaient jeter de plus vives flammes. Car après qu'ils l'avaient outrageusement battu, traîné ignominieusement par les rues au milieu des boues, et chargé de plaies avec une furie incroyable, jusqu'à le laisser pour mort sur la place, ce saint homme, sans se soucier de ses blessures, caressait ses meurtriers, les embrassait tendrement, et tâchait de les adoucir avec des paroles amiables, les exhortant tous à penser à leur salut, traitant les vieillards comme ses pères, les hommes comme ses frères, les jeunes comme ses enfants, et déployant envers tous les tendresses d'une charité consommée. Charité qui ramollit enfin ces cœurs de rochers, étonnés de sa vertu, et les gagna tous à Jésus-Christ avec les seules armes de la croix, plus fortes, plus victorieuses, plus miraculeuses que les miracles mêmes.

IV. CONSIDÉRATION.

Car il me semble qu'il n'y a point de spectacle plus admirable, ni plus digne de Dieu, que de voir un chrétien qui donne le défi à tous les maux que les plus cruels tyrans peuvent inventer, et que les plus misérables peuvent souffrir, armé de la seule confiance qu'il a en la force de sa grâce, et animé du zèle de sa gloire. Oh! que c'est un ravissant objet aux yeux de Dieu, qu'un chrétien qui combat avec la douleur, et qui est aux prises avec les menaces, les supplices et les tourments (1)! A vrai dire, c'est une éclatante victoire, c'est le trophée de l'Église, c'est le triomphe le plus glorieux

(1) Minutius Félix., in Oct.

qu'elle remporte sur les démons. Le mal que nous souffrons est un trait pénétrant qui frappe l'esprit de ténèbres; il est pris dans nos chaînes, il souffre lui-même ce qu'il veut nous faire souffrir (1). C'est ce qu'il éprouva dans la personne de saint Paul, parce que plus il lui dressait de piéges, plus il multipliait ses victoires. Car il ne lui livra pas un seul combat; il lui donna des attaques de plusieurs sortes, les unes de crainte, les autres de fatigues, les autres de tristesse, de douleurs, d'ennuis, de soins, de confusions, et quelquefois de tout cela ensemble. Mais saint Paul était toujours le vainqueur; et comme un soldat qui aurait lui seul sur les bras toute les forces de l'univers, sans recevoir aucune blessure, ainsi il était au milieu des barbares, au milieu de toutes les nations, en tous les lieux du monde, et demeurait toujours invincible. Il entrait en toutes sortes de combats, comme un athlète qui s'exerce à la lutte et à la course, comme un soldat qui va tantôt à l'assaut, tantôt à la mêlée, qui combat par mer et par terre. Il mettait le feu partout comme une flamme qui tombe sur la paille, et change en feu tout ce qu'elle trouve. Il surmontait tous les obstacles comme un torrent qui entraîne sans résistance tout ce qu'il rencontre en son chemin. Il embrassait tout l'univers d'un seul corps, et il convoquait tous les esprits d'une seule langue. Toutes les trompettes de l'armée d'Israël n'eurent pas tant de force pour abattre les murailles de Jéricho, que sa seule voix pour renverser tous les forts de Satan, et attirer à son parti tous ses adversaires, faisant des soldats de ses prisonniers de guerre, dont il se servait avec un merveilleux avantage dans ses combats. David renversa Goliath d'un coup de pierre; mais si vous comparez cet exploit avec les actions héroïques de saint Paul, ce n'est qu'un exploit d'enfant, et vous n'y verrez pas moins de différence qu'entre un ber-

(1) S. Chry,, homil. 25, in 2 ep. ad Corinth.

ger et un vaillant soldat. Car cet apôtre ne vainquait pas un géant d'un coup de fronde, mais il renversa toutes les puissances de l'enfer du souffle de sa bouche. Sa voix, plus terrible que celle d'un lion rugissant, portait le feu et la frayeur dans tous les esprits, qui ne pouvaient en supporter l'éclat. Il était presque partout en même temps, comme s'il eût volé sur les ailes des vents, assistant les uns, consolant les autres, intimidant ceux-ci, encourageant ceux-là, se faisant tout à tous, et gouvernant tout le monde, comme un père de famille gouvernerait sa maison ou un pilote son vaisseau. Admirez ici avec moi le zèle et le courage de ce grand homme, qui n'est pas moins illustre par ses souffrances que par ses belles actions. Il souffrit le naufrage pour empêcher celui de l'univers. Il fut un jour et une nuit au fond de la mer, pour le tirer d'un abîme d'erreur où il était plongé; il fut accablé d'ennuis pour consoler les affligés; il fut brisé de coups pour guérir ceux que le démon avait blessés; il fut frappé de verges pour ranger les pécheurs sous le bâton pastoral de Jésus-Christ; il fut lapidé pour amollir la dureté des cœurs; il fut dans les prisons pour leur procurer la liberté; dans les voyages, pour leur montrer le chemin du ciel; dans les émotions des peuples soulevés contre lui, pour leur rendre la paix; dans les dangers, pour les mettre en assurance; dans les ardeurs d'un zèle dévorant, pour les retirer des flammes de l'enfer; dans la faim, dans la soif, dans la nudité, pour les revêtir de la grâce. Enfin, un martyr ne meurt qu'une fois, mais ce bienheureux apôtre souffrit mille morts et mille martyres; et tout ce que les saints ont enduré en plusieurs corps, il l'endura en un seul, non une fois ou un seul jour, mais tous les jours, sans repos et sans relâche jusqu'à la mort. Je meurs tous les jours, mes frères (1); chaque jour m'est un nouveau martyre, je vous en assure par

(1) I. Cor. 15. 31.

la gloire que j'ai de vous servir. Voilà un spectacle digne d'attirer les yeux d'un Dieu appliqué à son ouvrage; un homme généreux qui combat contre la mauvaise fortune, c'est un duel digne de Dieu (1).

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Le royaume de Dieu est dans vous, mais il n'est pas paisible. *Souffrez avec Jésus et pour Jésus, si vous voulez régner avec Jésus* (2).

2. *Comment Dieu couronnera-t-il votre patience, si vous n'avez rien souffert? Si vous ne voulez rien endurer, comment serez-vous ami de Jésus-Christ? Le Fils de Dieu a bien voulu être déshonoré et crucifié, et vous osez vous plaindre de quelque chose? Le Fils de Dieu a eu des ennemis et des calomniateurs, et vous voulez avoir tous les hommes pour amis et bienfaiteurs.*

3. *Aimez à demeurer dans ses sacrées plaies : si vous avez souvent recours à ces marques sanglantes et précieuses de son amour envers nous, vous vous sentirez merveilleusement consolé dans vos afflictions; vous vous soucierez peu du mépris des hommes, et vous souffrirez aisément toutes leurs médisances et leurs injures.*

4. *Si vous étiez entré parfaitement une fois dans l'intérieur de Jésus, et que vous eussiez un peu goûté son ardent amour, vous ne pourriez plus vous arrêter à ce qui contente ou mécontente votre amour-propre, et vous auriez de la joie d'être dans l'opprobre, parce que l'amour de Jésus fait que l'homme se méprise lui-même.*

5. Quand vous souffrez la faim, dites : *Le royaume de Dieu n'est pas dans les délices* (3). Et quand vous êtes mé-

(1) Senec., l. de provid. — (2) De Imit. Christ., l. 2, c. 2. — (3) Rom. 14. 17.

prisé : *Mon royaume n'est pas de ce monde* (1). *Tous vos troubles et vos déplaisirs viennent de ce que vous n'êtes pas encore parfaitement mort à vous-même, ni séparé de toutes les choses de la terre.*

DIX-HUITIEME LEÇON.

La croix est le chemin royal des chrétiens pour aller à Dieu.

« Suivons cette voie nouvelle et vivante qu'il nous a le premier tracée par l'ouverture du voile, c'est-à-dire par l'ouverture de sa chair. » HEBR., 10. 20.

Nous allons tous à l'éternité, et chaque jour qui s'écoule de notre vie nous en approche. Par conséquent, il faut chaque jour en prendre le chemin, et considérer sérieusement la route que nous devons tenir de peur de nous égarer. Car, comme il s'agit d'un bien souverain, dont la perte est sans ressource, parce qu'elle est éternelle, la faute que nous y ferions serait sans excuse et sans remède. Or, la croix est le chemin de l'éternité, chemin royal, comme l'appel saint Bernard (2), soit parce que Jésus-Christ, qui est le roi des rois, nous l'a tracé, soit parce que les saints qui règnent avec lui dans la gloire l'ont suivi toute leur vie, soit parce qu'il nous conduit avec eux au royaume de Dieu, pourvu que nous ne nous en retirions point.

(1) Joan. 18. 36. — (2) Serm. 43 in Cant. Gers. de Imitat. Christi, l. 2, c. ultimo, de regia via sanctæ crucis.

I. CONSIDÉRATION.

PREMIÈRE RAISON. — *Jésus-Christ nous a tracé de son sang le chemin du ciel.*

Je dis, en premier lieu, que Jésus-Christ nous l'a tracé de son sang, et qu'il l'a marqué de ses plaies; c'est la pensée du divin Apôtre. *Il nous a frayé un chemin nouveau, un chemin de vie, par le voile du sanctuaire, c'est-à-dire son corps* (1). Il l'appelle nouveau, parce qu'avant qu'il eût souffert, le chemin du ciel était fermé, ou plutôt il n'y avait point encore de chemin pour y aller. C'est Jésus-Christ qui nous a fait un chemin de son propre corps, et qui a voulu qu'il fût percé de clous, percé d'épines, percé d'une lance, afin que ce chemin fût ouvert de toutes parts, et que l'on pût entrer dans la vie éternelle par autant d'avenues qu'il y a de blessures sur la chair innocente de cet agneau. Aussi, le jour de sa mort, le voile du temple qui était devant le sanctuaire fut déchiré, pour nous montrer que le ciel était ouvert, et que son humanité sainte, déchirée sur le Calvaire, était le vrai chemin. C'est ce qu'il dit un jour à son cher et fidèle ministre Henri Suso. Mon humanité est le chemin par où il faut marcher; ma passion, la porte par laquelle il faut entrer, si l'on veut acquérir ce que tu désires (2). Quand Dieu voulut tirer son peuple de l'Égypte pour le conduire dans la Terre-Sainte, il lui donna un ange pour guide, qui s'enferma dans une colonne de feu, et lui montra, de ce lieu éminent, un chemin miraculeux où jamais personne n'avait mis le pied. Mais pour nous conduire au ciel, il ne se contente pas de nous donner un de ces bienheureux esprits, il nous donne son propre Fils élevé en croix, qui est l'appui et la colonne

(1) Hebr., 10. 20.— (2) C. 2 dialogi.

du monde; et de là ce Fils bien-aimé nous découvre un admirable chemin, un chemin royal, qui ne peut être plus ferme, puisqu'il est sur la pierre vive; ni plus haut, puisqu'il est sur le Saint des saints. Le malheur est qu'au lieu de marcher par ce chemin avec allégresse, et d'avancer par des progrès continuels, les pécheurs le foulent sous les pieds, comme par dédain et par dépit, déshonorant la passion de Jésus-Christ par le désordre de leurs mœurs, et se déclarant ennemis de ses plaies et de sa croix. Déplorons leur aveuglement, et profitons de leur malheur. Attachons nos yeux et nos cœurs à cette colonne de flammes, qui nous montre le chemin du paradis; respectons celui qui s'y est amoureusement attaché pour nous servir de conducteur; suivons ses mouvements, et ne nous éloignons jamais de ses voies.

II. CONSIDÉRATION.

SECONDE RAISON. — *Tous les saints regardent les plaies de Jésus-Christ comme le chemin du ciel.*

C'est par là que tous les saints ont marché, et comme il n'y en a pas un qui ne soit sorti des plaies du Sauveur, qui est le lieu de leur naissance, de même il n'y en a pas un qui n'y retourne avec inclination, et qui n'y demeure avec une singulière révérence. Saint Macaire (1) assure que c'est la dévotion de tous les excellents chrétiens, qui ont atteint le sommet de la perfection, et que tous ceux qui méritent de s'approcher plus près de Dieu, sont consacrés à la croix de Jésus-Christ. Tertullien (2), qui voyait l'estime que les premiers chrétiens faisaient de la croix, et le respect qu'ils lui portaient, les appelle pour cet effet, *crucis religiosos,* des hommes dévoués à la croix, dont la religion et la profession

(1) Hom. 17. — (2) Apol., 16.

est d'honorer un Dieu crucifié. Saint Augustin dit que c'est l'unique voie du salut, et qu'on ne peut la quitter sans périr (1). Et dans un autre endroit, il proteste qu'il veut vivre et mourir entre les bras de son Sauveur, étendus sur la croix pour embrasser les pécheurs, et qu'il y trouve sa sûreté. Saint Bernard (2) dit que c'est le chemin royal qu'il a choisi en entrant au service de Dieu, et qu'il y trouve sa joie, ses délices, sa force et toutes les richesses du salut. Pour moi, dit-il, sachant combien j'étais dénué de mérites, j'ai tâché, dès les premiers commencements de ma conversion, de faire comme l'épouse, un bouquet de myrrhe composé des souffrances de mon Sauveur, et de le mettre sur mon cœur pour ne l'oublier jamais. Je suis persuadé que la vraie sagesse consiste à méditer ces sacrées plaies; et dans cette vue, j'y ai établi toute ma perfection, toute la plénitude de ma science, toutes les richesses du salut, tous les trésors de mes mérites. Ce sont elles qui me soutiennent dans les adversités, et qui me retiennent dans la prospérité (3). Ce sont elles qui me conduisent sûrement, tandis que je marche par ce chemin royal, à travers ces deux écueils où tant de pécheurs font naufrage. Et vous, si vous êtes sage, vous imiterez aussi la prudence de l'Épouse, et vous ne souffrirez jamais qu'on vous ôte cet aimable faisceau du plus intime de votre cœur, non pas même pour une heure, vous souvenant continuellement, et méditant sans cesse ce que le Fils de Dieu a souffert pour vous. Suivez fidèlement cet avis, marchez sans crainte par cette voie, vous n'irez pas tout seul, il y en a une infinité qui vous ont précédé, il y en viendra une infinité après vous. C'est la voie des saints, c'est le chemin des rois, c'est celui de tous les fidèles qui aspirent au royaume du ciel.

(1) S. Aug., l. Confess. 7, c. 20. Vide c. 18 ejusd. libri. — (2) In Manuali, c. 23. — (3) Serm. 43 in Cantic.

III. CONSIDÉRATION.

TROISIÈME RAISON. — *Les chrétiens ne vont au royaume du ciel, que par les plaies de Jésus-Christ.*

Le père Alphonse Esquierra, de la compagnie de Jésus, priant un jour Notre-Seigneur, dans son oraison du matin, de lui accorder cette grâce, qu'à l'heure de la mort la plaie de son sacré côté fût le chemin de son âme pour arriver à son cœur, et se plonger dans cette vive source de tout bien, il entendit cette voix du ciel, qui était comme l'entérinement de sa demande : Alphonse, j'éclairerai votre esprit, et je vous instruirai pleinement du chemin que vous devez tenir, j'arrêterai mes yeux sur vous, sans jamais détourner ma vue (1). Ce qui arriva comme il l'avait promis ; car étant près de mourir, il prit le crucifix pour adorer ses sacrées plaies ; et comme il baisait amoureusement celle du cœur, il expira avec une douceur merveilleuse, et rendit l'âme dans le sein de son Sauveur. Voulez-vous jouir de la même faveur ? voulez-vous que Notre-Seigneur vous regarde d'un œil d'amour, et qu'il vous reçoive dans son cœur au moment de votre mort, regardez souvent ses adorables plaies durant votre vie ; frappez sans cesse à la porte de son côté, qui a été blessé pour vous sur la croix, c'est la porte du ciel, c'est le chemin du paradis le plus droit, le plus court et le plus sûr. C'est le plus sûr, parce que, dit saint Léon, on ne va point à Jésus-Christ que par Jésus-Christ même (2). C'est le plus court, car le chemin et le terme n'est qu'une même chose ; Jésus-Christ est le guide qui nous mène, et le chemin par où il nous mène, et le pays où il nous mène (3). De là vient

(1) Eusebius Niorembert, in ejus vita. Fuit hoc repertum inter pia ejus adversaria post ejus obitum. — (2) S. Leo, serm. 16 de pass. — (3) S. Aug., in Ps. 60.

qu'étant montés avec lui sur la croix, il n'y a plus qu'un pas à faire pour entrer dans le paradis. Enfin, c'est le plus droit, parce que l'amour-propre, qui est la cause de tous nos égarements, ne s'y rencontre jamais. C'est pourquoi saint François disait fort à propos dans les conférences qu'il avait avec ses religieux : « Mes frères, ayez toujours devant les yeux le chemin de la sainte croix, par lequel Notre-Seigneur nous a menés. Ceux qui sont charnels et sensuels ne l'aiment point, et s'ils y entrent quelquefois, ils en sortent bientôt, cherchant d'autres voies que leur propre esprit leur fait paraître plus sublimes; mais en effet ce ne sont que des précipices. » Sainte Thérèse, qui avait reconnu cette erreur par sa propre expérience, ne peut assez se plaindre de certains livres qui parlent de l'oraison, et qui enseignent que toutes les images corporelles, même de Jésus-Christ crucifié, sont des obstacles à la contemplation (1). « Hé ! dit-elle, Seigneur de mon âme et mon bien, Jésus-Christ crucifié, je ne me souviens jamais de cette créance dans laquelle j'ai été, que je n'en reçoive de la peine, et qu'il ne me soit avis que j'ai commis une grande trahison contre vous, quoique ç'ait été par ignorance. O mon Seigneur ! que j'étais dans un mauvais chemin ! Il me semble que j'allais déjà sans chemin, si vous ne m'eussiez remise dans le bon, qui est d'être près de vous; car vous voyant près de moi, j'ai possédé tout bien; et plus bas : J'ai vu clairement que c'est par cette porte que nous devons entrer, si nous voulons que la divine Majesté nous montre de grands secrets; tellement que vous ne devez point prendre d'autre chemin, quoique vous soyez arrivé à la cime de la contemplation. L'on marche sûrement par cette voie; ce Seigneur est la source de tous les biens. » Heureux celui qui l'aimera véritablement, et qui l'aura toujours près de lui,

(1) Sainte Thérèse, dans sa vie, ch. 22. Voyez le Château de l'âme, demeure 6, ch. 7.

le suivant des pas de l'esprit et du cœur, et tâchant de l'imiter dans les souffrances qui lui arrivent dans la vie. Voilà le chemin de la vie, savoir, souffrir avec Jésus-Christ: voilà le chemin de la gloire, le chemin de la cité céleste, le chemin du royaume (1). C'est par là que le bon larron y est parvenu. Voulez-vous savoir combien ce chemin est court? En un jour il fut de la croix dans le paradis avec son maître. Pourquoi donc craignez-vous d'embrasser la croix, puisque c'est par elle qu'on va dans le ciel? Le salut est dans la croix, la vie est dans la croix (2). Vous trouverez dans la croix le refuge contre vos ennemis, la douceur de la grâce, la force de l'âme, la joie de l'esprit, la perfection des vertus et le plus haut comble de la sainteté. Allez où vous voudrez, cherchez tant que vous voudrez, vous ne trouverez point de voie ni plus sublime pour vous élever, ni plus sûre pour vous tenir en bas, que celle de la croix. Tous les saints ont marché par cette voie; le Fils de Dieu y a passé le premier. Comment donc osez-vous chercher une autre voie que cette voie royale, qui est la voie de la sainte croix?

(1) S. Bern., serm. 1 de dom. Palm.— (2) Gerson., de Imitat. Christi, l. 2, c. 12.

DIX-NEUVIÈME LEÇON.

Jésus-Christ invite tous les chrétiens à le suivre par le chemin royal de la croix.

« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. » MATTH., 16. 24.

I. CONSIDÉRATION.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive (1). Cette sentence contient tout l'esprit du christianisme, et l'on peut dire que tous les ressorts du salut en dépendent, et qu'elle fait tous les prédestinés. C'est pourquoi il est important de l'écouter avec respect et d'en remarquer exactement toutes les circonstances, qui sont autant de puissants motifs pour nous obliger à y correspondre fidèlement. La première est la douceur des termes dans lesquels elle est conçue : *Si quelqu'un veut venir après moi* (2). Il ne dit pas : Bon gré mal gré vous me suivrez et vous porterez votre croix ; il parle d'une manière bien plus aimable et plus touchante : *Si vous voulez ;* car si vous ne le voulez, je ne vous entraînerai pas de force. Je ne contrains personne, je n'use point de violence, je laisse au pouvoir de chacun de suivre son jugement et son inclination, et d'aviser s'il veut porter sa croix pour l'amour de moi (3). Que ces paroles ont de charmes! qu'elles

(1) Luc., 9, 23. Matth., 16, 24. Marc., 8, 34. — (2) Matth., 16, 24.— (3) S. Chrys., hom. de adorat. crucis; et hom. 16 in Matth.

sont propres pour gagner les cœurs ! Celui qui commande de hauteur et qui use d'un pouvoir absolu, rebute plutôt qu'il n'attire. Un discours insinuant et plein de douceur est plus puissant sur les esprits qu'un commandement impérieux et violent.

II. CONSIDÉRATION.

La seconde est son étendue, dont personne n'est exclu, s'il ne veut. Si Notre-Seigneur dispensait quelques-uns de porter la croix en le suivant, les autres auraient sujet de se plaindre ; mais, remarque saint Augustin, Notre-Seigneur dit à tous : Venez après moi, qui que vous soyez, hommes et femmes, maîtres et serviteurs ; si vous voulez vous sauver, il faut marcher par ce chemin (1). Il ne faut pas s'imaginer que cet avertissement regarde seulement les vierges et non pas les mariés, ou que les veuves y soient obligées et non pas celles qui ont encore leur mari, ou que les religieux y soient tenus et non pas les séculiers, ou bien enfin que les ecclésiastiques doivent y obéir et non pas les laïques ; mais toute l'Église, mais tout le corps mystique de Jésus-Christ et tous les membres qui ont chacun leur emploi qui les distingue, sont obligés d'écouter ces paroles : Si quelqu'un veut venir après moi, s'il veut être mon disciple, s'il veut assurer son salut, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive (2). Voilà la voie sûre, la voie droite, la seule voie que chacun de nous doit tenir pour se sauver.

III. CONSIDÉRATION.

Il faut qu'il se renonce lui-même (3). Le Fils de Dieu avait dit auparavant : Si quelqu'un ne renonce à tout ce qu'il pos-

(1) S. August., homil. 47 de divers. — (2) Ibidem. — (3) Matth., 16. 24.

sède, il ne peut être mon disciple ; mais non content de cela, il ajoute : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même. Il est bien plus difficile de se renoncer soi-même que de renoncer à ses biens ; mais l'un et l'autre est également nécessaire. Il ne suffit pas, dit saint Grégoire, de quitter nos biens, si nous ne nous quittons nous-mêmes. Que veut dire se quitter soi-même ? Un homme peut-il se quitter lui-même ? s'il se quitte, où ira-t-il en sortant hors de lui ? peut-il aller quelque part sans lui ? Qu'est-ce donc que se quitter soi-même ? C'est quitter ce que nous sommes par le péché et par les inclinations de la nature corrompue, en demeurant ce que nous sommes par la grâce et par l'esprit de Jésus-Christ. C'est vivre de telle sorte qu'on puisse dire comme saint Paul : Je ne vis plus moi-même, mais Jésus-Christ vit en moi ; je ne suis plus un homme de la terre, mais du ciel ; je ne suis plus un homme lâche, un homme vain, un emporté, un homme adonné à ses plaisirs, attaché à ses sens ; j'ai quitté tout cela pour vivre de l'esprit de Jésus-Christ, pour être un homme mortifié, humble, soumis, obéissant, prêt à tout souffrir et à tout faire pour mon salut et pour la gloire de Dieu.

IV. CONSIDÉRATION.

Qu'il porte sa croix, et qu'il la porte tous les jours (1). Celui-là porte sa croix, dit saint Augustin, qui crucifie sa chair par des austérités volontaires, et l'esprit par la compassion des misères d'autrui (2). Celui-là, dit saint Chrysostôme (3), porte sa croix, qui s'abandonne à la justice divine comme un criminel qu'on mène au supplice et qui a toujours la mort devant les yeux ; celui-là porte sa croix, qui souffre

(1) Matth., 16. 24. — (2) S. August., homil. 76, de divers Vide et hom. 47. — (3) S. Chrysos., homil. de vener. crucis.

toutes les contradictions avec une parfaite égalité d'esprit, sans trouble, sans inquiétude, sans passion, à proportion comme Dieu, qui souffre tous les outrages des pécheurs sans perdre un seul moment de son repos. Enfin, celui-là porte sa croix, qui n'est pas seulement indifférent à tous les bons et mauvais événements de la vie, mais qui se porte plutôt au mépris qu'à l'honneur, aux calomnies qu'on invente contre lui qu'aux applaudissements et aux louanges, aux souffrances et aux douleurs qu'aux plus grandes délices, sans autre motif que d'être semblable à Jésus-Christ, quand même il n'y aurait point d'autre avantage ni pour sa perfection, ni pour le service de Dieu.

V. CONSIDÉRATION.

Qu'il me suive. Il ne dit pas : Qu'il marche devant moi, mais qu'il me suive. Ce serait témérité de vouloir le prévenir. Sénèque parle en païen, lorsqu'il dit que les hommes généreux qui souffrent avec courage les disgrâces de la fortune, surpassent Dieu en ce point, parce que Dieu est à la vérité hors des souffrances, mais pour eux ils s'élèvent au-dessus (1). Mais s'il eût connu Jésus-Christ, il eût été surpris d'un incroyable étonnement, voyant un Dieu marcher devant nous et nous tracer le chemin de la croix par son exemple. Eh ! s'il n'eût eu la bonté de nous montrer le chemin, qui eût eu le courage d'y entrer ? qui l'eût osé et qui l'eût pu ?

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. *Maître, je vous suivrai partout où vous irez* (2). Dites souvent ces paroles, offrez-vous souvent à le suivre ; mais offrez-vous sans intérêt, sans espérance et sans feintise, de peur que Notre-Seigneur ne vous dise, *que les renards ont*

(1) Senec., de Prov. — (2) Matth., 8. 19.

leur tanière, et les oiseaux du ciel leur nid, mais que le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête (1).

2. Offrez-vous, en second lieu, sans délai. Ne dites point : Seigneur, je suis résolu de vous suivre, mais permettez-moi de faire les funérailles de mon père, de peur qu'il ne dise : *Laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts* (2).

3. Offrez-vous enfin sans présomption, ne dites point comme saint Pierre : *Pourquoi ne puis-je pas vous suivre dès à présent* (3) ? Sans lui vous ne pouvez rien. Vous tomberez, si vous présumez de vos forces. L'orgueil est un mal caduc qui vous jettera dans le précipice, si vous ne vous appuyez sur Jésus-Christ.

VINGTIÈME LEÇON.

L'exemple de Jésus-Christ crucifié nous anime aux souffrances et à la croix.

> « A mesure que les souffrances de Jésus-Christ s'augmentent en nous, nos consolations aussi s'augmentent par Jésus-Christ. » 2. Cor., 1. 5.

I. CONSIDÉRATION.

L'exemple de Jésus-Christ fait trois puissants effets dans nos cœurs, pour nous animer aux souffrances et à la croix. Il nous donne de la vigueur, de la joie et de la constance; de la vigueur contre la pusillanimité, de la joie contre la tris-

(1) S. August., serm. 7 de verb. Dom. — (2) Luc., 9. 60. — (3) Joan., 13.

tesse, de la constance contre l'ennui. Je dis, en premier lieu, qu'il nous donne de la vigueur, parce que le désir de la gloire qui nous est naturel, pique nos courages et les rend plus généreux, surtout quand il est réveillé, fortifié et soutenu par l'impression de la grâce; or, rien n'est plus glorieux ni plus honorable à un chrétien que de souffrir pour Jésus-Christ et à l'exemple de Jésus-Christ.

Il est plus glorieux d'être captif pour Jésus-Christ, dit saint Jean Chrysostôme, que d'être apôtre, que d'être évangéliste; celui qui aime Jésus-Christ sait bien ce que je dis. Celui qui aime Dieu passionnément, qui brûle de son amour, sait quel est le prix et la valeur des liens; être pauvre, être esclave, être martyr pour Jésus-Christ, c'est une chose plus magnifique et plus illustre que d'être assis sur les douze siéges d'Israël, que d'avoir rang parmi les anges, que d'être un de ces glorieux esprits qui gouvernent les cieux, ou qui assistent devant le trône de Dieu. Quand nous publions le bonheur et la gloire des martyrs, nous les louons premièrement à cause de leurs blessures, et puis à cause de leurs récompenses; nous prisons et honorons premièrement leurs plaies et puis leurs couronnes (1). Pourquoi? parce que les couronnes sont le prix des plaies, et non au contraire. C'est pourquoi saint Paul ne se glorifie pas tant des biens qu'il espère dans le ciel, que des maux qu'il endure sur la terre, car c'est vraiment une très-grande faveur que d'être jugé digne de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. Quand il n'y aurait point d'autre récompense que de souffrir beaucoup pour celui qu'on aime; c'est une couronne vraiment parfaite, et une récompense qui n'est pas moindre que celle de la félicité future. Ceux-là le savent, qui savent aimer Jésus-Christ ardemment, et comme il faut l'aimer (2). Science sublime, mais aussi

(1) S. Chrys., homil. 8. in ep. ad Ephes. — (2) S. Chrys., hom 5 de anna.

rare! car, comme disait la bienheureuse Angèle de Foligny, nous ne connaissons pas l'excellence, ni le prix et la valeur des souffrances, parce que si nous en étions bien persuadés, il s'en ferait un merveilleux pillage, et chacun voudrait les ravir à son compagnon, comme un trésor de gloire pour s'en faire honneur devant Dieu. Les anges mêmes, qui en connaissent le mérite, nous envieraient un si grand bien, s'ils étaient capables de jalousie, vu que nous tirons de nos faiblesses cet avantage incomparable de pouvoir mourir pour Jésus-Christ; car si, dit excellemment saint Laurent Justinien, c'est le comble du bonheur d'être persécuté pour Jésus-Christ, ce n'est pas une moindre gloire d'être persécuté comme Jésus-Christ (1). Comme il est honorable à un soldat de porter les armes de son roi, de même il est glorieux à un chrétien de porter les stigmates du Sauveur. Quel honneur est-ce à l'épouse de ressembler à son époux? Rien ne lui semble plus glorieux que de porter les opprobres de Jésus-Christ (2). Saint François Xavier disait qu'un ouvrier évangélique n'était pas à son avis fort bon soldat de Jésus-Christ, si le monde le laissait longtemps en repos sans le persécuter. C'est un mauvais signe de souffrir peu de chose, et plus mauvais encore de ne pouvoir rien souffrir (3). Il n'y a point d'Abel qui n'ait un mauvais frère comme Caïn, dit saint Grégoire (4). C'est être peu vertueux que d'avoir si peu de part à la croix de notre Maître (5); c'est avoir peu de part à sa faveur, c'est être sans honneur et sans crédit auprès de lui. Il n'est pas bienséant, il est honteux qu'un chrétien ne participe point aux opprobres de Jésus-Christ. Vous devez vous faire gloire d'être haï du monde, car vous faites voir par là que vous êtes membre de Jésus-

(1) S. Laur. Justin., in fascic. amo, c. 11, sub finem. — (2) Idem. de patien., c. 2. — (3) Orlandinus, 1 p. hist. societ. Jésu, l. 2, n. 105. — (4) Lib. 9. 39. — (5) Idem., l. 6, ep. 27.

Christ, et que vous vivez dans son corps. Il s'est fait semblable à vous, afin de vous faire semblable à lui. Il est véritablement dans le même corps, mais il y est d'une autre manière que vous : vous comme membre, lui comme la vie de ce corps ; mais au reste, ce chef et ce corps, ce corps et ces membres sont tellement joints ensemble en unité d'esprit et par les liens de la charité, que ce que le corps souffre, le chef le souffre aussi par communication (1). Or, que peut-on se figurer de plus honorable, que d'avoir un Dieu pour compagnon de ses souffrances ? Ne faut-il pas dire avec Salvien, que ceux qui semblent porter la croix, la portent de telle sorte, qu'ils trouvent plus de gloire dans le nom de la croix que de peine dans leur supplice (2) ?

II. CONSIDÉRATION.

Cette considération ne nous donne pas seulement de la force pour souffrir, mais encore de la joie pour bénir Dieu dans nos souffrances. La raison humaine ne peut comprendre cette vérité, mais la grâce la fait goûter avec plaisir. *L'ignominie de la croix est agréable à celui qui n'est point ingrat envers le crucifix.* A la vérité, c'est une couleur sombre, mais c'est la couleur de Jésus-Christ, et le vrai caractère de son esprit. Vous êtes pauvre, et votre indigence vous afflige ; c'est un mal fort sensible, mais Jésus-Christ l'a souffert : vous êtes méprisé et délaissé, c'est une croix fort pesante, mais Jésus-Christ l'a portée : cela seul suffit pour la rendre agréable, si vous aimez votre Sauveur. Un homme pusillanime vient me dire : On m'a noirci de calomnie, et vous voulez que je le souffre paisiblement ? comment pourrai-je le faire ? Assurément il vous sera très-facile, répond saint

(1) S. Laur. Just., fascic. am., c. 11 fin. — (2) Salvi., l. 3 de guber. Dei.

Chrysostôme, si vous levez les yeux vers le ciel, et que vous regardiez la beauté de ce lieu où Dieu a promis de vous recevoir, si vous souffrez d'un cœur généreux les injures qu'on vous fait; faites-le donc, je vous prie, et regardant le ciel, pensez que votre patience vous rend semblable à celui qui est assis sur les chérubins; car il a été chargé d'opprobres, et ne s'en est point ressenti; il a été frappé, blessé, couvert de plaies, et ne s'est point emporté contre ses ennemis; au contraire, il les a comblés d'une infinité de bienfaits, et c'est en cela qu'il a voulu que nous fussions ses imitateurs, qui est le plus grand bonheur qui puisse nous arriver, et par conséquent le plus grand sujet de joie, au sentiment de tous les saints. Les autres se moqueront, dit ce même père, de ce que je mets la véritable joie à souffrir des affronts, mais ceux qui savent que c'est le désir de Jésus-Christ, et qu'il en a fait ses délices, estiment que c'est le plus grand bonheur de la terre (1). Si quelqu'un me donnait le choix de tout le ciel ou des chaînes de saint Paul, je préférerais celles-ci; si quelqu'un m'offrait de prendre place parmi les anges, ou de demeurer avec saint Paul dans la prison, je choisirais la prison et les liens. Il n'y a rien de meilleur que de souffrir pour Jésus-Christ. Je n'estime pas saint Paul si heureux d'avoir été ravi au troisième ciel, que d'avoir été dans les fers. J'aime beaucoup mieux souffrir pour Jésus-Christ, que d'être honoré pour Jésus-Christ, c'est un honneur qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer (2). « Si l'on mettait dans la balance, disait saint Ignace, tout ce qui est créé d'un côté, et la prison de l'autre avec les chaînes et les plus grandes incommodités qu'on y puisse souffrir, toutes les créatures ensemble avec tout ce qu'elles ont de plus riche et de plus beau, n'auraient aucun poids dans mon esprit (3). » Entrez dans la pensée de ces grands saints,

(1) S. Chrysost., hom. 8. in epist. ad Eph. — (2) Ibidem. — (3) Ribadeneira in ejus vita, l. 5, c. 10. Maff., l. 1, c. 17.

quand il se présente quelque occasion de souffrir, pensez que vous souffrez pour Jésus-Christ, et par un surcroît de bonheur, que vous souffrez avec Jésus-Christ, qu'il ne vous abandonne point, qu'il est auprès de vous pour vous consoler, et qu'il porte votre croix avec vous; vous trouverez de la douceur dans vos peines, et vous expérimenterez ce que dit l'Apôtre, *qu'à mesure que les souffrances de Jésus-Christ s'accroissent et se multiplient en nous, nos consolations s'accroissent et se multiplient par Jésus-Christ* (1). *J'ai recherché le Seigneur au jour de mon affliction, j'ai tendu les mains vers lui toute la nuit, et je n'ai point été trompé. Mon âme a refusé toute autre sorte de consolation. Je me suis souvenu de Dieu, et ce souvenir m'a été une vive source de joie* (2). O prophète! s'écrie saint Augustin, redites-nous encore une fois ces belles paroles, afin de mieux les entendre et de vous imiter si nous pouvons! Qu'avez-vous cherché au jour de votre affliction? J'ai cherché Dieu. Comment l'avez-vous cherché? Avec mes mains. Quand l'avez-vous cherché? Toute la nuit. Où l'avez-vous cherché? En sa présence. Quel fruit en avez-vous retiré? Je n'ai point été trompé, j'ai laissé les créatures, n'y trouvant rien qui pût me contenter, et je me suis souvenu de Dieu avec une singulière consolation de mon âme; le travail de mes mains n'a pas été inutile: j'ai trouvé un grand consolateur. Quel consolateur? Le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation, le Dieu qui console les humbles, le Dieu qui nous console en toutes nos afflictions (3). Il ne dit pas qui nous dispense de la croix, mais qui nous console. Ne craignez point qu'il s'éloigne ou qu'il vous oublie, il est fort près de vous, il vous regarde, il vous assiste: non une fois, mais toujours; non dans une occasion, mais en toutes.

(1) 2. Cor., 1, 5. — (2) Psal. 76. — (3) 11. Cor., 1, 4.

III. CONSIDÉRATION.

Il ne se contente pas de vous donner de la force et de la joie dans vos souffrances, il vous donne encore la persévérance jusqu'à la fin; car il ne nous console pas une fois pour nous laisser l'autre, il fait toujours de même. C'est pourquoi l'Apôtre ne dit pas qu'il nous a consolés, mais qu'il nous console, parce que son secours est toujours présent, et il ajoute qu'il nous console en tout temps, non en une ou deux occasions, mais en toutes (1).

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

Quand vous êtes dans l'affliction, ne craignez point que Jésus-Christ vous délaisse. Dieu est auprès des affligés, il aide ceux qui combattent, parce que c'est lui qui les engage au combat (2). Dites-lui donc avec confiance : *Je ne craindrai point les maux qui m'arrivent, parce que vous êtes avec moi* (3).

2. Quand vous sentez que votre courage s'ébranle, pensez à ce que Jésus-Christ a souffert pour vous, et vous animant par son exemple, vous n'aurez pas plus tôt réclamé son assistance, qu'il vous fera sentir les effets de sa miséricorde (4).

3. Pesez ce que l'Écriture dit de Joseph (5).

(1) S. Chrys., hom. 2 in epist. ad Cor. 1. — S. Aug., in Psal. 90, et serm. 105. de temp. — (2) Ps. 33, 19. — (3) Ps. 22, 4. — (4) Psal. 93. — (5) Sapient., 10.

VINGT-ET-UNIÈME LEÇON.

La croix est l'étendard des prédestinés.

« Ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés. » Rom., 8. 30.

Honorez aujourd'hui la croix comme l'étendard des prédestinés; c'est le nom que les pères lui donnent et que l'Église, dans ses hymnes, a rendu célèbre : *Vexilla regis prodeunt.* Saint Jérôme assure que la croix n'est pas un supplice, mais un triomphe (1). Origène l'appelle un étendard immortel, dont la seule vue fait trembler nos ennemis invisibles (2). Prudence dit que c'est le trophée de la passion, l'enseigne victorieuse que les fidèles font éclater sur leur front. Le bienheureux Pierre Damien l'appelle l'*étendard du salut,* ajoutant qu'il n'y a pas une page dans l'Écriture qui ne respire la croix, et qui ne la regarde comme la source et le principe de tout le bonheur des hommes (3). Nos ennemis mêmes sont contraints de l'avouer; et ceux qui ont autrefois combattu l'honneur des images, n'ont osé refuser leurs éloges à la croix. Voici les paroles que la vérité a tirées de leur bouche : La croix, disent-ils, est l'enseigne de notre roi, que nos légions regardent incessamment. C'est la bannière de notre empereur, que nos troupes suivent dans les batailles. La croix de Notre-Seigneur est le drapeau sous lequel nous devons aller au combat, afin d'attaquer plus courageu-

(1) Citatur à Gretsero, l. 1 de sancta cruce, c. 40. — (2) Origines, homil. 8 in diversis. — (3) S. Petrus Damianus, serm. de inventu crucis.

sement nos ennemis ; c'est avec cet étendard que l'ancien ennemi a été vaincu ; c'est avec ces armes que Satan a été défait (1). Entrant dans ce sentiment si juste et si raisonnable, regardez la croix comme l'étendard de la milice chrétienne sous lequel vous devez vous ranger, sous lequel vous devez marcher, sous lequel vous devez combattre, vaincre et triompher, si vous voulez parvenir au royaume du ciel (2).

I. CONSIDÉRATION.

Nous devons nous ranger sous l'étendard de la croix.

Je dis, en premier lieu, que c'est l'étendard sous lequel vous devez vous ranger, parce que c'est à la croix que nous sommes tous appelés, comme nous avons déjà dit. *Ceux que Dieu a prédestinés, il les a appelés* (3). A quoi les a-t-il appelés ? à la croix. Souffrir en faisant le bien, c'est un don de Dieu ; c'est une grâce, dit le prince des apôtres, parce que c'est à cela que vous êtes appelés ; car *Jésus Christ a souffert le premier pour nous, vous donnant exemple, pour vous obliger à le suivre et marcher sur ses vestiges* (4). Notre vocation est en quelque façon double, selon les théologiens ; nous sommes appelés premièrement aux souffrances, et puis à la gloire ; à celles-là comme au moyen, à celle-ci comme à la fin. *Prenez mon joug sur vous ;* voilà notre première vocation qui nous appelle à la croix. *Et vous trouverez le repos de vos âmes ;* voilà la seconde qui nous appelle au repos.

Aussi est-ce par la vertu de la croix que Jésus-Christ a ramené tous les élus qui étaient épars çà et là ; c'est sous ce drapeau qu'il les a ralliés, c'est à la vue de cet étendard qu'ils se sont rangés sous sa conduite. Le prophète Isaïe

(1) L. 2, c. 28. — (2) S. Aug., l. 4, symbol. ad catech., c. 5. — (3) Rom. 8. 30. — (4) I Petr., 2 21.

l'avait prédit longtemps auparavant : *Il lèvera l'étendard par toutes les nations du monde, il ralliera tous les fuyards d'Israël, et il ramassera des quatre parties de l'univers ceux de Juda, qui étaient dispersés de tous côtés* (1). Quel est ce victorieux étendard qui doit réunir tous les peuples sous l'empire de Jésus-Christ, sinon la croix dont la figure, dit saint Jérôme, représente les quatre parties du monde (2). Et l'auteur des divins offices : La croix couchée par terre regarde les quatre coins du monde, pour nous montrer que Jésus-Christ, par sa passion, a attiré toutes les parties de l'univers (3). Aussi est-ce pour cela qu'il est mort, afin de rassembler les enfants de Dieu, qui étaient dissipés sous le drapeau de la croix (4). Il est monté sur la palme, dit un ancien auteur, et il en a cueilli les fruits; il a étendu ses bras jusqu'aux extrémités de la terre, pour enlever ses élus et les incorporer à lui; ce médiateur pacifique entre Dieu et les hommes étant entre le ciel et la terre, a attiré tout à lui. Tous les prédestinés se sont ralliés sous ce bel arbre de vie qui était au milieu du paradis (5). O force admirable de la croix! qu'y a-t-il de plus étonnant que la dispersion des élus dans toutes les contrées de la terre? l'un est caché dans le Brésil, parmi un nombre prodigieux d'infidèles; l'autre, parmi les Tartares et les Scythes; l'autre, dans les îles du Japon; l'autre dans les bois de la nouvelle France, parmi des peuples barbares. O sagesse adorable de mon Dieu, comment avez-vous ainsi dissipé votre troupeau? qui pourrait ramasser tant de brebis égarées de tous côtés? Il n'y avait que votre Fils qui fût capable de le faire; vous lui avez réservé cet honneur, vous lui avez laissé ce glorieux emploi dont il s'est si heureusement acquitté, qu'il n'en a pas perdu une seule. Je vous ai exaucé au temps que j'avais or-

(1) Is., 5. 26. — (2) S. Hier., in c. 5 Marci.— (3) Albin., de div. officiis in officio parasceves. — (4) Joan., 11. — (5) Drogo de sacramento dom. Passionis.

donné, et je vous ai assisté d'un puissant secours au jour du salut; je vous ai choisi et réservé pour conclure l'alliance que je veux faire avec mon peuple, pour recueillir les débris de mon État, et recouvrer mon héritage qui est tout dissipé, pour dire aux captifs : Sortez de vos prisons, et à ceux qui sont dans les ténèbres: Quittez vos cachots et venez jouir de la lumière du soleil qui vous éclaire (1). Voilà sa commission, voilà l'ordre qu'il a reçu de son Père; comment l'a-t-il exécuté? comment a-t-il ramassé son troupeau? O merveille de la miséricorde divine! ce bon pasteur a livré son âme pour ses ouailles, il a donné son sang pour elles, il les a rachetées, sauvées et ramenées au bercail par la vertu de la croix (2). O mon âme! rangez-vous sous ce drapeau, si vous voulez être du nombre et jouir du bénéfice de sa mort. C'est sous l'enseigne de la croix que vous devez vous ranger, et c'est sous la croix que vous devez marcher.

II. CONSIDÉRATION.

Nous devons marcher sous l'étendard de la croix.

Nous allons à la conquête du ciel; le chemin que nous tenons est plein de périls, nos ennemis invisibles nous y dressent tous les jours cent piéges et font tous leurs efforts pour nous surprendre. Il n'est pas sûr de nous écarter de la croix. Celui qui passe par un chemin dangereux se couvre des armes du prince pour se garantir des voleurs. Étant donc obligés de tenir une route si difficile, qui est néanmoins le chemin royal par où nous devons suivre notre chef, nous ne pouvons être en sûreté sans ses armes, c'est-à-dire sans l'étendard de la croix (3). C'est pourquoi saint Cyrille, con-

(1) Is., 49. 8. — (2) Photius apud Œcumenium in 2 Ephes. — (3) Hugo Caren, in c. 14. Lucæ hæc habet.

seillant aux chrétiens de commencer toutes leurs actions par le signe de la croix, dit qu'il n'y a point de plus sûre garde que celle-ci; que c'est une grâce singulière de Dieu, qu'il donne gratuitement en faveur des pauvres, et sans travail en faveur des faibles; que c'est la terreur du démon qui a été vaincu par la croix. « Montrez-lui, dit-il (1), cette enseigne, et soyez en assurance; quand il la voit, il se souvient du crucifix, et à l'heure même il prend la fuite. » Dites-lui avec l'Église : Voici la croix du Seigneur, fuyez, troupes ennemies. « Sachez que le seul signe de la croix vous fera prospérer et réussir en toutes choses. Celui, dit saint Ambroise, qui commence par cet adorable signe à semer et cultiver son champ, recueillera le fruit de la vie éternelle et bienheureuse; celui qui commence par là ses voyages, arrivera au ciel heureusement (2). » Marchez donc constamment sous les auspices de la croix; et s'il faut venir au combat avec vos ennemis, ne craignez point de perdre la victoire, si vous ne perdez premièrement le souvenir de Jésus-Christ crucifié. Armez-vous de ses plaies, de ses souffrances, de sa mort, liez-vous à sa croix: c'est sous cette enseigne qu'il faut combattre, vaincre et triompher.

III. CONSIDÉRATION.

Nous devons combattre, vaincre et triompher sous les auspices de la croix.

Saint Ambroise dit que les saints qui sont bien expérimentés au fait de la milice spirituelle, ne vont jamais au combat que *sous ce signe salutaire.* Une âme bien aguerrie sait de qui elle doit se servir pour achever la bataille, de quelles armes elle doit les munir, et sous quels drapeaux il faut les conduire; elle ne se sert point des aigles ni des dragons pour

(1) S. Cyrill. Hieros , Catech. 13. — (2) S. Ambr., Serm. 43.

ses enseignes. Elle va au combat sous le nom de Jésus et sous l'étendard de sa croix. Cet étendard lui donne de la force et du courage. Ce signe la rend fidèle à son roi; rien ne peut ébranler sa constance, rien ne peut corrompre sa foi (1). En effet, quiconque est armé de la croix, ne doit point craindre le combat, ni douter de la victoire et du triomphe. La croix, dit saint Jean Damascène, est son bouclier, ses armes et son trophée tout ensemble (2). Il ne doit point craindre le combat, parce qu'il est impénétrable à tous les traits de la mort et de l'enfer (3). Eusèbe (4) assure que celui qui portait la bannière de l'empereur Constantin, où l'on voyait le signe de la croix, n'était jamais blessé des ennemis, mais que son enseigne lui servait de bouclier qui recevait tous les traits. Et nous lisons dans l'histoire d'Espagne, qu'en cette fameuse bataille que les chrétiens donnèrent contre les Maures, celui qui portait la croix devant Roderic, évêque de Tolède, passa deux fois à travers des troupes ennemies, sans être atteint d'un seul trait, quoiqu'on tirât sur lui de toutes parts, et que le bâton de la croix fût percé de plusieurs flèches. Si telle est la vertu de la croix contre tous les dangers qui menacent la vie du corps, que sera-ce des périls qui attaquent celle de l'âme? Ne devons-nous pas en bannir la crainte, si nous portons fidèlement cet étendard; et bien loin d'appréhender le succès du combat, n'avons-nous pas sujet de tenir la victoire indubitable? Saint Chrysologue, considérant la fuite de cette légion de démons que le Fils de Dieu chassa du corps d'un possédé, s'écrie avec admiration : Faut-il une légion de démons pour tourmenter un seul homme, dénué d'armes et de force? Que fussent devenus ces esprits lâches et ténébreux, si dès lors ils eussent vu la bannière de la croix? Courage, chrétien, va

(1) S. Ambr., l. 2 de Abarh., c. 7. — (2) S. Damasc., l. 4, orth. fidei, c. 12. — (3) S. Cypr , serm, de Nativ. — (4) Eusebius, l. 2 de vita Constant, c. 9.

sans aucune crainte au combat, si cette troupe si nombreuse redoute un homme qui est sans armes, ne doute point qu'elle ne s'enfuie quand elle le verra et le sentira armé (1). L'empereur Léon remarque que les soldats chrétiens allant au combat, avaient coutume de crier, *crucis victoria,* victoire de la croix, et dans le cinquième concile de Constantinople, l'acclamation commune des pères assemblés après la condamnation des hérétiques, fut, *crux vicit,* la croix a vaincu (2). C'est la pensée que nous devons prendre dans toutes nos tentations, et quelque difficulté qui se présente, le souvenir de la croix doit nous remplir d'espérance. C'est elle qui a vaincu les démons, qui a détruit la tyrannie du monde, qui a mis en fuite tous les ennemis de notre salut, *crux vicit.* C'est elle qui a rendu les martyrs victorieux de la puissance des tyrans, qui a triomphé dans les vierges de toutes les délices de la terre, qui a confondu par des pêcheurs toute la sagesse du siècle, *crux vicit.* C'est elle qui a arraché les pécheurs de l'esclavage du péché, et qui a introduit cette armée triomphante des publicains et des pénitents par une sainte et religieuse pénitence dans le royaume des cieux, *crux vicit.* C'est elle qui vous rendra participant de leur victoire et de leur triomphe, si vous avez le courage de les suivre. La croix, dit saint Chrysostôme, est la clef du ciel ; la croix de Jésus-Christ a ouvert le paradis. N'est-il pas dit que le royaume des cieux souffre violence, et que ceux qui font de généreux efforts sur eux-mêmes l'emportent ? Je dis bien plus, celui qui est dans la croix emporte le ciel sans effort. Entre le ciel et la croix il n'y a point de milieu. Après la croix suit aussitôt le paradis (3).

(1) S. Chrysol., serm. 17. — (2) Act. 1. — (3) S. Chrysost., homil. de divite.

VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

Il faut recevoir la croix avec foi, respect, action de grâces, et avec la résolution d'en faire un bon usage pour la gloire de Dieu.

« Il ne s'attrista point contre Dieu, parce que Dieu l'affligeait en le privant de la vue. Mais il demeura ferme dans la crainte de Dieu, lui rendant grâce tous les jours de sa vie. » Tob., 2. 13.

I. CONSIDÉRATION.

Au premier aspect de la croix, la nature a coutume de se troubler, parce que n'agissant que par instinct, et non pas par les lumières de la raison ni de la foi, elle ne s'occupe qu'à la recherche d'un bien sensible qui lui est propre, sans s'élever plus haut, et par une suite nécessaire, elle refuit avec horreur le mal sensible qui lui est contraire. C'est pourquoi il est important d'abord que la croix se présente, d'ouvrir les yeux de la foi, et de la regarder comme un effet de la divine Providence, sans laquelle il ne peut nous arriver aucun mal. *Je suis le Seigneur qui forme la lumière et qui crée les ténèbres, qui fais la paix et qui crée le mal. C'est moi qui fais tout cela, comme souverain Seigneur* (1). *Est-il arrivé aucun mal dans la cité, que le Seigneur n'ait pas fait* (2)? Non, dit saint Augustin, il ne se fait que par ses ordres. Ce que les fous s'imaginent arriver fortuitement, sans que Dieu s'en mêle, ne se fait que par la disposition de la divine Provi-

(1) Isa., 45, 7. — (2) Amos, 3, 6.

dence (1). Sachez, dit ce même père, que tout ce qui arrive contre notre volonté, n'arrive que par la volonté de Dieu, par sa providence, par son ordre, par son autorité, et par la disposition de ses lois ; que si nous ne voyons pas pourquoi certaines choses se font, donnons cela à sa providence, qu'elles ne se font pas sans raison (2). L'amour-propre s'en choquera, mais il ne faut pas s'en mettre en peine ; la nature en sera effrayée, mais il faut la soutenir et la rassurer. La raison humaine y contredira et tâchera de s'en défendre ; mais il faut la soumettre à la foi, et lui dire avec fermeté : *Ne voulez-vous pas que je boive le calice que mon Père m'a donné ?*

II. CONSIDÉRATION.

Cette pensée étant bien conçue dans la lumière de Dieu, et appuyée sur sa parole qui est infaillible, il faut prendre la croix de sa main avec un grand respect, soit pour la révérence que nous devons à tout ce qui vient de sa part, soit pour l'union que nos souffrances ont avec celles de Jésus-Christ. Car si nous avons une vénération toute particulière pour la croix, à laquelle il a été attaché, nous devons sans doute porter un grand respect aux nôtres, parce qu'elles en sont des dépendances et comme des rejetons de ce bel arbre. S'il a divinisé les souffrances en sa personne, les rendant dignes du culte de latrie, il a aussi sanctifié les nôtres, les rendant dignes d'une gloire immortelle. D'ailleurs, c'est un sentiment commun fondé sur les principes de la religion, que nous devons respecter la Majesté divine en tout lieu, mais particulièrement dans les lieux où il se plaît et qui lui sont consacrés, ou qu'il daigne signaler par des marques plus éclatantes de sa présence, pour y être honoré. Or, il n'y a point de lieu sur la terre où Dieu se plaise davantage, où il

(1) S. August., in Ps. 9. — (2) Idem. in Ps. 140.

soit plus présent, où il soit plus honoré que dans la croix et dans les souffrances de ses amis. Le Saint-Esprit y est avec tous ses dons, comme dans un lieu d'assurance et de repos (1). Le Fils y est, comme il se trouva autrefois dans la prison avec Joseph, et dans la fournaise de Babylone avec les trois enfants d'Israël; et qu'y a-t-il de plus glorieux dans nos souffrances que d'avoir un Dieu pour compagnon, qui se trouve dans le danger avec nous (2)? Le père y est comme dans le buisson ardent, tout éclatant de gloire et tout brûlant d'amour au milieu des épines. Il faut donc s'en approcher comme Moïse avec respect, et nous défaire de nos affections terrestres, parce que c'est un lieu saint qui demande de nous une profonde révérence. Il faut imiter la bienheureuse Madeleine, illustre vierge japonaise, âgée de vingt ans, qui fut brûlée pour la foi dans la ville d'Arima, en l'année 1613, et qui prit, au milieu des flammes, des charbons ardents dans ses deux mains, les mettant sur sa tête par respect et par révérence; après quoi elle rendit à Dieu son esprit victorieux tout embrasé du feu de son amour (3).

III. CONSIDÉRATION.

Le respect et l'honneur que nous devons à la croix que Jésus-Christ nous présente, doit être accompagné d'une amoureuse reconnaissance du bien et de l'honneur qu'il nous fait, de vouloir tirer de la gloire de nos souffrances, et par le même moyen de nous purifier en effaçant toutes les taches qui souillent la beauté de notre âme. Heureux le serviteur que son maître prend le soin de corriger, auquel il daigne faire sentir sa colère, et qu'il ne trompe point en dissimulant

(1) I Petr., 4, 14. — (2) S. Ambr., l. de Joseph., c. 5. — S. Greg. Nazianz., orat. 2 de pace. — (3) Livre 2 des triomphes chrétiens des martyrs du Japon, c. 15.

ses vices (1). Plus heureux encore de ce qu'il lui donne occasion de le glorifier et de lui rendre des preuves de sa fidélité. Lorsqu'on déchirait saint Romain avec des ongles de fer, et qu'on exerçait sur son corps des cruautés inouïes, il disait au tyran : Je vous rends grâces de ce que vous m'ouvrez de plus éloquentes bouches, pour publier les grandeurs de Jésus-Christ; car autant qu'il y a de plaies sur moi, ce sont autant de bouches qui le louent et le bénissent (2). Si ce généreux martyr se sentait obligé à son tyran du mal qu'il lui faisait souffrir avec la dernière inhumanité, combien sommes-nous plus obligés à Jésus-Christ du bien qu'il nous procure avec un excès d'amour, en nous faisant souffrir pour son honneur? Certes, s'il y a chose au monde dont nous devions rendre grâces à Notre-Seigneur, comme l'Apôtre nous le recommande, c'est particulièrement de la croix, c'est-à-dire des afflictions qu'il nous envoie, parce qu'alors notre reconnaissance lui plaît davantage et nous est plus utile. « Vous est-il arrivé quelque mal, dit saint Chrysostôme, il ne sera plus mal si vous voulez. Bénissez Dieu, et vous changerez ce mal en un grand bien; dites comme Job : Le nom du Seigneur soit béni à jamais, et vous aurez la même récompense que lui (3). » C'est ainsi que vous devez en user, si vous voulez contenter Dieu et vous distinguer des pécheurs. Quand Dieu châtie le monde par des calamités publiques, les gens de bien, dit saint Augustin (4), rendent grâces à Dieu, ainsi que des vaisseaux sacrés; mais les superbes, les voluptueux et les avares n'ont dans la bouche que des blasphèmes et des murmures, disant : Seigneur, qu'avons-nous fait pour souffrir de si grands maux? Et ne dites point qu'il est difficile de remercier Dieu de ce qu'il nous jette dans la dernière misère, car si vous avez un peu d'amour pour lui, la pratique vous en

(1) Tert., l. de pat. — (2) In Actis, 9 augusti. — (3) S. Chrys., hom. 64 ad Antioch., et hom. 68. — (4) Ser. 111 de temp.

sera facile, et vous tiendra lieu d'une très-douce consolation. Les saints ne l'ont point trouvée difficile, et l'on peut dire de tous ce que la sainte Ecriture dit de Tobie, *qu'il ne se fâcha point contre Dieu de ce qu'il l'avait rendu aveugle, mais il demeura dans la crainte du Seigneur avec une constance immuable, rendant grâces à Dieu tous les jours de sa vie* (1). Voilà ce que Dieu demande de vous, voilà le caractère des prédestinés et la pratique continuelle des saints, qui ont suivi en cela l'exémple de Jésus-Christ, qui doit vous servir de règle.

IV. CONSIDÉRATION.

Mais pour rendre votre reconnaissance plus parfaite, en recevant la croix de sa main comme un bienfait, il faut en même temps former une sainte résolution d'en faire un bon usage pour votre salut et pour sa gloire. Vous accomplirez en cela les desseins qu'il a eus sur vous de toute éternité, unissant si inséparablement son honneur et son service à votre félicité, que l'un ne peut être sans l'autre; car c'est une maxime constante parmi les théologiens, qu'il appartient à celui qui règle et ordonne la fin, de préparer aussi les moyens pour y arriver. Or, les moyens les plus propres pour atteindre au salut et procurer la gloire de Dieu, sont les diverses afflictions dont cette vie est traversée; par conséquent il faut les prendre dans cet esprit, et tenir à grande gloire de souffrir quelque chose pour Dieu, et d'avancer son honneur à nos dépens; car si Notre-Seigneur faisait tant d'état de mourir pour nous qui sommes si misérables, qu'il appelait sa gloire, non d'être assis sur le trône de son Père et adoré des anges, mais d'être cloué à la croix, accablé de douleurs et couvert d'infamie pour l'amour de nous, quel état devons-nous faire d'endurer quelque chose pour lui?

(1) Tobia, 2, 13.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Quand donc Dieu vous offrira quelque occasion de souffrir ou par maladie, ou par disgrâce, ou par quelque peine d'esprit, pensez que c'est à dessein que vous puissiez le glorifier par votre patience et par la tranquillité de votre âme. Considérez qu'il vous met dans l'affliction comme un parfum sur le feu, afin de répandre une douce odeur de vertu, qui édifie votre prochain, et lui donne sujet de bénir le Père céleste, qui est l'auteur de votre patience.

2. Lorsque les apôtres virent Notre-Seigneur qui marchait sur les eaux durant la tempête, et venait les secourir, au lieu de prendre courage, ils furent troublés, le prenant pour un fantôme qui les effraya; mais il leur dit pour les assurer : Ne craignez point, c'est moi. Prenez ces paroles pour vous, et vous fiant à sa bonté, marchez courageusement avec lui sur les eaux. Dites avec saint Jean : *Dominus est,* c'est le Seigneur qui me visite. Toutes les afflictions du corps et de l'esprit, et même la perte de la vie ne doivent point entrer en considération, quand il s'agit du bon plaisir de Dieu, qui veut en être honoré : *Dominus est,* il est le maître. Nous ne faisons point de difficulté d'ôter la vie aux animaux pour notre nourriture, ni de les charger de pesants fardeaux, ou de les faire souffrir pour notre service, parce qu'ils ne sont que pour cela; si nous disposons si librement de leur vie et de leur mort pour nos usages, il est juste que Dieu ait autant de pouvoir sur nous, pour en disposer selon sa sainte volonté : *Dominus est.*

VINGT-TROISIÈME LEÇON.

Nous devons porter la croix avec courage, allégresse et persévérance.

« Je suis comblé de joie parmi toutes mes souffrances. » 2. Cor., 7. 4.

I. CONSIDÉRATION.

Lorsque saint Polycarpe, évêque de Smyrne, fut conduit dans l'amphithéâtre pour y être brûlé, on entendit distinctement une voix du ciel qui lui dit : Soyez fort, Polycarpe, et montrez en ce combat la grandeur de votre courage (1). Ce que ce vénérable vieillard, âgé de plus de quatre-vingt-six ans, exécuta parfaitement ; et par une merveille qui surprit tous les assistants, le feu respectant son corps, au lieu de lui nuire, prit autour de lui la figure d'une belle voûte et jeta une très-agréable odeur comme celle de l'encens; si bien que les païens furent contraints d'employer le fer pour le faire mourir. S'il vous arrive quelque affliction qui vous soit sensible et qui vous semble difficile à porter, figurez-vous que Notre-Seigneur veut faire de vous un spectacle digne des yeux du ciel et de la terre, et prenant pour vous ce qu'il dit à ce grand saint, soyez fort et généreux, et tâchez de rendre votre souffrance odoriferante à la gloire de la Majesté divine, par la force de votre courage.

Considérez que l'impatience qui se plaint de la pesanteur

(1) Surius, 26 januar.

de la croix, ne la rend pas plus légère, mais au contraire plus fâcheuse et plus pesante ; et que si vous ne portez patiemment la croix de Jésus-Christ, vous porterez malgré vous celle du démon sans aucun fruit. Les autres croix ne me servent de rien, il n'y a que la croix de Jésus-Christ qui me profite et qui me soit véritablement utile (1). Le mauvais larron en fut-il mieux pour avoir insulté à Jésus-Christ, et blasphémé contre lui ? En ajoutant un crime à sa misère, il se rendit doublement malheureux, et se perdit pour jamais par son impatience, au lieu qu'il pouvait, s'il eût voulu, rendre la croix, qu'il avait méritée par ses forfaits, très-salutaire, comme fit son compagnon qui changea son supplice en un martyre, vérifiant ce que dit Salomon : *L'homme vraiment patient montre qu'il est sage dans sa conduite ; celui qui est impatient fait paraître sa folie* (2). Gardez-vous donc de murmurer, ou de vous impatienter et vous fâcher contre le mal que vous souffrez (3). Car la croix dont vous vous plaignez, pourrait vous dire ce que Moïse et Aaron disaient aux Israélites : *Que sommes-nous, nous autres, contre qui vous faites tant de murmures ? Ce n'est pas contre nous que vous murmurez, mais contre le Seigneur* (4). Souvenez-vous que Dieu est votre Seigneur et votre Père, et qu'en cette qualité vous devez imiter sa patience, dit saint Cyprien, parce qu'il est juste que les serviteurs obéissent, et il n'est pas bienséant que les enfants dégénèrent de la vertu de leur Père (5). Les justes ont toujours pratiqué cette vertu, dit le même père, et il n'y a rien qui les distingue mieux d'avec les pécheurs que cette marque, savoir, que les pécheurs murmurent et blasphèment dans les adversités, mais la souffrance au regard des justes est une épreuve de leur vertu.

La patience est un fruit du Saint-Esprit et une marque de

(1) S. Ambr., in c. 9 Lucæ. — (2) Prov., 14. — (3) Sap., I. — (4) Exod., 18. — (5) S. Cypr., de pat.

sa présence. Si vous n'avez pas le fruit, c'est un signe que l'arbre qui le produit n'est pas à vous. Ne perdez pas l'un, si vous craignez de perdre l'autre ; car, dit Tertullien, là où Dieu est, la patience y est de compagnie (1). Et par conséquent, lorsque le Saint-Esprit descend dans nos âmes, cette vertu le suit toujours et ne s'en sépare jamais; car c'est un esprit d'amour dont le propre est de répandre la charité dans nos cœurs, comme la lumière se répand dans le monde à la présence du soleil. Or, il n'y a point de charité sans patience. La charité, dit cet Africain, est le grand mystère de la foi et le trésor du nom chrétien, que l'Apôtre nous recommande de toute la force du Saint-Esprit; mais où est-ce qu'on l'apprend, sinon dans l'école de la patience? La charité est magnanime, c'est ainsi qu'elle s'arme de patience; la charité est bienfaisante, et la patience ne fait mal à personne; la charité n'est point jalouse, c'est une des propriétés de la patience; la charité n'est point insolente, elle tire sa modestie de la patience; la charité ne cherche point son intérêt, elle s'oublie de ses droits pour être utile au prochain ; elle n'est point colère, qu'est-ce donc qu'elle aurait pu laisser à l'impatience? Elle souffre tout, dit saint Paul, elle endure tout, et pourquoi? sans doute parce qu'elle est patiente, et c'est pour cela qu'elle ne finira jamais (2).

II. CONSIDÉRATION.

Cette étroite liaison qui est entre la patience et la charité, vous fera porter la croix, non-seulement avec courage, mais encore avec allégresse, si vous la regardez comme il faut, c'est-à-dire, si vous avez égard, non à la tristesse qu'elle semble causer d'abord qu'on la reçoit, mais aux fruits qu'elle fait recueillir dans une grande paix à ceux qu'elle exerce.

(1) Tert. de pat. — (2) Tertull. loco citato.

Vous posséderez vos âmes par votre patience (1). Qu'est-ce à dire posséder son âme, sinon, comme saint Grégoire l'explique, mener une vie entièrement parfaite et tenir sous l'empire de la vertu tous les mouvements de son âme. Celui-là donc possède son âme, qui a la patience; parce qu'il tire de la force contre toutes les adversités, de ce qui lui donne un pouvoir sur soi en se surmontant soi-même (2). La vertu de patience, dit saint Cyprien, a une grande étendue, c'est une source féconde de gloire qui se répand par plusieurs veines; et de toutes nos actions, il n'y en a pas une qui puisse arriver au point de sa perfection, si elle n'en tire sa fermeté et sa vigueur (3).

C'est elle qui nous rend recommandables devant Dieu, c'est elle qui nous maintient dans son service; elle modère la colère et réprime l'incontinence de la langue; elle gouverne l'esprit, elle conserve la paix, elle garde la discipline, elle maintient l'intégrité dans les vierges, la chasteté dans les veuves, la charité dans les personnes mariées; elle nous rend humbles dans la prospérité, généreux dans l'adversité, doux envers ceux qui nous outragent, indulgents envers ceux qui pèchent, rigoureux envers nous-mêmes pour punir nos offenses; elle surmonte les tentations, elle souffre les persécutions, elle consomme les martyres, elle affermit les fondements de notre foi, elle relève notre espérance, elle conduit nos pas, afin que nous puissions suivre le chemin que Jésus-Christ nous a marqué par ses souffrances; elle fait que nous persévérons dans la dignité des enfants de Dieu, en imitant la patience de notre Père.

Enfin, pour dire tout en un mot, « c'est le bien de Jésus-Christ, comme l'impatience, au contraire, est le mal du démon; et comme celui dans lequel Jésus-Christ a établi sa demeure

(1) Luc., 21. 19.— (2) S. Greg., l. 5, Mor., c. 14. — (3) S. Cypr., de patient.

est patient, de même celui dont le démon possède l'âme, et la remplit de sa malice, est toujours dans l'impatience (1). » Ce que la patience bâtit pour parvenir à la gloire, l'impatience le détruit, et comme la patience est essentiellement en Dieu, de même l'impatience est née avec l'esprit de ténèbres. Le cœur du démon est le lieu de sa naissance (2); elle y prit son origine dès le point de sa révolte, lorsqu'il se souleva contre Dieu, ne pouvant souffrir qu'il eût fait l'homme le maître de l'univers. « Car s'il eût eu de la patience, il ne s'en fut point attristé : et s'il ne s'en fût point attristé, il n'eût point envié le bonheur de l'homme. Si bien qu'il le trompa, parce qu'il en était jaloux; il en fut jaloux parce qu'il s'attrista de son bien; et il s'en attrista, parce qu'il n'eut pas assez de patience pour le souffrir. L'impatience est donc la source fatale qui se répand dans tous les vices. Il faut lui imputer tous les crimes. Le mal n'est autre chose que l'impatence du bien. L'homme n'est impudique, que parce qu'il ne peut souffrir la continence; ni méchant, que parce qu'il ne peut souffrir la probité; ni impie, que parce qu'il ne peut souffrir la piété; ni inquiet, que parce qu'il ne peut souffrir le repos. »

Considérez donc sérieusement d'un côté les fruits de la patience, et de l'autre les dangereux effets du vice contraire, et dans cette vue portez votre croix avec allégresse. Car si Dieu aime celui qui lui donne avec joie ce qu'il demande, certainement il aime aussi celui qui souffre avec allégresse le mal qu'il lui envoie. *Ne pleurez point, ne vous affligez point, ne soyez point triste,* disait le prophète Esdras, *car la joie du Seigneur est votre force* (3). Il n'y a point de plus fortes armes que la joie selon Dieu (4). Comme celui qui la possède ne peut être vaincu par aucun trouble d'esprit, de même celui

(1) De S. Cypr., loco citato. — (2) Ibidem. — (3) 2 Esdræ, 8. — (4) S. Chrysost., hom. 1, in Corinth.

qui ne l'a pas est bientôt renversé et abattu, la moindre difficulté lui fait peur. Le moyen, me direz-vous, de se réjouir au milieu des supplices et des tourments? Et moi je demande le moyen de se réjouir hors de là. Quelle joie peut avoir un grand cœur, qui n'a rien fait ni souffert dont il puisse tirer de la gloire? Plus vous me montrez de dangers, d'afflictions, de souffrances et de croix, plus vous m'ouvrez de sources de joie. « Chose admirable, dit saint Chrysostôme, non-seulement la tristesse, mais encore la joie du monde nous porte un extrême préjudice; et tout au contraire, non-seulement la joie spirituelle des enfants de Dieu, mais encore leur tristesse est un trésor inestimable de toutes sortes de biens (1). » Voyez comme saint Paul en parle. *Toute correction,* dit-il, *semble sur l'heure être un sujet de tristesse, et non de joie;* il ne dit pas que *c'est un sujet de tristesse,* mais *qu'il semble que c'est un sujet de tristesse;* parce que la croix est en effet un sujet de joie plutôt que de tristesse, ou pour mieux dire, c'est un sujet de tristesse qui donne bien de la joie. Elle crucifie les sens à la vérité, mais elle glorifie l'esprit, qui trouve plus de satisfaction et de repos dans les souffrances, que les mondains n'en trouvent dans leurs délices. Ayez un peu d'amour pour Jésus-Christ crucifié, vous éprouverez ce que je dis, et vous comprendrez la vérité de ces paroles de l'Apôtre : Il n'y a rien que nous n'ayons souffert; ce n'a été que combats au dehors et que frayeurs au dedans (2). *Et toutefois je suis comblé de joie parmi toutes nos souffrances* (3).

III. CONSIDÉRATION.

Cette joie vient de la consolation divine, qui soutient l'esprit, et lui donne une admirable vigueur, qui change la

(1) S. Chrysost., hom. 18 ad pop. Antioch. — (2) 2 Cor., 7. — (3) Ibidem.

nature des croix, en nous les rendant aimables, et cet amour fait que nous les portons sans tristesse et sans ennui. Je dis sans ennui, parce qu'il serait inutile de porter la croix pour un temps, si la continue venait à nous lasser. La couronne n'est point donnée à ceux qui commencent; c'est la persévérance qui l'emporte. Les Juifs disaient à Jésus-Christ : *Descends de la croix, si tu es Fils de Dieu* (1); mais ce fut par cette raison, dit saint Chrysostôme, qu'il n'en descendit pas, parce qu'il était Fils de Dieu. Et vous devez l'imiter, si vous voulez être du nombre des enfants, et avoir part à l'héritage.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Faites donc état de porter la croix jusqu'à la mort. Votre amour-propre vous dira souvent : Descends de la croix. Vos amis vous en prieront, et vous diront que vous prenez trop sur vous. Vos ennemis vous insulteront, et vous diront : *Où est ton Dieu? son Dieu ne le sauvera pas* (2); mais répondez-leur avec Tobie : Ne parlez pas ainsi, parce que nous sommes enfants des saints, et nous attendons cette heureuse vie, que Dieu donnera à ceux qui persévèrent immuablement dans son service, et ne violent jamais la fidélité qu'ils lui doivent (3).

2. Vous pouvez demander à Dieu qu'il ne vous induise point dans la tentation, et vous défier de vos forces; mais vous ne devez pas craindre que son secours vous manque; si vous succombez à la tentation, ce sera toujours votre faute. Dites-lui donc avec David : *Seigneur, vous êtes mon protecteur, vous êtes ma gloire, vous me faites marcher la tête levée. Je ne craindrai point les millions d'hommes qui m'environnent. Levez-vous, Seigneur, sauvez-moi, mon Dieu* (4).

(1) Matth., 27. 40.— (2) Ps. 3. 3. — (3) S. Chrys., hom. de cruce et latrone. — (4) Ps. 3. 4.

3. Ne lui demandez point absolument qu'il vous délivre de vos afflictions, mais qu'il vous donne la grâce d'accomplir ses saintes volontés. Vous ne deviendrez jamais fort en fuyant la croix, mais plutôt en la portant ; vous ne la rendrez pas moins pesante en vous plaignant et murmurant, mais plutôt en la prenant de la main de Dieu avec respect, et la portant avec courage.

VINGT-QUATRIÈME LEÇON.

Il faut laisser à Dieu le choix de nos croix, et être prêts à tout souffrir, quoi que ce soit, et de quelque part qu'il vienne.

« Que ceux qui souffrent selon la volonté de Dieu, persévérant dans les bonnes œuvres, remettent leurs âmes entre les mains de celui qui en est le Créateur, et qui leur sera fidèle. »
I. Petr., 4. 19.

I. CONSIDÉRATION.

Dans cette grande diversité de croix qui se trouvent dans le monde, et qui exercent notre patience, les unes, dit saint Grégoire, viennent de Dieu, les autres de l'ennemi du genre humain, les autres du prochain, les autres de nous-mêmes. Mais enfin, de quelque part qu'elles viennent, il faut toujours être prêt à les porter, parce que c'est toujours Dieu qui les permet ou qui les ordonne (1). Si c'est Dieu qui les ordonne

(1) S. Greg., hom. 25 in Evang.

lui-même, et qui les envoie directement, soit pour punir nos offenses, soit pour éprouver notre vertu, nous avons une obligation toute particulière de soumettre notre volonté à la sienne, et de pratiquer ce que dit saint Pierre : *Que ceux qui souffrent selon la volonté de Dieu, remettent leurs âmes entre les mains de leur Créateur, qui leur sera fidèle* (1); qu'ils se donnent à lui, qu'ils lui laissent le choix de leurs croix, afin qu'il en dispose absolument, et qu'ils ne pensent qu'à bien faire et à le servir parfaitement; car, dit Tertullien, de qui sommes-nous plus obligés d'endurer, que de Dieu (2)? Il nous fait trop d'honneur de prendre soin de nous et de nous corriger.

II. CONSIDÉRATION.

S'il permet que l'ennemi commun nous attaque, c'est un bon signe, dit saint Chrysostôme, les voleurs ne s'attachent pas à la paille ni au foin, mais à l'or et à l'argent, et les démons ne persécutent que ceux qui s'adonnent aux choses spirituelles. Il tend ses piéges plus fréquents où il y a de la vertu; son envie s'attache aux œuvres de miséricorde (3). Cet esprit malin, dit saint Augustin, ne persécute que les gens de bien; car pour les méchants, pour les voluptueux et les orgueilleux, il ne les inquiète point, car ce sont ses amis, dit ce père; ils font tout ce qu'il veut, ils ne lui résistent jamais. Bien loin de les persécuter, c'est par eux qu'il persécute les autres (4). Il faut donc se résoudre à soutenir courageusement ses assauts, si nous voulons suivre le parti de la vertu, et nous animer au combat par l'espérance de la victoire qui ne peut nous manquer, si nous ne manquons à la grâce, et si nous ne voulons être vaincus.

(1) 1 Petr., 4 in fine. — (2) Tert., l. de pat. — (3) S. Chrys., hom. 1. ad Antioch. — (4) S. Aug., serm. 25 de temp.

III. CONSIDÉRATION.

Que si Dieu permet que les hommes contribuent à nos souffrances, nous ne devons point le trouver étrange, puisqu'il a bien permis qu'ils fissent mourir son Fils. Notre croix n'en sera pas moins bonne, pour venir de la main des méchants; leur malice ne diminuera rien du mérite ni de la gloire de notre patience. Les Juifs chargèrent le Sauveur du monde du fardeau de la croix, elle n'en fut pas moins salutaire à tout le monde; elle sanctifia même plusieurs de ceux qui en étaient les auteurs. Jésus-Christ en fit l'autel de la miséricorde, sur lequel il offrit son sacrifice, en priant pour ceux qui l'y avaient attaché. Faites-en de même quand le prochain vous offense; priez pour sa conversion, ne le regardez pas comme votre ennemi, mais comme votre frère, comme membre d'un même corps, dans lequel vous êtes étroitement lié. Si votre patience ne le touche, elle en édifiera plusieurs autres. Lorsque saint Paul fut jeté dans l'île de Malte par la violence de la tempête, et qu'en mettant quelques sarments dans le feu, une vipère qui en sortit à cause de la chaleur, le mordit à la main, les barbares qui le virent, crurent d'abord que c'était un méchant homme que la vengeance divine poursuivait; mais après avoir attendu longtemps, voyant que sa main n'enflait point, et qu'ayant secoué cette bête dans le feu il n'en avait reçu aucun mal, ils changèrent de sentiment et dirent que c'était un Dieu. Vous ne ferez pas une moindre merveille, si ayant été piqué d'une langue médisante, vous n'en êtes point ému ni enflé de colère, mais si vous vous contentez de secouer doucement la calomnie, et de jeter cette vipère dans le feu de l'amour divin. Ceux qui avaient été mal informés auparavant, voyant votre modestie, changeront le soupçon ou la mauvaise opinion qu'ils avaient conçue de vous en admiration et en

louanges, et donneront la gloire à Dieu. L'injure et la calomnie sont comme le feu de la fournaise de Babylone, qui épargna les trois enfants qu'on y avait jetés, et ne brûla que les bourreaux qui l'avaient allumé. Elles ne nuisent point à celui qui les souffre vertueusement, mais à celui qui les fait. En matière de persécution, c'est vaincre qu'être vaincu, et c'est être vaincu qu'être vainqueur; car celui qui vous outrage a pour but de vous faire du déplaisir. Si donc vous ne vous en ressentez point, il perd le fruit de son crime; le déplaisir qu'il voulait vous faire retombe sur lui; la gloire et le mérite de votre souffrance vous demeurent. Il ne faut donc pas rechercher partout la victoire; car celui qui offense semble vaincre l'offensé, mais la victoire qu'il remporte lui est pernicieuse. Au contraire, si celui qui est offensé le souffre courageusement, quoiqu'il semble vaincu, il s'acquiert par là une riche et éclatante couronne (1). Il est donc souvent plus avantageux d'être vaincu que d'être vainqueur; et cette sorte de victoire est la plus excellente de toutes; car soit qu'un ennemi vous vole ou vous frappe, ou se montre envieux de votre bien, celui qui le souffre sans l'attaquer est un admirable vainqueur (2). Tel était celui qui disait : *On nous fait tous les jours souffrir la mort pour l'amour de vous, Seigneur, on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie; mais parmi tous ces maux, nous demeurons victorieux, en vue de celui qui nous a aimés* (3). Entrons dans les sentiments de ce grand apôtre.

IV. CONSIDÉRATION.

Cette vue ne nous portera pas seulement à souffrir de toutes sortes de personnes, mais encore à nous souffrir nous-

(1) S. Chrysost., hom. 85 in Matth. — Tertull., l. de patient. — (2) S. Chrys., hom. 85 in Matth. Vide et hom. 2 in Antioch. — (3) Rom., 8.

mêmes; car il arrive souvent que nous sommes à charge à nous-mêmes, et que nous avons peine à nous supporter. *J'ai péché, ô le protecteur des hommes! que ferai-je pour vous apaiser? pourquoi permettez-vous que je ressente tant d'opposition à vos volontés, et que je ne puisse me souffrir moi-même* (1). Voilà trois grandes croix que nous trouvons dans nous-mêmes : le péché dont le reproche intérieur est un terrible tourment à qui a un peu de foi et d'amour, la répugnance que nous sentons au bien, et la pente que nous avons au mal, par la corruption de la nature, par le déréglement de nos passions et par le poids de nos mauvaises habitudes. La pesanteur de ce fardeau est si grande, qu'elle fait gémir les saints; et si nous n'avions l'exemple de Jésus-Christ, joint au secours des grâces qu'il nous a méritées, les forces nous manqueraient, et nous y succomberions infailliblement; mais il a bien voulu se charger de notre croix pour nous la rendre supportable, et il l'a trouvée lui-même si pesante, qu'il en sua jusqu'au sang sur la montagne des Oliviers, tant il fit d'effort sur lui pour vaincre la répugnance naturelle qu'il avait à la croix, et pour s'abandonner à toutes les souffrances qu'il plaisait à son Père de lui ordonner. Puissant exemple qui nous apprend à ne point donner de bornes à notre patience, mais à nous résigner totalement au bon plaisir de Dieu, en lui laissant le choix de nos croix, et ne nous réservant rien que la résolution de les porter de grand cœur, sans nous étonner ni de leur grandeur ni de leur longueur, nous souvenant que tout ce qu'on peut endurer est peu de chose au prix de la récompense; que tout le temps de la vie est moins qu'un jour comparé à l'éternité, et qu'après avoir souffert ce peu de temps, le Dieu de toute grâce qui nous appelle en Jésus-Christ à son éternelle gloire, nous perfectionnera, nous affermira et nous fortifiera. A lui

(1) Job., 8.

soient la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il (1).

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

C'est ici où plusieurs manquent dans leur pratique ; les uns ne veulent rien souffrir, les autres ne veulent souffrir que ce qu'il leur plaît, les autres que pour un temps; les uns se plaignent de la longueur de leurs maux, les autres de la grandeur, les autres de la nouveauté : tâchez d'éviter tous ces écueils.

1. Faites état, en premier lieu, qu'il n'y a personne qui ne porte sa croix en ce monde, et par conséquent que vous n'en serez pas exempt non plus que les autres. Cette vie qui passe, dit saint Augustin, n'est qu'une croix, ou bien ce n'est pas un voyage; ou vous aimez peu votre patrie, ou cette vie est pour vous un exil et une croix (2). Si vous ne voulez rien souffrir, vous ne voulez pas être chrétien ni disciple de Jésus-Christ. Tous ceux qui ont le bonheur de le suivre portent leur croix; oseriez-vous bien vous trouver devant lui sans la porter? Si vous ne voulez rien souffrir, vous renoncez à la piété et à la vertu. Tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ seront persécutés. Si donc vous ne souffrez rien pour Jésus-Christ, prenez garde que vous n'avez pas encore commencé à vivre dans la piété et dans l'esprit de Jésus-Christ (3). Enfin, si vous ne voulez rien souffrir, vous renoncez à Jésus-Christ même, vous n'êtes point de ses amis, vous n'êtes point de ses élus, vous ne lui appartenez point. *Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés* (4); mais quand vous seriez assez malheureux pour renoncer à Jésus-Christ, vous ne seriez pas pour cela exempt de la croix.

(1) I. Petr., 5, 10. — (2) S. Aug. in Ps., 137. — (3) S. Aug. in Ps. 55. — (4) Galat. 5.

« *Faites tout ce qu'il vous plaira pour réussir en toutes choses selon vos désirs et vos pensées, vous vous trouverez néanmoins réduit à souffrir toujours quelque chose, ou volontairement ou malgré vous. Car ou vous souffrirez de la douleur dans le corps, ou des peines et des inquiétudes dans l'âme; tantôt Dieu vous laissera dans la sécheresse, tantôt vos frères vous exerceront, et ce qui est encore plus fâcheux, vous deviendrez souvent pénible à vous-même, sans pouvoir être ni délivré ni soulagé de vos peines par aucun remède, et vous serez obligé de les souffrir, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de vous en tirer* (1). »

2. *Préparez-vous donc comme un bon et fidèle serviteur à porter constamment la croix de Jésus-Christ, votre maître, qui a bien voulu être crucifié pour l'amour de vous* (2). Ne dites point que le mal que vous souffrez est excessif; que jamais personne n'a rien souffert de semblable; qu'il est au-dessus de tout ce qu'on peut s'imaginer. Car, dit le Sage: *Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.* Vous ne souffrez rien dont on ne puisse vous donner plusieurs exemples, soit pour la perte de vos biens, soit pour la rigueur et la violence de vos maladies. Si vous ne pouvez porter la perte d'un fils qu'une mort naturelle vous ravit, que feriez-vous, dit saint Cyprien, si vous étiez obligé de faire le sacrifice d'Abraham (3)? Si vous regrettez inconsolablement la ruine de votre fortune et de vos biens, comment diriez-vous avec les saints? *Le Seigneur me les avait donnés, il me les a ôtés, son saint nom soit béni. Je suis entré tout nu dans le monde, j'en sortirai tout nu. Que tout le siècle périsse pour moi, pourvu que je conserve la patience* (4). Enfin, si vous murmurez dans les maladies et dans les douleurs du corps, comment diriez-vous avec les martyrs que les brasiers et les charbons ardents ne vous semblent que des fleurs?

(1) De Im. Christi, l. 2, cap. ult. — (2) Ibid. — (3) S. Cypr., lib. de mortalit. — (4) S. Chrys., hom. de tolerant.

3. Peut-être que ce n'est pas la rigueur du mal qui vous abat, mais que sa longueur vous lasse et met votre patience à bout. Eh ! qu'il paraît bien que vous n'avez pas encore mesuré l'éternité ; votre vie ne vous semblerait qu'un instant, mille ans ne vous passeraient que pour un jour fort court. Voulez-vous porter courageusement votre croix jusqu'à la fin, donnez-lui les justes dimensions qu'elle doit avoir selon Dieu, faites que la charité en prenne la largeur; la persévérance, la longueur; l'humilité, la profondeur; la droite intention, la hauteur, et alors vous la trouverez fort courte et fort légère. Si donc le signal vous est donné, si le jour du combat est venu, combattez généreusement, combattez constamment, sachant que le Seigneur est présent et qu'il vous regarde, que c'est par la confession de son nom que l'on parvient à sa gloire, et qu'il n'est pas seulement présent pour regarder ses serviteurs, mais qu'il lutte avec eux, mais qu'il entre dans la lice, et que dans nos combats il donne la couronne et la reçoit tout ensemble (1).

VINGT-CINQUIÈME LEÇON.

Un chrétien ne doit point rougir de suivre Jésus-Christ crucifié et de marcher sous l'étendard de la croix.

« Pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »
GAL., 6. 14.

Considérez aujourd'hui que le premier devoir du chrétien, s'il veut être disciple de Jésus-Christ, est de mépriser le mé-

(1) S. Cypr., ep. 9 ad martis et conf.

pris, et de n'être point honteux de porter, à l'exemple de son maître, l'ignominie de la croix (1). C'est la première leçon que l'on enseignait autrefois aux catéchumènes avant de les admettre au baptême. On commençait, dit saint Augustin, à les instruire par le signe de la croix que l'on faisait sur leur front, qui est le siége de la pudeur, pour leur apprendre à ne point rougir du nom chrétien, ni de la profession qu'ils faisaient de suivre Jésus-Christ crucifié. C'était comme leur première conception, selon la pensée de ce grand saint, parce que l'Eglise commençait par là à les former dans son sein avant de les enfanter par le baptême (2). C'était la marque de leur foi, qu'ils portaient sur la plus haute et la plus éminente partie de leur corps; et quand on leur demandait s'ils croyaient en Jésus-Christ, en répondant qu'oui, ils formaient aussitôt le signe de la croix sur leur front, pour montrer qu'étant disciples d'un Dieu crucifié, ils n'avaient point de honte de s'humilier comme lui, de souffrir les opprobres comme lui, et de mourir même comme lui, s'il était nécessaire, entre les bras de la croix (3). Voilà quelle doit être la disposition d'un chrétien qui veut parfaitement accomplir tous les devoirs de sa condition. Il ne doit point tenir à déshonneur de vivre comme le Fils de Dieu, puisque c'est en cela que consiste l'essence du christianisme, et s'il donne lieu à cette honte criminelle, il est indigne du nom qu'il porte; il ne mérite pas d'être mis au rang des fidèles, il n'en a pas l'esprit.

I. CONSIDÉRATION.

C'est déshonorer le christianisme que de rougir de la croix.

Car premièrement, c'est faire outrage à la religion, et déshonorer la sainteté qu'elle professe, vu qu'il n'y a per-

(1) S. Hier., ep. ad Pamm. — (2) S. August., l. 2 de symbol. catech, c. 1. — (3) S. Aug., tract. 11 in Joann.

sonne qui cache la condition qu'il a embrassée, sinon ceux qui exercent des métiers infâmes que les lois défendent et que la justice punit. A-t-on jamais vu un soldat tenir à déshonneur de porter l'épée, un juge de rendre justice, un magistrat d'exercer sa charge? Les artisans même font leur métier, si vil qu'il soit, à la vue de tout le monde, sans rougir, sans se cacher, sans se dérober aux yeux des hommes; et un chrétien rougira de montrer ce qu'il est, et de faire les fonctions et les exercices propres de son état? L'honneur est dû à la vertu, le déshonneur est la peine du péché. Est-ce donc un crime d'être chrétien, de pardonner les injures, de visiter les hôpitaux, de communier souvent, de faire pénitence, de participer aux sacrements qui sont les sources de la grâce? Lorsque la religion chrétienne était un objet de scandale aux Juifs et de mépris aux infidèles, les martyrs se faisaient gloire de souffrir la persécution des tyrans, et de porter sur leur corps les marques de leur créance empreintes avec le fer et le feu; et cet invincible courage avec lequel ils faisaient profession du christianisme, était le plus glorieux témoignage de leur innocence et la plus visible preuve de la bonté de leur cause. Voici comme en parle Tertullien : La nature, dit ce fort esprit, attache la crainte et la honte au péché, comme des marques publiques de son infamie; il n'appartient qu'aux méchants de rougir et de craindre le reproche de leur mauvaise conduite. Ont-ils commis quelque crime, ils font ce qu'ils peuvent pour le cacher? sont-ils découverts, ils tremblent jusqu'à la moelle des os? sont-ils poursuivis, ils cherchent des lieux de retraite pour se sauver? sont-ils pris et accusés, ils nient tout avec opiniâtreté? sont-ils appliqués à la torture, à peine peut-on, par la force des tourments, tirer de leur bouche la confession de leurs crimes; et lorsqu'ils se voient convaincus et condamnés sans ressource, ne pouvant plus désavouer le mal qu'ils ont fait ni en souffrir la honte, ils s'en déchargent

sur le destin et sur les astres (1)! Mais un chrétien fait-il rien de semblable? Il ne rougit point de l'être, il ne s'en repent point. Si on le lui reproche, il s'en glorifie; si on l'accuse, il ne s'en défend point; si on l'interroge, il le confesse franchement; si on le condamne, il remercie ses juges (2). Quel est donc cet étrange mal qui n'en a point les qualités? ni crainte, ni honte, ni difficulté de confesser ce qu'il est, ni le regret de l'être, ni les plaintes de ce qu'on lui fait souffrir? quelle sorte de mal est ceci, dont le coupable se réjouit, dont la dénonciation est le comble de ses désirs, dont le reproche est sa gloire, le châtiment sa félicité et son bonheur? C'est ainsi que ces grands courages triomphaient de la mauvaise honte, et se faisaient gloire, d'être esclaves de Jésus-Christ, lorsque la croix était encore un signe de contradiction, lorsque le nom chrétien était une infamie publique, la profession un crime d'état, la vie un scandale, la doctrine une folie, la mort un sacrifice d'expiation. Et maintenant que la religion est en honneur, que l'Église, qui est plus belle que la lune, a presque formé son croissant par le cercle de l'univers, que la croix est le plus superbe ornement des rois, et qu'elle paraît sur leur front plus éclatante que toutes les pierreries de leur diadème (3), ceux qui font état de la porter ont honte d'en avoir les marques; et par un étrange désordre, depuis que la grâce de Jésus-Christ a changé ses persécuteurs en chrétiens, la corruption des mœurs change aujourd'hui les chrétiens en persécuteurs et en tyrans, qui décrient la vertu et qui font des actions de piété un sujet de scandale comme les Juifs, et de mépris comme les gentils. N'est-ce pas déshonorer la religion, et dire ouvertement que ses maximes sont mauvaises, puisqu'elles apportent de la honte à ceux qui les suivent? Quand je vois un chrétien fuir la vue des hommes quand il

(1) Tert., c. 1 Apolog. — (2) Ibidem. — (3) S. Aug., in Ps. 73.

se confesse ou qu'il approche des sacrements, n'ai-je pas raison de demander quel bien c'est que la pénitence que l'on ne fait qu'en cachette, la piété qu'on n'exerce qu'en secret, la sainteté qu'on n'ose professer devant le monde, de peur d'en recevoir de la confusion?

II. CONSIDÉRATION.

C'est faire injure à Jésus-Christ que de rougir de la croix.

Que si ce procédé est injurieux à la religion, il ne l'est pas moins à Jésus-Christ qui l'a établie, dont la personne serait peu considérable, s'il fallait rougir lorsqu'il est question de le servir. Car, dit Salvien, en quelle vénération peut être parmi les chrétiens le nom de Jésus-Christ, si le service qu'on lui rend est une tache d'infamie, si on se rit des actions de vertu qu'il inspire à ses serviteurs, et si l'on est en quelque façon contraint d'être méchant de peur d'être méprisé, de prostituer sa conscience de peur de perdre l'estime du monde (1), et de demeurer dans le vice pour ne point vivre dans l'opprobre? quelque bas et ravalé que semblent à notre orgueil les services qu'il exige de nous, c'est trop d'honneur de faire ce qu'il désire; les actions les plus petites en elles-même, au point qu'elles sont éclairées de ses regards et marquées du sceau de son approbation, sont pleines de sagesse et tout éclatantes de gloire. Pourquoi donc en rougir, comme si elles étaient indignes d'un homme d'honneur et messéantes à un homme sage? N'est-il pas insupportable qu'un homme, de quelque condition qu'il soit, refuse de faire pour Dieu ce que Dieu a fait pour un homme? L'humilité de Jésus-Christ n'est pas une chose si vile, que les riches la doivent mépriser, ou que les nobles, si grands

(1) Salvi., l. 4 de guber. Dei.

qu'ils soient, doivent en rougir. Il n'y a point de fortune sur la terre si éminente qui puisse tenir à déshonneur ce que Dieu, prenant la forme de son esclave, n'a point jugé indigne de sa grandeur (1). Car puisque lui qui est le Roi des rois, devant qui tous les monarques sont plus petits que des atomes, s'est abaissé jusque-là, et quoiqu'il y eût une distance infinie entre sa grandeur et le néant, il est néanmoins descendu jusqu'au fond; certes nous pouvons bien le faire, nous qui ne sommes rien et qui touchons presqu'à la bassesse même. Le chemin pour y arriver n'est pas si long, qu'il doive nous étonner; et si après un tel exemple nous y avons encore de la répugnance, notre vanité est tout-à-fait inexcusable, vu principalement que Jésus-Christ faisant les choses basses et abjectes, leur a ôté toute la confusion qui y était attachée. Il a rendu la pauvreté précieuse; il a ennobli tout ce qu'il touchait par son usage; il a relevé les humiliations et les opprobres, et leur a communiqué un certain rayon de grandeur, comme le soleil dore et illumine de ses rayons tout ce qu'il touche jusqu'à la boue. Si bien que comme les saints, qui ne sont grands que par sa faveur, sanctifient et consacrent tout ce qu'ils portent, jusqu'aux cilices dont ils se sont revêtus, et leur impriment une vénération si particulière, qu'on en fait, après leur avoir servi, des reliques sacrées qu'on baise avec honneur et qu'on garde avec révérence; de même depuis que le Fils de Dieu a porté la croix avec tous ses apanages, ce n'est plus un instrument d'ignominie, mais un ornement de gloire, et les humiliations ne sont plus des bassesses, elles sont devenues des grandeurs et des actions honorables et glorieuses.

(1) S. Leo., ser. 2 de resurrect.

III. CONSIDÉRATION.

Celui qui rougit de suivre Jésus-Christ crucifié préfère l'estime du monde et des fous au jugement de Dieu et des anges.

Vous me direz que nonobstant toutes ces considérations on en juge tout autrement, et que si vous voulez suivre les exemples du Fils de Dieu, et faire profession publique d'imiter ses vertus et de marcher sur ses vestiges, on en rira et on se moquera de vous. Qui le fera? dites-le-moi, je vous prie. Nous sommes exposés aux yeux du monde comme un spectacle que les hommes et les anges considèrent (1). Nous n'avons point entre toutes les créatures d'autres témoins de nos déportements ni d'autres spectateurs de nos actions. Qui des uns ou des autres se rira de votre piété? seront-ce les anges? certainement ils admireront votre courage et donneront mille applaudissements à votre vertu. Seront-ce les hommes? s'ils sont sages, ils en jugeront comme les anges; s'ils sont fous, pourquoi faites-vous état de leur jugement, puisque c'est une espèce d'ignominie d'être dans l'estime des fous? Mais quand toutes les créatures vous tiendraient pour un esprit faible, le seriez-vous pour cela? Le témoignage de votre conscience doit vous suffire; et Dieu, qui sonde le fond des cœurs, est le seul juge duquel dépend toute la gloire que vous espérez dans l'éternité. Est-il possible que vous ayez la foi et que vous croyiez fermement qu'il y a un Dieu qui vous regarde, vous qui êtes esclave de la vue des hommes (2)? Considérez ce que font les anges que Dieu commet à la garde des hommes. Le moindre d'entre eux serait capable de gouver-

(1) 1. Cor. 4. 9. — (2) Joann., 5.

ner tous les royaumes du monde; et néanmoins, bien loin de refuser la tutelle d'une aussi vile créature que vous êtes, ils se font gloire de s'en charger, et c'est pour eux un très-doux emploi de s'attacher inséparablement à la conduite d'un pauvre barbare, d'un esclave, du dernier de tous les hommes pendant tout le cours de sa vie. Pourquoi? seulement pour contenter Dieu, parce qu'ils mettent toute leur gloire à le servir. Or, c'est le même maître que vous servez, et vous avez cet avantage sur eux qu'il ne vous commande rien que ce qu'il a fait le premier pour vous en adoucir la peine. Si donc il appelle sa gloire ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert pour vous, n'est-il pas indigne que vous estimiez vil ce que vous faites et ce que vous souffrez pour un si bon maître? Ceux qui vivent selon le monde, n'ont point de honte de faire et de souffrir, même au préjudice de leur salut, ce que le monde fait ou endure; pourquoi ceux qui vivent selon l'esprit de Jésus-Christ auront-ils honte de faire ce qu'il a fait, ou de souffrir ce qu'il a souffert, sachant, comme ils n'en peuvent douter, qu'il s'agit en cela de leur salut éternel?

IV. CONSIDÉRATION.

Celui qui rougit de suivre Jésus-Christ crucifié mérite que Jésus-Christ le désavoue avec infamie au jour du jugement.

En effet, qui ne sait ce que dit le Fils de Dieu dans l'Évangile, qu'au jour du jugement il aura honte de reconnaître en la présence des anges ceux qui ont eu honte de le servir en la présence des hommes. Ceux qui plaident pour la défense de leurs biens ou de leur vie, ne se soucient guère des opinions du barreau; mais ils tremblent en attendant la sentence de leurs juges. Ceux qui combattent sous les yeux du prince, ne songent pas à plaire aux yeux du peuple; ils n'ont dans l'esprit que celui qui est l'arbitre de leur combat et qui

peut leur donner la couronne. Combien plus devons-nous craindre le jugement de Dieu, qui sera sans doute contraire à celui du monde, et condamnera de folie tous ceux qui, par de vains respects, se seront éloignés de la croix. C'est par cette raison qu'il a établi ce jour redoutable, soit pour confondre ces esclaves de l'opinion humaine, soit afin de rendre l'estime à ceux qui, sans se soucier de plaire ou de déplaire aux hommes, souffrent avec courage tous leurs mépris et leurs railleries pour s'attacher aux intérêts de Jésus-Christ; car, comme la honte est due aux premiers, la gloire appartient à ceux-ci, et toutefois nous voyons que les méchants la leur ravissent, et qu'au lieu de la rendre à la vertu, ils en font un sacrifice au péché, tirant vanité de leur libertinage et de leur hardiesse à mal faire. Le pécheur s'abandonne aux désirs de la convoitise et il en reçoit des louanges, on applaudit à ses méchancetés (1), au lieu que la simplicité du juste est exposée à la risée (2). Il est donc juste que Dieu arrache ce larcin des mains du pécheur et qu'il rende l'honneur aux gens de bien, afin qu'ayant pris part à la confusion de la croix, ils participent à sa gloire et soient revêtus de son éclat. Hélas! quel sera pour lors le repentir des ennemis de Jésus-Christ, lorsqu'ils le verront paraître avec tant de majesté, et que ceux qu'ils ont méprisés s'élèveront de la terre, brillants comme des soleils, pour aller au devant de leur aimable Sauveur et se ranger comme de généreux soldats autour de sa bannière? Que diront-ils au monde dont ils ont préféré le jugement à celui de Dieu par une criminelle complaisance? que diront-ils à leur juge, à qui ils ont tourné le dos? en seront-ils quittes pour dire : J'eusse bien souhaité de vous obéir, mais la honte m'a retenu, j'ai eu peur de déplaire; à qui? à cet impie, à cet infâme et à ce réprouvé comme moi, dont le respect m'a empêché de vous suivre.

(1) Ps. 9, 24, vel. 10 secundum Heb., v. 3. — (2) Job., 12. 9.

Seigneur, celui qui cherche les louanges des hommes lorsque vous le blâmez, ne sera point protégé des hommes lorsque vous le jugerez, ni garanti de la peine lorsque vous le condamnerez (1). Il vous a méprisé, vous le mépriserez aussi; il s'est moqué de vos serviteurs, vous vous moquerez de lui à votre tour; il a eu honte de votre croix, vous aurez honte de lui (2). Pensez à ceci, vous qui êtes si sensible au mépris des hommes. Vous êtes raisonnable ou vous le devez être, et la raison veut que la vertu soit en honneur; pourquoi la combattez-vous? Votre conscience vous dit qu'il est glorieux de rendre à Dieu l'honneur qu'il mérite; pourquoi le trahissez-vous par un vain respect? Jésus-Christ est votre juge et l'arbitre de votre bonheur éternel; pourquoi lui préférez-vous le jugement d'un pécheur? Changez de sentiment, et au lieu de rougir de la croix de votre Sauveur, soyez honteux de lui être si dissemblable, et de mener une vie si contraire à celle qu'il a menée ici-bas pour vous servir de modèle.

VINGT-SIXIÈME LEÇON.

Nous devons tenir à grande gloire de faire ce que Jésus-Christ a fait, et de souffrir ce qu'il a souffert.

« Il y a une grande gloire à suivre le Seigneur. » Eccli., 23. 38.

Considérez aujourd'hui que ce n'est pas assez de ne point rougir en suivant la croix de Jésus-Christ, mais qu'il faut

(1) S. Aug., 10 Confess., c. 36. — (2) Ps. 2. 4.

s'en glorifier et tenir à honneur de faire ce qu'il a fait et de souffrir ce qu'il a souffert, quelque vil et abject qu'il paraisse aux yeux des hommes.

I. CONSIDÉRATION.

IL EST GLORIEUX DE SUIVRE NOTRE-SEIGNEUR A LA CROIX.

PREMIÈRE RAISON. — *Suivre la croix, c'est aller à l'éternité par le chemin royal.*

C'est un grand honneur de suivre son roi (1) et de l'accompagner partout où il va, surtout dans ses conquêtes et dans la pompe de son triomphe; mais il est encore plus glorieux de suivre Dieu à la conquête du ciel. Il a ouvert le premier la voie évangélique, afin, dit saint Ambroise, de nous apprendre le chemin de la piété et de la vertu. Si nous jeûnons, il a pratiqué le jeûne avant nous; si nous souffrons pour sa gloire les injures et les mépris, il les a endurés le premier pour notre salut; il a baissé ses épaules sous les fouets, il a prêté la joue aux soufflets, il est monté sur la croix pour nous apprendre que la mort même n'est point redoutable à ceux qui le suivent. De là vient qu'il dit à saint Pierre après avoir fait toutes ces choses: *Suivez-moi,* faites ce que vous m'avez vu faire. Et c'est ainsi que ce grand saint acheva glorieusement sa course, parce qu'il avait fidèlement suivi Jésus-Christ (2). Si donc nous aspirons à l'éternité bienheureuse, qui est le comble de la gloire, tenons à honneur de suivre un si excellent guide, estimons-nous heureux d'avoir un si noble chef, et soyons persuadés qu'il n'y a point d'actions dans la vie d'un Dieu dont l'imitation ne nous soit très-honorable. Les ennemis de la croix, disait saint Grégoire de Nazianze, me reprochent ma pau-

(1) Eccli., 23. 38. — (2) S. Ambr., in psal. 118, Conc. 5.

vreté; je veux bien qu'ils sachent qu'elle ne me rend pas seulement glorieux, mais orgueilleux, parce qu'en m'appelant pauvre, ils témoignent que je marche sur les pas de mon maître, qui étant riche s'est fait pauvre pour notre amour. Certes, s'il était permis d'être ambitieux et orgueilleux, je ne vois rien qui mérite de nous donner de l'orgueil ou de piquer notre ambition que l'honneur de faire ce que Jésus-Christ a fait, et d'être, pour ainsi dire, le compagnon de ses travaux.

II. CONSIDÉRATION.

SECONDE RAISON. — *Porter la croix, c'est tenir la place de Jésus-Christ sur la terre.*

Car, outre que c'est aller à l'éternité par le chemin royal, comme nous venons de dire, c'est en quelque façon tenir la place de Jésus et représenter sa personne sur la terre. Or, qu'y a-t-il de plus glorieux que d'être semblable à Jésus-Christ, de faire l'office du Verbe incarné et de paraître comme lui un Dieu conversant dans une chair mortelle avec l'étonnement de l'univers (1)? On croit faire honneur à un chef d'armée quand on dit que c'est un Mars ou un César ; mais combien plus grande est la gloire d'un chrétien qui vit de telle sorte qu'on peut dire que c'est un autre Jésus-Christ, que ses actions sont des actions du Verbe incarné, qu'à l'ouïr parler on dirait que c'est la sagesse éternelle qui parle par sa bouche, et quand on le voit prier, converser, traiter avec le prochain, qu'on s'imagine voir Jésus-Christ conversant parmi les hommes ! *Philippe,* disait-il à un de ses disciples, *qui me voit, voit mon Père* (2) ; parce que, dit saint Athanase, tout ainsi que la figure du sceau royal est imprimée sur la cire, de même la figure et le caractère de la divinité, qui est in-

(1) Cl. Alex., 7 str. — (2) Joan., 14. 9.

visible, sont imprimés dans son humanité qui tombe sous la connaissance des sens (1). Je dis de même d'un chrétien qui marche sous l'étendard de la croix. Qui le voit, peut dire qu'il voit Jésus-Christ vivant en terre, parce que bien qu'il soit monté dans le ciel et qu'il réside dans le Saint-Sacrement d'une manière spirituelle et invisible, il demeure néanmoins comme visible dans les saints qui sont ses images. Comme donc toute la gloire du Verbe incarné est d'être l'image de son Père, de même toute la gloire d'un chrétien est d'être l'image du Verbe, en quoi consiste toute la sainteté de cette vie et la félicité de l'autre. Dieu nous élève à la gloire par quatre degrés : il appelle, il justifie, il sanctifie, il glorifie ; mais le dernier terme de notre élévation est la parfaite ressemblance de son Fils. On ne peut monter plus haut, et l'orgueil même ne peut se proposer une fin plus noble, autrement Satan, qui est le prince des orgueilleux, eût voulu passer outre, si cette fin, dit un père, n'eût été infinie (2). Cette glorieuse ressemblance fut son écueil, parce qu'il y aspira par des moyens illégitimes ; mais c'est le port des âmes humbles qui tiennent à grand honneur de le suivre dans les abaissements de la croix; d'être méprisées et humiliées, parce que Jésus-Christ a choisi l'humiliation et le mépris; d'être mises en oubli, parce qu'il a été inconnu du monde; de se mettre sous les pieds de toutes les créatures, parce qu'il s'est mis aux pieds de Judas; de souffrir toutes sortes d'injures et de supplices, parce qu'il s'est rassasié, dit l'Écriture, d'opprobres et de cruelles ignominies.

(1) S. Athan., lib. de Incarn. — (2) Abbas Fraconius, l. 1 de gratia Christi.

III. CONSIDÉRATION.

TROISIÈME RAISON. — *Nos souffrances sont des reliques et des morceaux de la croix de Jésus-Christ.*

C'est dans cette vue que nous devons infiniment priser les actions d'humilité, de patience et de douceur qui tendent à l'anéantissement de notre orgueil, parce que ce sont des appartenances du Verbe incarné. Nous devons les regarder comme des reliques sacrées, comme des morceaux de sa croix qu'il a consacrés et sanctifiés par son attouchement. Ne voyez-vous pas que notre chair, qui n'est qu'un peu de poussière, a été si fort ennoblie par l'union et la proximité du Verbe, qu'elle reçoit aujourd'hui les adorations et les hommages de toutes les créatures ? Jugez-en à proportion de la croix, des peines, des ignominies que Jésus-Christ a souffertes, de la prière, des jeûnes et des autres actions qu'il a pratiquées, et sachez qu'il les a tellement ennoblies, et s'il m'est permis de le dire, déifiées en sa personne, qu'il n'y a rien de si glorieux que de souffrir celles-là et de pratiquer celles-ci à son exemple. L'homme charnel qui ne se gouverne que par les sens, n'entre point dans ces sentiments, parce qu'il n'a pas assez de lumière ; mais si un séraphin paraissait parmi nous en forme humaine, s'il allait dans les hôpitaux, s'il descendait dans les cachots pour consoler les prisonniers, s'il s'approchait des autels pour honorer les divins mystères, pensez-vous que cet excellent esprit eût honte d'être vu, ou qu'il appréhendât les discours et les jugements des hommes ? Ne s'estimerait-il pas trop honoré de suivre l'exemple du Roi des rois ? et s'il se trouvait des hommes assez insolents pour s'en moquer, n'aurait-il pas pitié de leur folie ? Oh ! que les saints jugent bien autrement que nous du point d'honneur ! Les pharisiens croyaient faire un insigne affront à cet heu-

reux aveugle qui voulait leur ouvrir les yeux pour leur faire voir la sainteté et le pouvoir du Fils de Dieu, de qui il avait reçu la vue; ils croyaient, dis-je, le couvrir de honte, lui disant, par une espèce de malédiction, qu'il le prît pour maître, puisqu'il en faisait tant d'état, et qu'il se rendît son disciple (1). Mais au lieu de le déshonorer, ils lui faisaient le plus grand honneur qu'une créature puisse recevoir. Oh! que cette malédiction, dit saint Augustin, lui était honorable! oh! qu'elle est aimable à tous ceux qui connaissent le mérite de la croix! O Seigneur! que cette malédiction tombe sur nous (2)! Accordez-nous cette grâce de participer aux ignominies de votre Fils; car nous sommes assurés que vous bénirez ceux que le monde charge de semblables malédictions (3).

IV. CONSIDÉRATION.

QUATRIÈME RAISON. — *Le Verbe incarné s'est fait gloire de souffrir pour nous, que devons-nous faire pour lui.*

Hé! qui n'aimerait cette confusion, se souvenant que Jésus-Christ s'est fait gloire d'être, dit l'Apôtre, l'objet de la malédiction des hommes, pour nous délivrer de la malédiction de Dieu (4)? Si le Verbe incarné tient à honneur de souffrir pour des pécheurs, s'il se glorifie de la croix, s'il en fait des triomphes comme de la chose du monde la plus honorable, pourquoi ne nous ferons-nous pas aussi gloire d'être humiliés et méprisés pour le service de notre maître, nous qui sommes ses esclaves? Faut-il s'étonner que les saints triomphent au milieu des souffrances, et que saint Paul défende à son cœur, qui était si généreux, de se glorifier d'aucune chose, sinon de la croix de Jésus-Christ (5)? Il pouvait, dit saint Augus-

(1) Joan., 9. — (2) S. Aug., tract. 44 in Joan. — (3) Ps. 108. 28. — (4) Gal., 3. 12. — (5) Gal., 6.

tin, se glorifier dans la sagesse de son maître et se vanter d'être le disciple du plus éclairé de tous les hommes ; il ne se fût pas trompé. Il pouvait se glorifier en sa grandeur et en son pouvoir, sans faire tort à la vérité ; mais il ne s'arrête point à ces magnifiques titres qui pouvaient apparemment lui donner plus d'éclat, il s'attache à la croix qui est l'instrument de sa mort ; où les sages du monde ont coutume de rougir, cet apôtre trouve une seconde source d'honneur et un trésor inestimable de gloire. *Que celui,* dit-il, *qui veut se donner de l'estime, ne se glorifie qu'en son maître* (1). De quel maître parle-t-il ? de Jésus-Christ crucifié. Toute la majesté et la grandeur du Fils de Dieu sont dans l'humilité de la croix, son pouvoir dans sa faiblesse, la vie même dans la mort. Si vous prétendez à celle-là, ne méprisez pas celle-ci ; n'en soyez point honteux, portez-la glorieusement devant le monde, c'est pour cela qu'on vous l'a mise sur le front, qui est le lieu où la honte fait de plus fortes impressions (2). Et partant, s'il arrive qu'en suivant votre divin Sauveur, et imitant les actions de sa vie, vous en receviez du mépris, rendez-lui de très-humbles actions de grâces d'une faveur si signalée, et dites avec une sainte allégresse ces belles paroles de saint Jérôme : Je remercie mon Dieu de m'avoir jugé digne du mépris et de la haine des hommes (3). Regardez les souffrances, ainsi que faisait saint Laurent, comme la porte du ciel que Jésus-Christ vous ouvre pour vous donner entrée à la gloire des bienheureux ; tenez pour certain que celui qui ne craint point de perdre l'honneur pour le service de Dieu, ne doit point craindre la perte de son salut. Si je ne rougis point de suivre mon maître, mon salut est en assurance, dit Tertullien (4). Il y a engagé sa parole, lorsqu'il

(1) I. Cor., 1. 31. — (2) S. Aug., serm. 20 de verbis Apost. Vide eumdem in ps. 141, et ps. 54, et Conc. 2 in ps. 30, et de Hieron. ad læetam. de instit. filiæ. — (3) S. Hieron., ep. 1 Asenam. — (4) Tert., l. de carne Christi, c. 5.

a déclaré bienheureux celui qui ne se scandalise point de sa croix (1). Nous sommes chrétiens, dit saint Augustin, et en cette qualité nous appartenons à Jésus-Christ, nous portons sa marque sur le front et nous n'en rougissons point, parce que nous la portons encore au cœur. Quelle est la marque de Jésus-Christ ? son humilité. Les mages l'ont reconnu par l'étoile; et ce signe qui le faisait connaître était tout à fait admirable et divin. Néanmoins il n'a pas voulu que cette étoile parût sur le front de ses disciples, mais la croix. Il a voulu tirer sa gloire de son humiliation, et relever les humbles par où il s'est lui-même abaissé (2). Lions-nous donc à la croix et mettons toute notre sagesse et notre gloire à suivre Jésus-Christ crucifié, à moins que cela nous ne ferons jamais rien de considérable pour Dieu ni pour notre salut. Les respects humains nous seront un éternel obstacle, et le vent de la vanité nous fera plier comme des roseaux au gré de l'opinion des hommes. C'est pourquoi gravons bien avant cette vérité dans notre cœur, qu'il n'y a rien de bas dans les humiliations que le Fils de Dieu a embrassées; faisons-nous une large ouverture aux actions héroïques; laissons les mondains se traîner sur la terre et descendre dans les enfers avec leur folle sagesse, et qu'ils ne nous empêchent point d'aspirer à l'éternité par la folie de la croix. Que ces prudents du siècle, dit saint Paulin, se glorifient de leur sagesse et de leur félicité imaginaire, je me contente de ma pauvreté, et je me fais gloire de suivre la simplicité de l'Évangile, qui est plus glorieuse que toute la sagesse des hommes.

(1) Luc., 7. 23. — (2) S. Aug., tract. 3 in Joan.

VINGT-SEPTIÈME LEÇON.

Il est honteux à un chrétien de s'éloigner des exemples de Jésus-Christ crucifié, et de fuir la croix.

« Que celui qui se glorifie ne se glorifie que dans le Seigneur. »
I. Cor., 1. 31.

Considérez aujourd'hui combien il est honteux à un disciple de Jésus-Christ de fuir l'ignominie de la croix. Quelle honte, dit Richard de Saint-Victor, de rougir de la pauvreté et de l'humilité! n'est-ce pas un reproche honteux d'avoir honte de pratiquer ce que le maître céleste n'a pas eu honte de venir nous enseigner, et de quitter le ciel pour cet effet (1)? Certes, Tertullien avait raison de dire qu'il ne trouvait rien qui fût capable de le faire rougir, sinon la mauvaise honte et la fuite des humiliations de Jésus-Christ, pour qui le mépris de la confusion nous rend saintement insolents, heureusement fous (2).

I. CONSIDÉRATION.

C'est lâcheté et faiblesse d'esprit de dépendre de l'opinion des hommes.

Car, premièrement, n'est-ce pas une grande lâcheté de se rendre esclave de l'opinion des hommes et de faire dépendre

(1) Richard. à S. Vict. in lib. patriarch. in Dina. — (2) Tert., l. de carne Christi, c. 5.

de leurs jugements, qui sont si volages et si injustes, le bonheur et le repos de notre vie? Que diriez-vous de la faiblesse d'un malade qui craindrait tous ceux qui l'approchent, et les amis qui le visitent, et les domestiques qui le servent, et les médecins qui le traitent? Ne jugeriez-vous pas qu'il est aussi malade d'esprit que de corps? Tel est celui qui est sujet à ces vains respects? il se blesse de tout, il craint ceux qui sont plus que lui, il craint ceux qui lui sont égaux, il dépend même de ses sujets, il se met en peine de plaire à tous sans se soucier autrement de déplaire à Dieu. Il dit bien à la vérité qu'il faut le contenter, mais qu'il est contraint de s'accommoder au monde et de suivre le torrent qui l'entraîne comme par force, ne voyant pas que ces lâches complaisances ne sont que des marques honteuses de la faiblesse de son esprit, qui attire sur lui le mépris des anges et de Dieu même. Car qu'y a-t-il de plus méprisable, de plus bas, et de plus indigne d'un bon courage, que de se rendre ainsi dépendant de toutes sortes de personnes, de n'oser faire un pas ni proférer une parole, ni disposer d'une pensée, quoiqu'il n'y ait rien de plus libre, sans consulter le jugement des hommes qui sont aussi faibles et malades que lui? Si un homme était réduit à cet état que les yeux de tous ceux qui le regardent pussent le rendre malade, le noircir, le blanchir, le blesser, l'affliger, et enfin faire sur son corps toutes les impressions qu'ils voudraient, n'auriez-vous pas pitié de sa faiblesse et ne l'estimeriez-vous pas bien malheureux? Plus faible et malheureux est celui qui ne vit que par opinion et qui reçoit toutes les impressions que le monde veut faire sur son esprit, puisqu'il ne faut qu'un ris, une parole, un regard pour le rendre méchant et le porter à toutes sortes de péchés; et qu'il ne s'excuse pas sur la violence qu'on lui fait, il n'y a que sa lâcheté qui fortifie la tyrannie du monde; et s'il se plaint de la contrainte qu'il souffre, il publie ouvertement sa faiblesse, mais il ne l'excuse

pas. Quand on bat une place de cent pièces de canon, elle peut dire qu'on l'attaque avec violence; mais si l'ennemi ne la battait que de reproches, d'injures, de menaces et de mépris, et que les assiégés, perdant cœur au vent d'une parole, abandonnassent la défense, ne seraient-ils pas ridicules de dire qu'ils ont été pressés de se rendre et qu'ils n'ont pu résister à la force? Vous pouvez triompher de tous les respects humains, en regardant ceux qui attaquent votre vertu d'un œil de mépris et d'un visage ferme; et pour une parole de raillerie vous trahissez le parti de Jésus-Christ; de quel prétexte pouvez-vous couvrir cette lâcheté? n'êtes-vous point honteux de vous rendre sans combat à ses ennemis? ne rougissez-vous point de votre faiblesse, de votre trahison et de votre infidélité?

II. CONSIDÉRATION.

C'est être déserteur et trahir le parti de Jésus-Christ et de la vertu, que d'être esclave de l'opinion des hommes.

Car vous devez vous persuader que Jésus-Christ vous a choisi pour porter ses intérêts et donner cours à ses maximes, en prenant la défense de la vertu contre les pernicieuses coutumes du monde. Si vous manquez à ce devoir qui vous est si glorieux, vous n'êtes pas seulement un lâche, mais un déserteur. Vous voyez dans ce siècle corrompu que le vice règne avec impunité, et qu'il n'a plus de honte de se montrer et de faire paraître sa laideur. La vanité des hommes et des femmes est excessive; l'impureté règne absolument sur les corps et sur les âmes; les blasphêmes sont aussi fréquents que les paroles; le mépris de la religion passe pour force d'esprit; la dissolution, l'impiété, le libertinage ont levé le masque, on ne s'en cache plus. En un mot, la vie des chrétiens est aujourd'hui l'opprobre de Jésus-Christ et la

honte du christianisme (1). C'est donc à vous à vous opposer à ces désordres et à soutenir l'honneur de votre maître, si vous ne voulez passer pour un transfuge. Il n'est pas temps de cacher votre vertu, il faut qu'elle paraisse pour faire rougir le vice, et que l'éclat de vos actions éblouisse les yeux des insolents. S'ils se moquent de votre dévotion, moquez-vous de leur impiété et de leur folie; ne les craignez point, dit Notre-Seigneur par le prophète Ezéchiel, ne vous effrayez point de leurs discours; je sais que leur cœur est endurci et qu'ils ont perdu toute honte; mais je vous donnerai plus de résolution et de constance qu'ils n'ont d'effronterie et d'insolence; vous les verrez d'un regard fixe et d'un visage assuré, et votre front plus dur que le diamant et plus ferme que le roc, sera capable de confondre leur orgueil et leur impudence par une sainte hardiesse. Ne les appréhendez donc point, et que leur visage morguant ne vous fasse point de peur (2). La honte est louable dans le mal, mais elle est repréhensible dans le bien; et comme c'est sagesse de rougir du vice, c'est une marque de folie d'avoir honte de la vertu (3). Il faut qu'un chrétien, dit saint Augustin, témoigne une généreuse fierté, et pour ainsi dire une sainte effronterie, quand il se trouve parmi des hommes à qui Jésus-Christ ne plaît pas, et qui font insulte à ceux qui l'imitent et qui embrassent les humiliations de la croix. C'est alors qu'il doit armer son front contre leurs insolentes railleries, et se couvrir d'une sainte liberté contre les traits de leur langue envenimée; il n'y a que les vipères qui cachent sous la langue la figure de la croix, et il n'y a que les enfants illégitimes qui soient honteux de porter en public les marques de Jésus-Christ crucifié, et de se déclarer pour son parti. Gardez-vous donc de commettre cette faute; bannissez cette honte criminelle; montrez que vous ne savez ce que

(1) Salvianus. — (2) Ezech., 9. — (3) S. Greg., hom. 10 in Ezech.

c'est que de rougir au sujet de la croix. Faites paraître sur votre visage une fermeté invincible, que craignez-vous ayant armé votre front du signe de la croix (1)?

III. CONSIDÉRATION.

Il est honteux, étant le plus fort, de se laisser vaincre par de faibles ennemis.

Bien loin de craindre les reproches des gens du monde, faites-les vous-même rougir. Ce n'est pas assez de n'être pas vaincu, il faut les vaincre et les gagner, s'il est possible, à votre maître. *Noli vinci à malo, sed vince in bono malum,* dit saint Paul. Vous êtes le plus fort, vous n'avez à combattre que des âmes souillées de vices déjà battues par les remords de leur conscience. Vous avez pour vous toutes les vertus qui vous environnent, vous avez le témoignage intérieur de votre conscience, la grâce et l'assistance de Dieu qui favorise vos desseins. Étant si fort et eux si faibles, ne serait-ce pas une honte extrême de prendre la fuite et de leur céder la victoire, pouvant sans peine la ravir de leurs mains? *Noli vinci à malo, sed vince in bono malum.* Ah! ne vous donnez pas vous-même en proie aux méchants, pouvant les vaincre avec tant de facilité et de gloire. S'ils veulent vous attirer à eux, tirez-les à vous, ou plutôt gagnez-les à Jésus-Christ. Ayez pour le moins autant de courage à les porter à la vertu, qu'ils ont d'insolence pour vous solliciter au mal. S'ils vous parlent des vanités du monde, entretenez-les de l'importance de leur salut, et au lieu qu'ils tâchent de vous pervertir, peut-être que vous les convertirez. Saint Bernard n'attira-t-il pas au désert tant de gentilshommes qui étaient venus à dessein de le détourner du service de Dieu? et saint Thomas

(1) S. Aug., in Ps. 68.

ne gagna-t-il pas sa propre sœur qui pensait le détourner, par la douceur de ses discours, de la profession religieuse qu'il voulait embrasser? Et ne dites pas qu'il n'y a rien à gagner avec ceux qui vous persécutent par leurs insolentes risées. S'ils espèrent de vous perdre et de vous corrompre, pourquoi désespérez-vous de leur conversion et de leur salut? souffrez pour quelque temps leur moquerie avec humilité; votre constance changera leur mépris en admiration. Ils révèreront votre vertu après l'avoir éprouvée; et comme ils se jouent de la faiblesse de ceux qui se laissent vaincre par leurs persuasions, ils concevront de l'estime et du respect pour vous, lorsqu'ils verront la généreuse résistance que vous leur faites. Que s'ils ne profitent pas de votre exemple, s'ils continuent à vous importuner, traitez-les comme ils méritent; moquez-vous de leur folie, ou plutôt ayez compassion de leur aveuglement. Il est juste, dit saint Paulin, de leur donner le change, et que l'odeur de leur mauvais exemple nous soit plus odieuse que la mort, de peur qu'ils ne nous empêchent de répandre partout l'odeur des vertus et de la sainteté de Jésus-Christ. De quoi peuvent-ils se plaindre, si l'odeur de leur vie nous est insupportable, puisque la nôtre leur est une odeur mortelle. Notre retenue les fâche, et leur libertinage nous offense; notre modestie les rebute, et leur impudence nous est intolérable; notre dévotion leur est à charge, et leur impiété nous est en horreur. Qui de nous a plus de raison, qui juge mieux du véritable honneur? Y a-t-il de la honte à vivre en homme de bien et suivre l'exemple de Jésus-Christ, ou plutôt n'est-il pas honteux et infâme de s'en éloigner comme ils font, et mener une vie qui est si contraire à la sienne? Si le portrait d'un roi était capable de raison, oserait-il se montrer, sachant qu'il est mal fait et qu'il ne lui ressemble pas? Une dame d'honneur n'étant pas vêtue selon sa qualité, oserait-elle paraître dans les compagnies? Un acteur

qui ne joue que par divertissement, pourrait-il sans rougir faire le personnage d'un prince, n'ayant la mine ni le geste que d'un valet? Quel est donc l'opprobre et l'infamie d'un chrétien, qui étant l'image vivante de Jésus-Christ, ne porte pas un seul trait de ses vertus? Comment peut-il paraître dans le monde, étant si contrefait, si disgrâcié, dans une nudité si honteuse et une posture si messéante à ceux qui ont l'honneur d'être enfants de Dieu? En vérité, s'il avait quelque sentiment de la noblesse de son âme, ne tomberait-il pas dans la confusion de se voir réduit à la dernière bassesse?

VINGT-HUITIÈME LEÇON.

La croix est la plus visible et la plus éclatante marque de l'amour que Dieu nous porte.

« Le Seigneur châtie celui qu'il aime. »
HEBR., 12. 6.

I. CONSIDÉRATION.

Pour vous convaincre de cette vérité qui est pleine de consolation, appuyez-vous premièrement sur la parole de Dieu qui vous en assure. *Je reprends et châtie ceux que j'aime* (1). *Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a fallu passer par l'épreuve de la tentation,* disait l'ange Raphaël à Tobie (2). *Quem diligit Dominus corripit,* dit le Sage (3), et saint Paul après lui : Le Seigneur châtie celui qu'il aime (4).

(1) Apoc., 3. 19. — (2) Tob., 12. 13. — (3) Prov., 3. — (4) Hebr., 2. 6.

De quel amour? Amour de père qui nous traite comme ses enfants.

II. CONSIDÉRATION.

Quand Dieu vous frappe rudement et qu'il vous envoie de très-sensibles afflictions, bien loin de croire que ce sont des marques de sa haine et de sa colère, assurez-vous qu'il vous aime, puisqu'il agit en père qui aime ses enfants. Car, dit l'Apôtre, *il châtie tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants* (1). La bienheureuse Angèle de Foligny (2), demandant un jour à Notre-Seigneur qui étaient ceux qu'il mettait au rang de ses enfants, il lui répondit que c'étaient ceux qui tâchaient de lui plaire par l'imitation de sa croix et par une amoureuse pratique de la pauvreté, du mépris et des souffrances; que c'étaient ceux qui mangeaient à sa table, qui étaient plus près de lui, qui étaient servis de la même viande que lui, et qu'il permettait souvent, par une faveur spéciale, qu'il leur arrivât de grandes afflictions, parce qu'il les aimait davantage, de quoi ils étaient fort reconnaissants; et quoiqu'ils ressentissent quelquefois de grandes amertumes, elles leur semblaient douces à cause de l'amour, de la grâce, de l'honneur et de la valeur qu'ils y trouvaient. Une autre sainte disait à ce même sujet et dans les mêmes sentiments : « O mon Dieu! si vons me révéliez tous les secrets de votre cœur très-sacré, si vous me montriez tous les jours en vision les hiérarchies des anges, et si tous les jours je ressuscitais les morts, je ne prendrais pas cela pour une marque infaillible de votre amour en mon endroit; mais quand vous me ferez la grâce de faire du bien à ceux qui me font du mal, et de parler en bonne part de ceux qui médisent de moi et me condamnent injustement; alors, ô Père éternel, je croirai par là, comme par un signe infaillible, que je suis

(1) Heb., 12. 6. — (2) In ejus vitâ.

votre fille (1). » Elle avait raison de le dire et d'en être persuadée; *car le Seigneur corrige celui qu'il aime, comme un père aime son fils dont il fait ses plus chères délices* (2). Il n'y a rien qui soit plus au goût de Dieu que le courage d'un homme vraiment patient, qui prend de sa main les croix les plus pesantes comme des faveurs avec une amoureuse reconnaissance. Sainte Gertrude (3), priant pour une personne vertueuse qui était fort affligée, Notre-Seigneur lui apparut, et lui dit : « Cette âme pour laquelle tu me pries est comme un beau lis que je prends plaisir de porter dans la main; ce sont mes délices, c'est mon souverain contentement de demeurer dans un cœur pur et chaste comme le le sien. C'est une rose dont l'odeur m'est infiniment agréable; sa patience dans les adversités, jointe à une sincère et cordiale action de grâce, est un très-doux parfum, et ses amoureux soupirs font une admirable harmonie qui ravit les esprits bienheureux, et qui me plaît si fort, que parfois lorsque les pécheurs m'offensent, je me retire dans cette âme pour y trouver du repos; je presse son cœur, je lui fais sentir de la douleur; et l'humilité, la patience, la dévotion avec laquelle elle la porte en l'union de mes plaies, apaise ma colère, et m'oblige à pardonner aux criminels pour l'amour que je lui porte. »

III. CONSIDÉRATION.

La véritable marque de cet amour que Notre-Seigneur a pour ses enfants, lorsqu'il les éprouve par de grandes souffrances, est le bien qu'il leur veut et qu'il leur procure par là, savoir, un très-pur amour en cette vie, dit saint Laurent Justinien, et une éclatante couronne dans le ciel. La sagesse

(1) B. Baptista Verana chr. S. Francisci., to. 2, l. 7, c. 26. — (2) Prov., 3. — (3) Lib. 1, c. 4, insinu div. piet.

divine a coutume d'éprouver ses dons et de frapper de verges ceux qu'elle rend illustres en leur donnant son amour. Je châtie ceux que j'aime, dit la sagesse. La charité n'est jamais sans l'exercice de la patience; elle combat avec toutes les forces spirituelles de l'âme; et la souffrance montre ce qu'elle est (1). Pour la couronne du ciel, ce même père assure qu'il n'y a point de marque plus certaine de la prédestination que la croix. L'affliction est à l'égard des justes un signe de l'amour que Dieu leur porte, un présage de leur future béatitude et une marque éclatante de leur prédestination (2). Saint Chrysostôme dit que la croix est l'école où l'on instruit les prédestinés pour les disposer et préparer pour le ciel (3), et sainte Catherine de Boulogne assure que c'est le chemin par lequel Dieu fait marcher de bonne heure ceux qu'il aime d'un amour paternel, pour les faire héritiers des biens de son Fils (4).

IV. CONSIDÉRATION.

Concluez donc, avec saint Laurent Justinien, que la raison et l'exemple de saints, surtout celui du Verbe incarné, confirment cette vérité, que plus le juste est chéri de Dieu, plus il est affligé, et tirez de là les pratiques et les résolutions suivantes (5).

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Mettez en pratique ce que le père Balthazar Alvarez écrit à une personne de qualité qui était fort affligée : Que celui qui aime Dieu, et qui est persuadé par le mouvement

(1) Vide S. Laur. Just., l. de casto connub., c. 18. — (2) De cast. conn., cap. 6. — (3) S. Chrys , hom. 10 in ep. ad Rom. Vide P. Alvaris vitam., c. 51 — (4) S. Catharina Bononiensis in libell. de armis spiritualibus armatura, § 7. — (5) S. Laur. Just. de casto connub., c. 18.

de cet amour, que Dieu lui envoie les afflictions pour exciter et enflammer sa charité, n'a pas besoin d'autres considérations pour les aimer et avoir de la vénération pour elles. Il les reçoit toutes comme des faveurs, comme des messagers célestes, comme des charbons ardents, comme des rayons éclatants de la bienveillance divine, et comme des flèches d'amour capables d'attendrir son cœur, quelque dur qu'il soit.

2. Si la croix ne vous fait croître dans l'amour de Dieu, pleurez vos péchés qui vous mettent le bandeau sur les yeux et vous empêchent de voir votre bonheur et les grands desseins que Dieu a sur vous. Vous serez toujours flottant jusqu'à ce que vous les connaissiez ; Dieu vous fera toujours sentir quelque amertume et versera toujours quelque goutte de fiel dans votre cœur, jusqu'à ce que vous aimiez la croix et que vous l'ayez en grande estime comme la chose du monde la plus précieuse.

3. Vous avez un besoin tout particulier de deux vertus, dit le cardinal Pierre Damien, de la charité et de la patience ; par la charité le Fils de Dieu est descendu jusqu'à notre bassesse, et par la patience il a élevé notre nature jusqu'à la gloire de son Père (1).

(1) Petrus Damiani, serm. 3. Vide serm. 47.

VINGT-NEUVIÈME LEÇON.

La croix est la plus certaine et la plus éclatante marque de de notre amour envers Dieu.

« Réjouissez-vous de ce que vous participez aux souffrances de Jésus-Christ, afin que vous soyez aussi comblés de joie dans la manifestation de sa gloire. »

I. PETR., 4. 14.

Saint Chrysostôme dit avec raison *qu'il n'y a rien qui nous apporte plus de gloire et de confiance que d'être aimés de Dieu et de l'aimer réciproquement comme notre Dieu* (1). Mais il faut ajouter que celui qui n'est pas prêt à porter sa croix et à souffrir tout, se tenant soumis à toutes les dispositions que son bien-aimé fera de lui, n'est pas digne d'être appelé ami de Dieu. Le véritable ami doit embrasser de grand cœur les choses les plus fâcheuses et les plus amères pour celui qu'il aime, et ne point se détourner de lui, pour quelque accident contraire qui lui arrive (2). Voilà la plus certaine et la plus éclatante marque de notre amour envers Dieu, selon le sentiment commun des saints pères.

I. CONSIDÉRATION.

L'adversité, dit saint Chrysostôme, est la pierre de touche de l'amour. On connaît le cœur d'un ami dans les rencontres

(1) S. Chrys., hom. 64 ad pop. — (2) De Imitat. Christi, l. 3, c. 5, n. 8.

dangereuses ; son affection paraît dans les peines qu'il endure, et sa charité dans la mort (1).

II. CONSIDÉRATION.

Les justes, dit saint Grégoire (2), cachent leurs vertus durant leur prospérité et s'enveloppent dans le mépris d'eux-mêmes ; mais quand ils sont persécutés des hommes ou que Dieu les met à l'épreuve des maladies, de la pauvreté et des misères de la vie, alors ils déploient tous les dons du ciel qu'ils tenaient renfermés, et comme l'encens dans le feu, ils exhalent les plus douces odeurs de la sainteté chrétienne. Ils sont en cela semblables aux étoiles du firmament qui ne paraissent que durant la nuit, et se cachent durant le jour. Leurs vertus ne sont jamais plus éclatantes que lorsqu'elles sont environnées de souffrances, de travaux et de contradictions. L'amour divin surtout jette pour lors un merveilleux éclat ; et jamais il ne fait mieux paraître sa force et son ardeur que quand il est plus rudement attaqué. Notre-Seigneur disait un jour à sainte Gertrude · *Quiconque s'offre à moi sincèrement et franchement pour souffrir tout ce qu'il me plaira, peut se glorifier qu'il languit d'amour, et me le faire savoir, tandis qu'il est dans la souffrance et qu'il y persévère pour l'amour de moi.* Et comme elle lui demandait de quoi pouvait lui servir ce message, il lui répondit : *J'en fais les délices de ma divinité, l'honneur de mon humanité, le plaisir de mes yeux, et le charme harmonieux de mes oreilles* (3). D'où vient que Notre-Seigneur se plaît tant dans les souffrances de ses amis? c'est que comme il les aime beaucoup, son plaisir est d'être réciproquement aimé, et il n'en tire point de preuves plus assurées que les peines qu'ils souffrent cons-

(1) S. Chrys., hom. 6 de Pass. Dom. — (2) Præf. in Mor. — (3) Insin. div. piet., lit. 3, c. 55.

tamment pour son service. Vous ne pouvez donner à Jésus-Christ des marques d'un plus grand amour que la patience, disait saint Jean Columbin à quelques âmes qu'il avait converties (1).

III. CONSIDÉRATION.

Il y a une alliance si étroite, disait Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne, *entre l'amour de la divine charité et la parfaite patience, qu'on ne peut pas les séparer. C'est pourquoi quand une âme se résout et se dispose à m'aimer, elle doit en même temps choisir la croix et se résoudre à endurer toutes sortes de peines pour l'amour de moi, de quelque part qu'elles viennent et de quelque manière que je les lui donne, parce que la patience ne s'éprouve que par les peines* (2). Cette grande sainte apprit encore une si importante vérité de la bouche du Père éternel, qui lui dit ces paroles remarquables qu'elle a couchées dans ses Dialogues. Le mouvement de la vraie charité, qui est dans l'âme, n'est autre qu'une patience invincible qui est un signe évident, et qui fait voir très-clairement qu'elle est en moi et que je suis en elle par le moyen de la grâce. La vision que sainte Gertrude raconte sur ce sujet mérite une considération particulière. Offrant un jour à Notre-Seigneur, dans une courte prière, toutes les peines du corps et de l'esprit qu'elle souffrait, et toutes les consolations spirituelles et corporelles dont elle était privée, Notre-Seigneur lui apparut, tenant dans ses deux mains deux anneaux enrichis de deux pierres précieuses, qui marquaient le prix de ces deux choses qu'elle lui avait présentées, ce qui lui donna occasion de réitérer plusieurs fois la même prière; et quelque temps après, lorsqu'elle la récitait, elle sentit que Notre-Seigneur lui appliqua à l'œil gauche l'anneau qu'il tenait de la même main, et qui marquait les peines qu'elle lui avait

(1) In vita B. Joann. Columb. — (2) In dial., c. 5.

offertes. Et depuis ce temps-là elle sentit des douleurs dans cette partie dont elle ne pût jamais être parfaitement délivrée; d'où elle apprit que comme l'anneau se donne aux épouses, de même les souffrances du corps et de l'esprit sont des marques de l'élection divine, et comme l'anneau avec lequel Dieu épouse l'âme (1). Si bien qu'elle peut dire ces paroles : Jésus-Christ m'a prise pour son épouse avec son anneau. Et si elle en est reconnaissante, si elle le bénit dans ses afflictions, si elle les reçoit comme des faveurs avec action de grâces, elle peut ajouter, et il m'a parée d'une belle couronne comme son épouse, parce que la gratitude dans les souffrances est une éclatante couronne de gloire incomparablement plus précieuse que l'or et les pierreries.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Remerciez Dieu dans vos afflictions, dites avec Job : *Que le nom du Seigneur soit béni ;* ou avec saint Laurent : Je vous rends grâces, Seigneur, de m'avoir jugé digne d'entrer par la porte des souffrances, par où vous êtes entré dans votre royaume.

2. Tenez-vous plus honoré de souffrir pour Jésus-Christ que s'il vous avait donné la plus belle couronne de l'univers, et dites avec saint Paul : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

3. Dites avec le Prophète-Roi : *Je bénirai Dieu en tout temps, sa louange sera toujours dans ma bouche.* Ne prenez pas le temps de l'affliction comme un mauvais temps, mais plutôt comme le meilleur de votre vie.

(1) S. Gertrud., lib. 8, c. 2 insin. de piet.

TRENTIÈME LEÇON.

Tout le bonheur d'un chrétien, dans le temps ou dans l'éternité, est dans la croix.

« Vous serez bienheureux, lorsque les hommes vous chargeront d'injures, qu'ils vous persécuteront, et qu'à cause de moi ils diront faussement toute sorte de mal contre vous. » MATTH., 5. 11.

I. CONSIDÉRATION.

La croix porte deux sortes de fruits, les uns dans le temps, les autres dans l'éternité; les uns font tout le bonheur de l'autre vie, les autres font tout le bonheur de la vie présente. Pour cueillir les uns et les autres, servez-vous des vérités suivantes, et gravez-les si avant dans votre cœur, qu'on ne puisse jamais les effacer.

1. *Vérité.* Toute la joie d'un chrétien est dans la croix. Mes frères, dit l'apôtre saint Jacques, mettez toute votre joie à souffrir les diverses tentations qui vous arriveront (1); persuadez-vous que c'est la vraie joie d'un chrétien, *la souveraine joie, la joie unique;* car la vraie joie naît de la possession du vrai bien. Or, tous les vrais biens sont dans la croix. *Le salut est dans la croix, la vie dans la croix, le refuge contre nos ennemis dans la croix, la douceur de la grâce, la force de l'âme, la joie de l'esprit, la vertu consommée, et la parfaite sainteté dans la croix* (2).

(1) Jacob, 1. 2. — (2) L. 2, c. ultimo de Imit. Christi.

La souveraine joie naît de la possession du souverain bien. Or, le souverain bien de cette vie est de souffrir pour Dieu; c'est un bien qui surpasse tout ce qu'on peut se figurer de bon en cette vie. *Allez où vous voudrez, cherchez tant que vous voudrez, vous ne trouverez point de voie, ni plus excellente pour vous élever en haut, ni plus sûre pour vous tenir en bas hors du péril de tomber, que celle de la croix* (1). *S'il y avait un état plus avantageux pour le salut des hommes que celui de la souffrance, Jésus-Christ nous l'aurait appris par ses paroles et par son exemple* (2). Il n'y a donc rien dont un chrétien doive tant se réjouir que de la croix (3); il doit en être plus content que de la possession de toutes les grandeurs, de toutes les richesses, de toutes les sciences et de tous les autres biens de cette vie. Bien davantage, non-seulement ce doit être sa plus grande joie, mais encore son unique joie, *parce qu'il ne peut trouver ni le salut de son âme, ni l'espérance de la vie éternelle que dans la croix* (4). *Ainsi tout consiste à aimer la croix et à y mourir. Il n'y a point d'autre voie pour aller à la vie, et pour acquérir la paix intérieure et véritable, que celle de la croix et de la mortification continuelle* (5). Mourir pour Jésus-Christ, c'est l'unique voie pour gagner la palme de la victoire. Il n'y a point d'autre voie pour acquérir la véritable gloire, ni d'autre moyen pour obtenir la couronne. C'est l'unique voie pour gagner cette belle palme, dont les fruits sont si doux, dont l'ombre nous concilie un si agréable repos, et dont les branches servent d'un si riche ornement à nos triomphes. Enfin, c'est l'unique voie pour rendre à Dieu l'honneur suprême que nous lui devons, pour donner à Jésus-Christ des témoignages d'une souveraine reconnaissance qu'il exige de nous, et pour faire une pleine et entière satisfaction de nos péchés (6).

(1) Ibidem, n. 3. — (2) Ibid., n. 5. — (3) Ibid., n. 14. — (4) Ibidem, n. 12. — (5) Ibid., n. 3. — (6) P. Vincent. Caraffa, de marty., c. 4.

Préparez-vous donc, comme un bon et fidèle serviteur de Jésus-Christ, à porter avec joie la croix de votre maître, qui a bien voulu être crucifié pour l'amour de vous. Remettez-lui toutes les consolations que vous espérez, afin qu'il en use comme il lui plaira, mais pour vous, résolvez-vous à souffrir les afflictions, et prenez-les pour de très-grandes consolations (1).

Quand vous serez venu à ce point de perfection, que la souffrance vous soit douce, et que vous la goûtiez pour l'amour de Jésus-Christ, alors croyez que vous êtes vraiment heureux, parce que vous avez trouvé le paradis sur la terre (2).

Voilà peut-être ce qui nous manque, savoir, que nous ne goûtons pas, et nous ne sommes pas bien aises d'être foulés, pressés, méprisés, pour faire couler le vin de la consolation et de la joie que nous désirons. Souvenons-nous de ce que Notre-Seigneur a dit : *J'ai foulé seul dans le pressoir.* Qui refusera maintenant d'être mis à la presse, voyant Jésus-Christ foulé dans le pressoir (3) ?

II. CONSIDÉRATION.

2. *Vérité.* Toute la gloire, la noblesse et la grandeur d'un chrétien est dans la croix. Nous avons deux belles sources de gloire, dit saint Paul, *nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des enfants de Dieu, et non-seulement en cette espérance, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions* (4). La raison fondamentale est que toute la gloire d'un chrétien est d'être semblable à Jésus-Christ. Or, les afflictions, les croix, les souffrances que nous portons par vertu et par l'esprit de Dieu sont les livrées de notre maître, ce sont

(1) Lib. 2 de Imit. Christi, capite ultimo, n. 10. — (2) Ibid. n. 11. — (3) S. Franciscus Borgia, epist. ad Soc. Aquit. — (4) Rom., 5. 2.

des participations de sa croix; ce sont comme autant d'étincelles de ce grand feu, des rayons de ce soleil, des ruisseaux de cette source, des branches de cet arbre de vie. Comme donc la croix de Jésus-Christ a réparé toute la gloire de Dieu et tout l'honneur du genre humain, les nôtres ont le même avantage à proportion, selon ce qu'elles tiennent de la sienne, c'est-à-dire, selon que nous souffrons dans le même esprit que lui et pour les mêmes fins ; car il a divinisé tous nos maux ; il a rendu, par le mérite de sa mort, les mépris glorieux, les souffrances douces et la pauvreté précieuse (1).

Ajoutez à cela que toutes nos croix étant unies à celles de Jésus-Christ, sont les semences de la vraie gloire que nous espérons posséder dans le ciel. Les afflictions de cette vie, dit saint Grégoire de Nysse, sont comme les fleurs qui devancent les fruits de la gloire ; et le sang que nous versons est une onction royale qui nous consacre à l'immortalité. Puisqu'il est glorieux à un soldat de pouvoir montrer les cicatrices des plaies qu'il a reçues dans les combats, et qui sont les marques de sa valeur, les martyrs, au jour du jugement, n'auront point de plus superbes ornements que celles qu'ils ont souffertes pour le service de Jésus-Christ. Et dès à présent quel honneur ne rendons-nous pas à leurs chaînes et aux autres marques de leurs tourments ? Saint Paul en faisait plus d'état que de tous les empires, et l'illustre martyr saint Babylas voulut être enterré avec les siennes, qui lui étaient si chères, qu'il ne pouvait même s'en séparer après sa mort. Dieu même, pour faire voir l'estime qu'il en fait, et pour accroître la vénération des peuples par les merveilles qu'il opère, s'en sert comme d'organes de sa toute-puissance pour chasser les démons, pour guérir les malades et pour ressusciter les morts, témoignant par là, et l'amour qu'il leur porte, et celui qu'ils ont pour lui en donnant leur vie

(1) S. Chrysost., hom. 47 ad populum.

pour son honneur. Or, la patience des gens de bien dans les longues afflictions de cette vie, est une espèce de martyre, qui dispute de la gloire et du mérite avec la vertu des martyrs. Il y a cette différence, que mourir de la main d'un persécuteur, c'est un martyre qui éclate au dehors et paraît dans son effet; mais souffrir des opprobres, et aimer ses ennemis, c'est un martyre secret qui demeure dans le cœur, dit saint Grégoire (1), mais pourtant il ne cède guère au premier. Heureux celui qui étant tous les jours chargé de malédictions et d'opprobres, se fait violence pour en étouffer le ressentiment; il méritera une gloire pareille à celle des anges et des martyrs (2).

III. CONSIDÉRATION.

3. *Vérité.* Toutes les richesses d'un chrétien sont dans la croix. Les vraies richesses du christianisme sont les vertus et les biens de l'esprit, que la rouille ne consume point, et que la mort ne peut ravir. Or, il est certain que Dieu a caché dans la croix le trésor de toutes les vertus, de tous les mérites des saints, de tous les biens de la grâce et de tous les biens de la gloire (3). Le père Cosme Stella, religieux de la Compagnie de Jésus, savant et vertueux, étant près de rendre l'esprit dans le collége de Milan, en l'année 1588, fut prié par son supérieur et par tous ceux qui assistaient à sa mort, de leur dire quel chemin lui semblait le plus court pour arriver à la perfection, et ayant plusieurs fois tâché par humilité de s'en excuser; enfin, pressé par l'instance qu'on lui faisait, il recueillit le peu de force qui lui restait pour leur dire que c'était le chemin de la croix, le chemin de la mor-

(1) S. Greg., hom. 35 in Evang. — (2) S. Joan. Clim., gr. 4. — (3) S. Laur. Just., de cast. connub., c. 5. — S. Zeno Veronensis, serm. de patient. — Antiochus, homil. 78.

tification, le chemin de l'institut de la Compagnie (1), et il expira doucement après avoir prononcé ces paroles. Il ne fit en cela que suivre le sentiment de saint Ignace, qui donna la même réponse au père Natal, à cause de quoi le père Balthazar Alvarez avait coutume de dire *que se mortifier et embrasser la croix avec ferveur, c'est aller par la diligence au sommet de la perfection, et qu'il n'y a point de chemin plus court pour y parvenir*. Ce n'est pas seulement le plus court chemin de la perfection, et le plus excellent moyen pour acquérir en peu de temps un grand trésor de vertus et de mérites, c'est l'unique, parce qu'il n'y a point de vertu solide qui ne soit de difficile conquête, à cause de son objet, qui est toujours accompagné de quelque difficulté. C'est pourquoi la bienheureuse Angèle de Foligny avait raison de dire que la mortification est à l'âme ce que la pluie du ciel est à la terre, qu'elle la rend féconde en toutes sortes de vertus (2). Le bois de la croix, dit saint Bernard, produit toujours la vie, et toujours il fait couler le baume des grâces spirituelles. Ce n'est point un arbre sauvage, c'est un arbre de vie pour ceux qui l'embrassent; c'est un arbre fertile, qui porte des fruits salutaires; autrement comment occuperait-il la terre du Seigneur? cette terre, dis-je, très-précieuse, où il s'est attaché avec des clous qui lui servent de racines. Certes, s'il n'eût surpassé tous les autres en excellence et en bonté, jamais il n'eût été planté dans ce jardin, jamais il n'eût occupé cette vigne (3).

(1) Ann. 1588. Refert pater Nic. Lancicius, opus. de quatuor viis ad perfectionem. Lib. 5 vit., c. 10. — (2) S. Chrys., hom. 4 ad pop. — (3) S. Ber., serm. primo de S. Andr.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Lorsqu'il vous arrive quelque humiliation, dites avec saint Paul : *Je me glorifierai avec plaisir dans mes faiblesses, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi. C'est par cette raison que je me plais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les nécessités où je suis, dans les persécutions, dans les afflictions pressantes que je souffre pour Jésus-Christ* (1) ; car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort.

2. Quand vous souffrez quelque douleur ou quelque chagrin, faites-en le sujet de votre joie, et dites, selon le conseil de saint Jacques : Toute ma joie est de n'en avoir point (2). Pourquoi ? *Sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience, et que la patience rend ses œuvres parfaites, afin que vous soyez parfaits et accomplis en toutes manières, et que rien ne vous manque.*

3. Faites-vous un trésor des croix et des mortifications qui vous arrivent, et cachez-le sous le silence, de peur qu'on ne vous l'enlève. « Ne le méprisez pas, c'est un petit grain en apparence, dit saint Bernard, mais il produit un fruit considérable. Vous le trouverez peut-être insipide, peut-être amer, peut-être piquant comme un grain de moutarde. Ne considérons point ce que l'on y trouve, c'est-à-dire le mal temporel qui passe, mais le bien qui ne s'y trouve pas, et qui est un bien éternel. Goûtons par avance les prémices de la gloire, glorifions-nous dans l'espérance de la gloire du grand Dieu, et pour parler plus clairement, dans la souffrance ; car on y trouve l'espérance de la gloire, ou plutôt la gloire même est dans la souffrance, comme l'espérance du fruitier même est dans la semence. C'est ainsi que le royaume des cieux est

(1) 2 Cor., 12. 9. — (2) Ep. Jac., c. 1, 11, 2.

dans nous, comme un riche trésor dans un vaisseau d'argile; mais il y est caché, et bienheureux est celui qui le découvre (1). La gloire, mes frères, est cachée dans la croix, l'éternité dans ce moment de souffrance, le poids éternel d'un bien incompréhensible dans cette légère peine. Hâtons-nous d'acheter le champ et le trésor qui y est caché (2). Le propre d'un chrétien est d'aimer la souffrance, pour acheter toute la grâce de Dieu, dit Tertullien (3).

(1) S. Bern., serm. 17, in Ps. 90. — (2) Ibidem. — (3) Tert., Apolog., c. 20.

L'HISTORIQUE

DE

LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

DEUXIÈME PARTIE.

LA CÈNE. — SES MYSTÈRES.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Jésus est vendu dans l'assemblée des Juifs.

« Que voulez-vous me donner, je vous le livrerai? » MATTH., 26. 15.

I. POINT.

Jésus ayant mis fin à ces discours, dit à ses disciples : Vous savez que la Pâque se fera dans deux jours, et que le Fils de l'Homme sera livré pour être crucifié (1). Sa vie est la victime du monde, et le prêtre qui l'immole, c'est son amour.

Jésus s'en va désormais faire l'office de sacrificateur et de victime, après avoir fait celui de maître; et comme il nous a donné le trésor de sa doctrine, en nous montrant les voies

(1) Matth., 26.

du salut, il va nous donner celui de son sang pour nous ouvrir la porte du ciel. Il est lui-même la victime de son sacerdoce, et le prêtre de sa victime (1).

Que lui rendrez-vous pour un tel bienfait? Ferez-vous difficulté de donner votre vie, qui n'est qu'un souffle de vent, pour la vie d'un Dieu qui est d'un prix infini?

O Jésus! je vous offre mon cœur, mon âme et ma vie en perpétuel sacrifice. Je veux être votre victime et m'immoler à votre gloire. Je veux me consumer dans le feu de la douleur pour expier mes offenses; dans le feu de l'amour, pour connaître vos bontés; et dans le feu de la souffrance, pour imiter votre exemple et rendre honneur à votre croix.

II. POINT.

Alors les princes des prêtres tinrent conseil pour prendre Jésus avec ruse, et le faire mourir (2).

Jésus retourne de Béthanie à Jérusalem; et pendant qu'il projette l'ouvrage de notre rédemption, et qu'il en traite, comme il est croyable, avec son Père dans le temple, les Juifs s'assemblent pour délibérer sur les moyens de le prendre finement, et de le faire mourir. Ces renards occupent le trône de Salomon, qui devait être gardé par des lions, c'est-à-dire par des juges courageux et clairvoyants, et s'emparent de la justice pour opprimer l'innocent par des artifices injustes. Sa sagesse lui découvre leurs mauvais desseins, et sa puissance pourrait aisément les détruire; mais sa bonté s'en sert avec avantage, et du plus grand de tous les maux, tire le plus grand de tous les biens.

Apprenez de la générosité de votre maître que le triomphe de la vertu est de faire du bien et de recevoir du mal, même de ceux qu'on estime gens de bien. — Apprenez, en second

(1) S. Paulin., in I. ep. 5. — (2) Math., 25.

lieu, que toutes choses conspirent contre Jésus, et tâchent de le faire mourir dans votre cœur. Défiez-vous donc des vaines promesses du monde, défiez-vous des caresses de la chair, défiez-vous de vous-même et de votre propre cœur. Vos passions, vos sens, vos inclinations déréglées sont d'intelligence avec les ennemis de Dieu. Gardez-vous d'y adhérer, et de vous laisser corrompre par leurs sollicitations importunes (1).

O mon Sauveur, serais-je assez lâche pour vous trahir, ou assez malheureux pour entreprendre sur votre vie? Hélas! combien de fois ne l'ai-je pas fait! Je tremble à cette pensée. Le souvenir du passé me fait craindre l'avenir par un pressentiment funeste, qui m'oblige à recourir à votre miséricorde. Oubliez, Seigneur, ma malice, et ayez pitié de ma faiblesse; ne permettez pas que je viole la foi que je vous dois, puisque vous êtes l'auteur de ma vie; faites que je perde tout, plutôt que de consentir à votre mort.

III. POINT.

Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? Et ils promirent de lui donner trente pièces d'argent (2).

Peut-on imaginer un plus infâme trafic? Judas vend ce qu'il a perdu, les Juifs achètent ce qu'ils ne peuvent payer. Et la vie de Jésus, qui vaut mieux que mille mondes, est par eux appréciée à trente deniers, qui est le prix des esclaves. Que Dieu est vil dans l'estime de l'homme! et que l'homme est précieux dans l'estime de Dieu!

Aveugles, que faites-vous? vous marchandez Jésus-Christ pour trente pièces d'argent. Vous pouvez l'avoir à meilleur prix. Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? Je ne vous demande pas trente deniers; je me contente de deux :

(1) S. Amb, l. 5, in Lucam. — (2) Matth, 26. 15.

l'amour de Dieu et du prochain. Est-ce trop? je me contente d'un seul. Votre cœur lui suffira (1). Voulez-vous l'avoir pour rien? Venez, mortels, acheter Jésus-Christ. Il ne vous faut point d'argent, il se donne à vous pour rien (2). Venez à la pénitence, il vous donnera son sang. Venez au pied des autels, il vous donnera son corps. Humiliez-vous devant Dieu, il vous donnera son cœur. Le néant de l'humilité est le prix de son amour (3).

O Seigneur, je reconnais que je ne suis rien et que je ne vaux rien; et qu'ainsi, en me donnant à vous, je ne vous donne qu'un néant. Mais pour ce néant, je suis certain que vous me donnerez tout. Prenez donc, s'il vous plaît, le néant pour le tout, et s'il m'est permis de le dire, prenez le tout pour le tout, afin qu'étant tout à vous, vous soyez aussi tout à moi. *Amen.*

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus fait la Pâque avec ses Disciples.

« Où voulez-vous que nous vous apprêtions à manger la Pâque? »
MATTH., 26.

I. POINT.

Le lieu où Jésus veut faire la Pâque, c'est votre cœur. Les deux disciples qu'il vous envoie, sont la Foi et l'Amour, qui vous le demandent de sa part, comme sa plus chère demeure. Le Cénacle de Sion n'en est simplement que la figure,

(1) S. Bonav., in stimulo divini amoris. p. 2. 15. — (2) Is, 55 — (3) Ps. 55.

comme l'agneau pascal n'est que l'ombre de son sacré corps. Oh! que le cœur doit être grand, pur et élevé de la terre, qui a l'honneur de recevoir un tel hôte! Oh! que l'âme doit être sainte, qui se nourrit d'une viande si précieuse (1)!

Divin Agneau, qu'heureux sont ceux que vous invitez à votre table. Mais qui oserait espérer cet honneur? Vous êtes plus grand que notre cœur; comment pourrez-vous y loger, vous que le ciel et la terre ne peuvent comprendre? Le cœur d'un pécheur est trop petit pour vous servir de demeure. Une âme souillée de vices est indigne de vous recevoir. Il faut un plus grand lieu pour un si grand roi. — Mon Fils, invitez les petits à ma table, parce que je me plais à les faire grands. Ouvrez votre cœur, je l'élargirai. Videz-le, je le remplirai. Je suis la viande des grands, croissez et mangez. Vous ne me changerez pas en vous, mais je vous changerai en moi (2).

II. POINT.

Le Maître vous mande : Mon temps est proche. Je ferai la Pâque chez vous avec mes disciples (3).

Jésus est le Roi des siècles et le Maître de tous les temps; mais il y en a deux qu'il chérit plus particulièrement : le jour de sa Passion et le jour de notre communion; le jour qu'il souffre la mort; et le jour qu'il nous donne le pain de vie. — Aimez donc ce jour sur tous les autres, comme le jour natal de Jésus-Christ. Car il prend ce jour-là une vie mystique dans le Sacrement, et une vie d'amour en votre cœur. Aimez-le comme le jour de vos noces et de la joie de votre âme (4); car c'est alors qu'il la prend pour son épouse (5). Aimez-le comme le centre commun de son repos et de vos

(1) De Imit. Christi, lib. 4, c. 12. — (2) Prov. 9. — (3) Matth., 26. — (4) A. S. Eligio. homil. 10, de cœnâ Domini, et aliis Patribus. — (5) Vide lib. 3. revel. santæ Mechtildis, c. 1.

désirs; car le but de tous les travaux de sa vie est de s'unir à vous par la communion, et le comble de vos vœux doit être de vous unir à lui par amour.

Venez, ô le Dieu de mon cœur, venez prendre votre repos et remplir tous mes désirs. Je languis dans l'attente de ce bienheureux moment, qui doit m'unir inséparablement à vous. Venez, mon bien-aimé, ne différez plus votre venue. Ou attirez-moi à vous, ou venez vous-même à moi. Venez avant que je meure, venez si vous voulez que je vive. Dites à mon âme : *Mon temps est proche.* Car sans vous je n'ose aller à la mort, et je ne puis plus aimer la vie.

III. POINT.

J'ai eu un désir extrême de manger cette Pâque avec vous, avant que je souffre (1).

Jésus, avant de souffrir, fait deux choses qu'il a grandement désirées toutes sa vie. Il accomplit la loi ancienne, et il établit la loi d'amour. Il établit celle-ci en se faisant la Pâque des chrétiens, il accomplit celle-là en célébrant la Pâque des Juifs. *Jésus est la fin de la loi* (2). Il ne la détruit pas, mais il l'accomplit, et lui donne sa dernière perfection. Il la finit en la gardant jusqu'à la mort, comme le soleil fait l'ombre en la touchant et en l'éclairant de ses rayons. — Voulez-vous finir heureusement votre vie? Imitez votre Sauveur; gardez sa loi, et participez aux divins mystères. Oh! l'heureuse fin de pouvoir dire avant de mourir : J'ai reçu mon Dieu, et j'ai accompli tous ses desseins!

Mon Sauveur, accordez-moi cette faveur avant que je meure : que je reçoive votre sacré Corps, et que toutes vos volontés soient parfaitement accomplies en moi. Soyez mon guide, ma fin, ma Pâque et mon passage du temps à l'éter-

(1) Luc, 22. 15. — (2) Rom., 10. 4.

nité. Faites de mon cœur l'arche du Testament, qui garde la manne et la loi. Avec cela, je passerai en assurance des ombres de la mort à la lumière de la gloire.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus lave les pieds de ses Disciples.

« Quoi, Seigneur, vous me laveriez les pieds? » Joan., 13.

I. POINT.

Jésus sachant que son Père lui avait mis toutes choses entre les mains, qu'il était sorti de Dieu et qu'il s'en allait à Dieu, se lève de table et quitte ses vêtements. Puis ayant pris un linge, il s'en ceignit, et après avoir versé de l'eau dans un bassin, il lava les pieds de ses disciples, et les essuya avec le linge dont il était ceint (1).

Qui ne serait touché de dévotion et saisi d'étonnement de voir celui qui fait trembler les colonnes du firmament, et sous lequel tous les genoux ploient, fléchir lui-même les genoux devant de pauvres pécheurs, leur laver les pieds de ses mains sacrées, et les baiser de sa divine bouche l'un après l'autre, jusqu'à ceux de Judas qui était près de le trahir? Son amour est le poids qui le fait descendre si bas; mais ce n'est point un amour aveugle qui ferme les yeux à la sagesse. *Jésus savait.* Cette admirable humilité qui lui fait faire une action si basse et si sublime tout ensemble, est conçue au milieu des flammes et des lumières. Il sait qu'il est Fils unique de Dieu,

(1) Joan., 13.

qu'il est sorti de son sein, et qu'il doit bientôt y retourner, paré des ornements de la gloire. Mais plus il est grand, plus il est humble. Il sait que son Père a mis toutes choses en sa puissance, jusqu'à ce traître qu'il pourrait perdre s'il voulait, mais il l'aime; et plus il a de pouvoir, moins il a de volonté de lui nuire. Sa bonté se fond en douceur sur ce misérable; et ne pouvant s'écouler en son cœur, que l'obstination lui a fermé, elle tombe à ses pieds, et elle les lave de ses larmes. Oh! dureté d'un cœur obstiné! Oh! douceur d'un Dieu humilié! Où est-ce que l'orgueil peut se cacher à l'éclat d'un si grand exemple?

Mon très-humble Rédempteur, vous m'avez réduit à ce point que je ne trouve plus aujourd'hui de lieu qui me soit propre. Car, méritant de tenir le plus bas lieu du monde, j'avais choisi les pieds de Judas. Mais vous m'avez prévenu; et m'en ayant exclu, je ne sais plus où me mettre. Mettez-moi donc vous-même où il vous plaira. Car, où que vous puissiez me mettre, vous serez toujours plus bas; et plus vous m'abaisserez, plus je m'approcherai de vous (1).

II. POINT.

Pierre lui dit : Quoi! Seigneur, vous me laveriez les pieds?

Saint Pierre, surpris de l'humilité de son maître, en demeure saintement effrayé, comme celui qui de la pointe d'un rocher voit un profond précipice. Il aperçoit dans le bassin que Jésus tenait entre ses mains une mer entière où il découvre deux grands abîmes, son néant et la majesté du Fils de Dieu; et, pénétré des sentiments de sa bassesse, il s'écrie : Quoi! Seigneur, vous voulez me laver les pieds? vous qui êtes Dieu,

(1) B. Franciscus Borgia, in ejus vitâ.

et moi qui ne suis qu'un néant? vous qui êtes mon souverain Seigneur, et moi qui suis votre esclave? vous qui êtes le Saint des saints, et moi qui suis un pauvre pécheur? Qu'eût-il dit s'il eût été au pied de la croix lorsque Jésus le lavait des larmes de ses yeux, de l'eau de son côté, et du sang qui découlait de tout son corps? Que doit dire un chrétien, lorsqu'il sort du bain de la pénitence, où le Fils de Dieu lave les taches de notre âme de ces trois précieuses liqueurs (1)? *Seigneur, vous voulez me laver les pieds.*

Mon Seigneur, si je n'ai pas ces sentiments, c'est que je ne vous connais pas, et que je ne me connais pas moi-même. Ouvrez donc les yeux de mon âme, et dissipez les ténèbres qui l'environnent. Faites que j'entre si avant dans l'abîme de vos grandeurs et dans l'abîme de mon néant, que je m'y perde heureusement, et que mon orgueil ne puisse jamais s'en relever.

III. POINT.

Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi (2).

Quel coup de tonnerre! Quelle menace! Être séparé de Jésus! n'avoir point de part avec Jésus! C'est un malheur que les saints craignent plus que la mort, plus que l'enfer, plus que toutes les peines imaginables. Oh! que la pureté est nécessaire pour s'approcher de Jésus! Oh! qu'une affection déréglée, quelque légère qu'elle soit, est un grand mal, puisqu'elle nous rend indignes de la familiarité de Jésus dans l'oraison, de ses faveurs dans la communion, et de sa présence dans le ciel, où vous n'entrerez jamais qu'il ne l'ait effacée de son sang! O fervent disciple, ne pensez pas, pour être pur, c'est-à-dire pour être exempt de péché mortel, que vous n'ayez pas besoin d'être lavé. On n'arrose pas les arbres secs par le pied, mais seulement les plantes fertiles. Ce n'est

(1) S. Bonav., serm. 2 in Cœna Domini. — (2) Joan., 13, 8.

pas pour rien que Jésus vous lave les pieds. Il veut vous apprendre par là que si vous n'aimez l'abjection, et si vous ne vous lavez souvent de son sang, vous ne produirez point de bon fruit.

Puisque vous aimez tant la pureté, je vous prie, mon Seigneur, de me laver non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. Purifiez mes pensées, purifiez mes affections, purifiez mes actions, afin qu'il n'y ait rien en moi qui m'empêche d'approcher de vous.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus découvre la trahison de Judas.

« Un de vous me trahira. »
JOAN., 13.

I. POINT.

Jésus ayant dit ces choses, se troubla en son esprit (1).

Jésus trouble la joie de son cœur parmi les plus grandes ardeurs de son amour, comme l'orage se forme ordinairement durant les plus grandes ardeurs du soleil. La malice de Judas qui l'avait reçu indignement, le presse et l'afflige de telle sorte, qu'il est enfin contraint d'éclater. Sa sagesse est comme l'éclair qui découvre la perfidie de ce misérable. *Un de vous me trahira.* Sa justice tonne et menace. *Malheur à celui par lequel le Fils de l'homme sera trahi; il eût mieux valu pour lui qu'il ne fût jamais né* (2). Mais sa bonté le foudroie, quoiqu'à regret, en l'abandonnant à Satan et à sa propre passion. *Ce que vous faites, faites-le de suite* (3).

(1) Joan., 13. — (2) Joan , 13. — (3) Joan., 13. 27.

Oh! qu'il est dangereux de s'approcher indignement de Jésus-Christ! Oh! que ce pain de vie est mortel à une mauvaise conscience! Oh! qu'il est vrai que les plus grands bienfaits de Dieu sont souvent de grands supplices, quand on n'en fait pas un bon usage!

O mon Sauveur! je ne crains pas que les yeux de votre sagesse découvrent la malice de mon cœur, ni qu'ils me la fassent connaître. Cette connaissance m'est nécessaire, et je vous la demande avec humilité. Je n'appréhende pas non plus les avertissements et les menaces de votre justice, elles me sont trop salutaires. Mais je crains que votre bonté ne me laisse à moi-même en punition de mes ingratitudes. Ne le faites pas, mon Dieu, et ne m'abandonnez pas à mon propre sens, ni à mes inclinations déréglées. Car si vous me laissez faire ce que je veux, je me perdrai sans ressource, ma ruine est inévitable.

II. POINT.

Les disciples se regardaient l'un l'autre, étant en doute de qui il parlait (1).

Chose étrange! Jésus épouvante les apôtres, et ne touche point l'esprit de Judas. Ses paroles entrent dans le cœur de ses fidèles disciples comme un glaive de feu qui les perce d'une douleur très-sensible, et le cœur du traître est impénétrable. Les innocents tremblent, craignant d'être criminels; le criminel lève le front, comme s'il était innocent. Mais il ne peut cacher son crime. Sa malice l'aveugle, et sa hardiesse ne sert qu'à le pousser à son damnable dessein, et à le précipiter à sa ruine.

Apprenez, en premier lieu, que le propre d'une bonne âme est de trembler à l'ombre du péché. Que sa crainte est de perdre Jésus, sa douleur d'être éloigné de sa présence,

(1) Joan., 13.

son regret de l'aimer si peu, et de le voir tant offensé. — Apprenez, en second lieu, que la crainte de Dieu est un fruit du Sacrement, et que Jésus est caché sous les espèces, comme la foudre dans les nuées; qu'il fait peur aux plus grands saints, mais qu'il ne frappe que les pécheurs qui le reçoivent, comme Judas, sans révérence et sans douleur de leurs péchés.

Mon Sauveur, les gens du monde mettent leur innocence à cacher leurs crimes, et leur courage à mépriser vos jugements. Mais pour moi, votre crainte est mon espérance; et la vue de mes offenses fait une grande partie de ma justice. Accordez-moi donc cette grâce, que je ne perde jamais la crainte de vous déplaire. Car, tant que mon cœur en sera rempli, j'espère que le péché ne pourra y trouver de place (1).

III. POINT.

Or, il y avait un de ses disciples couché sur le sein de Jésus, que Jésus aimait. Simon Pierre lui fit signe de demander qui était celui dont il parlait, etc. (2).

Voyez-vous comme saint Jean s'attache à son Maître, et se presse sur son sein, pendant que Judas s'en éloigne? Le cœur de Jésus est entre eux deux comme l'aimant, qui attire l'un et repousse l'autre. Que le sort de ces deux disciples est différent! L'un jouit de Dieu et se repose sur le cœur de Jésus, comme à la source des vraies délices; l'autre est possédé du démon qui l'arrache du sein de son Maître, pour en faire le plus misérable de tous les esclaves. D'où vient cela? de la disposition de leur âme. L'un apporte à la communion une pureté angélique; voilà pourquoi le Fils de Dieu le caresse, et lui fait trouver un paradis dans cet adorable mystère; l'autre y apporte un cœur plein de poison

(1) Ludolp. in vitâ Christi, p. 2, c. 55. — (2) Joan., 13.

et de venin, voilà pourquoi il y trouve sa réprobation et son enfer.

O Dieu de toute pureté, détournez de moi le malheur de cet infidèle apostat. Je crains de m'approcher de vous comme lui. Quand je pense me présenter à ce céleste banquet, mon indignité me donne de la frayeur; et quand je veux m'en éloigner, mon indigence me presse et ne me donne point de repos. — Dans ce moment, souffrez, Seigneur, que la nécessité l'emporte sur le respect. Je suis pauvre, et vous êtes mon besoin, mon nécessaire. Il faut bien que je vous recherche, puisque je ne subsiste que par vous, et que je ne puis vivre que de vous (1).

CINQUIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus reprend ses Disciples, qui disputaient entre eux de la primauté.

« Ils entrèrent aussi en contestation, qui d'eux tous semblait être le plus grand. » Luc. 22.

I. POINT.

Judas est sorti de la compagnie des Apôtres, mais le monde n'est pas encore sorti de leur cœur. Hélas! la chute de ce malheureux les a fait trembler, mais elle n'a pu abattre leur ambition. Ils ont vu Jésus, qui est toute la gloire du ciel, à leurs pieds; ils l'ont reçu dans leur sein, ils en sont encore tous pleins, et néanmoins ils se piquent de la gloire

(1) Ansel. apud. Ludolph. in vitâ Christi, p. 2, c. 56.

de la terre, et la mort même de leur Maître, qui devrait les abîmer dans la douleur, est le sujet de leur différend, qui les fait contester ensemble, qui d'entre eux mérite mieux de prendre sa place.

Étonnez-vous de la faiblesse des plus grands hommes du monde, qui perdent tout en perdant le Fils de Dieu, et ne peuvent perdre leur orgueil. — Fuyez la vanité, qui attaque les plus grands du monde. Le point d'honneur dans l'esprit d'un chrétien, est un ennemi dans le camp de Jésus-Christ, qui fait de grands maux si on ne le chasse promptement. — Évitez les contentions qui règnent d'ordinaire entre les superbes. Les gens du siècle mettent leur gloire à vaincre et à l'emporter sur les autres; mais la gloire des serviteurs de Jésus-Christ est de céder à tout le monde.

Mon Sauveur, à votre naissance, vous avez donné la paix aux hommes, et vous avez réservé la gloire à votre Père. Je me contente du partage qui m'est échu. Accordez-moi la paix, faites que je vous regarde en tous mes frères, leur rendant, pour l'amour de vous, l'honneur qui est dû à leur condition, sans me préférer à personne, parce qu'il n'y a que vous qui méritez la préférence en toutes choses.

II. POINT.

Jésus leur dit : Les rois des nations les traitent avec empire, et ceux qui ont la puissance sur elles, sont appelés bienfaiteurs : mais il n'en est pas ainsi de vous. Au contraire, le plus grand doit être comme le moindre, et celui qui gouverne, comme celui qui sert (1).

Que l'esprit de Jésus-Christ est contraire à celui du monde! Les grands du monde veulent dominer partout, et marcher sur la tête de tous les autres. Ils se soucient fort

(1) Luc. 22.

peu de leurs sujets, pourvu qu'ils aient la puissance en main; et s'ils leur font du bien, ce n'est que pour en tirer de la gloire. Ils suivent en cela le mouvement de l'esprit qui les gouverne, et disent comme Lucifer : *Je monterai plus haut.* Mais il n'en est pas ainsi des disciples de Jésus-Christ. Voulez-vous être grand auprès de lui? faites-vous le plus petit. Si votre dignité vous met au-dessus de votre prochain, l'humilité doit vous mettre à ses pieds; et votre charité ne doit avoir des mains ni du pouvoir, que pour le servir et lui rendre de bons offices. C'est ainsi que le Fils de Dieu en a usé à votre égard. Il s'est fait votre serviteur, lui qui est votre souverain, et n'a rien épargné pour vous, non pas même sa chair et son sang, qu'il vous a donnés pour votre aliment. Quel sujet avez-vous de vous élever, puisque Dieu s'est fait humble pour l'amour de vous? Vous auriez peut-être honte d'imiter l'humilité d'un homme : imitez au moins celle d'un Dieu (1).

Que les mondains imitent leur roi superbe. Pour moi, je n'ai point d'autre maître que vous, ô le plus grand et le plus humble de tous les hommes! Je ne crains plus désormais de m'abaisser, ni de prendre avec vous le plus bas lieu; car depuis que vous l'avez choisi, c'est maintenant le lieu d'honneur.

III. POINT.

C'est vous qui êtes demeuré avec moi dans mes afflictions. Aussi, je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé; afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes, jugeant les douze tribus d'Israël (2).

Qu'il est vrai que les plaies de l'âme veulent être traitées avec douceur, et que la correction, pour être utile, ne doit

(1) S. Aug., apud Ludolph. in vitâ Christi, p. 2, c. 56. — (2) Luc. 22.

point avoir d'amertume ! Peut-on avoir une douceur pareille à celle du Fils de Dieu ? Peut-on voir rien de plus puissant que ce qu'il dit pour guérir la vanité de ses disciples ? Écoutez comme parle cette Sagesse incarnée. C'est vous, leur dit-il, qui m'avez accompagné dans mes tentations, qui avez persévéré avec moi dans la pauvreté, dans les persécutions et dans les mépris. Voulez-vous aujourd'hui vous démentir ? Voulez-vous, pour un point d'honneur, perdre tout le fruit de vos mérites ? Ce n'est pas dans ces préséances mondaines que consiste la vraie grandeur que vous devez estimer. Si vous aimez la gloire, soyez saintement ambitieux. Aspirez aux trônes que je vous prépare dans le ciel. Pensez à vous acquitter dignement de l'emploi que je vous donne dans mon Église, et travaillez avec un courage invincible à la conquête du monde. Pensez au contentement que vous aurez un jour d'être assis à mes côtés, et de juger avec moi tout l'univers. Pensez à cette heureuse éternité, où vous serez tous comme des rois, mangeant à ma table, et buvant des torrents de mes délices, avec un repos inaltérable. C'est là que vous devez porter vos soins et votre ambition, et non pas à des prétentions mondaines, qui seraient capables de vous faire perdre votre couronne.

Gravez, ô Verbe incarné, ces paroles dans mon cœur. Apprenez-moi la différence qu'il y a entre un esprit noble et sublime, et un esprit superbe. L'esprit superbe, mon fils, est toujours bas et petit, parce qu'il ne quitte jamais la terre. Celui-là seul mérite d'être estimé généreux, qui est véritablement humble, parce qu'il s'élève par un glorieux mépris au-dessus de tous les honneurs du monde, et porte ses desseins jusqu'à Dieu, qui est le plus haut point de la grandeur.

SIXIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus établit la loi d'amour dans le sermon de la Cène.

« Je vous donne un commandement nouveau, celui de vous aimer les uns les autres. » JOAN. 13.

I. POINT.

JÉSUS PUBLIE SA LOI D'AMOUR.

Jésus, le plus doux et le plus aimable de tous les maîtres, après avoir banni du cœur de ses disciples l'esprit du monde, emploie les derniers moments de sa vie pour y graver la loi d'amour, qui est la plus douce et la plus belle de toutes les lois (1).

Mes petits enfants, leur dit-il par une admirable tendresse, je suis sur le point de m'en aller à mon Père. Aimez-moi toujours, et que la mort même ne nous sépare point, puisque c'est pour vous que je meurs. Aimez-moi constamment; et en quelque lieu que vous soyez, ne respirez que mon amour. Mais si vous m'aimez, aimez-vous l'un l'autre pour l'amour de moi. C'est la chose du monde que j'ai le plus à cœur; c'est le centre où toutes mes lois et toutes mes volontés sont réunies; c'est la loi fondamentale de mon État, la loi nouvelle que j'ai de nouveau apportée du ciel, parce que le péché l'avait effacée de la terre. Je l'ai reçue de mon Père en naissant, je vous la transmets en mourant. Faites-la revivre dans le cœur des hommes, liez-les tous à moi; liez-

(1) S. Bern., Serm. 14 in Cœnâ Domini.

les entre eux, non avec des chaînes de fer, mais avec des liens d'amour et de charité, qui les unissent si étroitement qu'ils ne soient plus qu'un cœur et qu'une âme (1).

Oh ! que l'empire de Jésus-Christ est doux, puisqu'il n'est qu'amour ! Ne dites plus que vous l'aimez, si vous n'aimez pas votre frère qui est un autre lui-même. Pouvez-vous l'aimer si vous n'aimez ce qu'il aime? Pouvez-vous l'aimer si vous ne faites ce qu'il désire, et si vous ne recevez avec respect une loi qui a été conçue dans le cœur d'un Dieu, publiée de sa bouche, écrite de son sang avec des mains percées de plaies? Ce n'est point son intérêt que vous y soyez soumis, mais le vôtre. Il vous a acquis par cette loi une infinité de véritables amis ; et vous, par un esprit d'ingratitude, vous résistez à celui dont le commandement n'est pas tant une loi qu'un bienfait (2).

O Seigneur ! mon cœur est trop terrestre pour recevoir une loi si sainte ; donnez-moi un cœur nouveau pour la garder (3).

Mon fils, cette loi qui a renouvelé tout le monde, c'est celle qui renouvellera votre cœur. Oh ! si les hommes la gardaient comme les saints la gardent dans le ciel, la terre serait un paradis, où il n'y aurait plus de misérables ni de pécheurs.

II. POINT.

JÉSUS EST LE MODÈLE DU PARFAIT AMOUR.

Je vous donne un commandement nouveau, celui de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés (4).

Jésus n'est pas seulement le législateur du parfait amour, il en est aussi le modèle. La loi ancienne dit : Vous aimerez votre prochain comme vous-même ; et la loi nouvelle : Aimez votre prochain comme Jésus-Christ vous a aimé.

(1) Jer. 13. — (2) Paraldus, tr. de charitate, ex D. Hieronymo. — (3) S. Aug., tr. 65, in Joan. — (4) Joan. 3.

Considérez ce beau modèle, et voyez quel doit être votre amour, si vous voulez l'imiter. Il doit être aussi grand que le monde. Car la charité de Jésus-Christ est un amour immense qui embrasse le ciel et la terre ; elle n'exclut personne de son sein, soit ami ou ennemi. Elle porte tous les cœurs renfermés dans le sien propre (1).

Il doit être aussi fort que la mort. Vous devez servir votre prochain à vos dépens, et vous tenir heureux de mourir pour lui, comme Jésus-Christ est mort pour vous.

Il doit être aussi élevé que le ciel. Car vous ne devez l'aimer que pour Dieu. Celui qui aime son prochain en esprit de sainteté, qu'aime-t-il en lui sinon Dieu? dit saint Augustin. Il ne cherche point son intérêt, il n'attend point de retour (2). Il n'aime pas comme les hommes qui aiment parce qu'ils sont hommes ; mais il aime comme les hommes qui aiment parce qu'ils sont enfants de Dieu, frères et disciples de Jésus-Christ. Mesurez-vous à cette règle. Vous serez étonné d'avoir si peu de charité (3).

O mon Sauveur, quand je compare mon cœur avec le vôtre, que je le trouve petit! Mais dans la confusion que j'en ai, ma consolation est que vous voyez ce qui me manque, et que vous pouvez me le donner. Donnez-moi donc, Seigneur, ce que vous me commandez, et commandez ce que vous voulez.

III. POINT.

JÉSUS PREND LA CHARITÉ DU PROCHAIN POUR SES LIVRÉES.

C'est par là que tout le monde connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres (4).

On connaît les rois de la terre à leur sceptre et à leur couronne, dit saint Chrysostôme ; et les disciples de Jésus-Christ

(1) S. Bern., serm. 5 in Cœnâ Domini. — (2) S. Aug., rac. 65. in Joan. — (3) Idem, pauló super. 9. — (4) Joan. 13.

à l'amour de leur prochain. Voyez comme ils s'aiment, disaient les païens des premiers chrétiens; voyez comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres. Ce ne sont pas les miracles, ni les prophéties, ni les extases, qui discernent les enfants de Dieu des enfants des ténèbres : la charité est leur sceptre et leur diadême; c'est leur plus grand ornement, et la plus certaine marque de leur grandeur (1). Le propre de Jésus-Christ est d'aimer les hommes et de les sauver, comme le propre de Satan est de les haïr et de les perdre. Si vous n'avez point de support ni de charité pour votre frère, vous n'êtes pas disciples du Fils de Dieu. La charité est l'école de cet excellent maître, et la doctrine du Saint-Esprit. Si vous sortez de cette école, ou si vous n'y persévérez pas, vous perdrez votre couronne (2). On n'entre point dans la lumière de gloire sans passer par les flammes de l'amour (3).

Mon adorable Sauveur, ayant un si bon maître, d'où vient que je suis si mauvais disciple? Votre doctrine est-elle si obscure, ou si difficile à pratiquer? Eh! qu'y a-t-il de plus doux que le nom de charité, ou de plus aimable que l'effet? D'où vient donc que je suis si peu avancé? Ah! sans doute, c'est que je n'ai point d'esprit, ou que je manque de cœur; ou plutôt c'est que je n'ai point le cœur ni l'esprit que vous donnez à vos disciples, qui suivent toutes vos volontés, et qui pratiquent tout ce qu'ils savent (4).

(1) Tertul., Apolog. c. 39. — (2) S. Bern., Serm. 5. in Cœna Domini. — (3) S. Greg., in Mor. — (4) I. Joan. 2.

SEPTIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus établit le très-saint Sacrement.

« Pendant qu'ils soupaient, Jésus prit le pain, et l'ayant béni, il le rompit et le donna à ses disciples, disant : Prenez et mangez ; ceci est mon corps, qui est donné pour vous. Et prenant le calice, il rendit grâce, et le leur donna, disant : Buvez-en tous, car ceci est mon sang du nouveau Testament, qui sera répandu pour plusieurs pour la rémission des péchés. » (MATTH. XXVI, 26-28.)

« Faites ceci en mémoire de moi. » (LUC. 22.)

I. POINT.

Pendant qu'ils soupaient, Jésus prit le pain et le bénit, puis il le rompit, et le donna à ses disciples.

Jésus ayant, comme un bon père, travaillé toute sa vie pour nous acquérir les biens du ciel, fait son testament la nuit même qu'il devait être livré. Et par un miracle d'amour qui est sans exemple, il nous déclare ses héritiers, lors même que nous sommes la cause de sa mort.

Que cette pensée est tendre et amoureuse ! Quand votre cœur serait de pierre, il doit s'amollir ainsi que la cire, lorsque vous entendez parler de cette nuit (1). Ses ennemis ne songent qu'à s'en défaire et à l'exterminer du monde, et il trouve le moyen de demeurer avec nous jusqu'à la consom-

(1) S. Chrysos. in 1. Cor. 11.

mation des siècles. Il sait qu'il faut mourir, et de peur de nous laisser orphelins, il se met sous les espèces du pain, et nous invite à le manger, afin de vivre dans notre cœur après sa mort. Il choisit pour cet effet le temps de la nuit, comme s'il voulait dérober ses bienfaits, et cacher nos crimes à sa justice, de peur qu'elle ne lie les mains à sa bonté. Ce n'est pas qu'il ne les voie, et que son œil ne perce les ténèbres de notre âme ; mais c'est un œil d'amour qui en tire toute l'amertume pour lui, et n'a que de la douceur pour nous (1).

Ayant un si bon père, ne soyons pas des enfants ingrats. Admirons sa charité, et gardons-nous de l'offenser. Mais si nous péchons, ne perdons pas la confiance ; nous pouvons manquer au respect, mais il ne peut oublier sa bonté. O Père débonnaire, jetez sur moi cet œil de miséricorde qui découvre mes misères, et ne se rebute point de mes offenses. Mon âme soupire après vous durant la nuit, ayez pitié des ténèbres de mon cœur. Vous avez fait vos plus grandes merveilles durant la nuit ; vous êtes descendu du ciel durant la nuit ; vous êtes né durant la nuit : vous êtes mort dans les ténèbres ; vous avez établi le Sacrement d'amour durant la nuit : nuit pleine de délices pour nous, nuit pleine de souffrances pour vous. Faites encore un miracle durant la nuit. Prenez vos délices en moi, et laissez-moi le sentiment de vos douleurs ; vivez en moi, et faites-moi mourir à tout ce qui est contraire à votre amour.

II. POINT.

Prenez et mangez : ceci est mon corps.

Que nous sommes heureux si nous connaissons nos richesses ! Jésus veut être notre héritage, notre trésor, notre patrimoine ; et, pour cet effet, il nous laisse son corps et son

(1) S. Valerianus, hom. 12. de bono conserv. pacis.

sang par testament. O testament amoureux! ô trésor inépuisable! ô patrimoine plein de Dieu (1)! Quel trésor peut posséder le cœur humain, qui soit plus précieux que le corps de Jésus-Christ, lorsqu'il le reçoit avec un esprit d'humilité et de dévotion (2).

Prenez-le donc avec respect, et cachez-le dans votre cœur. Car il veut que vous le mettiez en un lieu où personne ne puisse le prendre si vous ne voulez. Prenez-le et gardez-le soigneusement. « Soyez le portier de sa maison, et prenez garde qu'il n'y entre point d'étranger ni de voleur. Quiconque se présentera, arrêtez-le, demandez s'il est du parti de Jésus-Christ, ou son ennemi (3). »

Mon Sauveur, je suis un mauvais gardien de mon cœur. Je le mets entre vos mains, et je vous prie d'en fermer toutes les avenues, afin que rien n'y entre sans votre aveu.

III. POINT.

Faites ceci en mémoire de moi.

Voici les dernières volontés de notre Père, qu'il nous a déclarées dans son testament. Il ne nous demande qu'une chose, savoir, qu'étant mort pour nous, nous en conservions chèrement le souvenir, surtout lorsque nous nous approchons des autels (4). C'est pour cela qu'il vient en notre cœur par la communion, afin d'y graver l'image de ses plaies et de ses souffrances. Il ne se sert pas de la main d'un Séraphin pour les imprimer sur nous, comme il le fit sur le corps de saint François. Il vient lui-même s'unir à notre âme, comme un cachet, dont nous ne devons jamais effacer l'empreinte. C'est pourquoi il se donne en forme de pain qu'on n'oublie point, parce qu'on ne peut s'en passer.

(1) Euseb., l. 1. Demonst. Evang. c. ultimo. — (2) S. Bern., Serm. 54. in Cœnâ Domini. — (3) Sophron. in Prato spirituali c. 110. — (4) Thr., 3. v. 19.

Prenez-le donc avec un vif sentiment de ses douleurs. Imprimez si fortement Jésus crucifié dans votre âme, que vous lui deveniez semblable, et que vous soyez comme un homme de souffrances et de croix. Ne craignez point de porter ses plaies sur votre cœur. Elles ne vous blesseront que d'amour, et cet amour vous rendra généreux comme un lion.

O Seigneur, je vois bien que je ne puis vous recevoir dignement sans me souvenir de votre Passion, ni m'en souvenir sans mourir. Il faut donc que je meure à moi-même ; mais avant que de mourir, je veux faire mon testament comme vous, et puisque vous m'avez fait votre héritier, je désire que vous soyez le mien. Je vous donne donc tout ce que je suis absolument, et sans réserve. Je laisse mon cœur à votre amour, ma volonté à votre loi, mon entendement à la connaissance de vos grandeurs, ma mémoire au souvenir perpétuel de votre mort, mon corps et mon âme en holocauste pour être sacrifiés à votre gloire, et consumés à votre service (1). Ainsi soit-il.

(1) Thr. 3.

HUITIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus prédit la chute de saint Pierre et la fuite de ses Disciples.

« Simon, Simon, Satan vous a demandé, pour vous cribler comme l'on crible le froment. » Luc. 22.

I. POINT.

JESUS AVERTIT SAINT PIERRE DU PÉRIL OU IL EST.

Simon, Simon, Satan vous a demandé, pour vous cribler comme l'on crible le froment.

C'est un acte de sagesse de prévoir le mal avant qu'il arrive, et un effet de bonté d'en avertir ceux qu'il menace : Jésus fait l'un et l'autre à l'égard de ses disciples. Comme il est infiniment sage, et qu'il ne peut ignorer leur faiblesse, il est aussi trop bon pour la leur céler. Il leur prédit qu'ils seront tous scandalisés en lui ; et comme saint Pierre témoignait plus de résolution que les autres, il l'avertit par trois fois de sa chute prochaine; et pour modérer sa ferveur par une crainte salutaire, il lui dit que Satan a dessein de les perdre tous, s'il peut, et qu'il se donne garde de ses piéges.

Oh! que cet avis est important! oh! que cette crainte est salutaire! oh ! qu'il est vrai que ceux qui paraissent les plus hardis quand le péril est éloigné, se montrent souvent les plus lâches lorsqu'il est présent !

Faites-y réflexion, et persuadez-vous fortement cette vérité, qu'il est en votre pouvoir de n'être point vaincu avec le secours du ciel, mais qu'il n'est pas en votre pouvoir de

n'être point tenté. Si la tentation qui vous attaque maintenant vient à cesser, soyez assuré qu'il en surviendra bientôt une autre, ou plutôt soyez en crainte, dit saint Bernard, et tenez-vous sur vos gardes. Vous pouvez prier Dieu qu'il vous en délivre, mais vous ne devez jamais vous promettre un parfait repos, ni une pleine liberté. S'il permet que la tentation soit longue, pensez que c'est pour en détourner une plus dangereuse ; et si elle dure peu, croyez que c'est pour vous en envoyer une autre qui soit plus utile. Mais de quelque sorte qu'elle soit, défiez-vous toujours de vous-même. La crainte est votre assurance. Vous tomberez si vous ne craignez de tomber (1).

O mon Sauveur, si les colonnes du ciel sont ébranlées, que dois-je craindre, moi qui ne suis qu'un peu de poussière, que le moindre souffle peut dissiper? Ah! si je voyais le péril où je suis à tout moment; si je savais le peu que je puis, et les forces de l'ennemi qui me persécute jour et nuit! Hélas ! Seigneur, ouvrez-moi les yeux, de peur que je ne m'endorme d'un sommeil de mort, et que Satan triomphant de mon malheur ne dise : Il est à moi, je l'ai vaincu.

II. POINT.

JÉSUS LUI MONTRE LE REMÈDE.

Mais j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille point (2).

Cet aimable Sauveur, qui nous avertit du péril, veut être lui-même notre refuge. Il assure saint Pierre qu'il a prié pour lui, pour que sa foi ne défaille point; et il nous enseigne par là qu'il est l'asile où nous devons recourir dans nos dangers.

Oh ! la douce pensée : Jésus prie pour moi pendant que je

(1) S. Bern., serm. 3 in Ps. Qui habitat. — (2) Luc. 22.

suis tenté ! Jésus montre ses plaies à son Père, pour m'obtenir du secours ! Jésus m'ouvre son cœur, pour me cacher et me sauver des mains de mes ennemis !

Courage, mon âme; pendant que nous sommes en cet exil, nous devons fuir les embûches de Satan, et en fuyant nous pouvons tomber ! Mais si nous fuyons, allons à Jésus, car c'est notre asile; et si nous tombons, réclamons Jésus, car c'est notre appui et notre assurance (1).

O bon Jésus, qui peut me nuire si vous prenez ma défense? Le Dieu du ciel est mon protecteur : que dois-je craindre sur la terre? Tout ce qui peut me nuire est sous le ciel. Les puissances des ténèbres sont sous le ciel. Les afflictions, les maladies, la mort sont sous le ciel. Mais vous êtes au-dessus, vous avez un empire absolu sur toutes choses. Soyez donc mon bouclier contre tous les assauts de l'enfer, et puisque je suis attaqué de toutes parts, couvrez-moi aussi de toutes parts de votre protection (2).

III. POINT.

JÉSUS LE REPREND DE SA PRÉSOMPTION.

Seigneur, je suis prêt à aller avec vous, et en prison et à la mort (3).

Saint Pierre suit le mouvement de son cœur, et ne considère pas la faiblesse de ses forces. Le malade, dit saint Augustin, vante son courage, et dit qu'il ne craint point de mourir; mais le médecin, qui connaît son infirmité cachée, le gronde et lui remontre que sa présomption est un mal caduc qui lui fera faire une dangereuse chute. Le coq ne chantera point que vous ne m'ayez renié trois fois.

Apprenez à vous défier de vous-même, quelque bons sen-

(1) Vide S. Bern., serm. 2 in Ps. Qui habitat. — (2) S. Bern., Ibid. serm. 1. — (3) Luc. 22.

timents que vous ayez. L'amour-propre a des recherches si subtiles, et se glisse si imperceptiblement en toutes les actions, même les meilleures, que les plus grands saints y sont trompés. Combien y en a-t-il qui disent à Notre-Seigneur dans la ferveur de la dévotion : *Je suis prêt à mourir pour vous* (1) ? Mais le Fils de Dieu qui ne peut se tromper, tâtant la veine de leur cœur (2), voit bien que leur amour est malade.

Mon Seigneur, je ne m'étonne pas de mes faiblesses, parce que sans vous je ne suis rien ; mais je me plains de moi-même, qu'étant si faible, je m'appuie sur mes propres forces, et vous oublie, vous qui êtes tout mon support.

Mon fils, il y a trois sortes de personnes dont le salut est en fort grand danger : les unes présument trop d'elles-mêmes ; les autres présument trop de ma bonté ; les autres en désespèrent. Les premières se plaisent dans la multitude de leurs richesses et y demeurent ; les secondes, dans leurs vices ; les dernières se laissent accabler sous le poids de leurs misères. Fuyez ces trois écueils, et vivez sous ma protection, vous serez en assurance (3).

(1) Joan. 13. — (2) D. Aug. — (3) S. Bern., serm. 3. in Ps. Qui habitat. Vide locum.

NEUVIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus console ses Disciples.

(On a omis le texte de l'Évangile, pour éviter la longueur du sermon de la Cène, qui a une grande étendue; mais on a choisi les principales pensées qui peuvent donner de la consolation à une âme qui est affligée.)

LES PENSÉES D'UNE AME AFFLIGÉE.

I. POINT.

Que votre cœur ne se trouble point. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi (1).

Quand vous êtes affligé, souvenez-vous qu'il y a un Jésus dans le ciel, qui vous regarde et qui est témoin de vos souffrances. Réveillez votre foi. Considérez qu'il est votre souverain bien, que personne ne peut vous ravir; que, pourvu qu'il vous demeure, vous ne pouvez rien perdre, parce que tout le reste n'est rien. Lorsqu'il était encore enfant, sa seule présence consolait ceux qui avaient le bonheur de le voir. Allons au Fils de Marie, disaient-ils, il adoucira nos ennuis. Si vous croyez qu'il est glorieux dans le ciel, pourquoi la vue de la foi n'aura-t-elle pas sur vous le même effet, puisque les yeux de l'esprit sont plus nobles que ceux du corps? De quoi vous troublez-vous, dit-il, au fond de votre cœur? Vous avez perdu un ami : ne croyez-vous pas que je suis le meilleur de vos amis? On vous a ravi les biens : ne suis-je pas votre trésor? Vous n'avez point de santé : ne savez-vous pas que je suis le médecin des corps et des âmes? Vous appré-

(1) Joan., 14.

hendez la mort : ne croyez-vous pas que je suis la vie? Et si vous le croyez, pourquoi tremblez-vous?

II. POINT.

Il y a plusieurs demeures en la maison de mon Père. S'il en était autrement, je vous l'aurais dit. Je vais vous préparer le lieu (1).

Quand la tristesse et la douleur tentent votre constance, levez les yeux au ciel, et pensez que c'est le lieu des délices éternelles, où Jésus vous attend; que la terre est votre exil, et qu'il ne faut point espérer de repos que vous ne soyez au terme de votre voyage. Encore un peu de patience; pour un moment de travail, une éternité de récompense. Ne craignez pas que pour être pécheur, vous soyez exclu du royaume de Jésus-Christ. Il y a plusieurs demeures dans sa maison : les unes sont pour les âmes innocentes, les autres pour les pénitentes; les unes pour les grands courages, les autres pour les petits. Jésus, qui en est le maître et le roi, a donné place au bon larron parmi les princes de sa cour; et il en garde encore une pour vous, qui sera d'autant plus considérable que vous aurez plus souffert pour son service (2).

III. POINT.

Quoi que vous demandiez à mon Père en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils (3).

Ne vous plaignez plus de vos maux, puisque vous n'avez qu'à ouvrir la bouche et à dire une parole pour être heureux. Oh! douce parole! O aimable nom de Jésus, que vous êtes doux et délicieux à ceux qui vous réclament de tout leur cœur! Quelle plaie ne peut guérir ce baume divin? Qui peut

(1) Joan., 14. — (2) S. Aug. tract. 67, in Joan. — (3) Joan., 14.

se plaindre de sa pauvreté, ayant dans ses mains la clef qui ouvre tous les trésors du paradis? *Mon Dieu,* disait le Prophète-Roi, *sauvez-moi en votre nom* (1). Je ne m'appuie point sur mes mérites, car je suis pécheur; ni sur mes forces, car je suis faible; ni sur mes richesses, car je suis dénué de toutes choses; ni sur le secours de mes amis, car je suis seul, abandonné de tous. Mais je me fie en la vertu de votre Nom, qui est toute ma gloire, mon secours, mes richesses, mon trésor et mon tout (2). Imitez ce saint roi, et faites que Jésus soit l'âme et l'esprit qui anime tous vos désirs : votre prière sera toute-puissante sur le cœur de Dieu. Il ne pourra rien vous refuser, que ce que vous ne pouvez raisonnablement demander.

IV. POINT.

Je ne vous laisserai point orphelins (3).

Vous croyez peut-être que Jésus-Christ vous a délaissé, parce qu'il y a longtemps que vous êtes dans la souffrance? Désabusez-vous, je vous prie. Il est impossible qu'il vous délaisse, si vous souffrez pour son amour (4). Il vous a promis, dit saint Paul, qu'il ne vous délaissera point. Fiez-vous en sa parole. S'il l'a dit, il le fera sans aucun doute. Il n'y a que la seule défiance qui peut empêcher l'effet de ses promesses. Espérez, et vous serez exaucé. Qui peut dire qu'il a espéré en Jésus-Christ, et qu'il a été délaissé (5) ?

V. POINT.

Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai aussi, et je me manifesterai moi-même à lui (6).

Voilà la plus pure et la plus douce consolation des affligés.

(1) Ps. 53. 3. — (2) Ps. 101. 13. — (3) Joan., 14. — (4) Hebr., 13. 5. — (5) S. Chrysost., in Psal. 94. — (6) Joan., 14.

Aimez, et vous ne vous plaindrez plus de vos souffrances. L'amour de Jésus est le souverain remède de tous les maux, sans lequel la vie serait plus intolérable que la mort. Que si c'est une espèce de béatitude d'aimer le Fils de Dieu, que sera-ce que d'être aimé de lui et de son Père, et de son divin Esprit? Que vous semble du prix de votre amour, ô saint amateur de Jésus, serviteur de Dieu, ennemi de vous-même? Si celui qui a créé toutes choses vous aime, dites-moi quel mal peut vous nuire, ou quel bien peut vous manquer (1)? Quelle félicité d'être aimé de celui qui est le Maître du paradis, l'arbitre de la vie et de la mort; qui peut décider de notre bonheur et de notre malheur éternel; mais qui ne peut non plus perdre ses amis, qu'il lui est impossible de sauver ceux qui sont privés de son amour?

O mon Seigneur Jésus, dites-moi, s'il vous plaît, ce que vous donnez à ceux qui vous aiment? Car, tout pécheur que je suis, je désire en être du nombre. Apprenez-moi, mon Sauveur, quelle est la récompense de vos amis, afin que je la cherche, et qu'en la cherchant je la trouve, je l'aime et je la possède. Mon Fils, *si quelqu'un m'aime, je l'aimerai, et je me manifesterai à lui* (2).

Où sont ceux qui pleurent, où sont ceux qui soupirent après le royaume des cieux, et qui s'affligent pour l'absence de Jésus! Écoutez, âmes affligées, la récompense de vos souffrances : si vous souffrez un moment avec Jésus, vous le verrez à jamais dans sa gloire; et si vous pleurez un peu de temps pour l'amour de lui, vous serez éternellement heureuses avec lui. *Amen.*

(1) S. Bern., serm. 9, in Cœnâ Domini. — (2) Joan., 14. 21.

DIXIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus se lève de table, et continuant son discours, il exhorte ses Disciples à ne se séparer jamais de lui.

(On a omis le texte de l'Evangile, à cause de sa longueur. Le principal dessein du Fils de Dieu est d'encourager ses Disciples, et de les exhorter à demeurer unis avec lui, par des liens si forts, que ni la vie ni la mort ne les puissent rompre).

I. POINT.

Afin que le monde connaisse que j'aime mon Père et que je fais ce que mon Père m'a commandé, levez-vous, sortez d'ici (1).

Plusieurs tiennent compagnie au Fils de Dieu à la table comme ses disciples, mais peu le suivent jusqu'à la croix.

Pour vous, ô fidèle ami de Jésus, ne le quittez point à la vie ni à la mort. Soyez prêt à perdre tout, à abandonner tout, à souffrir tout, plutôt que de vous séparer d'avec lui. Il est le cep de la vigne, et vous en êtes le sarment. Sans lui, vous ne pouvez faire aucun fruit; tous vos travaux et toutes vos souffrances sont inutiles. Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure au cep, sans lui vous ne pouvez avoir la vie. Vous êtes sec, vous êtes mort, vous n'êtes bon qu'à brûler. Car l'un des deux est nécessaire au sarment : ou le feu ou le cep. Il n'est propre qu'à cela. Ou Jésus-Christ, ou l'enfer. Choisissez, il n'y a point de milieu. Sans lui toutes vos espérances sont vaines, et vos prières inefficaces. Le nom de Jésus est la voie par laquelle il faut qu'elles montent dans le ciel. Si vous voulez le trouver allez auprès

(1) Joan., 14. 2.

de son Père; sans lui, vous ne donnez jamais de gloire à Dieu. Car la gloire de Dieu est que vous portiez beaucoup de fruit, et vous ne pouvez en porter si vous n'êtes pas uni à Jésus-Christ. Sans lui, Dieu ne vous aimera jamais; car il ne vous aime que pour l'amour de lui, parce que vous lui appartenez. Enfin, sans lui, vous ne pouvez avoir de solide joie; et vous ne pouvez lui en donner, parce que son plaisir est de remplir votre cœur, et la joie de votre cœur est d'être plein de l'esprit de Jésus-Christ, qui est son souverain bien (1).

O le Dieu de mon cœur, ô le centre de mon amour, mon doux Jésus! où irait une âme qui serait assez malheureuse pour se séparer de votre amour? Hélas! je trouve tout en vous, et vous me tenez lieu de toutes choses. Être sans vous, ce m'est un enfer; être avec vous, ce m'est un doux paradis. Demeurez donc avec moi, Seigneur; car vous savez où vont tous les mouvements de mon âme, et que c'est vous-même qu'elle cherche. Vous savez où se porte la clameur secrète de mon cœur, et que c'est vous seul qu'il désire, parce que vous êtes seul capable de contenter tous mes désirs.

II. POINT.

Je vous dis la vérité. Il vous est utile que je m'en aille. Car si je ne m'en vais point, le Consolateur ne viendra point à vous; et si je m'en vais, je vous l'enverrai (2).

Bien que Jésus retire sa présence sensible, ne croyez pas avoir perdu cette union si précieuse que vous devez avoir avec lui. Le lien sacré qui unit votre cœur avec le sien est le Saint-Esprit, qui est un don de Jésus-Christ mourant et triomphant, un fruit de la croix, et un présent du ciel tout ensemble. Qui vous a mérité le Saint-Esprit? Jésus-Christ crucifié. Qui vous l'a envoyé? Jésus-Christ glorifié. Il ne fût

(1) Joan., 25. 5.-11. — (2) Joan., 16.

point sorti du ciel, si Jésus ne fût point sorti du monde ; et il ne fût point entré dans le monde, si Jésus n'eût fait son entrée dans le ciel. Pourquoi? Pour vous apprendre qu'il ne vient au monde qu'à dessein de vous faire entrer dans ces deux états de souffrance et de triomphe. Durant cette vie mortelle, votre union doit être avec Jésus crucifié ; après la mort, votre union sera avec Jésus glorifié. Maintenant le Saint-Esprit vous unit avec Jésus par conformité de pensée, parce que c'est l'Esprit de vérité ; par conformité de désirs, parce que c'est l'Esprit d'amour ; par conformité d'actions, parce que c'est l'esprit de sainteté ; par conformité de souffrances, parce que c'est l'Esprit de Jésus-Christ crucifié. Un jour il le fera par conformité de gloire, parce que c'est l'Esprit de Jésus-Christ glorifié.

Mon très-doux Jésus, répandez, s'il vous plaît, votre divin Esprit dans mon cœur, afin qu'il l'enivre tellement de votre amour, que je ne respire que vous, que je n'aime que vous, que je ne trouve point de plaisir ni de repos qu'en vous seul, qui êtes la source des vraies délices, également aimable sur la croix et sur le trône, dans le sein de votre Père et dans le sein de la Vierge, dans le tombeau et dans le ciel, où vous êtes éternellement béni de tous les saints (1).

III. POINT.

Je vous ai dit ces choses afin que vous ayez la paix en moi. Vous aurez de l'affliction dans le monde ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde (2).

La paix avec Jésus, et la guerre avec le monde ; l'union avec celui-là, et le divorce avec celui-ci, sont deux choses inséparables. Si vous voulez être uni avec le Fils de Dieu, appliquez-vous à être ennemi du monde, à haïr ce qu'il aime,

(1) S. Bern. serm. 9. in Cœnâ Domini, in fine. — (2) Joan., 16.

et à aimer ce qu'il hait. N'enviez point ses vaines joies, elles se changeront bientôt en des tourments éternels. Ne craignez point les souffrances dont il vous menace : ce sont des fleurs qui produiront le fruit de la béatitude. Pourquoi n'en ferez-vous pas votre couronne ? Ce sont les livrées de Jésus ; n'est-il pas honorable aux serviteurs de porter les livrées de leur maître? C'est la marque de votre prédestination ; ne devez-vous pas en faire une estime incomparable ? C'est le partage des enfants de Dieu ; quel bonheur d'être traité comme les saints ! Pouvez-vous être mieux partagé ?

Au reste, ne craignez point de combattre le monde : c'est un ennemi vaincu. Le Fils de Dieu a défait le prince qui le gouvernait, il a renversé ses maximes, et vous a acquis des forces pour remporter la victoire. Que craignez-vous d'entrer en combat, puisque vous êtes assuré de vaincre ? Votre confiance doit croître avec vos croix. Plus vous avez à souffrir, plus vous avez à espérer; plus il y a de peine, plus il y a d'honneur et de gloire (1).

Mon Seigneur, ce m'est trop d'honneur de souffrir pour votre gloire, et trop de joie de souffrir à votre exemple. Plutôt mourir que de vous abandonner, et de porter le reproche de vous avoir laissé tout seul à la croix. Je veux désormais y lier toutes mes pensées et tous mes désirs. Je sens mon cœur qui s'attache fortement à vous, mon âme est blessée du trait de votre amour. Je brûle d'une soif ardente de m'unir à vous, qui êtes la fontaine de vie (2).

(1) Joan., 15. 16. — (2) S. Damas. in vitâ S. Barlaam et Josaphat.

ONZIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus, sur la fin de son discours, élève son esprit à son Père.

Remarque.

La prière de Jésus-Christ se réduit à trois chefs, qui feront les points de cette Considération : le premier regarde la demande qu'il fait pour lui-même ; le second regarde celle qu'il fait pour ses élus ; le troisième regarde le monde, c'est-à-dire les réprouvés, qui se rendent indignes de participer aux fruits de son oraison.

I. POINT.

Jésus ayant fini son discours, leva les yeux au ciel, et dit : Mon Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie (1).

Jésus appelle l'heure de sa Passion, l'heure de sa glorification, parce que c'est par sa mort qu'il devait entrer dans la gloire, faisant connaître à tout le monde qu'il était vrai Fils de Dieu, et obligeant toutes les nations de la terre à lui rendre leurs hommages comme à leur Dieu et à leur Sauveur. Mais il ne demande cette gloire à son Père, qu'après avoir dit qu'il a accompli l'ouvrage qu'il lui avait donné à faire.

Apprenez, en premier lieu, que personne n'a droit de demander la gloire du paradis, s'il ne peut dire : J'ai achevé l'œuvre de Dieu ; je suis arrivé au point de sainteté qu'il m'avait marqué. Le pouvez-vous dire avec vérité ? Si vous

(1) Joan., 17.

n'êtes pas encore en état de le dire, ayez la volonté de le faire, et commencez sans délai à travailler pour le ciel.

Apprenez, en second lieu, qu'il y a quatre moments que vous pouvez appeler moments de gloire, moments de salut. Le premier est celui de l'inspiration, lorsque l'esprit de Jésus frappe à la porte de votre cœur, et qu'il le sollicite à se rendre à son amour. Le second est celui de la tentation, lorsque l'esprit des ténèbres tâche de débaucher le vôtre de la fidélité qu'il doit à son Sauveur. Le troisième est celui de l'action, lorsque le Fils de Dieu vous offre l'occasion de faire quelque action considérable pour son service. Le quatrième est celui de l'affliction, lorsqu'il vous présente sa croix, et qu'il vous donne quelque épine de sa couronne ; je veux dire quelque disgrâce, ou quelque mortification fort sensible.

Quand donc vous verrez la croix qui viendra fondre sur vous, ou quelque rude tentation qui attaquera votre constance, ou quelque occasion favorable de travailler pour Dieu, recourez aussitôt à votre Père céleste, et dites à l'exemple de son Fils :

Voici l'heure de mon bonheur et de la gloire que je dois rendre à mon maître. O mon Dieu, glorifiez votre serviteur en lui donnant la victoire, afin qu'il vous glorifie aussi, en vous renvoyant l'honneur qui vous est dû.

II. POINT.

Je prie pour eux. Je ne prie point pour le monde; mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous (1).

Jésus fait oraison à Dieu son Père pour tous ceux qu'il a élus. Comme il les aime d'un amour de préférence, amour

(1) Joan., 17.

plein de tendresse et de force, il les lui recommande tous en mourant avec une affection toute particulière.

Que demande-t-il pour eux? Les biens de la terre? il les veut pauvres et dénués de toutes choses. Les plaisirs? il leur laisse les larmes pour leur partage. L'honneur du monde? *ils ne sont point du monde.* Que demande-t-il donc? les mêmes biens, les mêmes délices, la même gloire qu'il possède. Il désire que chacun de ses élus soit comme un autre lui-même. Sa gloire est d'être Fils de Dieu, il désire que son père les chérisse comme ses frères. Il est le Saint des saints : il veut qu'ils soient tous saints comme lui. Il est de toute éternité dans le sein de Dieu : il veut qu'ils y demeurent comme lui dans l'éternité, qu'ils jouissent de la vue de ses beautés, et qu'ils y goûtent les plaisirs de la béatitude (1).

Il vit avec son Père en unité d'essence et d'amour; il veut qu'ils ne soient entre eux qu'une même chose, il veut qu'ils ne soient qu'une même chose avec lui. Oh! bonheur inestimable des fidèles serviteurs de Jésus-Christ, d'avoir un si bon Avocat! O âme fidèle, qui vous êtes dévouée à son service, n'êtes-vous point ravie de la faveur qu'il vous a faite? Vous étiez alors enfermée dans son cœur, vous étiez comprise dans sa prière, parmi cette glorieuse compagnie d'enfants de Dieu. Ah! jetez-vous à ses pieds pour le remercier d'un si grand bienfait. Ah! gardez-vous bien de dégénérer de votre noblesse, ni d'oublier celui qui s'est souvenu de vous dans une occasion si importante.

Mon très-aimable Sauveur, ma vie ne suffit pas pour vous louer. Faites que je continue dans l'éternité ce que je commence dans le temps, et que, vous contemplant d'une vue immuable, je ne cesse jamais de vous aimer et de vous bénir dans la durée de tous les siècles. *Amen.*

(1) Joan., 17.

III. POINT.

Père juste, le monde ne vous a point connu. Mais pour moi je vous ai connu, et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. Aussi leur ai-je fait connaître votre nom ; et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que je sois en eux (1).

Jésus ne prie point pour le monde, parce qu'il ne le connaît point; et le monde ne le connaît point, parce qu'il ne l'aime point. Que personne ne se trompe, dit saint Bernard; celui qui aime le monde, n'aime point Dieu. L'amour de Dieu et l'amour du monde sont trop contraires pour loger ensemble dans un même cœur. L'amour de Dieu le tire du monde, l'amour du monde lui fait quitter Dieu. Et s'il quitte Dieu, comment le verra-t-il? Celui qui n'aime point Dieu est aveugle. Nul ne peut voir Dieu s'il n'a le cœur pur, et rempli de charité et de douceur. Qui a perdu l'amour a perdu les yeux; et qui a perdu les yeux, ne peut voir celui qui est auteur de la lumière. Que s'il ne le voit jamais, n'est-il pas éternellement misérable (2)? Malédiction, malédiction, on ne saurait assez le dire, malédiction encore une fois sur celui qui aime le monde, parce qu'il ne verra jamais Jésus-Christ.

Délivrez-moi, mon Sauveur, de ce malheur; et s'il faut pour vous aimer, faire un divorce éternel avec le monde, bannissez-le pour jamais de mon cœur, afin que votre amour y règne tout seul. Car je veux être tout à vous; et puisque je ne puis être heureux sans vous voir, ni vous voir sans vous aimer, je veux désormais vous aimer pour vous voir, afin de vous voir un jour pour vous aimer éternellement. Ainsi soit-il.

(1) Joan., 17. — (2) S. Bern., serm. 9. in Cœnâ Domini.

LE JARDIN DES OLIVIERS. — SES MYSTÈRES.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION

Jésus sort du Cénacle, et va avec ses disciples sur la montagne des Oliviers.

« Après que Jésus eut dit ces choses, il sortit avec ses disciples, et s'en alla au delà du torrent de Cédron, où il y avait un jardin, dans lequel il entra lui et ses disciples. » (JOAN. XVII, 1.)

Remarque.

Le cénacle, d'où le Fils de Dieu sortit à neuf heures du soir, était dans la ville de Jérusalem sur la montagne de Sion, éloignée seulement d'une demi-lieue de la montagne des Oliviers, où il s'en alla avec ses disciples. Il sortit, pour cet effet, de Jérusalem par la porte orientale, parce que la montagne des Oliviers est à l'Orient, et celle de Sion à l'Occident; de sorte qu'il fut obligé de passer la vallée de Josaphat, qui est entre elles deux, et le torrent de Cédron qui l'arrose. Ce torrent n'est qu'une petite rivière, que les eaux tombant des montagnes voisines enflent de temps en temps comme un torrent, qu'on appelle Cédron, c'est-à-dire obscurité, à cause que la vallée est profonde, et couverte d'arbres qui l'ombragent.

I. POINT.

JÉSUS SORT DU CÉNACLE.

Après que Jésus eut dit ces choses, il sortit avec ses disciples.

Jésus sort du Cénacle de peur de troubler la maison de son hôte qu'il ne veut pas mettre en peine. Ne craignez point de le loger en votre cœur, sa présence ne nuit jamais. Il n'est incommode à personne, tâchez de ne l'être point à vos frères.

Il sort comme David persécuté de son fils. Il ne quitte qu'à regret sa chère Jérusalem ; mais il est contraint de l'abandonner à ses ennemis. Oh ! malheureuse l'âme qui, par sa malice, oblige Jésus-Christ à la quitter ! Eh ! ne lui faites pas cet outrage de le chasser. Sortez plutôt de vous-même, et quittez vos délices pour prendre part à sa douleur (1).

Il sort après avoir dit l'hymne. Ce chant est une marque de son courage, et de l'amour qu'il a pour vous. Rien ne lui coûte, pourvu qu'il sauve votre âme. En faites-vous autant pour son service? Il ne faut pas être lâche sous un chef si généreux. Chantez comme lui un cantique de gloire dans toutes vos afflictions. Dites dans vos pertes : *Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté, son saint nom soit béni* (2). Dites dans le danger : *Soit que je vive, ou que je meure, je suis entre les mains de Dieu* (3), je n'en veux jamais sortir. Dites dans toutes vos disgrâces : *Je bénirai mon Dieu en tout temps* (4), rien ne m'en peut empêcher. Surtout, vivez de telle sorte, que vous puissiez chanter en mourant comme les saints, et rendre votre âme à son Sauveur avec une allégresse qui montre que le jour de votre mort est pour vous un jour de triomphe.

(1) Hebr. — (2) Job. 1. 22. — (3) Thom. 14. 8. — (4) Ps. 33. 2.

II. POINT.

JÉSUS PASSE LE TORRENT DE CÉDRON.

Il sortit avec ses disciples, et s'en alla au delà du torrent de Cédron.

Quelles pensées entrent dans le cœur de Jésus à la vue de ce torrent?

L'écoulement de ses eaux lui représente la fuite de ses apôtres, et la faiblesse de tant d'âmes qui le quittent au moment de la tentation, et qui s'écoulent comme l'eau (1).

La violence de son cours impétueux lui montre quelle sera la colère de son Père, qui va fondre sur lui. Que de persécutions, que d'opprobres, que de tourments s'assemblent de toutes parts pour le noyer dans un abîme de douleur (2).

La rapidité de sa fuite lui fait voir que sa Passion sera violente, mais qu'elle ne durera pas longtemps. C'est la dernière consolation qu'il donne à son âme affligée. Ma mort, peut-il dire, est un torrent furieux, mais passager. Il faut en boire l'amertume, mais en passant. O torrent! je grossirai au retour tes flots de mon sang, mais cela passera. Le mal sera de peu de durée, et le fruit sera éternel (3). Profitons de son exemple, ne perdons point courage à la vue de nos souffrances. C'est un torrent qui passe; c'est un nuage qui sera bientôt dissipé. O mon Sauveur, votre Passion est un torrent de douleurs pour vous, et de délices pour moi. Souffrez que j'y puise de la consolation dans mes misères, que je sois comme un arbre planté sur le courant des eaux, ou plutôt de votre sang, qui rende mon âme fertile, et me donne le courage de passer après vous le torrent de mes afflictions. C'est le chemin du ciel. Il faut souffrir avec vous, pour parvenir à vous.

(1) Job. 6 — (2) Psal. 68. — (3) Psal. 109.

III. POINT.

JÉSUS VA SUR LA MONTAGNE DES OLIVIERS.

Il s'en alla, comme il avait coutume, sur la montagne des Oliviers (1).

Jésus persécuté par les Juifs gagne les montagnes, comme le cerf poursuivi par les chasseurs (2). Il sera bientôt réduit aux abois, et versera des larmes médicinales pour guérir les plaies de notre âme.

Il entre dans le jardin des Oliviers pour y faire couler l'huile de ses miséricordes, pour y dresser un pressoir, où l'amour et la douleur exprimeront de ses veines une sueur de sang, un baume précieux qui adoucira vos ennuis.

Suivez votre Époux dans ce jardin, vous aurez honte de vos plaisirs, voyant qu'ils lui coûtent tant de douleurs (3).

Imitez sa bonté : faites pour votre frère ce qu'il fait pour vous ; cultivez leur âme avec douceur, et s'il est besoin avec la perte de votre sang.

Admirez comme il méprise la mort, puisque, pour l'éviter, il ne veut pas perdre la moindre de ses bonnes habitudes. La vertu n'est autre chose qu'une bonne coutume, et le vice une mauvaise. Défaites-vous de la mauvaise, à quelque prix que ce soit ; ne vous dispensez jamais d'une bonne coutume, surtout de la prière et de la mortification, sous quelque prétexte que ce soit.

O très-doux Jésus ! quelles fleurs trouvez-vous dans le jardin des Oliviers ! des liens. Quelles fontaines ? une cruelle sueur de sang. Quelles délices ? une mortelle agonie. Hélas ! voilà l'image de mon cœur, où vous ne trouvez que des épines et des objets de douleur. O fontaine de vie ! arrosez de vos

(1) Luc. 22. — (2) Ps. 103. 18. — (3) Is. 1.

larmes cette terre ingrate, et changez sa stérilité en une riche abondance de fleurs et de fruits, de bons désirs et de saintes actions.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus choisit trois de ces disciples pour lui tenir compagnie, et fait asseoir les autres au bas de la montagne.

> « Ils arrivèrent en un lieu appelé Gethsémani, et il dit à ses disciples : Asseyez-vous ici pendant que je ferai ma prière. Il prit aussi avec lui Pierre, Jacques et Jean, et commença à être saisi de crainte et d'ennui, et il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort. Demeurez ici et veillez. » S. Marc. xiv.

I. POINT.

JÉSUS FAIT ASSEOIR SES DISCIPLES AU PIED DE LA MONTAGNE.

Asseyez-vous ici pendant que je ferai ma prière.

Admirable douceur de Jésus ! pendant que son cœur se remplit de tristesse, il songe au repos de ses disciples : il leur commande de s'asseoir pendant qu'il va travailler, et il procure leur contentement, pendant qu'il se charge de leurs misères.

Oh ! que nous servons un bon maître, qui a soin de nous en tant de petites choses, qui sembleraient indignes de lui, si sa bonté n'était égale à sa grandeur !

Courage, ce Dieu bon nous aime, tout méchants que nous sommes.

Oh ! qu'heureux est celui qui se fie en lui, et qui se repose sur sa providence ! Ne quittez point cette place. Etablissez-vous dans le sein amoureux de Jésus. C'est le lieu où les saints trouvent leur repos.

Apprenez à obéir à votre directeur, non-seulement quand il vous prescrit des pénitences qui matent le corps, mais encore quand il vous donne des conseils qu'il juge nécessaires pour conserver vos forces. Alors, l'obéissance vaut mieux que les sacrifices. Et quand même il y aurait peu de mérite à faire ce qu'il vous ordonne, il y aurait beaucoup de mal à ne le faire pas.

O très-doux Jésus ! que ceux-là ont grand tort, qui se figurent que vous êtes un Maître fâcheux ! Vous ne gênez personne, vous n'exigez de nous que des services raisonnables.

O mon âme ! cherchons le royaume de Dieu, et laissons-lui le soin de nous-mêmes. Il bénira tous nos desseins ; et, s'il est nécessaire, il ajoutera aux grâces spirituelles les biens temporels qu'il jugera utiles à notre salut.

II. POINT.

JÉSUS CHOISIT TROIS DE SES DISCIPLES POUR L'ACCOMPAGNER A LA PRIÈRE.

Il prit avec lui, Pierre, Jacques et Jean.

Jésus prend avec lui trois de ses disciples, et laisse les autres assis. Ceux qui reposent montrent que c'est lui qui nous donne le repos par ses travaux. Ceux qui le suivent nous enseignent qu'il faut coopérer à la grâce, pour en recueillir le fruit. Mais les uns et les autres sont contents de la disposition qu'il fait de leur personne. Laissons-lui le choix de tout ce qui nous regarde. Nous voulons d'ordinaire disposer de nous, et avoir un choix libre en toutes choses, dans nos conditions,

dans nos emplois, dans nos conversations, et même jusqu'aux viandes et aux habits, mais souvent nous nous trompons. C'est à Dieu à choisir, parce qu'étant un acte très-pur et très-libre, il juge sainement, et n'est point sujet à faillir. Soyons donc bien aises de dépendre de sa conduite.

Considérez que ceux qu'il prend pour témoins de sa douleur et compagnons de sa prière, sont ses plus chers et fervents disciples, qu'il avait menés sur le Thabor pour leur faire part de sa gloire. Car sa faveur coûte toujours à ceux qui en sont honorés, et quiconque se sent appelé à l'oraison, doit se résoudre à souffrir beaucoup, s'il veut avoir beaucoup d'amour. Jésus n'est jamais sans Croix ; mais sa Croix n'est pas un moindre bienfait que sa gloire. Il ne peut nous donner un plus signalé gage de son amitié, que de nous faire entrer dans ses états de souffrance et de douleur.

O mon Sauveur ! vous vous êtes transfiguré par la prière sur le Thabor, et défiguré sur la montagne des Oliviers. Je voudrais bien, ce me semble, vous suivre partout ; et s'il vous plaisait m'appeler à l'oraison, quoi qu'il m'en dût coûter, je m'estimerais heureux. Mais vous savez ce qui m'est bon. Le choix vous appartient, disposez de moi à votre gré ; et si je suis indigne d'être élevé plus haut, faites-moi la grâce que je demeure au pied de la montagne, pour prier avec le commun des fidèles.

III. POINT.

JÉSUS DÉCOUVRE A SES DISCIPLES L'EXTRÊME TRISTESSE QUI LE SAISIT.

Il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez.

Il fallait qu'il découvrît la douleur de son cœur, autrement on n'eût jamais cru qu'elle pût aller jusqu'à cet excès. Eh ! Seigneur, depuis quand est-ce que le ciel consulte la terre,

et que le Créateur a besoin de sa créature? Quelle consolation vous peuvent donner vos disciples? La tristesse leur serre le cœur; l'étonnement leur ferme la bouche; et ils ne peuvent vous répondre que par leurs larmes. Que puis-je faire, chétif que je suis, pour vous consoler?

Mon fils, voulez-vous soulager ma douleur? demeurez-y, et veillez avec moi. Êtes-vous pressé de douleur? Ayez patience; supportez cet ennui avec douceur, apprenez de moi à vous humilier et à vous soumettre aux hommes dans vos désolations spirituelles, quoiqu'il vous semble que leurs paroles ne servent qu'à aigrir votre mal. Veillez sur les mouvements de votre cœur. Prenez garde que l'esprit de ténèbres ne se prévale du trouble de votre esprit. Veillez et contemplez les plaies de mon âme, pour compatir à mes peines. Veillez pour apprendre à consoler les affligés, et à vous soulager les uns les autres dans vos faiblesses.

Mon très-aimable Sauveur, qui a trouvé un bon ami dans son affliction, a trouvé un grand trésor; mais, à vrai dire, on ne le peut trouver qu'en vous. Et partant, si vous voulez que les hommes me consolent, parlez-moi vous-même par leur bouche; et s'il faut que je console les autres, parlez-leur par la mienne : car vous êtes l'unique consolateur des affligés.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus entre dans un profond abîme de tristesse et de douleur.

« Jésus commença à se sentir atteint de tristesse, et d'une extrême peine d'esprit. Alors il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort. » MATTH. 24.

Remarque.

L'orage qui s'élève dans le cœur du Fils de Dieu n'est point l'effet d'une seule passion. Son âme est agitée de quatre divers mouvements si violents, que c'est un miracle qu'il puisse les porter sans mourir. Le premier est la tristesse du mal présent qu'il ressent ; le second est la crainte du mal à venir qui l'épouvante ; le troisième est un extrême ennui, et une étrange répugnance de la nature à souffrir de si grands tourments ; le quatrième est une excessive détresse où il est réduit, ne voyant aucune issue pour sortir de cet abîme.

I. POINT.

CE N'EST POINT PAR SURPRISE QUE CET ORAGE S'ÉLÈVE.

Il commença à s'attrister, et à sentir une extrême peine d'esprit.

Voici un merveilleux spectacle. Le Prince de la paix commence sa Passion par le trouble. Ce n'est point par surprise que l'orage s'élève dans son cœur, et que la crainte, la tristesse, l'ennui, la détresse et la désolation le jettent dans l'agonie et lui font suer le sang. C'est par raison, c'est par sagesse et par dessein prémédité qu'il se réduit à ce pitoyable

état. Il l'avait prévu longtemps auparavant, il y avait souvent pensé, il en faisait ses plus fréquents entretiens avec ses disciples; et s'il se trouve couvert de flots, et abîmé dans la douleur, c'est qu'il le juge convenable à la gloire de son Père, et nécessaire au salut des hommes. Il n'y a rien qui ne soit raisonnable dans sa conduite.

Oh! que nos passions sont brutales pour l'ordinaire, et que la raison y a peu de part! Nous nous troublons sans sujet, nous nous attristons pour rien. Une ombre, un fantôme, une vaine imagination nous fait peur; et si on nous demandait la cause du chagrin ou de la mélancolie qui nous tue, nous aurions honte de le déclarer; souvent même nous ne le pourrions pas dire.

Sagesse éternelle, faites que la raison règle tellement tous les mouvements de mon cœur, que je ne me laisse jamais surprendre, et que l'impétuosité de la nature ne prévienne point le trait de la grâce. Un peu de conduite et de prévoyance m'épargnerait beaucoup de peine.

II. POINT.

CE N'EST POINT PAR LACHETÉ NI PAR FAIBLESSE DE CŒUR QUE JÉSUS SUCCOMBE A LA DOULEUR.

Il commença à s'attrister et à sentir une extrême peine d'esprit.

Ce n'est pas aussi par lâcheté ni par faiblesse de cœur qu'il succombe à la violence de la douleur. Il s'attriste parce qu'il le veut, et il ne s'attriste qu'autant qu'il veut. Il est le maître de toutes ses passions, au lieu que nous sommes esclaves des nôtres; et jamais il ne les pousse si fort, qu'il ne puisse les arrêter quand il lui plaît (1).

O Jésus! tirez-moi de la servitude où ma faiblesse m'a

(1) S. Damas, l. 3, de Orth. fide, c. 20.

réduit. La colère me gourmande, l'impatience m'emporte, la tristesse m'accable malgré moi; et, lâche que je suis, je n'ai pas assez de cœur pour commander à mes passions, et j'ai assez de témérité pour résister à votre grâce. Ayez pitié de ma misère, fortifiez ma volonté, et rendez-lui par miséricorde l'empire qu'elle a perdu par sa malice.

III. POINT.

CE N'EST PAS PAR UNE INCLINATION VICIEUSE ET DÉRÉGLÉE DE LA PARTIE INFÉRIEURE.

Il commença à s'attrister et à s'affliger.

Ce n'est pas non plus par un désordre de la partie inférieure, ni par aucune inclination qu'elle ait au mal, que l'âme de Jésus est émue. Comme cette émotion est libre et raisonnable dans son principe, elle est aussi juste et innocente dans son objet. S'il craint la mort, il a raison; la perte d'une vie si précieuse ne peut être un petit mal. S'il s'afflige de l'offense de son Père, c'est une sainte douleur dont nous devrions être tout pénétrés. S'il s'ennuie de nos ingratitudes, il en a sujet, puisque nous ne profitons point de ses souffrances.

O mon Sauveur! que nous avons sujet de nous humilier, vu que nous sommes si éloignés de vos exemples. Ce qui vous afflige nous plaît, et ce qui vous plaît nous afflige.

La vertu nous fait peur, le bien nous rebute, la prière nous ennuie; et nous sommes en cela doublement malheureux, parce que les mouvements déréglés de notre âme font tout ensemble notre crime et notre tourment.

IV. POINT.

CET ORAGE N'A POINT DE MAUVAISES SUITES.

Il commença à s'attrister et à s'affliger.

Enfin, à quelque excès que puissent aller les douleurs intérieures du Fils de Dieu, elles n'ont point de mauvaises suites. Les effets en sont prodigieux à la vérité, mais ils ne sont point vicieux. Si extrême que soit l'horreur qu'il a de la mort, elle est toujours accompagnée d'une parfaite résignation à la volonté de son Père, et d'une persévérance invincible dans sa prière. Nos passions ont d'étranges et dangereuses saillies, leur effet ordinaire est de nous porter au péché. Quel mal ne produit pas le respect humain? A quel précipice ne nous porte pas l'impatience et le dépit? En quels malheurs ne nous jette pas la peur d'être malheureux? Oh! que nous sommes obligés au Fils de Dieu de nous avoir appris à modérer nos passions et à en faire un bon usage (1)!

Je vous rends grâces, mon Sauveur, et je vous prie, par l'excès de vos douleurs, que mes passions ne m'entraînent jamais au péché. Rendez-les toutes saintes dans leur principe, dans leur objet et dans leurs effets. Faites que j'en change l'usage, que ma seule crainte soit de tomber en votre disgrâce, ma douleur de vous avoir offensé, ma tristesse de vous être si infidèle, et mon ennui d'avancer si peu dans la vertu.

(1) S. Thom. 3. p. q. 15, a. 4.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus conçoit une profonde tristesse à la vue de nos misères.

« Il commença à s'attrister et à s'affliger. » MATTH. 24.

I. POINT.

JÉSUS S'ATTRISTE A LA VUE DE NOS MISÈRES CORPORELLES.

Il commença à s'attrister.

Jésus entrant dans le jardin des Oliviers, remplit son cœur de toutes les misères du monde, et le monde de toutes les miséricordes de son cœur.

Il se représente, premièrement, toutes les misères temporelles que le péché a introduites dans l'univers. Car il n'y a que le péché qui nous rende misérables (1).

Il regarde tous les hommes comme ses membres, comme les enfants de ses entrailles, comme une partie de lui-même; et connaissant tous les maux dont ils sont accablés, aussi parfaitement que s'il les avait tous devant les yeux, il les ressent plus vivement que les siens propres, et les attire tous par compassion dans son cœur pour en adoucir l'amertume.

Ce cœur, qui est si grand et si large, devient une mer de douleurs, où se déchargent toutes nos misères : pauvreté, maladies, disgrâces, perte de biens, perte d'honneur, perte de vie; et son âme, toute bienheureuse qu'elle est, en est

(1) 14 Prov. 34.

tellement remplie et pénétrée, qu'on peut dire qu'il n'y a pas une goutte d'eau dans cet océan qui ne soit amère.

O doux Sauveur! il me semble que vous oubliez votre béatitude pour prendre part à mes misères. Vos ennemis ne vous apprêtent-ils pas assez d'épines, sans en ajouter de nouvelles? Certes, votre miséricorde est tout à fait prodigieuse; mais la dureté de mon cœur ne l'est guère moins: mes peines vous attendrissent, et les vôtres ne me touchent point. Vous avez pitié du plus grand de vos ennemis, et je n'ai point de tendresse pour le meilleur de mes amis. Vous languissez dans les hôpitaux, et je n'ose m'en approcher. Vous pourrissez dans les prisons, et je ne vous rends pas seulement une visite. Vous pleurez avec les affligés, vous souffrez avec les malades, vous expirez avec les agonisants, et je n'ai ni larmes, ni soupirs, ni cœur pour vous soulager. Seigneur, si votre miséricorde était moins qu'infinie, je n'oserais espérer le pardon de mon insensibilité.

II. POINT.

JÉSUS S'ATTRISTE A LA VUE DE NOS MISÈRES SPIRITUELLES.

Il commença à s'attrister.

Voici la première et la plus ancienne douleur de Jésus-Christ, et la cause de toutes les autres. Dès le premier moment de sa vie, l'état pitoyable des âmes lui fut représenté: l'aveuglement des hommes, leur ignorance, leur malice, leurs passions, leurs péchés abominables, leur esclavage, leur perte et leur damnation éternelle.

Dès lors, il vit tout cela distinctement, dès lors, il s'offrit à la mort pour nous tirer de ces misères; et n'ayant pas encore un corps assez grand pour porter sa croix, il y attacha son cœur à la place, et ne l'en sépara jamais depuis. Mais il fait encore aujourd'hui un nouvel effort, et le presse de telle

sorte que c'est un miracle qu'il puisse souffrir, sans mourir, une si excessive douleur. Oh ! que la perte de tant de réprouvés lui est sensible ! Oh ! que les faiblesses et les infirmités de ses élus l'affligent ! O mon très-doux Sauveur ! l'innocence affligée nous donne de la compassion, mais nous ne sommes pas tant touchés de la misère des méchants. Ils méritent la peine qu'ils endurent, et leur malice crie vengeance, et nous la fait souhaiter. Il n'y a que vous, Seigneur, qui avez compassion des pécheurs les plus abandonnés, et ces pécheurs malheureux et ingrats n'ont point pitié de vous qui êtes innocent. Jusques à quand, Seigneur, attristerai-je votre esprit par mes désordres, ajoutant mal sur mal, et faisant sur votre cœur autant de plaies que je commets de péchés?

III. POINT.

JÉSUS S'ATTRISTE DE CE QUE NOUS NE RESSENTONS PAS NOS MISÈRES COMME IL FAUT.

Il commença à s'attrister.

Il n'y a rien de plus digne de compassion qu'un malheureux qui ne ressent pas sa misère, ou qui ne la ressent pas comme il faut. Nous commettons en ce point deux fautes considérables : nous ressentons trop nos misères temporelles, et nous ne ressentons pas assez les spirituelles. L'une et l'autre blessent le cœur de Jésus. Il s'attriste de ce que nous ressentons trop nos misères passagères et temporelles, parce que cet excès nous fait tomber en de grandes impatiences et en de grandes misères spirituelles, plus déplorables que les temporelles. Il s'attriste encore plus de ce que nous ne ressentons pas assez nos misères spirituelles, parce que notre insensibilité fait que nous n'en cherchons pas le remède (1).

(1) Apoc. 3. 17.

O mon Sauveur! que je suis obligé à votre miséricorde! C'est elle qui m'a tiré du néant; c'est elle qui m'a conservé jusqu'ici parmi tant de hasards; c'est elle qui m'a racheté avec tant de peines et de douleurs; c'est elle de qui j'attends la vie éternelle et la jouissance de tous les biens. O mon doux Jésus, ne permettez pas qu'elle s'éloigne de moi et qu'elle me laisse confus dans mon attente.

Mon fils, ayez pitié de votre âme, si vous voulez que j'en aie pitié moi-même; ne vous éloignez pas de ma miséricorde, et elle ne s'éloignera pas de vous. Vous dites que vous voulez compatir à mes souffrances; vous ne le ferez jamais bien, si vous n'avez premièrement pitié de vos misères (1).

CINQUIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus conçoit une profonde tristesse à la vue de nos offenses et des outrages que nous faisons à son Père.

« Il commença à s'attrister et à s'affliger. » MATTH. 24.

I. POINT.

JÉSUS VOYANT SON PÈRE OFFENSÉ PAR TANT DE CRIMES ÉNORMES S'ATTRISTE AUTANT Q'UIL A DE LUMIÈRE.

Première mesure de sa douleur.

Il commença à s'attrister et à s'affliger.

Demandez au Fils de Dieu pourquoi il s'attriste, pourquoi il pleure, pourquoi il verse des larmes de sang? Il vous dira

(1) Eccli 30.-24.

que ce sont vos péchés qui l'accablent de douleur. *Rien ne peut attrister un homme de bien*, dit le Sage (1); il prend de la main de Dieu tout ce qui lui arrive, et il est content de tout ce que la Providence ordonnera. Jésus est le Saint des saints, et l'innocence de sa vie rendrait son âme inaccessible à la douleur, s'il ne s'était chargé de nos crimes. Mais il est ici en état de pénitent, parce que nous sommes pécheurs. A la vue de tant d'outrages et de si cruelles offenses que nous commettons contre son Père, il tombe dans une tristesse tellement profonde, qu'il n'y a point de créature qui la puisse concevoir. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il souffre autant qu'il a de connaissance. La lumière béatifique qui lui découvre les grandeurs et les bontés de Dieu, lui fait voir en même temps l'indignité des pécheurs, avec l'énormité de leurs crimes; et au lieu de remplir son cœur de joie comme celui des bienheureux, autant de rayons de gloire qu'elle y produit, sont autant de traits de douleur qui le percent et le pénètrent de toutes parts.

O mon Dieu, le monde ne vous connaît pas. Ah! si les pécheurs savaient ce que vous êtes, et ce que vous leur serez dans l'éternité! Mais ils n'y pensent pas, et n'y veulent pas penser. Vous leur avez envoyé votre Fils, qui est la lumière du monde, et ils préfèrent les ténèbres à la lumière (2).

II. POINT.

IL S'ATTRISTE AUTANT QU'IL A D'AMOUR.

Deuxième mesure.

Il commença à s'attrister et à s'affliger.

Voulez-vous voir encore plus clairement quelle est la tristesse de Jésus-Christ? Il souffre autant qu'il a d'amour : et

(1) Prov. 13. — (2) Joan. 1.

comme il aime son Père d'un amour qui n'a point de bornes, il faut conclure que sa douleur est sans mesure.

Il s'est autrefois trouvé des saints qui, pour avoir commis une offense assez légère, en ont conçu tant de douleur qu'ils en sont morts de regret (1). Ah! que n'avons-nous plus d'amour, nous aurions bien plus de contrition et de douleur!

En vérité, n'êtes-vous point touché de voir que vos péchés outragent ainsi la bonté de Dieu, que vous devriez tant aimer?

N'avez-vous point de regret d'affliger si sensiblement le cœur de Jésus? Un père dit à son fils qui l'a fâché : Méchant enfant, tu me fais mourir. Cela suffit, s'il est bien né, pour lui percer le cœur, et le faire pleurer amèrement. Et vous, enfant ingrat, vous demeurez insensible à la voix de Jésus qui se plaint que vous le faites mourir de douleur.

O mon âme! comment peux-tu entendre ces paroles sans mourir, ou pour le moins faire mourir le péché, qui attriste ton Sauveur jusqu'à la mort?

III. POINT.

JÉSUS S'ATTRISTE AUTANT QU'IL S'EST COMMIS DE CRIMES, ET QU'IL S'EN COMMETTRA JAMAIS.

Troisième mesure.

Il commença à s'attrister et à s'affliger.

Voici une troisième mesure de l'extrême tristesse de Jésus-Christ. Il souffre autant qu'il s'est jamais commis de crimes, et qu'il s'en commettra jusqu'à la fin du monde. Comme il veut satisfaire complétement pour tous, il veut aussi souffrir

(1) S. Joan. Climacus, grand. de Pœnit. Vide vitam S. Vincentii Ferrarii, p. 1, c. 31.

pour tous, et chacun d'eux est comme une vipère qui lui pique le cœur pour y faire couler l'amertume de son venin. Oh! que cette amertume est horrible! Le cœur de Jésus est une mer de douceur, dont une seule goutte suffirait pour adoucir toutes les peines de l'enfer; et toutefois un seul péché est capable de changer toute la douceur de ce cœur en fiel et en amertume (1).

Effrayez-vous de la malignité du péché. Étonnez-vous de la douceur de Jésus-Christ, et du nombre de ses plaies. Mais surtout, considérez celles que vous avez faites. Qu'avez-vous mis dans cette prodigieuse masse de tous les crimes? Qu'avez-vous fait pour les expier? Où sont vos larmes? Où est votre pénitence? Quel usage faites-vous de celle de Jésus-Christ?

Oh! dureté du cœur humain! Faut-il que je sois méchant, parce que Dieu est bon! Faut-il que je l'offense, parce qu'il fait pénitence pour moi! Faut-il que je multiplie mes désordres, parce qu'il en veut porter la peine!

O charitable Pénitent! n'aurez-vous point pitié de moi! n'arrêterez-vous point le cours de mes crimes?

Mais toi, insensible pécheur, n'auras-tu point pitié de ton Sauveur? n'arrêteras-tu point le cours de ses larmes, n'adouciras-tu point l'amertume de ses douleurs?

(1) S. Thom. 3. p. q. 49. à 6. ad 4. Vide Barradium. l. 4. l. 6. c. 9. Et Cartagenam. l. 10. homil. 4. de acerbis. Pass. Christi Dom. arcan.

SIXIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus souffre une extrême confusion, en se voyant chargé de tous les péchés du monde.

«La confusion couvre mon visage.»
(Ps. 316.)

I. POINT.

JÉSUS EST CONFUS EN LUI-MÊME, EN SE VOYANT CHARGÉ DE NOS PÉCHÉS.

Il commença à s'affliger et à s'attrister.

Ne vous étonnez pas si le Fils de Dieu se prosterne le visage en terre ; il est confus en lui-même de se voir chargé de nos crimes : la lèpre de nos péchés, dont il est couvert, lui fait horreur.

La honte naît de la laideur du péché, et le remords, de sa malice. Ce sont les deux peines qui le suivent, et que la sainteté de Dieu lui a imposées. Jésus prend l'une et l'autre sur soi. Il porte le regret et la confusion de tous les péchés du monde les plus horribles, il s'en afflige et s'en humilie autant que s'il les avait commis.

Il est confus de se voir allié aux pécheurs, lui qui est le Saint des saints ; d'être le chef des parricides et des voleurs les plus infâmes, lui qui est le vrai Fils de Dieu par la gloire de sa naissance ; d'être leur caution, lui qui devrait en être le vengeur ; d'être leur compagnon et leur frère, lui qui devrait en être le juge.

Il est confus de se voir si peu suivi, si peu aimé, si peu

estimé et reconnu, pendant que le prince des ténèbres se fait adorer de tout le monde.

Il est confus de se voir sujet à leurs faiblesses, et responsable de leurs désordres. Il tremble comme eux, il est triste comme eux, il craint comme eux; et quoiqu'il ne puisse pécher comme eux, il est néanmoins obligé d'en porter la peine pour eux.

O pécheur! tu te glorifies de tes crimes, et l'humble Jésus est obligé de rougir pour toi, et de porter la peine de ton impudence. Tu as honte de la subir et de pratiquer la vertu, et il faut que le roi des vertus paie cette honte criminelle par son humiliation, et qu'il s'abîme dans la confusion pour te sauver,

O Roi de gloire, c'est à vous qu'appartient l'honneur, et à moi la confusion. Je suis pécheur, et vous êtes la sainteté même. Otez-moi donc, s'il vous plaît, cette mauvaise honte qui me fait pécher, et rendez-moi cette sainte confusion qui vous fait rougir de mon péché (1).

II. POINT.

JÉSUS EST CONFUS DEVANT SON PÈRE, EN SE VOYANT CHARGÉ DE NOS CRIMES.

J'ai supporté l'opprobre, et l'ignominie a couvert mon visage (2).

Si Jésus est confus en lui-même à cause de nos péchés, il ne l'est pas moins devant son Père. Il le prie, et il en est éconduit. Il emploie ce doux nom de Père, et il est traité comme un étranger et un inconnu. Il tend les bras à sa miséricorde, et il est rebuté par sa justice. Il demande son secours, qu'il ne refuse pas aux plus misérables; et il est abandonné à la fureur de ses ennemis, comme le plus vil de

(1) Baruch I, 15. — (2) Ps. 58.10.

tous les hommes. Enfin, il attend quelque consolation dans l'extrême détresse qui le presse, et il ne reçoit de lui que le triste arrêt de sa mort.

Oh! que ce traitement est dur! oh! qu'il est humiliant! oh! qu'il lui cause de confusion et d'abjection!

Mon Sauveur, que j'ai grand tort de me plaindre, lorsqu'il me semble que votre Père me rebute, ou qu'il ne me regarde pas, ou qu'il n'écoute pas mes prières! Ne l'ai-je pas bien mérité? Mais vous, ô innocent Agneau, qu'avez-vous fait qui méritât cette confusion? Pourquoi êtes-vous si maltraité, sinon pour m'avoir trop aimé?

III. POINT.

JÉSUS EST CONFUS EN LA PRÉSENCE DES HOMMES ET DES ANGES.

La confusion a couvert mon visage (1).

La honte nous fait cacher, de peur que les hommes voient notre abjection. Mais Jésus veut bien que les hommes et les anges soient témoins de sa confusion. Lui qui n'avait jamais fait paraître ni tristesse, ni crainte, ni ennui, pour aucun accident fâcheux, est tellement saisi tout-à-coup, qu'il est contraint de chercher de la consolation parmi ses disciples, et de la recevoir des anges qui viennent le reconforter. Oh! quelle humiliation! Le Créateur est réduit à cette extrémité, de mendier des forces à sa créature. Il est dans la dernière abjection. Il souffre le dernier mépris de la part de son Père, qui le condamne à une mort ignominieuse. Il faut que le ciel et la terre le sachent, et que ce rebut et ces faiblesses soient connus de tout le monde.

Oh! que je suis superbe et ingrat, si je ne puis encore après cela souffrir une petite confusion pour son service et

(1) Ps. 68. 10.

pour son amour ! Mon Dieu, quel est le dérèglement de mon cœur ! Hélas ! j'ai honte de confesser mes péchés à l'oreille d'un homme, et je n'ai point de honte de les commettre devant vous. Changez, Seigneur, ma mauvaise honte en une sainte humilité, et mon insolence en une sainte confusion de mes péchés.

SEPTIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus est saisi de crainte à la vue de ses tourments.

« Il commença à être saisi de crainte et d'ennui.» MARC. XIV.

Remarque.

Quelques-uns croient que Jésus-Christ n'eût point peur de la mort ni des tourments ; et même saint Jérôme pense qu'il est honteux de croire qu'il ait prié son Père par la crainte qu'il avait de souffrir. Mais néanmoins la plus commune opinion est qu'il a véritablement senti les frayeurs de la mort avec une étrange répugnance de la partie inférieure de son âme (1). Nous en chercherons ici la cause.

I. POINT.

JÉSUS CRAINT LA MORT POUR NOUS CONSOLER.

Il commença à être saisi de crainte.

Étrange prodige ! celui qui est tout-puissant, à qui rien ne peut nuire, s'il ne le veut, est saisi d'une mortelle frayeur.

(1) Vide Salmeronem, tom. 10. tract. 11. De Tristitia animæ Christi. — S. Hilarius fuit in istâ opinione. 10. de Trinit. et Cœn. 31 Matth. S. Hieronym. in Matth. c. 26. — S. Aug. in Psal. 9. — Vide eumdem, l. 2. ad Catech. c. 6.

O Roi de gloire, que craignez-vous? La crainte procéde d'un mal qui est difficile à vaincre. Qu'appréhendez-vous donc, puisque rien n'est égal à votre puissance?

Il craint, parce qu'il ne veut pas user de son pouvoir. Sa crainte n'est pas une marque de faiblesse, mais un effet de son courage et de son amour. Il craint, parce qu'il a pris la place des pécheurs. Il ne craint pas tant pour lui que pour nous; ou, pour mieux dire, il craint pour lui à cause de nous (1).

Il craint, premièrement, pour nous consoler dans nos craintes, et pour adoucir la peine et l'inquiétude que la peur nous donne. Vous voudriez être exempt de ces frayeurs et de ces appréhensions qui vous travaillent. Consolez-vous : Jésus tremble à la vue de la croix et aux approches de la mort. Son visage pâlit, ses forces l'abandonnent; son cœur, attaqué de cent funestes objets, veut repousser la frayeur qui le saisit, et il est contraint de frémir d'horreur.

Eh ! pourquoi me troubler de mes faiblesses, ou m'étonner de mes craintes? Mon Sauveur a craint la confusion et le mépris, il a appréhendé les douleurs du corps, il a redouté les persécutions, les calomnies, les accusations, la violence et la fureur de ses ennemis. Quelle merveille que la feuille tremble, si l'arbre même est ébranlé jusqu'à la racine (2) !

II. POINT.

JÉSUS CRAINT LA MORT POUR RECTIFIER ET SANCTIFIER NOS CRAINTES.

Il commença à être saisi de crainte.

Jésus est saisi de frayeur, parce qu'il veut rectifier nos craintes, et même les sanctifier par la sienne. Vous êtes d'un naturel timide et craintif, liez-vous à Jésus-Christ, et faites

(1) S. Cyp. serm. de Pass. Chr. initio. — (2) S. Amb. in c. 22. Luc. l. 10.

de son infirmité votre remède. Souffrez doucement les assauts de cette passion sans vous troubler. Ne faites rien pour cela, qui soit indigne de la générosité d'un chrétien. Ne laissez rien à faire de ce que vous devez; et quand vous devriez rencontrer la mort au milieu du chemin, ne reculez jamais d'un seul pas.

O Jésus! vous avez bien voulu prendre mes infirmités, permettez que je me revête de votre force. Si je ne puis chasser la crainte, je puis la sanctifier par votre grâce. C'est l'avantage que j'en dois tirer, pour profiter de votre exemple. D'un défaut qui m'est naturel, j'en ferai une vertu; et pour avoir moins de feu et de chaleur, je n'en aurai pas moins de mérite.

III. POINT.

JÉSUS PREND LA PEUR POUR NOUS L'OTER.

Il commença à être saisi de crainte.

Jésus souffre la peur pour nous l'ôter; il tremble pour rendre ses disciples intrépides (1). Eh! Seigneur, qu'est ceci? Les martyrs vont à la mort comme au triomphe; et vous y allez en tremblant, vous qui êtes le roi des martyrs. Les agneaux ont la hardiesse du lion, et le lion de Juda a la faiblesse des agneaux. Le soldat se réjouit en mourant, parce qu'il espère recevoir la couronne; et le chef prend l'épouvante, lui qui la possède déjà, et qui a le pouvoir de la donner. Que veut dire cela (2)?

Ma crainte vient de vous, et votre hardiesse vient de moi.

Il est vrai, sa crainte doit nous encourager, et réveiller notre confiance. Avant que Jésus eût craint la mort, tout le monde la redoutait, parce qu'elle était armée de son

(1) Cant. Zach. — (2) Prov. 28. — S. Aug. in Psal. 9. — Vide S. Cyril. l. q. Thesauri. c. 3. Et S. Leonem, Serm. 1. 2. 3. de Passione

aiguillon. Mais maintenant qu'il l'a vaincue, ce serait lâcheté de la craindre. Les enfants de Dieu en font l'objet de leurs désirs.

Armez-vous donc contre les frayeurs de la mort. Elle a les yeux du basilic; elle ne tue que ceux qu'elle prévient par ses regards et qui n'osent l'envisager. Regardez-la d'un œil ferme et assuré; et puisque l'horloge vous avertit de toutes les heures, hormis de celle de votre trépas, faites-la souvent sonner à votre conscience. Vous ne savez pas le lieu où elle vous attend, attendez-la en tout lieu. Vous ne savez pas le moment, tenez-vous prêt à tout moment.

Mon Sauveur, ce n'eût pas été grande merveille de vous voir intrépide en la présence de la mort, vous qui avez le pouvoir de quitter la vie et de la reprendre quand il vous plaît. Il vous a été plus honorable de nous faire tirer la force de votre crainte, l'allégresse de votre ennui, et la paix du trouble de votre âme. O charitable Médecin! vous avez pris la voix du malade, et vous lui avez donné votre cœur. Je suis ravi de votre amour; j'admire votre condescendance : soyez béni à jamais de vos bontés (1).

(1) S. Bern. serm. 1. de S. Andræâ.

HUITIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus sent un extrême ennui et une répugnance étrange pour les tourments et la mort.

« Il commença à être saisi de crainte et d'ennui. » MARC. 14.

I. POINT.

LA VIOLENCE ET L'IGNOMINIE DE SA MORT LUI CAUSENT CETTE RÉPUGNANCE.

Il commença à être saisi de crainte et d'ennui.

Jésus sent une extrême répugnance pour les tourments et pour la mort. Ce n'est point une imperfection ni un défaut, c'est un sentiment naturel, dont il reçoit volontairement l'impression, pour nous consoler dans nos faiblesses. Il sait que sa mort sera également ignominieuse et violente. C'est ce qui effraie et alarme toutes les facultés de la partie inférieure de son âme. Car il ne faut pas croire qu'ayant pris le vrai corps et le vrai esprit d'un homme, il n'en eût pris les affections qu'en apparence (1). S'étant fait chair, dit saint Cyrille, il permit à sa chair et à son appétit sensitif de former les aversions qui lui sont propres et naturelles (2). Mais ce qui est admirable, il ne leur permet ces tristes mouvements que pour souffrir davantage par la répugnance même qu'il sent à la souffrance, qui est une nouvelle peine qui aggrave tous ses tourments.

(1) S. Thom. 3. p. q. 15. a. 4. ex S. Aug. 4. de c. d. c. 9. — (2) S. Cyril. l. 4. in Joan. c. 1.

O mon Sauveur, que votre amour est ingénieux à vous faire souffrir pour mon salut. Vous ne prenez pas cette aversion que vous avez de la mort pour l'éviter, mais pour la rendre plus douloureuse pour vous et plus utile pour moi. Vous la prenez pour m'animer à la combattre et me donner la force de la surmonter. Vous fuyez la mort pour m'apprendre que ce n'est point l'ouvrage de vos mains, mais la peine de ma malice; et pourtant vous voulez mourir, malgré cette extrême répugnance, pour m'apprendre que c'est le propre de l'homme chrétien et fidèle de fuir avec aversion les douleurs et la mort, parce qu'il est homme; et néanmoins de les accepter contre son inclination, si Dieu le veut ainsi, parce qu'il est fidèle, et qu'il n'a pas moins de confiance en vous que de défiance de ses propres forces. Vous ne voulez pas qu'il soit sans peine, de peur qu'il ne se glorifie de ses forces; mais vous ne voulez pas aussi qu'il soit trop pusillanime, comme si Dieu, qui est son protecteur, n'était pas assez puissant pour le défendre (1).

II. POINT.

LE PEU DE FRUIT QUE LES PÉCHEURS TIRENT DE SA MORT, EST UNE AUTRE CAUSE DE SA RÉPUGNANCE.

Il commença à être saisi de crainte et d'ennui.

Jésus n'ignorait pas le succès de sa passion. Il savait qu'elle serait inutile à la plupart des hommes, qu'ils en seraient ingrats et méconnaissants, et qu'ils n'en feraient pas un bon usage. C'est ce qui redouble sa répugnance, c'est ce qui lui cause une incroyable douleur et un triste regret de s'être exposé à de si grands tourments pour sauver si peu d'âmes. Hélas! disait-il, pourquoi verser inutilement tant

(1) S. Amb. t. 5, l. 10, in Luc. — Vide S. Leo. serm. 5. et 7. post. med. — Origen. tract. in Matth. tom. 2.

de sang? Qui en profitera? Qui m'en saura gré? Après que j'aurai souffert les fouets, les épines, la croix et tout ce que la haine de mes ennemis peut inventer, qui s'en prévaudra pour son salut?

Mon Sauveur, ce sera moi, s'il vous plaît. Je m'en veux prévaloir par votre grâce. Votre exemple me console et m'instruit tout à la fois. Je n'écouterai plus dorénavant mes répugnances. Je ne me plaindrai plus que mes travaux soient inutiles. Je prendrai mon emploi de votre main sans m'enquérir du fruit. J'accepterai ma croix tout simplement; je prendrai sur moi tout le soin et toute la peine des affaires sans m'épargner, et vous en laisserai le succès sans m'inquiéter.

III. POINT.

LA RÉPROBATION DES JUIFS EST UNE TROISIÈME CAUSE DE SA RÉPUGNANCE ET DE SON ENNUI.

Il commença à être saisi de crainte et d'ennui.

Il est fâcheux de travailler beaucoup, et de n'en tirer aucun fruit; mais il est bien plus sensible de voir que la peine que l'on prend pour un autre tourne à son préjudice, au lieu de lui profiter. C'est ce qui afflige le cœur de Jésus et le remplit d'amertume. Il sait que sa mort sera la ruine totale des Juifs et la source de leur réprobation, ce qu'il ne peut voir qu'avec un extrême ennui, non plus que le malheur des chrétiens, qui seront damnés pour en avoir abusé (1).

Quel honneur aux Juifs d'avoir le Sauveur du monde parmi eux, de le voir, de l'écouter, de le posséder! Cependant, au lieu de se prévaloir d'une grâce si signalée, ils en font, par leur malice, l'occasion malheureuse de leur damnation éternelle. Oh! que leur mauvais cœur cause d'ennui

(1) S. Hierom. in c. 26. Matth. Vide in c. 9. Isaiæ.

à celui qui l'a si bon! Eh! faut-il que je sois la pierre de scandale de mes propres enfants? Faut-il qu'ils se damnent, parce que je viens pour les sauver? Oh! qu'il est vrai que les plus grands bienfaits de Dieu sont souvent de grands supplices! O chrétien, qui avez reçu tant de faveurs de Jésus-Christ, ne tremblez-vous point de l'abus que vous en avez fait?

NEUVIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus a recours à la prière dans son extrême tristesse.

« Alors il se sépara d'eux l'espace d'un jet de pierre ; et s'étant mis à genoux, il priait.
Luc. 22.

« S'étant un peu avancé, il se prosterna le visage en terre, priant et disant : Mon Père, s'il est possible, que je ne boive point ce calice. Toutefois, que ma volonté ne soit pas faite, mais la vôtre. Puis il vint à ses disciples, et les trouvant endormis, il dit à Pierre : Est-ce ainsi que vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est faible. Il s'en alla encore pour la seconde fois, et pria, disant : Mon Père, si je ne puis éviter de boire ce calice, que votre volonté soit faite. Il revint encore, et il les trouva qui dormaient ; car ils avaient les yeux appesantis. Et les laissant, il s'en retourna encore, et pria pour la troisième fois, répétant les mêmes paroles. Alors il vint à ses disciples, et leur dit : Dormez maintenant et vous reposez. »
Matth. 26.

I. POINT.

JÉSUS VA A LA PRIÈRE AVEC TOUTES LES DISPOSITIONS CONVENABLES.

Il se sépara d'eux l'espace d'un jet de pierre ; et s'étant mis à genoux, il priait.

Jésus étant pénétré de douleur a recours à la prière. C'est l'élément des saints ; leur cœur y va comme à son centre, et

s'ils n'y trouvent pas toujours du repos, au moins ils y trouvent de la force et de la vigueur.

Il choisit le temps de la nuit, lorsque toutes choses se taisent; parce que c'est dans le silence des créatures que l'âme écoute mieux la voix de Dieu.

Il se sépare, non sans douleur, de ses plus chers disciples, et se retire à l'écart (1), parce que l'oraison est un entretien secret entre Dieu et l'âme, sans témoin, sans bruit, dans une profonde solitude de cœur. Qui aime les compagnies, montre qu'il n'aime guère la prière.

Enfin, il sait bien que sa tristesse s'augmentera dans ce saint emploi, et qu'il y doit recevoir son jugement. Néanmoins il ne laisse pas d'y aller, parce qu'il n'y va pas pour chercher de la consolation, mais pour rendre honneur à son Père et se soumettre à sa volonté.

Est-ce ainsi que vous allez à l'oraison? y allez-vous tout seul? le monde n'y va-t-il point avec vous? y allez-vous pour apprendre la volonté de Dieu, et anéantir la vôtre? y cherchez-vous la gloire de Dieu, et la mort de votre amour-propre?

O mon Seigneur, que je suis éloigné de ces dispositions! que votre recueillement est opposé à ma dissipation, votre vigilance à ma paresse, votre zèle aux recherches de mon amour-propre, qui se trouve partout, et souille la pureté de mes intentions! Eh! mon Sauveur, mettez en moi ce qui manque pour m'unir à votre esprit, et si je n'ai pas les qualités nécessaires à la prière, inspirez-moi la prière, qui est nécessaire pour vous les demander.

(1) Ludolphus, in Vitâ Christi, p. 2, c. 59. — Paschas lib. 28, in Matth. — Simon de Cass. in Matth. 39.

II. POINT.

JÉSUS PRIE AVEC TOUTES LES CONDITIONS REQUISES POUR RENDRE SON ORAISON PARFAITE.

Il se prosterna le visage en terre, priant et disant : Mon Père, s'il est possible, que je ne boive point ce calice. Néanmoins que ma volonté ne soit pas faite, mais la vôtre.

Apprenez d'un Dieu suppliant et adorant comment il faut prier. Voilà votre maître.

Il est en la présence de son Père avec un admirable respect, les genoux en terre, les bras étendus, prosterné sur sa face ; et comme il est chargé de tous les péchés des hommes, il en porte toute la confusion et toute l'humiliation sur son visage (1).

Sa confiance, pareille à son humilité, lui fait prononcer ce doux nom de Père avec autant de tendresse que de douleur. Hélas ! à qui se plaindrait un fils qu'à son père ? Mon Père, lui dit-il, je languis, je dessèche, je meurs de tristesse et d'ennui, ayez pitié de votre Fils (2).

Il demande que son calice passe, mais il déclare en même temps qu'il est prêt à recevoir également la vie et la mort, le déni et l'entérinement de sa requête.

Enfin, plus il souffre de rebuts, plus il prolonge sa prière ; et s'il l'interrompt par trois fois, c'est par un mouvement de charité qui fait qu'il s'oublie lui-même pour songer à la sûreté de ses disciples.

O mon très-doux Jésus, de qui toutes les actions sont mes instructions et mes richesses, que je suis confus quand je compare mes prières à la vôtre ! Quelle indignité, que je sois si distrait dans l'oraison, où vous êtes si attentif ; glacé, où

(1) S. Leo. serm. de Pass. — (2) S. Leo. serm. de Pass.

vous êtes si fervent ; dans une posture indécente, où vous êtes à genoux; sans respect, où vous êtes prosterné en terre! O beau visage, qui vous imprimez sur la poussière, gravez-vous sur mon cœur, qui n'est qu'un peu de terre, pour en réformer les affections. Bouche sacrée, qui baisez la terre pour lui redonner la paix et y établir votre empire, prenez possession de mon âme, et rendez-lui la tranquillité, afin que mes prières, animées de l'esprit du Fils, soient agréables au Père. Ainsi soit-il.

III. POINT.

JÉSUS PRIE, ET N'EST PAS EXAUCÉ.

S'il n'est pas possible que ce calice passe sans que je le boive, que votre volonté soit faite.

Jésus prie, et n'est pas exaucé. Son Père rejette sa prière, sans qu'il se plaigne d'un refus qui paraît si dur ; et moi, petit vermisseau, je murmure lorsqu'il ne m'écoute pas.

Oh ! charité incompréhensible du Fils de Dieu à notre égard ! Il demande deux choses dans sa prière, l'une pour soi, l'autre pour nous; et ne pouvant les obtenir toutes deux ensemble, il se met pour nous contre lui-même. Quand il s'agit d'éviter la mort dont la nature a horreur, il n'a que des commencements de désirs, et ne veut pas être exaucé. Mais quand il s'agit de nous sauver, dût-il souffrir la mort la plus cruelle, il le veut absolument.

Enfants de l'Église, écoutez cette parole, et apprenez, en premier lieu, que la vraie extase de l'oraison la plus sublime, est de sortir de soi-même, pour se perdre heureusement dans la volonté de Dieu.

Apprenez, en second lieu, que Dieu écoute volontiers l'oraison qui prend ses demandes des règles éternelles. Mais quand elle les prend dans les inclinations de la nature, ou

dans les désirs du cœur, qui ne sont pas modérés, il les rejette, si bonnes qu'elles paraissent; et ce refus n'est pas tant une peine qu'un bienfait. Ne vous semble-t-il pas quelquefois que vous luttiez avec la bonté de Dieu? Vous priez, et il ne vous écoute pas; vous pensez vous approcher, et il vous repousse; vous faites de bons propos, et vous tombez un moment après. On dirait qu'il prend plaisir à contrarier tous vos désirs.

O bonté saintement dissimulée, qui affectez une apparente dureté, que vous faites paraître de douceur en combattant contre ceux pour qui vous combattez! O mon Sauveur, ruinez en moi tous les désirs qui vous déplaisent. N'en laissez vivre qu'un seul, savoir, celui de faire vos volontés, et de ne m'en départir jamais (1).

DIXIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus, qui est la vertu du Père, est fortifié par un ange du ciel.

« Alors un ange du ciel lui apparut, qui le fortifiait. » Luc. 22.

Remarque.

On croit que l'ange apparut au Fils de Dieu au commencement de la prière qu'il fit pour la troisième fois (2). Il est probable qu'il prit la forme d'un homme avec un visage éclatant de lumière, mais plein d'un profond respect, pour rendre ce service à son Roi, et compatir à ses douleurs, autant qu'il en

(1) S. Leo. serm. 7. de Passione. — Abb. Guarric. serm. in S. Joan. Bapt. — (2) Ludolph. in vita Christi, p. 2, c. 59.

était capable. Quelques-uns pensent que c'était saint Michel; les autres croient, avec plus de probabilité, que c'était saint Gabriel. Le nom de celui-ci semble avoir plus de rapport à son ministère, qu'on peut réduire à trois chefs. Le premier est qu'il porte la prière de Jésus dans le ciel, et qu'il la présente au Père éternel, en compagnie de tous les esprits bienheureux. Le second est qu'il lui rapporte la volonté de son Père, et lui offre de sa part le calice de la mort. Le troisième est qu'il le fortifie, lui représentant plusieurs motifs propres à soutenir la partie inférieure, qui portait toutes nos faiblesses dans un si rude combat.

I. POINT.

L'ANGE PORTE LA PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST AU CIEL.

Un ange du ciel lui apparut.

Pendant que Jésus fait oraison, tout le ciel est en silence. Un des princes de sa cour porte sa prière devant le trône de Dieu. Tous les esprits bienheureux unissent leurs vœux à ses désirs, non qu'il ait besoin de leurs secours, mais parce qu'ils lui doivent ce respect; et comme dans le désert ils rendirent hommage à sa divinité, après qu'il eut vaincu Satan, ils rendent maintenant ce service à son humanité, après s'être vaincu lui-même (1).

Apprenez l'estime que vous devez faire de la prière, par celle qu'en font les anges, et par le pouvoir qu'elle a sur le cœur de Dieu. Jamais vous n'êtes plus fortement attaqué que lorsque vous êtes dans l'oraison; mais aussi vous n'êtes jamais mieux défendu. La fureur et la malice des démons qui vous attaquent vous obligent à veiller et à vous tenir en garde; mais la présence des anges qui vous assistent doit animer votre confiance et réveiller votre ferveur (2).

(1) Venerab. Beda. — (2) Theophil.

C'était l'ange Raphaël qui présentait à Dieu les prières de Tobie, lorsqu'il ensevelissait les morts. C'étaient les anges qui montaient par l'échelle de Jacob, pour porter ses prières vers le ciel, et qui descendaient pour lui apporter les faveurs de Dieu. Ce sont les anges qui présentent à Dieu nos oraisons, ainsi que l'encens. Ce sont les anges qui nous enseignent à faire les volontés de Dieu, et qui l'inclinent à nous accorder nos demandes.

Souvenez-vous donc, à la fin de vos prières, d'en recommander toujours le port à votre ange gardien, et de lui dire :

Mon bon Ange, mon fidèle gardien, portez ce rosaire à la bienheureuse Vierge; offrez ce sacrifice à mon Dieu; assaisonnez ma prière pour la lui rendre agréable ; recommandez ma pauvre âme à sa miséricorde, et obtenez-moi les grâces nécessaires pour ma protection et mon salut.

II. POINT.

L'ANGE RAPPORTE DU CIEL L'ORDRE DU PÈRE ÉTERNEL.

Un ange du ciel lui apparut.

L'ange qui avait porté les prières de Jésus au ciel, descend du ciel, et lui apparaît dans le fort de sa douleur. Qu'apporte-t-il? qu'y a-t-il dans le calice qu'il lui présente de la part du Père éternel? la croix et la mort. Voilà le partage du Fils de Dieu; voilà le vôtre. Oh! que ce calice est amer à boire! Il est vrai, mais il vient du ciel, mais il vient de la main de Dieu, et c'est un ange qui vous l'apporte. Ne craignez point, l'ange du Seigneur est à vos côtés, plein de gloire et de majesté, portant avec lui sa béatitude, et vous montrant celle qui vous attend. Le paradis est tout proche de vous. Il vous en montre le chemin, et si vous le suivez, vous ne pouvez vous égarer. C'est lui qui vous conduit par le désert de cette vie, c'est lui qui vous assistera à l'heure de la

mort. Oh! que vous lui êtes obligé! Oh! que vous devez être soigneux de gagner son amitié, afin qu'il vous conduise dans les tabernacles éternels!

O mon fidèle protecteur, mon frère, mon incomparable ami, qui me donnera que je vous trouve à l'écart, afin que je vous mette mon cœur entre les mains pour le porter à mon Jésus? Cher compagnon de mon voyage, ah! ne m'abandonnez point, ni à la vie, ni à la mort. Pauvre banni que je suis, qui ai le paradis si près de moi, et qui ne le vois pas, quand est-ce que je verrai mon Dieu dans sa gloire? Quand est-ce que vous me retirerez de la prison de ce corps? quand est-ce que vous romprez cette muraille, qui me sépare de mon Sauveur? Seigneur, montrez-moi votre visage, et je serai sauvé.

III. POINT.

L'ANGE FORTIFIE JÉSUS.

Un ange du ciel lui apparut, qui le fortifiait.

Quelle est cette opération merveilleuse de l'ange, qui fortifie le Fils de Dieu dans sa défaillance? Que peut-il dire, que peut-il faire pour lui donner de la force? Peut-il éclairer son esprit? il est uni à la source des lumières. Peut-il fortifier sa volonté? est-elle unie au principe de la grâce. Que fait-il donc? il lui représente les motifs sensibles, capables de soutenir la partie inférieure, qui est accablée de douleur. Il lui montre la nécessité de sa passion et la gloire qu'il en recevra, le bon plaisir de son Père, le fruit qu'en retireront les élus. Il loue son courage, il admire sa constance qui est la plus belle manière d'animer un cœur généreux. C'est à vous, lui dit-il, qu'appartiennent la gloire, la puissance et l'empire de l'univers. Vous méritez par cette action glorieuse de régner sur tous les cœurs. L'ange lui dit

toutes ces choses avec un grand respect, et Jésus l'écoute avec une profonde humilité (1).

O mon Seigneur! la force a-t-elle besoin d'être fortifiée, et la puissance du Créateur d'être soutenue par sa créature?

Mon fils, je vous ai créé par ma puissance, mais je vous ai racheté par mes faiblesses. J'ai fait voir ma force en vous tirant du néant, mais j'ai porté vos infirmités pour vous dégager de l'enfer.

Apprenez à vous supporter vous-même dans vos faiblesses et dans vos découragements. Apprenez à recevoir avis d'un moindre que vous. Apprenez à vous consoler dans vos détresses. Car si les hommes vous manquent, j'enverrai plutôt un ange du ciel; je viendrai plutôt moi-même pour vous rendre ce bon office. Recourez donc à moi dans vos douleurs. Adressez-vous à l'ange que je vous ai donné. Une seule inspiration que je verserai par son moyen au fond de votre cœur, calmera votre intérieur.

ONZIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus souffre une extrême détresse qui le fait tomber en agonie.

« Et se trouvant en agonie, il prolongeait son oraison. » Luc. 22.

Remarque.

On distingue trois sortes d'agonie. La première est des malades, qui, étant à l'extrémité, sentent une extrême appréhension de la mort, soit à cause de la répugnance de la nature, qui ne quitte la vie qu'avec peine, soit à cause des jugements de

(1) S. Epiphan. Anchor. citat. locum Deuter. c. 32.

Dieu, et de l'incertitude de ce qui leur doit arriver après la mort. La seconde est des esprits faibles, qui ont peine à se résoudre dans les difficultés qui leur surviennent, chaque raison qui se présente les emportant et leur faisant changer d'avis ; ce qui les gêne furieusement, et leur fait souffrir un extrême tourment. La troisième est des personnes courageuses, qui se surmontent par vertu dans les choses les plus contraires à leurs sens et à leur inclination naturelle. Telle est l'agonie du Fils de Dieu qui ne vient pas de l'irrésolution d'un esprit faible, ni de la crainte des jugements de Dieu, ni de ce qui devait arriver après sa mort à l'égard de sa personne, défauts dont il n'était pas capable ; mais de l'extrême répugnance de la partie inférieure pour les tourments et pour la mort, qu'il combat par la force de son courage et de son amour.

I. POINT.

JÉSUS SOUFFRE UNE EXTRÊME DÉTRESSE APRÈS LA VISITE DE L'ANGE.

Étant en agonie, il prolongeait sa prière.

Jésus tire du renfort de la parole de l'ange, mais il n'en reçoit point de consolation sensible, ni de soulagement dans ses peines. Son humilité accepte l'un, pour nous apprendre à craindre notre faiblesse ; mais sa charité refuse l'autre, pour nous montrer qu'on peut avoir du goût, et demeurer ferme dans le service de Dieu, quoiqu'on n'y sente point de tendresse ni de douceur (1).

C'est ainsi que Jésus instruit les forts et les faibles : les uns en prenant de nouvelles forces d'en haut ; les autres en redoublant sa peine, et en se privant de toute consolation sensible. Car, bien loin d'être soulagé, sa douleur s'augmente jusqu'à un point de détresse qui passe tout ce qu'on peut

(1) Bedain. c. 22. Luc.

souffrir à la mort. Son cœur, se sentant pressé plus que jamais de crainte, de tristesse, de confusion et d'ennui, cherche à se mettre au large, mais ne trouve point d'issue. De quelque côté qu'il se tourne, il ne voit que des objets de douleur. S'il regarde son Père, sa colère l'effraie ; s'il envisage sa mère, il est saisi de compassion ; s'il considère la croix, elle lui fait horreur. En un mot, rien ne le console, tout lui fait peine.

O Jésus ! l'exemple des forts, apprenez-moi à vous servir sans consolation et sans goût. O la force des faibles, apprenez-moi à faire un bon usage de la joie et de la consolation que vous m'avez acquises par vos douleurs.

II. POINT.

CETTE DÉTRESSE LE MET A L'AGONIE.

Étant en l'agonie, il prolongeait sa prière.

Jésus, dans son extrême détresse, est à deux genoux, comme un pauvre criminel qui attend l'arrêt de sa mort, et qui tâche d'en adoucir la rigueur. Il se met dans la posture du monde la plus digne de compassion, pour fléchir la justice de son Père ; et comme il la voit inexorable, sachant qu'il faut mourir, son cœur, terriblement alarmé et épouvanté de la multitude effroyable des maux qui lui sont représentés, se fend comme en deux parts, dont l'une fuit la mort avec horreur, et l'autre la veut avec une résolution invincible. L'une tremble sous les fléaux de la colère de Dieu, l'autre les regarde avec respect et les accepte. L'une craint les tourments, l'autre les désire. Chacune le tire de son côté avec tant de violence qu'il tombe sous les coups, et souffre des convulsions mortelles, ne voyant rien qui ne lui soit un cruel martyre jusqu'à lui-même ; car il fait des efforts sur soi qui font gémir et défaillir toute la nature, et qui la fe-

raient cent fois mourir s'il ne la soutenait par sa puissance infinie (1).

O mon Sauveur, apprenez-moi à me vaincre moi-même, et à combattre constamment jusqu'à l'extrémité pour la gloire de votre nom et pour le salut de mon âme. Quelque effort que je fasse pour résister à mes passions et surmonter mes dégoûts et mes répugnances, ce n'est rien à l'égal de votre agonie. Oh ! que je vous suis obligé d'avoir voulu goûter l'amertume de la mort toute pure, pour m'en adoucir le sentiment. Faites, je vous prie, par votre grâce, que ma vie soit un combat perpétuel contre la nature, et ma mort une victoire qui soit suivie d'un glorieux triomphe dans le ciel (2).

II. POINT.

SON AGONIE NE L'EMPÊCHE PAS DE PROLONGER SA PRIÈRE AVEC PLUS D'APPLICATION ET DE FERVEUR.

Étant en agonie, il prolongeait sa prière.

Jésus ne quitte point la prière, quoiqu'il soit désolé pardessus tout ce qui se peut dire ; au contraire, il la prolonge avec plus d'application et de ferveur. Il nous enseigne par là un secret d'une admirable sagesse, savoir, que pour vaincre notre ennui, il faut prier, et que pour prier il faut vaincre l'ennui qui nous vient dans la prière. Il est en agonie, pour nous apprendre, dit saint Chrysostôme, qu'il faut suivre Dieu malgré toutes les répugnances de la propre volonté. Il persévère dans la prière, pour nous dire qu'il faut prier instamment pour vaincre nos répugnances (3).

O mon Sauveur, apprenez-moi à faire vos volontés aux dépens de la mienne, et à persévérer dans la prière jusqu'à ce

(1) Lyranus in c. 22. Luc. Vide S. Bonav. Ibidem. — (2) Eccli. IV, 33. — Heb. II, 9 — (3) S. Chrys., hom. 84. in Matth.

que je sente mon intérieur se calmer, ma résistance mourir et ma volonté se soumettre à celle de votre Père, pour souffrir tout ce qu'il lui plaira, et lui donner un plein pouvoir sur ma vie et sur ma mort, sur mon corps et sur mon âme, et sur tout ce qui peut m'appartenir, soit dans le temps, soit dans l'éternité. *Amen.*

DOUZIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus sue dans son agonie une sueur de sang.

« Il lui prit une sueur qui était comme de grosses gouttes de sang qui découlaient sur la terre. » Luc. 22.

Remarque.

Théophilacte a cru que la sueur du Fils de Dieu n'était pas une vraie sueur de sang ; mais les saints Pères ont été de tout temps d'un avis contraire. Saint Cyprien, saint Athanase, saint Jérôme, saint Augustin, saint Jean Damascène, saint Anselme, saint Bernard, et tous les interprètes de saint Luc, assurent que Jésus-Christ sua véritablement du sang. Sueur universelle, sueur miraculeuse, sueur mystérieuse, sueur précieuse et salutaire (1).

I. POINT.

LA SUEUR DE JÉSUS FUT UNIVERSELLE.

Voici le second Adam, qui se condamne lui-même, non-seulement à la sueur de son visage, mais de tout son corps.

(1) Theophilatus in c. 22. Luc. citatur in Catenâ. D. Thomæ. — S. Athanasius citatus à Sixto Senensi. 1. Bibli. sect. 1.

Eh ! Seigneur, pourquoi une sueur si abondante ? Il veut en faire un déluge universel pour noyer tous nos péchés. « Il verse des pleurs, non-seulement de ses yeux, mais encore de tous ses membres, pour purifier tout le corps mystique de son Église par les larmes qu'il répand de tout son corps (1).» La voix de nos péchés criait vengeance par toute la terre ; il ouvre toutes les portes de son corps comme autant de bouches pour demander miséricorde. Notre malice étant si excessive, il fallait que la satisfaction fût abondante.

Enfin, l'Église devait verser le sang des martyrs de toutes les parties de son corps ; et jamais elle ne l'eût pu faire, s'il n'eût premièrement versé le sien de tous ses membres (2).

O très-prodigue Rédempteur, vous suez jusqu'au sang pour mon salut, et je fuis la moindre peine pour votre service. Vous tirez le sang de toutes les veines de votre corps, et je ne puis tirer une larme de mes yeux. O tendresse de mon Sauveur, qui s'épanche comme l'eau pour laver la terre de mon âme ! O dureté de mon cœur, qui demeure sec comme un rocher ! Une goutte d'eau creuse la pierre, et les gouttes de votre sang, qui tombent sur moi avec tant d'effort, ne me peuvent briser ni ramollir (3).

II. POINT.

LA SUEUR DE JÉSUS FUT MIRACULEUSE.

Il lui prit une sueur qui était comme de grosses gouttes de san g qui découlaient sur la terre.

Ange consolateur, qui fûtes témoin de ce miracle, apprenez-moi la cause d'un effet si merveilleux. Cette sueur n'est-

(1) S. Bern. serm. Dom. in Ramis Palmar. — (2) S. Aug. lib. Sent. sent. 68. — (3) S. Justinus illud prophetæ vaticinium impletum ait in monte Olivarum. dial. cum Tryphone.

elle pas contre la nature, n'est-elle pas au dessus des forces de la nature? N'est-ce pas un miracle qu'elle l'ait pu porter sans se détruire? Dites-moi donc à qui je suis redevable de ce sang dont Jésus est si libéral et si prodigue (1).

Vous le devez, en premier lieu, aux faiblesses amoureuses de son corps, qui est tout épuisé par la grandeur de ses souffrances. Car il est dans une si extrême débilité ou défaillance, qu'il répand, au lieu de sueur, le sang tout pur. O la force des faibles! qu'est devenue votre vertu? O le bras du Tout-Puissant! qui vous a ainsi affaibli et désarmé, sinon vous-même? Vous faites des miracles pour souffrir, et vous en faites pour témoigner vos souffrances.

Secondement, vous le devez à la force de son amour, dont l'ardeur s'opposant à la crainte et aux frayeurs de la mort, allume tous les esprits, enflamme toute la masse du sang, et le subtilise tellement qu'il s'exhale par tous les pores, comme la sueur coule aux malades dans l'accès d'une fièvre ardente.

En troisième lieu, vous en êtes obligé à la grandeur de son courage, et à l'effort qu'il fait pour vaincre ses répugnances et combattre l'ennui que lui causent vos infidélités et votre extrême ingratitude.

Enfin, vous le devez à sa miséricorde, qui a voulu se charger de vos misères, et porter le poids de la colère de Dieu irrité contre vous. Il y a des serpents dont la morsure fait couler tout le sang des veines. Oh! quelles venimeuses blessures que celles de vos péchés, qui tirent tant de sang de tous les vaisseaux de son corps, que la terre en est baignée tout à l'entour! Oh! qu'il est vrai, mon Sauveur, que vos miséricordes surpassent toutes vos œuvres; elles emploient

(1) Lyranus. — Beda in Luc, lib. 6. tom. 5. — S. Hilarius. l. 10. de Trinit. intelligendus est de infirmitate coactâ, non voluntariâ; naturali, non suprâ naturam.

votre toute-puissance pour forcer toute la nature, et néanmoins, ô prodige ! elles ne peuvent vaincre notre ingratitude (1).

III. POINT.

LA SUEUR DE JÉSUS EST MYSTÉRIEUSE.

D'où vient que votre tunique est toute rouge de sang, et que vos habillements sont comme ceux des vendangeurs qui foulent la vendange dans le pressoir (2) ?

Cette pluie miraculeuse de sang est un prodige qui étonne les esprits même angéliques ; mais c'est encore un mystère qui nous instruit et nous apprend de grandes choses.

C'est un signe d'un grand combat et d'une glorieuse victoire, signe de l'excès de son amour, de son zèle et de sa douleur. Oh ! quel effort il fait sur la nature, puisqu'il en sue jusqu'au sang ! Oh ! quelle ardeur d'amour, qui fait distiller cette première myrrhe ! Oh ! quel désir du salut des hommes et de la gloire de son Père, qui prévient la cruauté des bourreaux, qui fait un sacrifice volontaire de sa vie et de son sang ! Que l'orage est grand dans le cœur de Jésus, puisque les flots de son sang inondent toutes les parties de son corps ! S'il eût pu en verser autant qu'il endurait de tourments, il eût noyé tout l'univers. Oh ! que cette sueur accusera un jour notre paresse, nous qui ne voudrions rien perdre de nos aises, pendant qu'il souffre pour nous l'extrémité de tous les maux. Sainte Lugarde doutant une nuit si elle devait aller à Matines, parce qu'elle se trouvait toute trempée de sueur et accablée de faiblesse, Notre-Seigneur lui apparut suant le sang et l'eau, et lui reprocha son peu de courage, disant qu'il n'avait pas laissé d'aller pou l'amour d'elle au Calvaire, quoiqu'il fût tout trempé de

(1) Cajet. in c. 22, Luc. — (2) Isaiæ, 63.

sang ! Oh ! quel éperon pour une âme faible et languissante (1) !

IV. POINT.

LA SUEUR DE JÉSUS EST PRÉCIEUSE ET SALUTAIRE.

Quel est celui qui vient d'Edom et de Bosra avec des habits teints de sang ? Quel est cet homme beau dans sa parure, et qui marche avec tant de majesté (2).

Venez à la fontaine de vie, vous qui êtes altérés et fatigués. Venez-y, pauvres ; venez-y, malades ; venez-y tous, vous qui avez soif du souverain bien. Ne perdez pas un sang si précieux, qui n'est répandu que pour vous.

Jésus le verse, premièrement, pour vous mériter des grâces abondantes dans vos dernières agonies. Souvenez-vous donc souvent de la sienne, et priez-le qu'il vous assiste dans ce combat, à l'exemple de saint Charles Borromée qui, ayant eu durant sa vie une liaison étroite à ce mystère, rendit son âme bienheureuse en regardant un tableau qui représentait le Fils de Dieu dans son agonie (3).

En second lieu, il le verse pour vous mériter la contrition et l'esprit de pénitence. Sa sueur est une crise favorable à votre salut. C'est un déluge pour noyer vos crimes, une saignée pour guérir vos maladies. Il pleure pour vous donner exemple ; et, comme si ce n'était pas assez de pleurer vos fautes avec des yeux, il s'en fait autant qu'il a de pores dans son corps, pour verser des larmes de sang (4).

Enfin, il verse le sang pour vous animer au combat contre la chair et le sang. Savez-vous bien pourquoi vous êtes si

(1) S. Anselmus in specul. Evang. — Jerem. — S. Isid. — (2) Isaiæ, 63. v. 1. — (3) S. Anselm. — S. Bern. serm. de vitâ. — (4) S. Aug. in Joan. tr. 15. — Cassiodorus in illa verba Ps. 129 : Copiosa apud eum redemptio.

lâche et si timide au service de Dieu ? C'est que vous ne pensez pas assez souvent à l'agonie de Jésus (1).

O mon Sauveur, qui signez votre mort de votre sang pour me redonner la vie, ne permettez pas que cette précieuse liqueur coule inutilement sur moi. Faites-la couler sur mon âme pour la purifier; sur ma volonté pour rompre sa dureté; sur mes passions pour les régler, et sur mes plaies pour les guérir.

(1) Francis Quaresmius, tom. 3. de sacr. vulner. Christi, lib. 1. c. 1, sect. 12.

TREIZIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus visite par trois fois ses Apôtres pendant son oraison, et les trouvant endormis, il les reprend avec une grande douceur.

« Il vint à eux et les trouva endormis, et il dit à Pierre : Simon, vous dormez? N'avez-vous pu seulement veiller une heure? Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation : l'esprit est prompt, mais la chair est faible. Puis il s'en alla pour la seconde fois faire la même prière. Et étant retourné, il les trouva encore endormis; car ils avaient les yeux appesantis, et ils ne savaient que lui répondre. Enfin, il revint pour la troisième fois, et leur dit : Dormez maintenant, et vous reposez. »

MARC. XIV. 37-40.

I. POINT.

JÉSUS TROUVE SES APÔTRES ENDORMIS.

Quoi, Simon, vous dormez! N'avez-vous pu seulement veiller une heure?

Judas veille, les ennemis de Jésus sont en action et les Apôtres s'endorment. On passe les nuits au jeu, au bal, au travail, pour satisfaire sa passion ; et pour Dieu chacun s'excuse, chacun craint de se morfondre. On dort dans la prière, pendant que tout le ciel nous regarde. On dort dans la tentation, pendant que nos ennemis font voler leurs flèches autour de nous, et nous portent à toute heure des coups mortels. On dort dans le péché et dans les mauvaises

habitudes, comme Jonas au fond du vaisseau, pendant que la tempête nous bat, et que la mer s'apprête à nous engloutir dans ses flots. Enfin, on dort dans les plus importantes actions de son devoir, sans considérer tout le tort qu'on se fait ni le préjudice que le public en reçoit.

Oh! que ce sommeil afflige le Fils de Dieu, qui veille avec tant de soin sur nous! Oh! qu'il a sujet de nous dire : *Pourquoi dormez-vous? ainsi vous n'avez pu veiller une heure avec moi?*

Pasteurs, à qui j'ai confié le soin des âmes, qui sont le prix de mon sang, *pourquoi dormez-vous?* Pourquoi les laissez-vous sans pâture, sans correction, sans instruction, sans résidence, sans zèle, pour chercher vos plaisirs et contenter votre ambition, sans vous souvenir du compte exact que vous en devez rendre un jour?

Grands du monde, que j'ai établis dans les provinces, dans les villes et dans les états, pour gouverner vos vassaux et vos sujets selon la justice, *pourquoi dormez-vous?* Pourquoi fermez-vous les yeux à tant de désordres? Pourquoi souffrez-vous tant d'injustices, d'oppressions, de brigandages, d'impiétés et de débauches?

Pères de famille, qui êtes responsables de tous les péchés qui se commettent dans vos maisons, *pourquoi dormez-vous?* Pourquoi négligez-vous vos domestiques? Pourquoi flattez-vous vos enfants? Pourquoi ne rompez-vous pas, par la crainte de mes jugements, ce sommeil mortel, qui vous conduit aux portes de l'enfer?

Ame chrétienne, qui que vous soyez, qui devez veiller sur vos passions, sur vos pensées et sur vos déportements, *pourquoi dormez-vous?* Pourquoi ne considérez-vous pas l'importance de votre salut, qui m'a fait descendre du ciel, prier, jeûner, veiller, suer le sang et l'eau, et mourir sur la croix? Pourquoi demeurez-vous ainsi dans l'indévotion, dans la paresse, dans l'oubli, dans le mépris d'une affaire si

sérieuse? Vous donnez des jours et des années entières aux vanités du monde, aux procès, aux intrigues, aux jeux et aux divertissements; pourquoi refusez-vous un moment à mon service et à ce qui regarde l'éternité? Pourquoi n'employez-vous pas un quart d'heure tous les jours à méditer, dans la lumière du ciel, sur les obligations de votre état?

O mon Seigneur, je ne sais que répondre à de si justes reproches. Je n'ai que la confusion pour mon excuse, et le silence pour ma défense. Faites miséricorde.

II. POINT.

Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation. car l'esprit est prompt et la chair est faible.

Admirez la vigilance de ce bon Pasteur, et la présence de son esprit. Son âme est comme le ciel, qui dans ses plus grandes agitations garde toujours ses mesures. Il prie, il ordonne, il visite son troupeau; il anime, il exhorte, il reprend, et dans ses plus grandes angoisses, lorsqu'il s'abandonne lui-même à la douleur, et que l'esprit et la chair font une espèce de schisme et de divorce en son cœur, il demeure lié à ses disciples avec des liens indissolubles de charité.

Priez, leur dit-il, *et veillez;* car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. Voilà trois excellents avis contre les tentations qui nous attaquent : *prier, veiller et se défier* de soi-même. La vigilance est l'œil qui découvre la tentation; la défiance la craint et l'évite. La prière est au milieu des deux, comme le cœur qui nous fournit des forces et de la résolution pour la vaincre. Sans vigilance, nous sommes aveugles; sans prière, lâches; sans défiance, téméraires et présomptueux. Hélas! nous ne sommes que faiblesse. Nous faisons de bons propos parce que l'esprit est prompt; mais nous n'en venons point à l'effet, parce que la chair est faible; et si la grâce de Jésus Christ ne nous soutenait, nous tomberions

à chaque pas. Il s'écarte seulement d'un jet de pierre, et les Apôtres dorment : que doivent craindre les pécheurs qui s'en éloignent d'un espace infini. Ah ! Seigneur, ne vous éloignez pas de moi; je suis entre vos mains comme un enfant chancelant entre les mains de sa nourrice. Si vous me laissez tant soit peu je tomberai.

III. POINT.

JÉSUS EXCUSE LE DÉFAUT DES APÔTRES, ET PROCURE LEUR REPOS AVEC UNE GRANDE DOUCEUR.

Il vint une troisième fois, et leur dit : Dormez maintenant, et reposez-vous.

Que la charité est ingénieuse à couvrir la multitude de nos défauts! Jamais amour de mère ne fut plus indulgent à un fils unique que celui de Jésus à l'égard de ses disciples. Trois fois il vient à eux, et trois fois il les trouve tous endormis, sans qu'ils aient pu donner une seule heure, ni à sa prière, car il les avait exhortés à prier avec lui; ni à son exemple, car il persévère trois heures dans l'oraison; ni à la compassion de ses douleurs, car il est trempé dans son sang; ni au péril où ils sont, car ce n'était pas tant pour lui que pour eux qu'il les avait avertis de veiller et de prier. Ah! s'ils avaient suivi son conseil, ils ne tomberaient pas, comme ils feront bientôt dans la tentation.

Quelle plaie doit donc faire cette nonchalance au cœur de Jésus-Christ que l'amour a rendu si tendre et si sensible, se voyant délaissé au besoin par ceux-mêmes pour qui il souffre, et qu'il a le plus chéris? Et toutefois, au lieu de s'aigrir par tant de rechutes, plus ils montrent de faiblesse, plus il leur témoigne de bonté. La première fois il les reprend avec amour, mêlant l'aiguillon avec le miel. La seconde, il se contente de les éveiller sans dire mot, car sa seule présence leur donne tant de confusion qu'ils ne savent que lui

répondre. La troisième fois il les console, et les fait reposer pour soulager leur infirmité.

Esprit de Jésus, que vous êtes doux ! Et certes il faut bien que vous le soyez, car si vous ne supportiez nos défauts, où en serions-nous ?

Mon fils, apprenez de moi ces trois degrés de mansuétude envers votre prochain. Le premier, de les reprendre sans aigreur ; le second, de les souffrir en silence ; le troisième, de les consoler et de les soulager dans leur faiblesse. Ce n'est pas avec le bâton qu'Elysée ressuscita l'enfant, mais en l'embrassant. Si vous usez de la baguette, elle doit être comme celle d'Aaron, couverte de fleurs et de fruits. Vous ferez tout par la douceur ; vous gâterez tout par la rigueur.

QUATORZIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus sort de l'oraison pour aller au combat, et tâche d'y animer ses soldats.

> « Dormez maintenant, et vous reposez ; c'est assez, l'heure est venue. Le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs. Levez-vous, allons, celui qui doit me trahir est près d'ici. »
>
> MARC. XVI. 40.

Remarque.

Quelques-uns croient que Notre-Seigneur dit à ses Apôtres, par une espèce d'ironie : *Dormez et vous reposez*, comme s'il eût voulu dire : Il est bien temps de dormir ? l'heure est venue ; levez-vous, allons, les ennemis s'approchent. Les autres disent qu'il les fit reposer encore un peu de temps, mais qu'il les

éveilla aussitôt, pour les avertir du danger présent, et les préparer à la tentation. Ce fut environ vers minuit, remarque saint Chrysostôme, que Jésus finit sa prière, et que Judas arriva avec les troupes des ennemis.

I. POINT.

JÉSUS DONNE UN PEU DE REPOS A SES DISCIPLES, MAIS IL EST COURT.

Jésus commande à ses disciples de prendre un peu de repos, mais aussitôt il les réveille, et leur dit : *C'est assez.*

Que le repos de cette vie est de courte durée ! Il faut incessamment veiller, parce que nos ennemis ne dorment point. *C'est assez,* leur dit-il. Voilà la mesure de vos petits soulagements. Le nécessaire, et rien de plus. Si la nature et l'amour-propre veulent passer ces limites, dites-leur de la part de Jésus-Christ : *C'est assez.* Le superflu est dangereux. Vous voudriez avoir plus de temps et de grâce pour goûter Dieu dans l'oraison, et voir par expérience combien il est doux. Contentez-vous de ce que vous avez : *C'est assez.* La vie présente n'est pas pour jouir, mais pour agir et pour souffrir. Vous voudriez avoir plus de loisir, plus de repos, plus de divertissement. Ne passez point l'heure qui vous est marquée, ni la règle que vous vous êtes prescrite : *C'est assez.* La nature n'est jamais contente : plus vous lui donnerez, plus elle demandera. Tenez-la dans la médiocrité ; elle s'y accoutumera, et ne vous fera plus de peine.

O mon Sauveur, quand serai-je content de vous seul ? Quand pourrai-je me passer de la douceur des consolations, et des petits soulagements de la nature, pour vous servir plus purement ? Quand serai-je assez courageux pour vous dire dans mes travaux et dans mes souffrances : Encore plus, s'il vous plaît ? Quand aurai-je la force de retrancher ces commodités superflues, ces amusements, ce jeu, cette oisiveté, ces entretiens inutiles, et de me dire à moi-même sérieuse-

ment: *C'est assez?* Ah! c'est trop, le temps du repos n'est pas encore venu.

II. POINT.

JÉSUS AVERTIT SES APÔTRES D'ÊTRE FIDÈLES A L'OCCASION ET AU MOMENT DE LA TENTATION.

Jésus ajoute, pour confirmer ses Apôtres et les préparer au combat, que *l'heure est venue;* qu'ils doivent se souvenir de la promesse qu'ils lui ont faite de le suivre partout jusqu'à la mort.

O mon âme! voici l'heure où il faut exécuter les saintes résolutions que nous avons prises en la présence de Dieu. C'est dans l'occasion, c'est au temps de la tentation, c'est au milieu du péril qu'il faut donner des preuves de notre fidélité. On verra pour lors si nos désirs sont sincères, et notre dévotion solide.

Mon Seigneur, j'ai grand sujet de me plaindre de mon inconstance et de mon infidélité. Je fais de bons propos dans l'oraison; mais quand il faut en venir à l'exécution, je ne les garde pas. Je défie le péril quand il est absent, et je perds courage quand il est présent. Eh! que me servent donc ces protestations si souvent réitérées dans la ferveur de mes prières?

Mon fils, si vous faites tant de fautes après vos bonnes résolutions, que feriez-vous si vous les négligiez? Gardez-vous bien de les omettre, mais soyez plus soigneux de les accomplir. J'augmenterai la ferveur de vos bons désirs à proportion que vous me serez fidèle, et que vous pratiquerez durant le jour ce que je vous inspire dans l'oraison.

III. POINT.

JÉSUS APPREND A SES DISCIPLES A PRÉVENIR LE DANGER ET A CHERCHER L'OCCASION DE FAIRE LE BIEN.

Levez-vous, marchons : celui qui doit me trahir est proche. Ce n'est plus là la voix d'un homme que la peur avait réduit à l'agonie. L'amour divin a prévalu, et a banni la crainte de la partie inférieure par le moyen de la prière.

C'est dans l'oraison qu'il faut chercher la fermeté et la vigueur de l'esprit. L'oraison est le nerf de notre force.

Voyez comme Jésus va au-devant des souffrances. Il ne s'y fait point traîner par force, il y va de son plein gré, c'est son amour qui le presse. C'est lui qui vous invite à le suivre, et qui vous dit : Levez-vous, allons combattre nos ennemis. Allons visiter les pauvres honteux, allons dans les prisons et dans les hôpitaux pour apprendre à souffrir les misères de la vie. Allons nous réconcilier avec nos frères, et mettre fin à nos froideurs malgré tous les sentiments de la nature.

Quand est-ce que vous ferez en riant quelque mortification considérable, à l'exemple de Jésus ?

Voilà l'esprit du Fils de Dieu, voilà l'esprit des saints. Ils vont chercher les travaux, ils ne les attendent pas. Sainte Agathe se lance dans le feu, pour ôter aux bourreaux cette inhumaine satisfaction de l'y avoir jetée. Saint Laurent se couche lui-même sur le gril. Saint André court à la croix, et la salue avec des transports admirables. Combien a-t-on vu de mères aller au martyre le visage riant, portant leurs petits enfants sur leur sein ! Saint François ne chercha-t-il pas le martyre parmi les Sarrasins ; saint Dominique, parmi les Albigeois ; sainte Thérèse, parmi les Maures ; saint Ignace, parmi les Turcs ? Levez-vous de vos mauvaises habitudes, et courez à la pénitence. Levez-vous, âme fidèle, pour suivre

votre Époux sur le Calvaire. Levez-vous, lâches et paresseux, rompez votre sommeil, pour vous présenter de bonne heure aux rayons du Soleil de justice, afin qu'il vous éclaire et vous échauffe de son amour.

QUINZIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus est trahi par un baiser.

« Lorsqu'il parlait encore, une troupe de gens parut; et celui qu'on nommait Judas, l'un des douze, marchait devant eux. » Luc. XXII.

« Or, le traître leur avait donné le signal, disant: Celui que je baiserai, c'est lui, arrêtez-le, et le menez sûrement. Et sitôt qu'il fut arrivé, il lui dit en l'abordant : Je vous salue, Maître; et il le baisa. » Marc. XIV.

« Jésus lui dit : Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ? » Matth. XXVI.

« Quoi ! Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ! »
Luc. XXII.

I. POINT.

LA MALICE DE JUDAS QUI TRAHIT SON MAÎTRE.

Judas, l'un des douze Apôtres, les précédait.

Un homme qui a quitté Dieu est un objet effroyable. Judas, disciple de Jésus, élevé à la souveraine dignité de l'apostolat, rempli de grâces, favorisé du don des miracles, devient à la fin le chef des ennemis de Dieu, et de cette haute élévation tombe dans le plus profond de l'abîme (1).

(1) S. Leo. serm. 1. de Passione.

Tremblez à la vue de ce malheur, humiliez-vous, défiez-vous de vous-même. Gardez-vous de conduire les autres au péché par vos paroles, ou par votre exemple (1).

Il exécute son méchant dessein avec précipitation, parce que sa passion est un ennemi violent, qui, l'ayant une fois vaincu, le pousse à bout sans lui donner le loisir de se reconnaître (2).

Ah ! si le pécheur faisait un peu réflexion sur soi, pour penser à ce qu'il fait !

Il se sert des choses les plus saintes pour trahir la sainteté même. Il prend le baiser de paix pour signal de la guerre. Il porte le venin au cœur, et le miel dans la bouche. Enfin, pour perdre Jésus, il feint l'esprit et la douceur de Jésus. O traître ! que tu as d'imitateurs ! Que de flatteurs qui nous surprennent par des louanges étudiées ! Que d'hypocrites qui nous trompent par leur mine ! Que d'hérétiques qui corrompent le sens de l'Écriture en baisant la terre ! Que de méchants et d'impies, qui profanent les sacrements en s'en approchant (3) !

O mon Sauveur, tout le monde vous trahit, et vous faites du bien à tout le monde.

O l'ami fidèle ! à qui me fierai-je qu'à vous? Le cœur des hommes est un abîme impénétrable, je ne puis faire fonds sur leur amitié; mais vous ne trompez jamais personne. Voilà ce qui fait le sujet de ma joie, qui serait entière, si vous pouviez vous fier à moi ainsi que je puis me fier en vous (4).

(1) S. Chrys. serm. 2. Matth. 26. — (2) Faber. conc. 8. in Parascev. § 5. — (3) Jerem, IX, 8. — (4) Jerem. IX, 6.

II. POINT.

BONTÉ DE JÉSUS QUI REÇOIT LE BAISER DU TRAÎTRE, ET LUI OFFRE SINCÈREMENT SON AMITIÉ.

Mon ami, pourquoi êtes-vous venu? Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser?

Jésus fait le dernier effort sur le cœur de Judas pour sauver son âme, tandis que ce déloyal emploie toutes ses forces pour le perdre. Voilà comment la bonté souveraine est aux prises avec la souveraine malice. Judas vient contre Jésus, armé de perfidie et de violence; et Jésus s'approche de Judas avec les armes de l'humilité et de l'amour. Judas lui donne un baiser plus cruel que tous les traits les plus envenimés (1), et Jésus se baisse pour le recevoir avec une simplicité et une générosité toute divine. Judas salue son Maître avec des marques d'une amitié feinte; et Jésus lui offre, d'une affection sincère, l'occasion de son salut éternel. Judas, lui dit-il, trahissez-vous ainsi le Fils de l'homme par un baiser? Pensez à ce que vous faites. Si vous n'avez plus d'amour pour moi, j'en ai encore pour vous, et je suis aussi prêt à vous donner le pardon, qu'à recevoir l'injure que vous me faites sans sujet (2).

O le plus doux de tous les enfants des hommes, qui, tout perfides que nous sommes, ne laissez pas de nous rechercher et de nous caresser par vos inspirations secrètes pour nous porter à la pénitence et à l'amour de la vertu; bouche sacrée du Père éternel, qui nous donnez le baiser de la paix tant désirée par les saints, pour nous réconcilier avec lui, ne permettez pas que mon âme demeure plus longtemps rebelle à vos attraits. Serai-je donc toujours contraire à vos saintes

(1) S. Leo, serm. de Passione. — (2) S. Amb., l. 9. in Luc.

volontés? Combattrai-je toujours vos miséricordes par mon ingratitude, et vos bontés par ma malice? Non, mon Sauveur, je ne veux plus résister à votre grâce. Souffrez que je me jette à vos pieds pour pleurer mes péchés, et implorer votre clémence.

III. POINT.

FIN DE CE COMBAT.

Mon ami, pourquoi êtes-vous venu?

Jésus combat la malice de Judas par sa bonté; quelle en sera la fin?

Hélas! ils mourront tous deux; mais leur fin sera bien différente. Jésus nous ouvrira le ciel en mourant; et Judas se le fermera pour jamais.

Oh! que les hommes prennent de peine pour se perdre! Que ne fait pas ce malheureux pour avancer son désastre? Il va, il vient, il passe la nuit en inquiétude. Que gagne-t-il? trente deniers, et la malédiction de Dieu; un petit intérêt temporel, et la réprobation éternelle. Voilà toute la récompense des pécheurs.

O mon Sauveur! est-ce pour cela que les hommes se consument de fatigues et de soins? Je pourrais, si je voulais, me sauver avec moins de peine. Pourquoi donc ne ferai-je pas pour mon salut ce que vos ennemis font pour leur damnation?

Que n'ai-je souvent cette pensée devant les yeux: *Ad quid venisti?* Pourquoi êtes-vous venu en religion? Est-ce pour vivre en séculier, et scandaliser vos frères par votre mauvais exemple? Pourquoi allez-vous à l'oraison, à la messe, à la communion? Est-ce pour perdre le temps en distractions, en oisiveté, en mille pensées extravagantes que vous entretenez lâchement, sans respecter la majesté de Dieu

qui est présent, et qui s'offense de vos irrévérences? Quelle fin, quelle récompense, quel fruit espérez-vous d'une vie si déréglée?

SEIZIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus va au-devant des soldats qui le cherchent sans le connaître.

> « Jésus, sachant tout ce qui lui devait arriver, s'avança et leur dit : Qui cherchez-vous? Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. » JOAN. 18.

Remarque.

Jésus fait trois grandes merveilles en cette rencontre : la première, pour faire voir l'aveuglement de ceux qui le cherchent sans le connaître ; la seconde, pour leur faire sentir leur faiblesse par leur chute ; la troisième pour rendre leur malice inexcusable, en les relevant et en guérissant leurs plaies. Mais toutes les trois ensemble font éclater son admirable pouvoir, en leur montrant que c'est par un excès de bonté qu'il se laisse prendre, pouvant tous les abîmer aussi facilement qu'il les avait renversés. Arrêtons-nous ici à la première.

I. POINT.

JÉSUS VA AU-DEVANT DE SES ENNEMIS, ET LEUR DEMANDE : QUI CHERCHEZ-VOUS ?

Jésus ayant fait paraître la douceur d'un agneau envers son cruel disciple, fait éclater la force et le courage d'un lion contre tous ses ennemis.

Ils ne le surprennent point, car il sait tout ce qui doit lui arriver. Ce qui nous trouble dans les rencontres fâcheuses, c'est que nous nous laissons surprendre : nous ne sommes pas en garde.

Ils ne l'étonnent point; car la mauvaise conscience est timide, mais l'innocence n'a rien à craindre. Oh ! que la timidité et la crainte des hommes nous nuisent !

Ils ne le font point reculer; il s'avance au lieu de fuir; et lui qui s'était caché lorsqu'ils voulaient le faire roi, se présente avec assurance lorsqu'ils veulent lui ôter la vie; montrant par là qu'il aime mieux une âme qu'une couronne (1).

Que s'il ne fuit point ceux qui le cherchent pour le mettre à mort, croyez-vous qu'il se cache lorsque vous le cherchez pour le servir?

Et toutefois, qu'il y en a peu qui le cherchent! que le nombre est grand de ceux qui le fuient! que de personnes le cherchent pour de mauvaises fins! qu'il y en a qui pensent le chercher, et qui se recherchent eux-mêmes! n'êtes-vous point de ce nombre? Consultez souvent votre cœur; dites-lui plusieurs fois le jour : *Qui cherchez-vous?* Voyez en toutes vos actions si vous pouvez dire en vérité : *Je cherche Jésus-Christ, je cherche Dieu.* Oh ! la grande sagesse de ne chercher que lui! Oh! le grand bonheur de le trouver (2)! Mais quand vous l'aurez trouvé, tenez-le bien. La grâce de la dévotion est un trésor qui se perd aisément, si on ne le conserve avec soin. Mon très-aimable Sauveur, vous vous êtes lassé en me cherchant; n'est-il pas juste que je prenne un peu de peine à vous trouver? Ah! je ne veux plus désormais chercher que vous; car vous êtes mon souverain bien. Mon cœur le dit, et j'en fais un ferme propos : je n'aurai plus d'estime, ni de pente, ni de mouvement que pour vous.

(1) Rupert. in Genes. — (2) Cant. 3.

II. POINT.

JÉSUS ÉBLOUIT SES ENNEMIS PAR SA PRÉSENCE.

Il s'avança, et leur dit : Qui cherchez-vous?

Chose admirable! Jésus éblouit ses ennemis par sa présence; et quoique Judas lui ait donné le baiser funeste pour le leur faire connaître par ce signal, ils demeurèrent tout étonnés, sans avancer ni reculer.

Les voyant donc ainsi hors d'eux-mêmes, il s'approche, et leur dit : *Qui cherchez-vous?* Moi qui n'ai jamais fait mal à personne? moi qui ai obligé tout le monde? moi qui suis prêt à mourir pour vous?

Qui cherchez-vous? Savez-vous bien ce que vous faites, et quel horrible crime vous allez commettre en faisant mourir l'innocent? Les Juifs vous trompent, et vous font croire des choses de moi qui ne sont pas. *Qui cherchez-vous?* Savez-vous bien qui je suis? savez-vous ce que je puis? savez-vous ce que je veux faire pour vous? N'ai-je pas fait tant de miracles à votre vue? n'ai-je pas ressuscité les morts, et donné la chasse aux démons? ne pourrais-je pas me défaire de vous plus aisément? *Qui cherchez-vous?*

Pécheur aveugle, qui persécutez Jésus-Christ, vous ne le connaissez pas, vous ne savez ce que vous faites; vous ne voyez pas quel ami vous perdez, ni quel ennemi vous vous attirez sur les bras.

Justes, consolez-vous dans votre simplicité; de quelque adresse que vos ennemis se servent pour vous nuire, leur sagesse n'est que ténèbres. Dieu les peut aveugler quand il voudra, et les jeter dans la confusion. Ainsi Dieu aveugla les Sodomites, pour les empêcher de nuire à Loth. Ainsi il aveugla les soldats qui cherchaient Élisée, quoiqu'il fût avec eux. Oh! que la prudence de la chair est peu de chose! Elle n'est bonne qu'à se tromper elle-même.

III. POINT.

D'OU VIENT QUE JÉSUS, QUI EST LA LUMIÈRE DU MONDE, EST SI PEU CONNU DU MONDE.

Qui cherchez-vous?

D'où vient, mon Sauveur, qu'étant la lumière du monde, vous êtes si peu connu dans le monde? Vous pouvez bien vous cacher aux yeux du corps, mais vous ne prenez pas plaisir à vous cacher aux yeux de l'esprit; vous voulez que tout le monde vous connaisse. D'où vient donc qu'il y a tant d'aveugles parmi les hommes?

C'est qu'ils aiment les ténèbres; ils ne veulent pas connaître le mal, de peur d'être obligés de le fuir; ni le bien, de peur d'être obligés de le pratiquer.

C'est que la passion les aveugle, et les empêche de voir le jour.

C'est que le monde les charme, et leur fascine la vue par ses illusions et ses prestiges.

C'est qu'ils n'aiment pas la croix. Leur orgueil les empêche de goûter mon humilité; leur attache aux biens de la terre ne leur permet pas de voir les richesses de ma pauvreté. C'est qu'ils veulent sonder mes secrets, mais ils ne veulent point connaître leurs obligations ni leurs devoirs.

Enfin, c'est qu'ils s'éloignent de moi; et tournant le dos à la lumière, il n'est pas surprenant qu'ils ne voient que des ombres.

Je veux donc, Seigneur, me tenir désormais plus près de vous par votre grâce. Que si quelquefois par malheur je m'en écarte, rappelez-moi vers vous, je vous en conjure; et ayez la bonté de vous approcher de moi pour vous faire sentir par la correction, si je ne sais pas vous connaître par vos bienfaits.

DIX-SEPTIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus renverse ses ennemis par sa parole.

« Jésus leur dit : C'est moi. Et Judas, qui le trahissait, était aussi avec eux. Lors donc qu'il leur dit : C'est moi, ils tombèrent à terre à la renverse. » JOAN. XVIII.

I. POINT.

LA CHUTE DES JUIFS.

Les Juifs cherchent Jésus comme un homme mortel, et il leur répond comme Dieu, leur faisant sentir la force cachée sous les faiblesses de notre nature. C'est moi, leur dit-il. Parole de Dieu, qui seul a l'être indépendant, de qui toutes choses dépendent ; parole qui a tout fait, et qui peut tout défaire ; qui a tout ordonné, et qui peut tout renverser ; qui a tout tiré du néant, et qui peut tout anéantir. Avant de montrer l'infirmité qu'il tient de l'homme, il découvre premièrement la force qu'il a de Dieu. Voyez comment il fait reculer ses ennemis ; comment il renverse, par sa parole et par ses regards, ceux qui pensaient le vaincre par les armes.

Oh ! faiblesse de l'homme ! oh ! puissance de Dieu ! Quel empereur a jamais renversé ses ennemis par un seul mot ? Jésus est plus fort, en parlant, que tous les conquérants de la terre en combattant.

C'est moi. Tremble, pécheur. Ce Jésus que tu persécutes te perdra quand il voudra, et renversera ta fortune, tes biens, ta maison, du seul souffle de sa bouche.

C'est moi. Consolez-vous, serviteur fidèle, dans vos afflictions ; vous avez un Dieu pour protecteur, et vos ennemis ne sont que des hommes, qui tomberont bientôt à terre.

C'est moi. O divin remords! ô trait acéré pour pénétrer un cœur chrétien! Dieu me voit, Dieu le sait. Il est près de moi. Il me dit secrètement : *C'est moi*. Craignez l'effet de ces paroles, et la force qu'elles ont contre les impies. Que fera-t-il en jugeant, s'il se montre si terrible lorsqu'il doit être jugé (1)? Aimez la douceur qu'elles portent pour les élus. C'est cette voix qui assura les Apôtres au milieu de la tempête : c'est elle qui convertit la Samaritaine, et par elle la ville de Samarie : c'est elle qui gagna saint Paul, et d'un persécuteur en fit un apôtre.

O mon Seigneur, dont la parole est la terreur des pécheurs, et la consolation des justes, parlez à mon cœur dans la douceur et dans la force de votre amour. Dites à mon âme pécheresse, lorsqu'elle sortira de sa prison : *C'est moi;* je suis ton Sauveur, ton Rédempteur, ton souverain Bien, qui te pardonne tes offenses pour te faire sentir mes miséricordes.

II. POINT.

LA CHUTE DE JUDAS.

Judas ayant donné le baiser au Fils de Dieu, se retira vers la troupe des soldats; et s'étant mêlé parmi eux, il tomba aussi avec eux.

O Judas, que tu tombes d'un haut degré! que ton élévation rend ta chute et ton malheur effroyables! O misérable, comment es-tu tombé?

Il n'est pas tombé tout à coup, il n'en est pas venu là en un instant; il y est descendu peu à peu et par degrés. Les fautes légères l'ont conduit aux grandes; et la passion croissant insensiblement, l'a enfin précipité dans le plus horrible de tous les crimes.

O mon Sauveur, qui soutenez la faiblesse de vos créatures

(1) Aug. tract. 122 in Joan. — Job. 26.

par la force de votre parole, tenez-moi près de vous, et ne permettez pas que je tombe dans ce malheur.

Mon fils, craignez les petites fautes, vous ne tomberez pas dans les grandes. Celui-là est en grand danger, qui ne craint point les petits périls. A qui n'aime point Dieu, les plus grandes fautes semblent légères, mais il n'y a rien de petit à qui a beaucoup d'amour. Le dernier de tous les maux est de n'avoir point le sentiment de son mal.

III. POINT.

LA CHUTE DES ÉLUS ET DES RÉPROUVÉS.

Ils tombèrent à la renverse.

Le Fils de Dieu, devant qui toutes les créatures doivent s'humilier, permet quelquefois que les élus tombent dans le péché aussi bien que les réprouvés; mais leur chute est fort différente. Les élus péchant par fragilité, tombent sur leur face, et se relèvent promptement, parce qu'ils voient où ils sont tombés, et reconnaissant leur faute, ils la pleurent amèrement. Mais les réprouvés tombent à la renverse, parce qu'ils ne songent ni à la grandeur de leur crime, ni à la peine qui le suit. C'est pourquoi ils meurent dans le péché, et tombent dans les enfers sans se relever jamais. Ainsi tombèrent les anges rebelles; ainsi tombent les impies; ainsi tomba Judas avec tous ses satellites.

Gardez-vous d'une si malheureuse chute. Ne craignez point de tomber dans la pauvreté, dans l'ignominie, dans la confusion, dans la disgrâce des hommes; mais craignez de tomber dans le péché et dans la disgrâce de Dieu (1).

Que si par faiblesse vous trébuchez quelquefois, relevez-vous promptement. Ne fermez pas les yeux à la lumière, ni le cœur au mouvement de la grâce, qui vous fait connaître le danger qui vous menace.

(1) Genes. 49. — Is. 28. — S. Greg. in Job. l. 31. c. 18. Vide eumdem, hom. 9. Ezec.

DIX-HUITIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus permet aux Juifs de se relever.

« Il leur demanda encore une fois : Qui cherchez-vous ? et ils lui dirent : Jésus de Nazareth. Jésus répondit : Je vous ai dit que c'était moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci ; afin que la parole qu'il avait dite fût accomplie : Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés. Alors Simon Pierre ayant une épée, la tira, et en donna un coup à un serviteur du pontife, et lui coupa l'oreille droite ; et le serviteur s'appelait Malchus. Jésus donc dit à Pierre : Remettez votre épée dans le fourreau : Quoi ! ne boirai-je pas le calice que mon Père m'a donné ? » S. JOAN. XVIII.

« Tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée. Pensez-vous que je ne puisse prier mon Père, et qu'il ne me donnât pas tout à l'heure plus de douze légions d'anges ? Comment donc s'accompliront les Écritures qui disent que cela doit se faire ainsi ? » S. MATTH. XXVI.

I. POINT.

LES JUIFS SE RELEVÈRENT PAR LA PERMISSION DE JÉSUS-CHRIST, QUI SE PRÉSENTA A EUX POUR LA SECONDE FOIS.

Jésus leur demanda encore une fois : qui cherchez-vous ? et ils lui dirent : Jésus de Nazareth.

Les Juifs, qui avaient été renversés par le pouvoir de Jésus, se relèvent par sa permission, mais ils n'en deviennent

pas meilleurs. Il pouvait les laisser couchés par terre; mais il n'eût pas réparé la chute du premier homme. L'amour l'emporte sur la force; et lui, qui pouvait perdre ses ennemis, se contente de les avoir renversés, pour leur donner, par ce léger châtiment, moyen de se reconnaître. Mais au lieu de se repentir de leur malice, ils persévèrent dans leur aveuglement, sans se soucier ni de sa puissance qui vient de les abattre, ni de sa bonté qui les relève.

Oh! que de malades font de bons propos, se voyant frappés et abattus du mal, qui, étant rétablis, retournent à leurs mauvaises habitudes !

Oh ! que de pécheurs, épouvantés par les dangers où ils se trouvent, viennent se prosterner aux pieds du prêtre; et puis, étant hors de crainte, oublient leurs promesses et les bons désirs qu'ils avaient conçus!

Oh! combien d'hommes endurcis éprouvent la pesanteur du bras de Dieu qui les châtie, sans penser à leur amendement, ni aux moyens d'apaiser sa justice! *Oh! triste et déplorable châtiment des enfants d'Adam, qui les brise sans les conserver, qui les châtie sans les corriger, qui les punit sans les purifier, qui les détruit sans les réconcilier* (1) !

Mon très-doux Jésus, je ne vous demande pas d'être exempt du châtiment que j'ai mérité par mes offenses, de peur d'être exclu du nombre de vos enfants; mais je vous en prie, que la peine que je souffre soit le remède du mal que j'ai fait, afin que je ne tombe point dans le malheur des réprouvés, qui souffrent sans cesse, et néanmoins pèchent sans cesse, ne pouvant trouver la fin de leurs misères, tant ils sont malheureux, et ne voulant point mettre fin à leurs crimes, tant ils sont obstinés et endurcis dans leur malice.

(1) Gilbert. Albas, explicans illa verba Isaiæ; Disciplina pacis nostræ super eum.

II. POINT.

JÉSUS SE LIVRE AUX JUIFS, ET LEUR DÉFEND DE TOUCHER A SES DISCIPLES.

Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci.

Admirez ce père amoureux, qui s'expose à la mort pour ses enfants, et s'oubliant lui-même, ne pense qu'à sauver les siens. Il les nourrit de sa propre chair, comme s'il voulait se les incorporer, de même que le dauphin cache ses petits, durant l'orage, dans ses entrailles. Il veille pour eux pendant qu'ils dorment, comme l'aigle couvre son nid de ses ailes, volant sur ses aiglons pour les défendre. Enfin, il procure leur liberté pendant qu'il offre ses mains aux liens; il a plus de soin de leur sûreté que de sa vie (1).

Qu'heureux sont ceux qui vivent sous une si douce et si puissante protection!

Que je suis consolé quand je considère que la justice de Dieu, poursuivant les pécheurs, Jésus se met entre eux deux, et se présente comme victime, pour porter la peine de leurs péchés! Mon Père, lui dit-il, tournez contre moi votre colère, et sauvez ceux-ci que vous m'avez donnés, sans qu'il s'en perde un seul.

O mon Sauveur, que je vous suis obligé d'avoir pris ma défense! Aimable gardien des hommes, que puis-je faire en reconnaissance d'un tel bienfait?

Mon fils, apprenez à vous offrir avec courage aux travaux qu'il faut souffrir pour mon service. Prenez sur vous les plus pesantes charges, plutôt que de les rejeter sur les autres. Sauvez les âmes que je vous ai confiées, et prenez garde qu'il n'en périsse aucune par votre nonchalance. Un jour, je vous en demanderai un compte exact.

(1) S. Aug. serm. 141. de temp.

III. POINT.

JÉSUS GUÉRIT L'OREILLE DE MALCHUS.

Jésus ayant touché l'oreille de cet homme, le guérit.

La puissance de Jésus avant de se cacher, jette encore un rayon qui devait éclairer ses ennemis, s'ils n'eussent point si opiniâtrément résisté à la lumière. Les Apôtres, voyant que les Juifs s'avançaient pour prendre leur Maître, lui demandent s'ils se mettront en défense ; mais saint Pierre, sans attendre sa réponse, comme il est bouillant, frappe Malchus qui marchait le premier, et lui coupe l'oreille droite. Que la ferveur indiscrète est dangereuse ! Nos désirs sont aveugles dans leur naissance. Les premiers mouvements au bien et au mal ne sont guère solides. Obéissez, suivez conseil, conduisez-vous avec simplicité, pour marcher avec assurance. Qui précipite ses actions, aura tout loisir de s'en repentir (1).

Saint Pierre, pour avoir cru sa ferveur, est blâmé du Fils de Dieu. Arrêtez-vous, dit-il, ne passez pas outre. Celui qui frappe de l'épée, mérite de périr par l'épée. Les armes d'un chrétien, dit saint Bernard, sont les larmes; sa force est l'humilité et la prière. Il ne sait ce que c'est que de rendre mal pour mal. Son propre est de résister en pliant et en cédant, comme le roseau. Le Fils de Dieu, qui l'anime de son esprit, ne lui apprend pas à venger l'injure qu'il reçoit, mais à la souffrir. Si je voulais me défendre, dit-il, pensez-vous que j'eusse besoin de votre faible secours? n'aurais-je pas le crédit d'obtenir de mon Père plus de douze légions d'anges (2)?

Pour confirmer sa parole par les œuvres, il touche l'oreille de Malchus qui pendait à demi coupée, et à l'instant il le

(1) Luc. 22. — 1. Petr. 4. — Tert. de Patient. — (2) S. Chris. — S. Bern. l. 4. de consider. c. 2.

guérit. Oh! extrême bonté! reprendre l'ami, guérir son ennemi. Est-il possible, ô bon Jésus! que nos péchés, au lieu de vous irriter, attirent vos miséricordes? Ne craignez-vous point que les bons ne perdent courage, et que les méchants ne soient plus hardis à vous offenser? Que sert-il d'obliger ces ingrats? ils en seront plus insolents.

Mon fils, c'est pour vous apprendre à rendre le bien pour le mal. Si les Juifs sont maintenant sourds, un jour ils écouteront ma parole. Mais vous, ne perdez pas l'oreille droite; ne soyez pas sourd à ma voix. Coupez plutôt l'oreille gauche, et n'écoutez jamais les charmes du monde, ni les appas de la chair, qui attirent les hommes dans la perdition.

DIX-NEUVIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus permet aux Juifs de se saisir de sa personne.

« Jésus dit aux princes des prêtres et aux magistrats du temple, et aux anciens qui étaient venus à lui : Vous êtes venus avec des épées et des bâtons comme contre un voleur. Quoique je fusse tous les jours avec vous dans le temple, vous n'avez point mis la main sur moi. »

LUC. 22.

I. POINT.

LE FILS DE DIEU NOUS DONNE LE TEMPS DE LA VIE POUR MÉRITER OU DÉMÉRITER, ET SE RÉSERVE L'HEURE DE LA MORT POUR NOUS JUGER.

Voici votre heure, et la puissance des ténèbres (1).

Étonnez-vous de la bonté de Jésus et de la malice de ses

(1) Luc. XXII.

ennemis. Jésus emploie sa puissance miraculeuse, non pour les punir comme ils méritent, mais pour leur faire du bien ; et au lieu de s'adoucir par ses bienfaits, et de se convertir par ses miracles, ils en deviennent plus farouches et plus endurcis. Ces parricides s'élèvent avec une fureur extrême contre leur père, ces rebelles contre leur prince, ces frénétiques contre leur médecin, ces enfants de ténèbres contre la lumière du monde, ces pécheurs malheureux contre leur Sauveur et leur Dieu. Cependant il souffre cette indignité avec une patience digne de son grand cœur, et ne leur dit autre chose, sinon : *Voici votre heure, et la puissance des ténèbres.*

O chrétien, qui vivez dans l'oubli de votre salut : *Voici votre heure !* Ce moment est à vous, et rien de plus. Le Fils de Dieu vous a donné le temps de votre vie pour mériter ou démériter, et s'est réservé l'heure de la mort pour vous juger. Le jour du Seigneur viendra, n'en doutez point; la mort vous attend ; le jugement, l'enfer, l'éternité vous attendent. Un jour viendra que vous voudrez pouvoir acheter un moment, une heure pour faire pénitence au prix de tous les royaumes du monde, et vous ne l'aurez pas. Aveugle, à quoi pensez-vous ? de ce moment que vous perdez dépend l'éternité, et vous n'en êtes point effrayé ! Revenez à vous, sortez de ces ténèbres, sauvez votre âme; quittez le péché, et faites en sorte que les larmes, le sang, la tristesse, l'agonie de l'affligé Jésus ne vous soient point inutiles.

II. POINT.

LE TEMPS DE CETTE VIE EST UNE NUIT, UNE HEURE DE TÉNÈBRES POUR LES PÉCHEURS.

Voici votre heure, et la puissance des ténèbres.

Trois sortes de ténèbres règnent dans cette nuit obscure, en laquelle Jésus est pris : ténèbres d'ignorance sur les soldats

qui étaient païens; ténèbres de malice sur les Juifs; d'infirmité sur les Apôtres. L'aveuglement des soldats est de chercher le soleil avec des flambeaux, et de ne pas le connaître; celui des Juifs est de connaître Jésus-Christ, et de ne pas l'aimer; celui des Apôtres, de l'aimer et de ne pas le suivre (1).

Apprenez de là que la vie des pécheurs est une nuit obscure, parce que ce n'est qu'une suite continuelle de péchés, et le péché est un ouvrage de ténèbres.

Les uns pèchent par ignorance, comme les soldats. Ils ne se mettent pas en peine de savoir ce qui est nécessaire pour leur salut; et leur ignorance est criminelle. Les autres pèchent par malice, comme les Juifs; leur volonté dépravée débauche leur entendement, et corrompt toutes les lumières du ciel. Les autres pèchent par fragilité, comme les Apôtres: mais après tout, personne ne quitte Dieu, s'il n'est malheureusement trompé. Dieu est si bon et si aimable, qu'on ne saurait le perdre sans s'aveugler.

O Jésus, qui pouvez tirer la lumière des ténèbres, éclairez mon âme des rayons de votre sagesse céleste, et faites que ma vie ne soit plus une nuit fatale comme celle des méchants; mais un beau jour comme celle des gens de bien, qui marchent par les sentiers lumineux de vos commandements et de vos conseils, croissant toujours de clarté en clarté, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la lumière de gloire, qui fait le jour de l'éternité bienheureuse.

III. POINT.

C'EST DANS LES TÉNÈBRES QUE LE DÉMON EXERCE SA TYRANNIE.

Voici votre heure, et la puissance des ténèbres.

Quelques-uns croient que les démons s'emparèrent des

(1) S. Leo. serm. de Passione.

corps des soldats, qui prirent Jésus-Christ pour le maltraiter et le tourmenter. Mais il est certain que, s'ils n'avaient pas pris possession de leur corps, ils possédaient leur âme, et qu'ils avaient établi leur tyrannie dans les ténèbres de leur esprit.

C'est dans les ténèbres que Satan règne : il ne peut rien sur vous, si vous ne fermez pas les yeux à votre malheur et à sa perfidie. Son pouvoir est dans la nuit, ses liens sont des liens de ténèbres, c'est-à-dire des illusions, des prestiges, des tromperies, des erreurs ; et ces liens ne captivent que des fugitifs qui s'éloignent de la protection de Jésus-Christ, et des soins amoureux de sa providence ; car il n'y a que lui qui puisse nous délivrer de cette servitude ténébreuse (1).

Persuadez-vous donc que vous avez à combattre un ennemi qui ne peut vous vaincre qu'en vous aveuglant, et qui ne peut vous aveugler qu'en vous séparant de Jésus-Christ. Rendez-vous donc à Jésus-Christ, qui est le meilleur de tous les maîtres ; tendez-lui les mains, et dites-lui avec ferveur :

O Jésus, qui, par excès de bonté, avez voulu être pris et lié pour moi, je vous supplie par ces amoureux liens de me délier de mes péchés, et de me délivrer des tromperies du démon, et de la puissance des ténèbres, qui tâchent de me faire tomber dans l'oubli de vos jugements et de mon salut.

(1) Sap. XXII, 3.

VINGTIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus est pris par les Juifs.

« Ils le prirent et se saisirent de lui. »
MARC. 24.

I. POINT.

Jésus est pris. L'arche du Testament est entre les mains des Philistins (1). Le Fils de Dieu est l'arche du Nouveau Testament, où tous les trésors du ciel sont renfermés. On y trouve la manne des consolations célestes et de la béatitude même. On y trouve la loi d'amour, et toutes les règles de la sainteté chrétienne. On y trouve la baguette, non de Moïse, mais de la Toute-Puissance divine, ouvrière de toutes les merveilles de la grâce et de la gloire (2).

Les Juifs mettent la main sur ce précieux trésor, non pour s'en enrichir, mais pour le dissiper et pour le perdre, parce qu'ils n'en connaissent pas le prix. Eux qui avaient autrefois honoré l'ombre, méprisent et déshonorent la vérité, lorsqu'elle se présente à eux, et qu'elle se met entre leurs mains.

Oh ! que nous sommes aveugles ! Nous avons près de nous le souverain bien, et nous courons après les ombres des biens périssables du monde. Nous avons les consolations du ciel, et nous cherchons celles de la terre.

(1) L. 1. Reg. IV, 17. — (2) S. Greg. hom. 22. in Ezech.

II. POINT.

JÉSUS EST PRIS, MAIS IL TRIOMPHE DE SES ENNEMIS AU MILIEU DE SA CAPTIVITÉ.

L'arche de Dieu est prise.

Jésus est pris, mais il n'est pas vaincu. L'arche du Testament triomphe de ses ennemis au milieu de sa captivité. L'idole de Dagon tombe à ses pieds, les Philistins sentent l'effet de son pouvoir, et leur victoire leur coûte plus de sang que la perte de plusieurs batailles. Hélas! que gagnons-nous à offenser Dieu? Qu'ont gagné les Juifs en prenant Jésus-Christ captif, et en l'outrageant cruellement? Ils ont attiré la vengeance du ciel; ils sont devenus l'opprobre de toute la terre; ils ont lié les mains à leur Sauveur pour l'empêcher de leur faire du bien (1). Où est maintenant la gloire de leur synagogue? Où est leur temple? Où sont leurs sacrifices, leurs prophètes, leurs prêtres et leurs autels (2)? *Malheur à eux d'avoir pris un si mauvais conseil à leur préjudice, disant: Prenons le juste et lions-le, parce qu'il nous est incommode. Ils goûteront le fruit de leur travail. Ils porteront la peine du mal qu'ils ont fait.*

Quand vous allez à la communion, n'y allez pas comme les Juifs, pour prendre Jésus-Christ avec outrage; ne faites pas de votre cœur une prison, et de vos crimes des liens pour lui lier les mains et le livrer à ses ennemis. Il est vrai qu'il est captif dans cet adorable sacrement, mais il ne perd rien pour cela de son pouvoir, il vengera avec une extrême rigueur le tort que vous lui ferez.

(1) Ps. 77. — (2) Ibidem.

III. POINT.

JÉSUS EST PRIS, LES JUSTES RESSENTENT L'OUTRAGE QUI LUI EST FAIT. LES PÉCHEURS S'EN RÉJOUISSENT.

L'arche de Dieu est prise.

Jésus est pris, ses ennemis s'en réjouissent, et lui font cent insultes ; mais les saints en conçoivent une incroyable douleur. Héli, à la nouvelle de la prise de l'arche, tomba par terre, et mourut de sa chute. La femme de Phinée accoucha de douleur, et perdit la vie au même instant.

Que je serais heureux, mon Sauveur, si votre captivité pouvait me faire mourir aux délices et aux vanités du monde, et mettre au jour les bons désirs que vous m'inspirez ! Oh ! que j'ai de douleur de vous voir tant offensé ! O mon Père et mon Dieu, pouvez-vous dire, ayez pitié de moi, car les hommes me foulent aux pieds, et ne cessent de m'affliger. Oh ! que j'ai de douleur de vous voir tant humilié et méprisé ! Ah ! que les chaînes dont on vous charge sont différentes de ces liens d'amour avec lesquels vous nous attirez à vous ! C'est moi, Seigneur, qui ai tissu ces funestes liens. Mes péchés vous pèsent plus que vos chaînes : faites donc que je les pleure toute ma vie ; faites que je les rompe par un prompt et salutaire repentir, afin de vous donner un plein pouvoir de régner dans mon cœur, et de disposer librement de toutes mes volontés.

VINGT-UNIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus est lié par les Juifs.

« Or, la troupe des soldats et le tribun, et les sergents des Juifs, prirent Jésus et le lièrent. »
JOAN. XVIII.

Remarque.

Les Juifs ne se contentèrent pas de prendre Jésus; ils le lièrent pour lui faire plus de honte, et pour s'en assurer davantage. Saint Jean dit que toute la troupe des soldats, et tous les sergents des Juifs le prirent et le lièrent, pour montrer qu'il n'y en eut pas un qui ne voulût contribuer à son tourment. Quelques-uns méditent avec probabilité qu'ils lui mirent une chaîne de fer au cou, et qu'ils lui lièrent les deux mains derrière le dos, serrant les bras et le corps ensemble d'une corde fort longue, pour le traîner comme une bête sauvage. Ils ajoutent encore qu'ils le jetèrent à terre pour le fouler aux pieds, le chargeant d'horribles blasphèmes avec des cris enragés et furieux, qui faisaient retentir les montagnes d'alentour.

I. POINT.

JÉSUS EST LIÉ COMME VICTIME.

Ils prirent Jésus et le lièrent.

La liberté des rois est inviolable, et ne se perd qu'avec la vie (1). D'où vient donc que le Fils de Dieu est chargé de

(1) Serm de Pass. apud S. Bern. c. 4.

chaînes? N'est-il pas le Roi des cœurs? N'a-t-il pas un pouvoir absolu sur toutes les volontés humaines?

Jésus est lié comme une victime innocente, dévouée au salut du monde. Car la loi ordonnait que la victime fût liée, de peur que la douleur ne lui fît faire quelque mouvement naturel, qui parût forcé, et qui ne fût pas dans la bienséance (1). Dieu ne veut point être servi à regret. Pour lui plaire, il faut le servir avec plaisir.

Jamais victime ne s'immola de plus grand cœur que Jésus. Il n'avait pas besoin de liens pour empêcher les mouvements du corps, dont il était le maître absolument; mais il voulut être lié pour s'assujettir à la loi, et mourir par obéissance.

O mon Sauveur! faites-moi la grâce que mon obéissance soit volontaire, et que ma volonté soit toujours soumise à l'obéissance. Ce m'est trop d'honneur d'être votre victime, et trop de joie de me consumer à votre service.

II. POINT.

JÉSUS EST LIÉ COMME UN CAPTIF D'AMOUR.

Ils prirent Jésus-Christ et le lièrent.

Jésus est lié comme un captif d'amour. Il m'a aimé, et s'est livré pour moi. Car si l'amour ne se fût premièrement saisi de son cœur, jamais ses ennemis n'eussent pu l'arrêter. Leurs liens étaient trop faibles pour le retenir, s'il eût voulu s'en défaire. O charité, que vos liens sont forts et puissants, puisqu'ils peuvent captiver un Dieu (2) ! Et pourquoi ne pourrez-vous pas me lier si étroitement à lui, que jamais je ne puisse m'en séparer.

O mon très-aimable Sauveur, quand je vous vois chargé

(1) Philo. 11. — S. Zeno. serm. 5. de Abraham. Vide et serm. 2 de eodem. — S. Aug. serm. 72. — (2) S. Laurent. Justin. in ligno vitæ, c. 4.

de ces liens, je suis saisi d'horreur; et mon étonnement me ferait tomber en défaillance, si je ne savais que l'amour vous a premièrement lié par le cœur. Ah ! c'est par miséricorde que vous avez pris ces chaînes, pour me délivrer de mes misères. Je rends grâces à vos liens, qui ont rompu les miens avec tant de force; mais si vous les avez rompus, d'où vient que je suis encore esclave? Et si la servitude me plaît, pourquoi ne suis-je pas esclave de votre amour, plutôt que du monde? Ah! mon Maître, qui seul pouvez lier et délier, faites-moi captif, faites-moi libre. Liez-moi, et délivrez-moi de mes liens. Dégagez-moi du monde, et liez-moi éternellement à votre croix (1).

III. POINT.

JÉSUS EST LIÉ COMME UN VOLEUR.

Ils prirent Jésus et le lièrent.

Jésus est lié comme un criminel et un voleur. *Vous m'êtes venu prendre,* dit-il, *avec des épées et des bâtons, comme si j'étais un voleur* (2).

Aimable voleur, qui vous faites gloire de ravir les cœurs par un larcin innocent, quand est-ce que vous prendrez le mien? Quand pourrai-je dire, comme l'Épouse, que vous m'avez pris par le cœur?

Quoi donc! ne vous aimerai-je jamais? Hélas! si vous êtes si aimable, d'où vient que je vous aime si peu? Est-ce que je suis sans cœur? Est-ce que mon cœur est sans amour? Est-ce que mon amour est aveugle, et qu'il méconnaît votre bonté.

O mon Dieu! ô ma vie! ô ma force! je veux vous aimer de tout mon cœur; et puisque l'on vous traite comme un

(1) S. Bern. serm. de Passione, c. — (2) Matth. 26. 55.

criminel pour me l'avoir enlevé, je vous prie que ce ne soit point à faux, et de l'emporter avec vous sans me le rendre jamais. Eh ! que ne puis-je être complice d'un si grand crime ? Que ne puis-je dérober tous les cœurs pour vous en faire le Maître ? Que ce larcin me serait glorieux ! Que volontiers je souffrirais mille chaînes et mille morts pour ce sujet (1).

VINGT-DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Pourquoi Jésus a voulu être lié.

«Ils prirent Jésus et le lièrent.»
JOAN. XVIII.

I. POINT.

JÉSUS VEUT ÊTRE LIÉ POUR NOUS TIRER DE LA SERVITUDE.

Jésus veut être lié pour délier nos péchés; il perd sa liberté pour nous tirer de la servitude. Il porte trois sortes de liens, qui le tiennent étroitement attaché : les Juifs le lient, son amour le lie, et nos péchés le lient. Mais en prenant nos liens, il nous tire de l'esclavage du démon, et nous met en liberté. *Si vous me cherchez,* dit-il, *laissez aller mes disciples.*

Ah! mon Sauveur, que je vous suis obligé! vous avez rompu mes liens, je ne veux plus être esclave. Mes péchés m'avaient livré au démon, je ne pouvais m'affranchir de sa tyrannie : mais vous m'avez dégagé, en présentant vos mains aux chaînes et aux liens (2). Mon cher Libérateur, je vous glorifierai toute ma vie.

(1) Is. — (2) Prov. 5, 22.

II. POINT.

JÉSUS VEUT ÊTRE LIÉ POUR NOUS TIRER DU LIBERTINAGE.

Jésus, par qui nous vivons et respirons, a été pris pour nos péchés. C'est pourquoi nous avons sujet de lui dire: Seigneur, votre protection et votre grâce sont la vie de toutes les nations. Nous ne subsistons que par votre miséricorde, nous ne respirons que par vous: il est bien juste que nous ne respirions plus aussi que pour vous (1). C'est pour cela qu'il a voulu être lié, afin de nous tirer du libertinage, et faire désormais que notre vie soit à l'ombre de ses liens. Ne craignez point l'ombre du crucifix; elle n'est point dangereuse, ni mortelle. Il a mis la vie, le salut et la gloire dans la Croix. Quittons cette malheureuse liberté que nous prenons de pécher et de l'offenser, pour nous lier avec lui des liens de la charité. Il a été premièrement captif de l'amour qui l'a fait descendre du ciel, et puis il s'est chargé des liens de sa Passion. Mais si nous voulons monter au ciel, il faut premièrement porter les liens de la Passion, et puis ceux de l'amour (2).

Embrassons donc les souffrances, et soupirons après la charité. Les Juifs ont mis la main sur Jésus, et en ont fait leur captif pour un temps. Que nous serions heureux si Jésus mettait la main sur nous, et nous rendait ses esclaves pour l'éternité!

III. POINT.

JÉSUS VEUT ÊTRE LIÉ, POUR LIER LES MAINS A LA JUSTICE DIVINE, ET DÉLIER CELLES DE LA MISÉRICORDE.

Jésus veut être lié, pour lier les mains à la justice divine, et l'empêcher de nous punir; ne pourra-t-il pas aussi lier les

(1) Hier. in serm. Thren. 4. — (2) S. Amb. in Ps. 118, oct. n. 151.

mains d'un misérable pécheur, tel que je suis, pour m'empêcher de l'offenser? Il a compati à mes liens; ne compatirai-je point aux siens? Aurai-je encore assez de dureté pour aggraver ses chaînes par la pesanteur de mes crimes, et pour les multiplier par le nombre de mes iniquités, qui est effroyable?

O très-doux Sauveur, qui avez lié les mains à votre justice pour étendre et délier celles de votre miséricorde, je vous conjure de m'attacher à vous par des liens si forts, que ni la vie, ni la mort, ne les puisse jamais dissoudre (1).

IV. POINT.

JÉSUS VEUT ÊTRE LIÉ POUR NOUS CONSOLER DANS NOTRE DÉTRESSE.

Jésus veut être lié pour consoler les serviteurs affligés, qui gémissent dans les fers, qui languissent dans la servitude. Souvenez-vous de mes liens, disait l'Apôtre; et saint Chrysostôme après lui : Quand vous êtes dans l'affliction, souvenez-vous des liens de saint Paul.

Si les liens des Apôtres et des martyrs sont sacrés, si nous en devons chèrement conserver le souvenir et leur porter un grand respect, que sera-ce des liens de Jésus-Christ? Oh! que ces liens sont précieux! Oh! qu'il est utile de s'en rafraîchir souvent la mémoire! Êtes-vous dans la consolation? Souvenez-vous de la triste nuit que Notre-Seigneur passa dans ses liens avant sa mort. Êtes-vous pressé de la tentation? Liez votre volonté avec les chaînes de Jésus, afin qu'elle ne se sépare point de la fidélité qu'elle lui doit? Êtes-vous dans l'humiliation et dans la dépendance? Souvenez-vous que Jésus-Christ, pour vous consoler, a bien voulu plier le cou sous la pesanteur de ses chaînes, et souffrir que des hommes de néant entreprissent sur sa liberté, le traînant de tribunal en tribunal, les mains liées comme un criminel.

(1) Rom.

O Seigneur ! qui ne s'estimerait trop honoré d'être avec vous dans les liens ? Je les estime plus, depuis que vous les avez portés, que toutes les couronnes de la terre, et je me tiens plus glorieux de les porter après vous, que d'arrêter le soleil, ou de commander aux démons, et de me faire obéir de toute la nature.

VINGT-TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus est abandonné par les siens.

« Alors tous les disciples l'ayant abandonné prirent la fuite. » MATTH. 26.

I. POINT.

LES APÔTRES OUBLIENT LEURS BONNES RÉSOLUTIONS A LA PREMIÈRE VUE DU PÉRIL.

Tous les disciples, l'ayant abandonné, prirent la fuite.

Étrange fragilité ! Tous les Apôtres voyant leur Maître entre les mains des soldats, perdent cœur et oublient leurs bonnes résolutions, s'imaginant qu'il ne les pouvait plus secourir en cet état. Le souvenir de tant de miracles qu'ils avaient vus, de tant de lumières qu'ils avaient reçues, de tant de prédications qu'ils avaient ouïes, de tant de grâces qu'il leur avait conférées, jusqu'à leur donner son propre corps après leur avoir lavé les pieds, s'efface en un instant, et ne leur sert qu'à rendre leur fuite plus honteuse (1).

Est-ce là où aboutissent toutes ces protestations si souvent réitérées, de donner leur vie pour lui ? *Allons et mourons*

(1) Ps. 77, 14.

avec lui. O Thomas, où est l'effet de ces promesses : *Seigneur, je suis prêt à aller avec vous en prison et à la mort ?* O Simon, où est ce grand courage que vous faisiez paraître lorsque vous étiez loin du péril ? Enfants d'Éphraïm, que vous êtes braves en apprêtant vos armes ! mais vous tournez le dos au jour du combat (1).

Qui osera se fier à ses résolutions, aux lumières de son esprit, et à la force de son bras, si les premières colonnes de l'Église sont ébranlées au moindre effort de la tentation ? Nous promettons tant à Dieu en confession, dans l'affliction, dans le danger, et un instant après nous nous oublions. Ah ! qu'il faut peu de chose pour rompre nos bons propos ! Ah ! que l'homme est faible et misérable, mon Sauveur, si vous ne lui prêtez la main !

II. POINT.

LES APÔTRES QUITTENT LEUR MAÎTRE.

Tous ses disciples l'ayant abandonné, prirent la fuite.

Quand l'orage s'élève, et que la pluie ou la grêle tombe, chacun cherche le couvert et abandonne la campagne. Jésus est battu de la tempête, une nuée de soldats vient fondre sur lui, et l'accable d'une grêle de coups : tous ses disciples le quittent, et cherchent leur sûreté.

Voilà ce que vous devez attendre des amis du monde. Quand quelqu'un est malade à mort, chacun vient dire qu'il en est bien affligé. S'il meurt, on le met en terre, et puis, Dieu lui fasse paix. Voilà tout. Peu qui se mettent en bon état, afin de prier pour le pauvre trépassé ; peu qui fassent pénitence pour lui, peu qui communient, peu qui gagnent des indulgences, peu qui fassent dire des messes, peu qui donnent

(1) Ps. 77, 12.

des aumônes pour le repos de son âme, et pas un qui veuille le suivre.

Grande vanité de mettre sa confiance dans l'amitié des hommes ; grande folie de se rendre esclave de sa faveur ; grand aveuglement d'offenser Dieu pour complaire à un ami : grande faiblesse de s'inquiéter de leur froideur, ou de se plaindre de leur infidélité ! Jésus, le plus aimable de tous les hommes, est délaissé de ceux qu'il avait le plus obligés ; et vous trouvez étrange que vos amis vous quittent au besoin, vous qui méritez, à cause de vos péchés, d'être délaissé de toutes les créatures, et de Dieu même (1).

III. POINT.

LES APÔTRES PRENNENT LA FUITE ET VONT SE CACHER DANS LES MONTAGNES D'ALENTOUR.

L'ayant abandonné, ils prirent la fuite.

Voilà la prédiction du Fils de Dieu accomplie : le Pasteur est frappé, et les brebis sont dispersées. La peur qui avait obligé les Apôtres à quitter Jésus, les fait fuir et se cacher dans les cavernes voisines, que l'on montre encore aujourd'hui, à la descente de la vallée de Josaphat et qu'on appelle pour ce sujet *les cachots des Apôtres*.

Triste monument de la faiblesse des hommes, qui nous apprend ce que doit craindre celui qui quitte Dieu dans le péril, et qui n'a pas recours à la prière. Ils s'étaient lâchement endormis dans l'oraison, ils fuient et lâchent pied dans la tentation. Pourquoi fuient-ils? parce qu'ils ont abandonné le Fils de Dieu. Où vont-ils ? à l'infidélité et à la mort. Celui qui quitte Dieu, quitte son asile ; et, perdant son assurance, il s'abandonne à la peur, qui le rend fugitif et vagabond, ne sachant plus où aller.

(1) S. Bern.

Ame timide, qui vous éloignez de Dieu par une vaine peur, où allez-vous ? qui fuyez-vous ? Vous fuyez la vie, et vous courez à la mort ; vous fuyez un ami fidèle, et vous vous livrez à votre plus cruel ennemi (1).

Pauvre fugitive, arrêtez-vous ; ou si le courage vous manque, et si la peur vous domine, fuyez, à la bonne heure ; mais fuyez vos ennemis, et ne quittez pas votre maître. Ne fuyez pas Jésus, mais plutôt fuyez à Jésus. Ne fuyez pas la croix, mais plutôt fuyez à la croix. Et, s'il est nécessaire, fuyez toute nue sur le Calvaire, plutôt que de vous séparer de Jésus-Christ.

Mon Sauveur, quand je considère la fuite de vos disciples, ma fragilité m'étonne, et mes infidélités me donnent sujet de craindre, me voyant si loin de vous. Mais quand je me souviens de leur retour, et que je vois ces fuyards revenir au combat comme des lions, je reprends courage ; et condamnant ma lâcheté, je m'appuie sur votre grâce. O ma force ! ô mon support ! soutenez-moi dans mes faiblesses, et faites-moi la grâce d'effacer la honte de mes lâchetés passées par une ferveur extraordinaire qui ne dure pas moins que la vie, et qui ne cède ni aux souffrances ni à la mort. Ainsi soit-il.

(1) Simon de Cassiâ in c. 17. Matth.

VINGT-QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Jésus est tiré du Jardin des Oliviers, et conduit à la maison d'Anne.

« Ils l'amenèrent premièrement à Anne; car il était beau-père de Caïphe, qui était Pontife cette année-là. »
JOAN. 18.

Première Remarque.

Saint Jean Damascène croit que les Juifs, ayant tiré Jésus du jardin des Oliviers, le traînèrent à travers le torrent de Cédron, et que le torrent étant plein de pierres aiguës, il en sortit tout ensanglanté et le visage meurtri. Il ajoute qu'étant obligé d'aller à grands pas, parce que les soldats le pressaient, ayant toujours peur qu'il ne leur échappât; et marchant près d'une lieue, tantôt sur les épines et tantôt sur les cailloux, au milieu des ténèbres de la nuit, il avait les pieds tout déchirés, de sorte que le sang en sortait de toutes parts, et marquait le chemin par où il passait.

Seconde Remarque.

Ce jeune homme dont parle saint Marc, n'était ni saint Jean, ni saint Jacques, comme quelques-uns ont cru ; il est probable qu'il était de Gethsémani, et que le bruit des soldats l'ayant réveillé, il se leva promptement, s'étant couvert de son linceul, pour voir ce que c'était. Mais quelques-uns de la troupe l'ayant poursuivi et arrêté par son linceul, il le leur abandonna, et se sauva tout nu.

I. POINT.

JÉSUS EST TIRÉ DU JARDIN DES OLIVIERS AVEC OPPROBRE.

Ils l'amenèrent premièrement à Anne.

Jésus est tiré du jardin des Oliviers, comme le premier homme fut chassé du paradis terrestre, en criminel et en voleur. Adam avait fait le larcin, et Jésus en souffre la peine. La confusion qu'il en reçoit est inconcevable.

Que Dieu se joue de la vie des hommes, on ne le trouvera pas étrange, il en est le maître ; et s'il n'use pas de son pouvoir, s'il nous traite avec grand respect, comme dit le Sage, c'est un effet de sa bonté, qui ne déroge point à son domaine : il peut faire de nous ce que bon lui semble.

Mais qu'une vile créature, qu'un ver de terre se joue de la vie et de la personne d'un Dieu, comme fait cette troupe insolente de soldats et de valets, qui le traîne la corde au cou, c'est un outrage insupportable.

Oh ! combien de fois l'avez-vous traité de la sorte !

Oh ! qu'il y a d'hommes qui se jouent de la bonté et de la miséricorde de Dieu ! O pécheur, qui ne pouvez supporter un mépris, comment traitez-vous Jésus-Christ ?

Est-il possible, mon Sauveur, que vous ayez souffert jusqu'à cette heure avec tant de patience les indignités que j'ai commises contre vous ? Que d'irrévérences dans mes prières ! Que d'immodestie et d'inapplication en votre divine présence ! Que de froideur et d'indévotion en recevant votre Corps sacré, que vous livrez avec tant d'amour à ceux qui en ont si peu pour vous et qui vous rendent si peu d'honneur !

II. POINT.

JÉSUS EST CONDUIT AVEC UNE EXTRÊME VIOLENCE.

Ils l'amenèrent premièrement à Anne.

Qui ne serait sensiblement touché de voir avec quelle

douceur le Fils de Dieu se laisse conduire à la mort? On ne saurait s'imaginer ce qu'il endure, soit à cause des liens qui le suffoquent, soit par la violence qui lui est faite. Il vient de souffrir une mortelle agonie, et de faire une perte notable de son sang; et néanmoins, bien que cette sueur sanglante l'ait réduit à une extrême faiblesse, il faut marcher près d'une lieue, au gré d'une maudite canaille qui l'accable de coups et d'injures.

Hélas! étant en si grand nombre, et le Sauveur n'ayant qu'un corps, considérez comme chacun le prend par où il peut: L'un lui tire la barbe, l'autre lui arrache les cheveux, l'autre l'outrage à coups de poings, l'autre le pousse avec fureur pour lui faire hâter le pas. Cependant il souffre tout cela avec une patience incroyable, sans se plaindre, sans dire mot, sans aucune résistance, faisant humblement tout ce que ces barbares lui ordonnent. Pourquoi? pour payer tant de mauvais pas que vous avez faits, tant de visites superflues et dangereuses, et surtout tant d'égarements et de fausses démarches de votre cœur.

Suivez-le donc en esprit, accompagnez-le dans les chemins, liez ses cordes autour de vos bras; et quand vous faites quelque voyage, ou que vous marchez par les rues, souvenez-vous de votre Maître, et dites-lui avec un tendre sentiment de ses souffrances:

Mon doux Jésus, que n'ai-je tous les cœurs des hommes ensemble pour compatir à vos douleurs? O Sang précieux, qui coulez des pieds de mon Sauveur, effacez les traces de mon péché.

Accordez-moi, Seigneur, que je marche sur vos vestiges sans m'en écarter jamais. Réglez tous les mouvements de mon âme et de mon corps, et conduisez mes pas à l'éternité bienheureuse.

III. POINT.

UN JEUNE HOMME QUI SUIVAIT NOTRE-SEIGNEUR, ÉTANT PRIS PAR LES SOLDATS, LEUR LAISSE SON LINCEUL, ET S'ENFUIT TOUT NU.

Or, un jeune homme le suivait, n'ayant qu'un linceul sur soi, et ils se saisirent de lui. Mais il jeta son linceul, et se sauva de leurs mains tout nu (1).

Voilà une figure du dénûment et de la pauvreté évangélique, dit le vénérable Bède.

Fuir le monde pour assurer son salut, c'est une action d'un grand courage. Quitter tout pour conserver la grâce de Dieu, c'est une action de grande sagesse.

De tous les biens que vous possédez, vous n'emporterez rien qu'un linceul dans le tombeau : encore faudra-t-il l'abandonner à la pourriture et aux vers. Quittez le monde, avant que le monde vous quitte ; perdez tout plutôt que de perdre Dieu. Perdre tout pour un sujet si important, c'est ne rien perdre et gagner tout.

(1) Marc. 14.

FIN DU PREMIER VOLUME.

64 — Nantes, Imp. Jules Grinsard, Succr de M. Charpentier.

TABLE

Dispositions qu'on doit apporter à l'étude de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

PAGES.

CINQUIÈME LEÇON.

SIXIÈME LEÇON.

SEPTIÈME LEÇON.

HUITIÈME LEÇON.

NEUVIÈME LEÇON.

DIXIÈME LEÇON.

ONZIÈME LEÇON.

DOUZIÈME LEÇON.

TREIZIÈME LEÇON.

QUATORZIÈME LEÇON.

PAGES.

64 — Nantes, Imp. Jules Grinsard, Succr de M. Charpentier.

